UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE DE LINGUISTIQUE

ET

DE PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXVI

ORLÉANS. — IMP. GEORGES JACOB. PAUL PIGELET, SUCCESSEUR.

1125

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-SIXIÈME

33041
171 3/4/94

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1893

NOTES DE BIBLIOGRAPHIE BASQUE

L'OFFICE DE LA VIERGE (1658) ET LE BRÉVIAIRE DES DÉVOTS (1664).

Ces deux ouvrages doivent être considérés presque comme les plus intéressants et les plus rares de tous ceux qui constituent la littérature basque. De l'un, nous ne connaissons qu'un ou deux exemplaires; de l'autre, il ne nous est resté qu'un exemplaire, mais nous en avons en outre deux vieilles copies manuscrites. Les notices que j'ai consacrées à ces deux livres, dans mon *Essai de Bibliographie basque* (p. 108 et 123), sont insuffisantes et incomplètes : je n'ai jamais eu la prétention d'être parfait. J'ai eu récemment occasion de revoir ce volume et ces copies, ce qui me permet de rectifier mes premières indications.

I. — *L'Office de la Vierge.*

J'ai pu, au mois d'octobre dernier, étudier une copie manuscrite du livre de C. Harizmendi, faite, il y a vingt-cinq ou trente ans, sur un exemplaire imprimé; j'en ai même pris copie à mon tour. Cet exemplaire imprimé appartenait à un ecclésiastique des environs de Bayonne que je n'ai pu rencontrer, de sorte que je ne saurais affir-

mer si ce volume est ou non différent de celui dont parle le prince L.-L. Bonaparte dans son *Verbe* (7e tabl. prél. notes) comme faisant partie de sa riche bibliothèque. Le prince dit que son exemplaire n'a pas de titre. C'est aussi le cas de l'exemplaire de l'abbé C...

D'après les notes du premier copiste, ce dernier exemplaire commencerait à la p. 7 et finirait à la p. 230, mais il y manquerait les p. 19 24, 33-34, 183-184, 191-192, 217-226, sans parler des p. 1-6 et des p. 231 à la fin. Le feuillet p. 193-194 est en partie déchiré : le haut manque. Quoi qu'il en soit, en tenant compte de la correspondance des feuillets absents, on peut supposer que le volume formait un petit in-12 par douze et six feuillets alternativement, signé A à la p 1, B à la p. 25, C à la p. 37, etc., jusqu'à N p. 217. Le volume aurait donc 240 p. On aurait en effet treize feuilles signées ainsi qu'il suit :

A p. 1	F p. 97	L p. 181
B — 25	G — 109	M — 205
C — 37	H — 133	N — 217
D — 61	I — 145	
E — 73	K — 169	

D'après la copie manuscrite, la collation serait la suivante (je mets entre crochets les parties hypothétiques) : [p. 1-2 titre, 3 4 dédicace ou avis au lecteur, 5 autoris. épiscop., 6 approb. ecclés.], 7 autre approb. ecclés., 8-9 tableau des fêtes mobiles (let. dom., Cendres, Pâques, Ascension, Pentecôte, Fête-Dieu), 10 « quatre-temps » et « temps où les noces sont prohibées », 11 30 calendrier, 31 *orhoitçari batçu* « memento » pour le lecteur, 33-34? 35 *Matines* [impossible d'indiquer à quelle page commencent les autres offices ; dans le manuscrit on a *Matines*

p. 1, *Laudes* p. 42, *Prime* p. 70, *Tierce* p. 78, *Sexte* p. 84, *None* p. 88, *Vêpres* p. 94 et *Complies* p. 106 à 117; comme nous savons que, dans l'imprimé, *Complies* finit à la p. 182, on aurait, proportionnellement, pour le commencement des offices, les chiffres de pages approximatifs 65, 105, 119, 129, 136, 146 et 161]; 185-190 Mémoires des propres, 191-[215] examen de conscience, réflexions sur la communion, méditations avant et après la communion, p. [215] dévotion envers le sacré-cœur, p. [220] dévotion envers son patron, p. [226] envers son ange gardien... Il devait y avoir, sans doute, à la fin, une ou deux pages de table. Les parties occupant les p. 35 à 130 sont en vers, presque toujours en strophes de quatre vers (huit pieds aux premiers et troisièmes, sept aux seconds et quatrièmes); le reste est en prose. Les capitules, leçons et prières sont toujours en prose.

Voici le texte de l'approbation qu'on lit à la p. 7 :

« Nic, Ioannis de Hariztegui, Ciburuco Erretor eta Theologian professorac, iracurri dut Ama Virgiñaren Officio, Molde Harizmendi, Saraco laun Vicarioac eta Predicariac Euscarara biburtua : eztut ediren gure fede Sainduaren contraco gançaric, eta bai nihor debocinora movitceco doctrina leiala, eta hala iuiatcen dut mereci duela imprima dadin eta arguira eman dadin. Ciburun Marchoaren hamecan 1658.

« I. de Hariztegui. »

Ce qui veut dire :

« Moi, Jean de Hariztegui, curé de Ciboure, et professeur en théologie, j'ai lu l'office de la Vierge mère, rendu en basque par M. Harizmendi, vicaire de Sare et prédica-

teur : Je ne trouve pas de chose contraire à notre sainte foi, mais la doctrine fidèle (capable) de mouvoir n'importe qui à la dévotion, et ainsi je juge qu'il mérite d'être imprimé et donné au jour. Ciboure, onze mars 1658. »

Il est probable que le titre de l'ouvrage était quelque chose comme ce qui suit : « AMA | VIRGINAREN | OFFICIOA, | C. HARIZMENDI, *Aphez, Saraco Vicarioac eta* | *Predicariac euscarara* | *bihurtua.* | (fleuron) | BORDELEN, | P. DE LA COURT, Imprimat- | çailea baithan (1). | M.DC.LVIII. | *Approbacionearequin.* »

Au point de vue linguistique, les traductions de Harizmendi sont écrites dans le dialecte labourdin, mêlé de formes et de mots guipuzcoans (ex.: les adverbes en *ro* : *incarnacinoa* pour *incarnacionea*, *nacioa* pour *nacionea*, etc.). La déclinaison définie comprend les trois articles *a*, *or*, *ori* ; cf. :

Orduan çait bihotçori
Guztiz consolatuco

« alors est à moi ce cœur — tout à fait à consoler » (ps. XVIII, v. 13).

Haren icenor eçagut
Gorenena iustuoc

« que les justes connaissent ce nom de lui le plus élevé » (ps. CXLVIII, v. 13).

Je citerai encore les formes : *vhinoc* « les vagues », *librarior* « ce libérateur », *lehenor* « ce premier », *gorputçor* « ce corps », *calteori* « ce dommage », *fruituori* « ce fruit », *arimorren salbatceco* « pour sauver cette âme »,

(1) Imprimeur du *Miraila* de Haramboure, dont Harizmendi a publié, vers 1660, une édition remaniée.

ene ohe chusiorrec « ce lit blanc de moi », *erranori* « ce qui a été dit », *guztion* « de tous », etc.

Quant aux verbes, Harizmendi fait un usage très fréquent des formes simples. J'en choisis quelques-unes au hasard : *daidit* « je le fais », *euçu* « ayez-le », *ditchecan escara* « le basque qui s'y rapporte », *demogun* « que nous le lui donnions », *dacusqui* « il les voit », *daçagutenei* « à ceux qui le connaissent », *dioxo* « il le lui dit », *eztaçagut* « je ne le connais pas », *albanegui* « si je pouvais le faire », *darraitço* « ils suivent à lui », *bigu* « qu'il nous le donne (fasse) », *narabilate* « ils m'emportent (me font marcher) », *nenguion* « je le lui faisais », *datorquedan* « il viendrait à moi », *datçanori* « celui qui gît », *oihu datçut* « je vous fais cri, je crie à vous », *çagozquencan* « quand vous demeureriez à eux », etc. Le prince Bonaparte a fait remarquer que Harizmendi emploie les futurs (aoristiques) *date*, *duque*, etc.

Je reproduis, comme spécimen, la traduction du *Magnificat :*

Iainco Iaunac eçarri nau
Bihotcean bozturic,
Ceren nauen seculacotz
Eçarri salbaturic.

Ene humiltasunera
Vngui çuen behatu,
Horra nondic behar naicen
Dohaxutçat famatu.

Ecen Iaunac eguin darot
Hain berce garacia,
Nola baitu saindutasun
Bothere, çuhurcia,

Hala bethi danic hura
Ohi da bihotz bera
Horren beldurti diversac
Guiçacumen aldenera.

Vrgulluen alderacotz
Eztu hala vsatcen
Baina ditu bere ganic
Bere bessoz haiçatcen.

Erregue, Prince handioc
Eyotz cadirotaric
Eta humilloc han eçar
Botherez alchataric

Goseoc bethetcen ditu
Dagoten ontasunez :
Aberoxoc bai biluzten
Eztagoten molanez.

Israel bere haurtchoa
Hala çuen tratatu,
Bere misericordiaz
Ceren baitcen orhoitu.

Promes hau eguin cerauen
Abrahami lehenic,
Eta hunen hacicoei
Seculacotz hurrenic.

On lira peut-être ici avec plaisir la traduction française en vers qu'on trouve dans *Les heures de Notre-Dame* (de Simon Vostre, s. d., goth., feuillet *m* d^er^ v^o^ et *n* 1 r°) et qui est peut-être de Pierre Gringoire :

Mon ame m.n dieu magnifie,
Et mon esperit se esiouyt fort
En dieu mon salut & confort
Qui de tous poins la clarifie

En toutes generations
Benoiste seray collaudee
Car hûble dieu a regardee
Son ancelle en ses actions.
¶ En moy choses grandes a fait
Celui qui est puissant aussi
Son nom glorieux et parfait
En est dit sainct iusques icy
¶ Sa benoiste misericorde
De progeni. en progenie
A ceulx qui le craignent recorde
Et iamais il ne leur denie
¶ En son bras il a fait puissance
Et a de son cueur desprises
Les orgueilleux plains d'arrogance.
Et tous les humbles bien prises
¶ Il a tous les puissans ostes
De leur siege plain de richesse
Et as les humbles exaltes.
Par humilité et simplesse
¶ Des biens as donne tout a plain
Aux humbles qui besoing avoient
Et a laisse mourir de faim
Les richesses qui se orgueillissoient
¶ Israel il a regarde
Et receu a paix et concorde
Son enfant et se est recorde
De sa saincte misericorde
¶ Dieu a fait a ses bons amis
Comme il avoit dit par prudence
A nos peres aussi promis
A Abraham et sa semence.

La copie manuscrite moderne a été faite avec beaucoup de soin sur un petit cahier cartonné ; mais le copiste, qui se préoccupait surtout de la langue, ne s'est pas attaché à la reproduction exacte et minutieuse qu'auraient désirée les bibliographes.

II. — *Le Bréviaire des dévots.*

Moins important que le précédent, ce livre est beaucoup plus intéressant et original. J'ai la bonne fortune d'en avoir entre les mains le texte complet, à l'exception d'un petit catéchisme qui est à la fin, mais qu'on peut considérer comme accessoire, comme étranger à l'ouvrage. On ne connaît d'ailleurs qu'un seul exemplaire, incomplet; mais on possède deux vieilles copies manuscrites faites par des mains très différentes et qui nous ont conservé certaines parties qui ne se trouvent plus dans le volume imprimé.

Celui-ci, qui appartient à un ecclésiastique distingué des environs de Bayonne, basquisant émérite, mesure 106 millimètres sur 72. Il est assez mal relié en demi-basane, dos très étroit, avec les plats en papier bleu et les tranches rognées non colorées. Les pages ont 96 millimètres de haut sur une justification de 54. C'est un très petit in-octavo signé A à la page 1, B à la p. 17, et ainsi de suite. La p. 218 est signée N, qui devrait correspondre au chiffre de pagination 193; c'est qu'il y a de graves erreurs dans le numérotage: ainsi, on trouve la série 47 (un recto), 48 (verso), 48 (recto), 94 pour 49 (verso), 50 (recto) et ainsi de suite jusqu'à 63 (verso); puis vient au recto suivant 91 au lieu de 64, etc.; le chiffre 203 est répété deux fois à un recto puis au verso suivant, de sorte que les deux dernières pages du volume sont chiffrées 260 et 264, au lieu de 233 et 234; il manque donc six pages au moins ou vingt-deux au plus à la fin. La p. 207 est chiffrée 702. Quant aux préliminaires, on trouve la signature *e* tilde au troisième feuillet conservé; il y en a huit,

Il doit en manquer probablement huit autres, six avant et deux après. Les feuilles sont signées par premier et second feuillet, quelquefois troisième; la p. 9 a même la signature Av. Le livre aurait donc (xxxij)-240 ou 256 p. (chiffrées 267 ou 283), et, comme on le verra tout à l'heure, sept planches gravées.

La collation serait la suivante : [p. i-ij titre, iij-vj dédicace à la Sainte-Vierge, vij-xij approbations et permission épiscopale], xiij tableau des fêtes mobiles de 1664 à 1676, xiv-xxviij calendrier, [xxix-xxxij, avis « aux dévots »], 1 matines, 23 prime, 45 tierce, 93 sexte, 115 none, 135 vêpres, 155 complies, 176 page blanche, 177 méditations pour la messe, et d'abord sept méditations sur les sept effusions du sang de J.-C., 192 méditation pour l'élévation de l'hostie, 194 pour l'élévation du calice, 195 sur la passion, 198 prière avant la communion, 203 recto après la communion, 205 louanges de saint François, 209 *Dies iræ* (en basque), 214 prières des marins quand ils sont attaqués par la tempête, 217 litanies de la Vierge (en latin), 222 *Sub tuum* (en basque), 224 *Stabat Mater* (en basque), 229 prière à la Sainte-Vierge, 234 à fin catéchisme [avec deux ou trois pages de table probablement]. En face du commencement des sept heures (matines, etc.), devraient se trouver successivement des images représentant sainte Élisabeth, sainte Radegonde, sainte Clotilde, sainte Christine, sainte Éléonore, sainte Hélène, et Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon : l'exemplaire seul connu n'a conservé que les deux premières; ce sont des gravures sur bois où les noms des heures sont écrits en français.

Tout le volume est en vers, sauf les avis au lecteur, les prières à la fin des offices et des méditations, et le caté-

chisme ; c'est toujours les strophes de quatre vers de huit et sept pieds.

Les deux vieilles copies manuscrites sont incomplètes, mais elles nous ont conservé le commencement du volume. La première, qui m'a été confiée en 1891 et que j'ai revue en 1892, appartient à une maison religieuse de l'arrondissement de Bayonne ; elle a une reliure en parchemin à recouvrement et à fermoir (la serrure a été enlevée). Le manuscrit mesure 155 millimètres sur 95. Incomplet à la fin (il s'arrête à la strophe trois, incluse, de la « réflexion sur complies », p. 173 de l'imprimé), il comprend 59 feuillets non chiffrés et présente un texte complet et suivi, bien que certains feuillets soient isolés et rapportés, et maladroitement recousus avec du coton blanc. Les matines commencent au feuillet 6 recto, *prime* au feuillet 14 recto, *tierce* au feuillet 22 recto, *sexte* au feuillet 29 verso, *none* au feuillet 37 recto, *vêpres* au feuillet 45 recto, et *complies* au feuillet 53 recto. L'encre est noire ; l'écriture est une bonne bâtarde qui doit remonter à plus de cent ans ; le copiste, à en juger par les défectuosités et l'irrégularité de son orthographe, ne devait pas savoir le basque ou ne pas être familier avec le dialecte labourdin. En face de *tierce,* on a voulu copier l'image de sainte Clotilde qui se trouvait dans l'exemplaire imprimé dont on s'est servi ; c'est un barbouillage d'enfant grossièrement colorié. Au recto du premier feuillet, dont le verso est blanc (c'est la seule page blanche du livre), est le titre suivant, tout en capitales : DEVOTEN | BREVIARIOA, | (fleuron en forme de coupe ou vase de fleurs, colorié en jaune, bleu et rouge) | D'AZGAINARTZ | AP-HEZ-CIBURVCO | VICARIOAC EGVINA | (armes épiscopales : fond jaune, couronne

de comte, écusson bleu coupé horizontalement par une bande rouge) | .

Deux strophes ont été oubliées par le copiste : l'une à *prime* (p. 28 de l'imprimé), l'autre à *sexte* (p. 95 de l'imprimé).

La seconde copie, plus ancienne peut-être à en juger par le papier et l'encre plus jaunis, appartient au propriétaire de l'unique exemplaire connu. Elle m'a été confiée du 26 au 30 septembre 1892. Ce manuscrit, relié au dernier siècle en vieille basane pleine avec nervures, filets et fleurons dorés sur le dos, tranches rouges, a été trop rogné, car des bouts de ligne en gouttière et des morceaux de ligne en tête et en queue ont été enlevés. Il mesure 163 millimètres sur 110; il n'y a pas de marges. Le manuscrit comprend 4 feuillets préliminaires et 107 feuillets de texte paginés, dont le dernier est blanc ainsi que la p. 102. Le feuillet préliminaire 1 a été déchiré et manque. Les 8 pages préliminaires comprennent la dédicace, les approbations et l'autorisation épiscopale ; le reste du volume contient : p. 1 *matines*, 20 *prime*, 40 *tierce*, 81 *sexte*, 103 *none*, 124 *vêpres*, 148 *complies*, 172 méditations, 200 prière à saint François, 203 *Dies iræ*, 208 prière pour la tempête.

En 1891, le premier manuscrit m'avait été prêté et j'en avais pris une copie très exacte. En 1892, j'ai collationné ma copie avec le second manuscrit, en la complétant. Quelques jours après, j'ai copié sur l'original les parties qui me manquaient encore, sauf le catéchisme final. Je n'ai pas collationné ma copie avec l'imprimé ; j'ai pu seulement noter le commencement de chaque page.

Il me paraît utile de reproduire ici les approbations et l'autorisation épiscopale ;

APROBACIONEA

IRacurri dut ene Iaun Ipispicuaren manuz D'argaiñaratz appez eta Ciburuco Iaun vicarioac eguin duen Liburna *Deuoten Breuiarioa* deitcen dena, ceiñetan ezpaitut deusic causitcen fedearen contraco denic aitcitic da ezcola bat beçala, bat bederac bere salbamendua eguin deçantçat ordena oberats eta hereci batez gucia eguiña eta hala iuiatcen dut mereci duela lehen bai lehen imprima dadin, eta eguia hunen lecucotasunean siñatu dut presenteco aprobacionea. Bayonan eguiña abendoaren hirurean 1664.

P. Sainte-Marie.

APROBACIONEA

PLacer eta atencione handirequiñ Bayonaco ene Iaun Ipispicuaren manuz, iracurri dut etu examinatu presenteco Liburu han *Deuoten brebiarioa* deithu D'argaiñaratz appez, Ciburuco vicarioac molde hereci eta guciz eder batean eguiña, ceiñetan deusere aurquitu ezpaitut fede catholicoaren, edo guiristiñozco verthutearen contracoric, lekhat gucia iuyatu dut conforme dela siñeste eguiazcoarequin, eta ecin daitequela arima deuoten eta Iencoaren ispirituaz betheac direnen progotchu handitan baicen ; huntaracotz estimatcen dut mereci duela lehen bai lehen imprima dadin, eta bat bederaren cententamendu eta abançamendu handitan arguitarat ilqui dadiñ. Eguia huntaz fede

guehiago eguitecotz siñatzen tut letra hauc Donibanen abendoaren lauean. 1664.

P. D'Hirigoity, *Apheça eta Theologian doctora.*

PERMISSIONEA

ICusiric *Deuoten brebiarioaren* faboretan eman diren bi attestacioneac permeticen diogu Bernat Dubosc gure Imprimatçailleari imprima deçan erran den liburua. Eguiña Bayonan gure Ippizpicutasuneco palacioan abendoaren bortecan 1664.

IOANNES, *Bayonaco Ipizpicua.*

Voici la traduction de ces morceaux, dont je ne garantis naturellement pas l'orthographe :

« J'ai lu, par ordre de Monseigneur l'Évêque, le livre qui s'appelle le *Bréviaire des dévots,* fait par le prêtre et vicaire de Ciboure d'Argaignaratz, dans lequel je n'ai rien trouvé qui soit contraire à la foi ; en revanche, il est comme une école, faite d'une façon abondante et délicate, pour que chacun fasse son salut. Et ainsi je juge qu'il mérite d'être imprimé aussitôt que possible, et en foi de cette vérité j'ai signé la présente approbation. Fait à Bayonne, le 3 décembre 1664.

« P. Sainte-Marie. »

« J'ai lu et examiné avec plaisir et grande attention, par ordre de Monseigneur l'Évêque, ce présent livre, appelé le *Bréviaire des dévots,* fait par le prêtre d'Argaignaratz, vicaire de Ciboure, d'une façon délicate et très-belle, dans lequel je n'ai trouvé rien du tout de contraire à la foi catholique ou à la vertu chétienne ; en revanche, je l'ai tout jugé qu'il est conforme avec la vraie croyance et qu'il ne peut servir qu'à grand profit pour les âmes dévotes et pour celles qui sont pleines de l'esprit de Dieu. C'est pourquoi j'estime qu'il mérite d'être imprimé aussitôt que possible et qu'il sorte au jour pour le grand avancement et contentement de chacun. Pour faire plus de foi de cette vérité, j'ai signé ces lettres à Saint-Jean (de Luz) le 4 décembre 1665.

« P. D'HIRIGOITY, *prêtre et docteur en théologie.* »

« Après avoir lu les deux attestations qui ont été données en faveur du *Bréviaire des dévots,* nous permettons à Bernard Bosc, notre imprimeur, d'imprimer ledit livre. Fait à Bayonne, dans notre palais épiscopal, le 5 décembre 1664.

« JEAN (d'Olce), *évêque de Bayonne.* »

D'après les indications des documents qui précèdent, je crois pouvoir supposer que le titre de ce volume devait être à peu près celui-ci : « DEVOTEN | BREVIARIOA | D'ARGAINARATZ | *Aphez Ciburuco Vicarioac* | *eguiña* | (armes épiscopales de d'Olce). | BAYONAN, | B. Bosc, Hiriaren etu laun Aphezpicu- | aren Imprimaçaillea baithan, | Carmessen aldean. | — | M.DC.LXV. | *Permissioneare-quiñ.* »

Le style de d'Argaignaratz est fort analogue à celui de Harizmendi. Le dialecte est du labourdin plus pur. On y retrouve les mêmes formes ; voici quelques exemples :

Formes nominales : guztioi « à ceux-ci tous », *gucioc* « ceux-ci tous », *azpianago* « plus au-dessous », etc. Les formes particulières et archaïques sont beaucoup plus rares que dans Harizmendi.

Formes verbales : duqueçue « vous pl. l'aurez », *doaz* « ils vont », *sentitçaque* « il peut les sentir », *badacusat* « je le vois », *bethoz* « qu'ils viennent », *etciaitec* « tu ne demeures pas, ô h. », *laramasque* « il les porterait », *çarasan* « elle parlait », *baitaz* « parce que tu es » (?), *dacusqui* « il les voit », *tuzquegu* « nous les aurons », *dirate* « ils seront », *demola* « qu'il le lui donne », *narrayola* « que je suive à cela ».

L'avis en prose qui est en tête du volume est extrêmement important ; il ne nous a été conservé que par la plus imparfaite des deux copies. Il est ainsi conçu (je ne garantis pas l'orthographe) :

DEVOTEI.

DEvotac, çuena beçala, breviariotcho hau, çuei heldu çaitçue devotac çareten maneran devoten icenarequin, bainan devotago oraiño çuen devot içatea errandadieçacuentçat, Çazpi princesa sainduen bicitce devotac esquolatçat aitcinean presentatcen darozquitçula ceinac bere errethauletan icusico tutçuen beçala, hala duqueçue.

Matutiñetan, Saut Elisabeth, ceiñac gauerdi gucietan jaiquitcen baicen errethaula batean beçala Ifernuco gau ilhun eta hango damnatuen penen meditatcerat.

Priman, Santa Radegonda, ceiña goiz guciez descubritcen hasten cenean berehala, baiçagoen meditatcen ceruco seculaco eguna haren errethaulan icussico duçuen beçala.

Tercian, Santa Clotilda, ceiña gogoaren bortchaz bestitcen baicen erreguiña içan arren, soiñ berreguiñ eta aberatsez : huntaracotz contemplatcen çuela errethaula batean Maria Egipciana bere iracharloer bestitua desertuan bici içan cen beçala berrogoy eta çazpy urtez, haren errethaulan agueri den maneran.

Sextan, Santa Cristina, ceiña bestitu cen beçain sarri munduco obra gucietaric apartatua, espiritualei lotcen baitcitçayen; huntaracotz baçaducan bere beguien aitcinean errethaula bat, Maria Madalenarena eta Martarena, haren errethaulan icusico duçuen beçala.

Nonan, Sant Eleonor, ceiñac bere othuruncen harcean baitçaducan bere aitcinean errethaula bat Iesu Christo gure salbatçaillearena ceiñac burrau batec presentatcen ciotçala khelder eta miñagrea, haren errethaulan icusico duçuen maneran.

Vesperetan, Sant Helena, ceiña here hill orenaren contemplatcen baitcen bethi ocupatua ; huntaracotz beguien aitcinean çaducala errethaula bat ceiñetan aingueru batec errihaz beçala eracusten baitcioen erroloia baten marcan bere bicia. Hilceraco vesperan çuela, haren errethaulan agueri den beçala.

Completetan, Lorrenaco Margarita, Alençongo duqueça, ceiñac bere burua bici celaric hiltçat baitçaducan ; huntaracotz bere beguien aitcinean çaducala errethaula bat ceiñetan pintaraci baitçuen bere burua hilla içan baliz beçala gatabute batean, icusico duçuen beçala haren errethaulan.

Devotac, imitaçaçue saindu handi harc bere bicitce sain-

duetan, eta orduan çaratesquete icenez eta obraz devotac.

Ce qu'on peut traduire :

« Aux dévots. — Dévots, ce petit bréviaire vous arrive, comme le vôtre, avec le nom de « des dévots » à la façon dont vous êtes dévots, mais, afin qu'il vous dise d'être encore plus dévots que vous ne l'êtes, vous l'aurez ainsi qu'il vous présente pour enseignement les vies dévotes de sept princesses saintes, comme vous les verrez dans leurs images.

« Aux matines, sainte Élisabeth, qui se levait tous les minuits pour méditer, comme (il est marqué) dans une image sur la nuit obscure de l'enfer et les peines des damnés de là.

« A Prime, sainte Radegonde, qui, tous les matins, dès qu'il commençait à faire jour, demeurait à méditer sur le jour éternel du ciel, comme vous le verrez dans son image.

« A tierce, sainte Clotilde, qui s'habillait en faisant violence à son idée de robes riches et ornementées puisqu'elle était reine ; c'est pourquoi elle contemplait sur un tableau Marie l'Égyptienne comme elle a vécu quarante-sept ans dans le désert vêtue de ses cheveux, à la façon dont il paraît dans son image.

« A sexte, sainte Christine, qui, aussitôt qu'elle était habillée, se séparait des choses du monde et s'attachait aux affaires spirituelles ; c'est pourquoi elle avait devant les yeux un tableau de Marie-Madeleine et de Marthe, comme vous le verrez dans son image.

« A none, sainte Éleonore qui, en prenant ses repas, tenait devant elle un tableau de Jésus-Christ Notre-Sauveur auquel un bourreau présente du fiel et du vinaigre, à la façon dont vous le verrez dans son image.

« A vêpres, sainte Hélène, qui était toujours occupée à contempler l'heure de sa mort ; c'est pourquoi elle tenait devant ses yeux un tableau où un ange lui montrait comme du doigt sa vie dans la marque d'une horloge, qu'elle avait à mourir à vêpres, comme il paraît dans son image.

« A complies, Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, qui se tenait pour morte pendant sa vie ; c'est pourquoi elle tenait devant ses yeux un tableau où elle s'était fait peindre dans un cercueil comme si elle était morte, comme vous le verrez dans son image.

« Dévots, imitez ces grandes saintes dans leurs saintes vies, et vous serez alors dévots de nom et d'œuvre. »

Ce très intéressant avis donne une description assez précise des sept gravures qui devaient illustrer le livre et dont deux seulement ont été conservées. Mais je ne trouve ni dans les *Bollandistes,* ni dans la *Légende dorée,* ni ailleurs, la mention des faits pieux attribués à chacune de ces saintes. Je serais bien heureux si quelque biographe, quelque spécialiste compétent, voulait bien m'éclairer à ce sujet. Il est probable que le *Bréviaire des dévots* basque n'est que l'adaptation ou la traduction d'un ancien livre français : mais quel est ce prototype? Les sept saintes dont il s'agit sont évidemment sainte Élisabeth de Hongrie (29 novembre), la reine Radegonde (14 août), la reine Clotilde (3 juin), sainte Christine de Visconti (14 février), l'impératrice Hélène (22 août), Marguerite de Lorraine (2 novembre) ; je ne puis assimiler sainte Éléonore. Du reste, les biographies que j'ai consultées m'ont paru bien insuffisantes.

Julien VINSON.

DU LATIN A L'ESPAGNOL[1]

IV

Quelque remarquables que soient les transformations que le mot latin souffre dans ses voyelles pour se convertir en mot espagnol, les transformations qu'il éprouve dans les consonnes ne le sont pas moins. Pour procéder avec méthode, nous étudierons les sons que les consonnes représentent, en suivant la classification si connue de gutturales, linguales, dentales et labiales.

Gutturales. — Le *g* représente en espagnol le son guttural doux devant les voyelles *a*, *o*, *u* et devant une consonne, et le son guttural fort aspiré comme le *j*, devant les voyelles *e*, *i*. Quand il est doux, il conserve généralement son son en passant du latin à l'espagnol, comme dans *investigar* de *investigar e*, *gobernar* de *gubernar e*, *gustar* de *gustar e*, *globo* de *globu m*, *grande* de *grande m*. Dans *Cadiz* de *Gades*, la gutturale douce primitive s'est changée en la forte. Parfois, le *g* doux ou fort aspiré du mot latin disparaît dans le mot espagnol par effet de la syncope, soit seul, soit avec toute une syllabe, comme dans *leal* de *le g al em*, *entero* de *inte g ru m*, *lidiar* de *liti g ar e*, *liar*

(1) Suite. Voir livraison du 15 juillet 1892.

de *ligare*, *pereza* de *pigritiam*, *frio* de *frigidum*. Dans *Calahorra* et *Mahon* de *Calagurrim* et *Magonem*, le *g* s'est changé en l'aspiration la plus douce, représentée par *h*. Dans *playa* et *saya* du bas-latin *plagiam* et *sagiam*, le *g* s'est assimilé à l'*i*, et de l'union des deux *ii* est résulté le son palatal fricatif représenté par l'*y*.

Le son guttural fort aspiré que nous donnons aujourd'hui au *g* devant les voyelles *e*, *i*, tant en latin qu'en espagnol, constitue en apparence une anomalie dont l'explication a été l'objet de profondes études de la part des philologues les plus éminents. Il semble, en effet, que, d'après des autorités respectables, le *g* eut toujours en latin le son guttural doux devant toutes les voyelles, son qui n'était en réalité autre chose que celui de la gutturale forte *c* (*k*) adouci. Cette hypothèse acquiert des caractères d'une plus grande certitude si l'on considère qu'en latin on écrivait *vicesimus* et *vigesimus*, qu'on aurait prononcé *vikesimus* et *viguesimus*, *curculio* et *gurgulio*, etc., et que dans la composition telle que *quingenti* de *quinque* et *centum*, *negotium* de *nec* et *otium*, de même que dans la dérivation, telle que *sugo* de *sucus*, le *c* (*k*) se changeait en *g*, c'est-à-dire s'adoucissait, ou parfois se renforçait, comme dans *cinctum* de *cing o* et *lec-tum* de *leg-o*, etc. Le *g*, par conséquent, dut avoir primitivement, en latin, devant les voyelles *e*, *i*, le même son guttural doux que devant *a*, *o*, *u*. Le *c*, qui dut, devant toutes les voyelles, représenter en latin, comme nous le verrons plus loin, le son guttural fort, se convertit en dentale aspirée devant *e*, *i* (*ce*, *ci*). Le *g* et le *c* étant homorganiques, doux le premier et fort le second, la même cause qui avait converti en dentale aspirée la gutturale forte *c* devant *e*, *i*, devait, devant ces mêmes voyelles,

convertir la gutturale douce *g* en un son dental aspiré aussi, mais avec une aspiration plus douce, son qui pourrait se représenter par *dj* (*d* + *j* [iota]), dental le premier et le second palatal fricatif, qui, en latin, se confondait avec l'*i* dans l'écriture, et il résulte de là, par conséquent, que *dj* = *di*. Cette syllabe *di*, au commencement d'un mot et en vertu du procédé que nous avons étudié, s'est convertie en *j* dans la dérivation castillane, comme dans *jornal* de di*urnale m*, et, au milieu et à la fin, en *y* = *j* (iota latin), comme dans *rayo* de *radium*, *hoy* de *hodi e*. Observons aussi que de *leg e m* s'est formé *ley*, de *exagiu m ensayo*, et que, par conséquent, il en résulte que *ge* ou *gi* = *y* ; puisque *di* ou *dj* = *y*, il en résulte que *ge* ou *gi* = *di* ou *dj*, c'est-à-dire une dentale douce aspirée. Confirmant cette théorie, Frédéric Diez assure qu'au temps de la basse latinité on écrivait *madius* pour *majus*, d'où il résulte aussi que *di* = *j* ou *y*. Corsen affirme également que le son guttural doux devant *e*, *i*, se représentait, dans la basse latinité, par la palatale fricative *j* (iota), avant de se convertir en sifflante palatale dans les langues romanes. Comme le *j* (iota latin) représenta bientôt dans notre langue le son guttural fort aspiré, le *g* suivi de *e*, *i*, équivalent à *dj*, conserva le son qui, dans la prononciation, le fait se confondre avec le *j*. Ainsi s'explique cette double valeur phonétique du *g* espagnol, suivant la voyelle qui le suit (1).

(1) Cela explique pourquoi le *g* devant *e*, *i* se change parfois en passant au castillan en la dentale aspirée, représentée dans l'écriture par le *c*, comme dans *arcilla* de *argilla m*, *uncir* de *j unger e*, *recio* de *rigi d u m*, où il semble que la tendance était de renforcer le *g* en *c* (k). Dans *erguir* de *eriger e*, le *g* conserve, en espagnol, son primitif de gutturale douce.

Dans *yeso* de *gypsu m*, *yema* de *gemma*, *yerno* de *generu m*, *yelo* de *gelu*, Diez suppose que le *g* a pris le son palatal fricatif du *j* (iota latin) et s'est converti en *y* dans l'espagnol. Dans *leyenda* de *legenda*, il suppose que le *g* disparaît, et que l'hiatus s'évite en admettant par épenthèse l'*y*. On pourrait aussi expliquer de la même manière les formes *leyeron* et *huyeron* de *legerun t* et *fugerun t*, *leyera* et *huyera* de *legera m* et *fugera m ;* mais non *leyó* et *huyó*, qui n'ont pu se former de *legit* et *fugit*, mais de la racine de ces verbes, convertie en thème de présent et du verbe substantif sous cette forme : *leg-i-f u it* = *lei-i-u* = *le-y-ó ; fug-i-f u it* = *fui-i-u* = *fu-y-ó* = *hu-y-ó* (1).

Respectons cette opinion du père de la philologie néo-latine ; mais, sans la combattre, qu'il me soit permis d'exposer, avec la timidité que m'inspirent, d'une part, les opinions particulières, et, de l'autre, le profond respect que méritent l'immense savoir et l'admirable sagacité dont l'illustre maître de l'Université de Bonn a toujours donné des preuves merveilleuses, dans l'investigation de ces mystères, qu'il me soit permis, dis-je, après ces réserves, d'exposer une théorie qui peut, à mon avis, expliquer avec plus de clarté ce double son de la gutturale douce *g* en espagnol. Il n'y a pas de doute que le son primitif de cette lettre était en latin guttural doux, devant toutes les voyelles et toutes les consonnes ; mais, si nous fixons notre attention sur la nature spéciale des voyelles *e*, *i*, nous trouverons qu'elles sont essentiellement gutturales, comme nous le démontre, entre autres exemples, leur transformation en *g*

(1) Ces formes et d'autres semblables s'expliquent plus clairement par cette manière primitive de former le prétérit latin et l'équivalence évidente du *g* à l'*i*.

dans *valgo* de *valeo* et *vengo* de *venio*. Si donc ces voyelles se forment dans le gosier de même que la douce *g*, en les produisant consécutivement, sans intermédiaire aucun, et les fondant dans un même son, qui constitue une seule syllabe, il semble naturel que la réunion des deux efforts doux que doit faire l'organe où les deux sons se forment donne pour résultat un son plus énergique, plus fort (*ge*, *gi* = *je*, *ji*), et ce son, sans annuler la voyelle qui donne vie à l'effort de l'organe qui le produit, indique en même temps le caractère spécial de la voyelle susdite. C'est ainsi que les choses arrivent, en effet, dans l'espagnol ; l'on peut assurer que le son *gue*, *gui* est moins fréquent que *ge*, *gi* dans les mots castillans, puisque le premier n'entre que dans cinq cent trois mots et que le second se produit dans douze cent quatre-vingt-trois. D'où il résulte que le son doux du *g* devant *e*, *i* constitue dans notre langue une véritable exception, confirmée même par l'orthographe, prescrivant dans ce cas d'écrire un *u* après le *g*.

Dans *hinojo* de *genic u lu m*, *Mahon* de *Magone m*, *Calahorra* de *Calagurri m*, le *g* s'est converti en l'aspiration très faible *h*, et dans *encia* de *g ingi v a m* le *g* initial disparaît, et le second *g* prend le son de dentale aspirée que nous avons vu dans *arcilla*, *uncir*, etc.

Cette lettre disparaît aussi dans beaucoup de cas en passant dans notre idiome. Ainsi de *ma g istru m* s'est formé *maestro*, de *di gi tu m dedo*, de *ma gi s mas*, de *sa g itta m saeta*, de *tri g inta treinta*, de *cua d ra g inta cuarenta*, de *vi g inti veinte*, de *le g er e leer*, de *exporri g er e espurrir*, de *Le g ione m León*, de *ni g el lum niel*, de *sa g ina m sain*, de *va g ina m vaina*, etc.

La syllabe *gu* se conserve intégralement dans quelques

mots espagnols, tant dans la prononciation que dans l'écriture, tels que *lengua* et *argüir* de *lingua m* et *arguer e;* dans d'autres, elle se conserve dans l'écriture, mais non dans la prononciation, tels que *distinguir* de *distinguer e*, *languido* de *languidu m.*

Devant *m,* tantôt le *g* se conserve, en passant à l'espagnol, comme il arrive dans des mots peu vulgaires, tels que *dogma, enigma, fragmento,* etc.; tantôt il se perd, comme dans *aumentar* de *au g mentar e, flema* de *fle g ma, pimiento* de *pi g mentu m,* de la même manière qu'il s'était déjà perdu dans quelques mots latins, tels que *examen* pour *exagmen* et *jumentum* pour *jugmentum* ou *jugumentum.*

Devant *n,* dans des mots de formation pas très ancienne ou peu populaires, le *g* passe du latin à l'espagnol, comme dans *digno* de *dígnu m, signo* de *signu m, benigno* et *maligno* de *benignu m* et *malignu m, insigne* de *insígnem;* mais dans les mots plus anciens ou vulgaires le *g* se change en *ñ* par attraction regressive, et le son du double *n* qui en résulte s'exprime par *ñ* (1), comme dans *enseñar* de *insignir e, cuñado* de *cognatu m, tamaño* de *tam-magnu m, puño* de *pugnu m, desdeñar* de *dedignar i, seña* de *signu m, leño* et *leño* de *lignu m.*

D'autres fois le *g* disparaît, comme dans *conocer* de *co g noscer e, desden* de *dedi g n ationem, sino* de *si g num,* et dans les mots archaïques et poétiques, tels que *benino, dino.*

Suivi de la dentale douce *d*, combinaison qui n'est pas

(1) Déjà dans la période antéclassique on écrivait *donna* pour *dueña, engannado* pour *engañado*, *ninno* pour *niño*, *sanna* pour *saña*, etc.

très fréquente en latin, tantôt il se conserve comme dans *Magdalena* de *Magdalene ;* tantôt il se change en *l,* comme dans *esmeralda* de *smaragdum*. Dans *almendra* de *amygdala m,* il s'est opéré une métathèse.

Précédé de *n*, tantôt il se conserve comme dans *fingir* de *finger e*, *angel* de *angelu m*, *ungir* de *unger e;* tantôt il se change en *ñ* par assimilation progressive, comme dans *ceñir* de *cinger e, plañer* de *plangere*. Dans *esponja* de *spongiam,* l'*i* se change en l'aspirée *h*, qui, unie au *g*, la transforme en gutturale forte aspirée, et dans *enjundia* de *axungia m* en dentale douce.

Il se vocalise aussi en *i*, non seulement devant *c* ou *i* atones, mais encore devant d'autres voyelles, comme dans *ego* = *eio* = *ïio* = yo (1).

Le *c* a aussi deux sons en espagnol: l'un guttural fort devant les voyelles *a*, *o*, *u*, comme dans *caña*, *cosa*, *cuerpo ;* devant une consonne, comme dans *clavo*, *cruz*, et à la fin des mots, comme dans *vivac ;* et l'autre dental aspiré devant les voyelles *e*, *i*, comme dans *cepillo, ciruela*. Le son guttural fort devant les voyelles *e*, *i*, s'exprime, en espagnol, par *q* suivi de *u* liquide, comme dans *quemar, quien ;* et le dental aspiré par *z* devant *a*, *o*, *u*, comme dans *zanco, zorro*, *zurcir*, et devant des consonnes, comme *pazguato*, *Aznar*, et à la fin des mots, tels que *hoz*, *soez*, *feliz*, *veloz, capuz*. Uni à l'*h*, le *c* a un son spécial de palatale fricative aspirée.

Le *c* latin avec son guttural fort s'est généralement changé en gutturale douce en passant à l'espagnol, comme

(1) Cette transformation est si naturelle que dans les Asturies et en Galicie on entend fréquemment dire *eisamen* pour *examen*, *eleito* pour *electo*, *fraimento* pour *fragmento*, etc.

dans *gato* de *catum*, *golpe* de *colaphum*, *graso* de *crassum*, *amigo* de *amicum*, *higo* de *ficum*, *legua* de *leucam*, *lagrima* de *lacrimam*, *dragon* de *draconem*, *sagrado* de *sacratum*, *greda* de *cretam*, etc. D'autres fois il s'est transformé en la fricative palatale aspirée *ch*, comme dans *chapuz* de *caput*, *mancha* de *maculam*, *percha* de *perticam*, *chantre* de *cantorem*, *chapa* de *capere*, *capitel* et *chapitel* de *capitel lum*, et *bachiller* de *baccalaureum*, et même, quoiqu'il soit devant *i* ou devant *e*, comme dans *chinche* de *cimicem*, *chistera* de *cistellam*, *marchitò* de *marcidum*. Toutefois, dans certains mots, la gutturale forte se conserve, tels que *poco* de *paucum*, *secreto* de *secretum*, *sauco* de *sambucum*, *conspicuo* de *conspicuum*, et tous ceux qui sont terminés en *ico*, *ica*, *icar*, *ocar*, tels que *magnifico* de *magnificum*, *cantico* de *canticum*, *rústico* de *rusticum*, *túnica* de *tunicum*, *música* de *musicam*, *amplificar* de *amplificare*, *dupliçar* de *duplicare*, *provocar* de *provocare*, *invocar* de *invocare*, etc. Dans *emplear* de *implicare*, le *c* disparaît par syncope.

A la fin des mots, quand le *c* précède, en latin, *e*, *i*, il se change, dans les mots espagnols formés par apocope, en dentale aspirée, et se représente dans l'écriture par le *z*, comme dans *haz* de *facem*, *hez* de *fæcem*, *feliz* de *felicem*, *voz* de *vocem*, *luz* de *lucem*, *barniz* de *vernicium*; mais il se perd par apocope dans *di* de *dic* pour *dice*, *si* de *sic*, *asi* de *ad-sic*, *ni* de *nec*, et *pero* de *per-hoc*. Dans *aún* de *adhuc*, il s'est changé en *n* à la fin du mot, de même qu'au milieu dans *enteco* de *hecticus*.

Devant les voyelles *e*, *i*, et les diphthongues *œ*, *æ*, le *c*, en passant dans l'espagnol, change généralement le pri-

mitif son guttural fort qu'il avait en latin en son dental aspiré, comme dans *cerner* de *cernere*, *celda* de *cellam*, *cedro* de *cedrum*, *civil* de *civilem*, *cigüeña* de *ciconiam*, *celeste* de *cœlestem*, *cegar* de *cœcare*, *cenobio* de *cœnobium*.

Ici se présente à nous, comme pour le *g*, un autre intéressant phénomène, digne d'une étude attentive. C'est un fait, sinon contradictoire et peu conforme à la logique, au moins rare et étrange, que le *c* représente dans des conditions distinctes deux sons si différents qui se produisent par des organes divers de notre appareil vocal. Cela semble une infraction flagrante et manifeste de la logique, que nous pourrions appeler logique linguistique, et dénonce, en apparence, au moins une irrégularité dans l'idiome, irrégularité qu'on pourrait considérer comme une véritable imperfection, surtout si l'on s'arrête à certains cas particuliers, qui, étudiés avec peu d'attention, paraissent confirmer cette anomalie, quand, en réalité, ils ne font que l'expliquer.

Corsen, Diez et l'espagnol Guardia ont démontré, d'une manière claire et évidente, la doctrine des grammairiens des IVe et Ve siècles, d'après laquelle le *c* en latin équivalait au *q* (x). Et, en effet, aujourd'hui, c'est une vérité manifeste que jusqu'à la chute de l'empire d'Occident et même quelque temps après, telle fut la valeur phonétique de ladite lettre. Quelle raison y a-t-il donc eu pour que nous disions, nous autres, *Cicéron*, quand les latins disaient *Kikero?* Nous n'avons aucun indice du *sermo rusticus* qui exerça tant d'influence sur la formation des langues romanes, pour nous expliquer cette transformation ; mais, dans la langue classique même, nous trouvons que la den-

tale forte *t* devant un *i* suivi d'une voyelle avait le son dental aspiré de notre *c* devant les voyelles *e, i,* et cette uniformité de son dans *peritia*, *actio*, *senties*, nous porte à croire que l'influence dialecticale qui convertit en *dj,* son dental aspiré doux, en la gutturale douce devant les voyelles *e, i,* tenant compte du *t* latin devant *i* suivi d'une voyelle, et considérant que les voyelles *e, i* représentent des sons plus aigus que les autres voyelles, et qu'elles sont, en outre, équivalentes, ainsi que le prouve le fait de leur essentielle substitution, en passant du latin à l'espagnol, et dans la langue latine elle-même, comme on le voit dans *teneo* et *contineo*, *sedeo* et *possideo,* etc.; tout cela fit que le son guttural fort qu'avait en latin le *c* devant toutes les voyelles se transforma, dans l'espagnol, devant *e, i*, en son dental aspiré, comme le son de la gutturale douce devant les mêmes voyelles, mais avec une aspiration plus forte, comme le son qu'avait en latin la dentale forte *t* devant *i* suivi d'une voyelle. Le fait de convertir, dans l'espagnol, en *z* le *ch* latin qui se prononçait comme *x*, tels que *brazo* de *bra*ch*ium*, *arzobispo* de *ar*ch*iepiscopum*, et la conversion de ce même *ch* en dentale aspirée forte équivalente à *z*, dans *cisma* de *s* ch*isma*, *cedula* de *s* ch*edulam*, et *cirujano* de ch*irurgum,* confirment la doctrine exposée ci-dessus. Et cette doctrine se fortifie encore plus si l'on considère que telle est la force de cette propension à convertir la gutturale forte en dentale aspirée, qu'en vertu de ce que les philologues appellent assimilation le *qu* devant *e, i* se change, nous le verrons plus loin, en *z*, en passant du latin à l'espagnol.

Quand le *c* se présente double en latin devant *e, i*, le premier conserve, en espagnol, le son guttural fort, et le

second celui de dentale aspirée, comme dans *accidente, acceso;* mais, parfois, le premier disparaît comme dans *acento* de *accentus*, *suceso* de *successum, sucinto* de *succintum*:

La combinaison de *c* devant *t* se conserve fréquemment en espagnol, surtout dans des mots qui ne sont pas de dérivation très ancienne, tels que *acto* de *actum, directo* de *directum, efecto* de *efectum, actor* de *actorem*, etc. Mais dans des mots d'un usage plus vulgaire, et suivant le procédé observé dans les premiers temps du développement de notre idiome, procédé par lequel devant la dentale forte disparaissait le son guttural fort du *c*, comme dans les mots archaïques *efeto, dito,* etc., le *c* disparaît, et il s'opère une assimilation qui ne passe pas dans l'écriture. C'est ainsi que de *junctum* s'est formé *junto,* de *fructum fruto,* de *pectus peto*, de *defunctum difunto,* de *respectum respeto,* de *sanctum santo,* de *sanctionem sancion*, etc. L'usage vulgaire convertit aussi, dans les dérivés castillans, en *ch* les ct latins, comme dans *pecho* de *pectus*, *lechuga* de *lectucam*, *hecho* de *factum*, *estrecho* de *strictum*, *trecho* de *tractum*, *derecho* de *directum,* en suivant ainsi la tendance d'aspirer la gutturale et produisant un son intermédiaire entre la gutturale et la dentale forte. Dans *peine* et *peinar* de *pectinare,* le *c* et le *t* disparaissent, et les deux voyelles qui se rencontrent se diphthonguent. Dans *deleite* et *deleitar* de *delectare,* le *c* se vocalise et se diphthongue avec l'*e* qui le précède.

Suivi de *s* et uni à elle, le *c* prend un son guttural aspiré qui, en latin, de même qu'en notre langue espagnole, se représente par *x*, qui équivaut aussi à *gs*. L'*x* latin (*cs* ou *gs*) se conserve presque toujours dans les dérivés de

composés latins avec la préposition *ex*, quand elle précède une consonne, comme dans *explicar* de *explicare*, *exhibir* de *exhibere*, *exponer* de *exponere*, *extender* de *extendere*, etc. Mais il ne se conserve pas quand il précède une voyelle, comme dans *ejercer* de *exercere*, et son fréquentatif *ejercitar* de *exercitare* et dans ses dérivés, *ejecutorio*, *ejecucion*, etc., excepté dans *examen* et ses dérivés. Il se conserve aussi dans les composés *extra*, tels que *extraordinario*, *extraño*, *extravagante*, etc. ; dans beaucoup d'autres qui ne sont pas composés, tels que *maximo* de *maximum*, *exterior* de *exteriorem*, *sexto* de *sextum*, *nexo* de *nexum*, *sexo* de *sexum*, et d'autres qui, pareils à ceux déjà cités, appartiennent à l'élément savant et moins vulgaire de notre idiome. Mais on peut affirmer qu'à part un très petit nombre d'exceptions, dans les mots appartenant à l'élément populaire de notre langue, l'*x* latin qui se trouve entre deux voyelles se change, en passant à l'espagnol, en notre aspirée gutturale forte *j*, comme dans *eje* de *axem*, *mejilla* de *maxillam*, *tejer* de *texere*, *tejo* de *taxum*, *aduje* de *adduxi*, *dije dijera*, etc., de *dixi*, *dixeram*, etc. D'autres fois, le son guttural du *c* disparaît, comme s'il s'opérait une espèce d'assimilation par laquelle le *c* se fondrait en *s*, comme dans *fresno* de *fraxinum*, *ansia* de *anxiam*, *tasar* de *taxare*, *tosigo* de *toxicum*. Quand, en latin, un *a* précède la gutturale aspirée *x*, cet *a* se change en *e* dans l'espagnol. Cette conversion semble produite par la transformation des deux éléments que l'*x* représente; en effet, le *c* se transforme en *i* et la sifflante *s* se renforce par son changement en gutturale forte aspirée. C'est ainsi que de *axem* s'est formé *eje*, de *maxillam mejillo*, de *taxum tejo* de la manière suivante :

axe m = a-cse = a-ise = e-je
maxilla m = ma-csil-la = ma-isil-la = me-jil-la
taxu-m = ta-csu = ta-iso = té-jo.

Cette transformation des deux éléments de l'*x*, l'un guttural et l'autre sifflant, se voit plus clairement dans le français *aisselle*, en provençal *aissella* de *axilla m,* et dans *laisser*, en provençal *laissar* de *laxar e,* et dans l'espagnol *seis* de *sex*.

Un autre phénomène qui, dans notre langue, appelle l'attention, et qui doit se consigner immédiatement, c'est l'interposition du son nasal *n* entre la voyelle et la gutturale aspirée *x*, comme on le voit dans *enjambre* de *examine*, *enjugar* de *exsucar e, enjundia* de *axundia m*. Cette nasalisation s'explique par le changement du *c* en *n*, tel qu'on le voit dans *ninguno* de *nec unu m*, où le *g* est purement épenthétique ou d'euphonie ; de la même manière, d'*exsuccare* pour *ecssuccar e*, on est arrivé à *enjugar,* et, de *exagium*, on a formé *ensayo*. Des exemples de cette nasalisation de la gutturale forte nous sont aussi offerts par les mots *enteco* de *h ecticu m* et *aún* de *a(dh)uc* et entre autres par le mot archaïque *nin* de *nec*.

L'inversion des éléments dont se compose l'*x*, *sc* pour *cs,* si fréquente dans les dérivés italiens, est très rare dans notre langue, et à peine pourrait-on citer d'autres exemples que *lascar* de *laxar e* et les formes archaïques *viscó* de *vixit*, *visquieron* et *visquioron* de *vixerunt*, *escaminar* de *examinar e*. Dans *escurrir* de *excurrer e*, la gutturale se perd, et, seule, la sifflante se conserve.

La combinaison *sc*, lorsqu'elle n'est pas un produit de la syncope, et qu'elle se trouve au milieu du mot latin

devant les voyelles *e, i*, se conserve parfois en passant à l'espagnol, comme dans les composés *descender* de *descendere*, *prescindir* de *præscindere;* d'autres fois, le son sifflant se fond avec le son dental aspiré par assimilation régressive, comme dans *crecer* de *crescere*, *pacer* de *pascere*, *conocer* de *cognoscere*. Dans *faja* de *fasciam*, *fajo* de *fascem*, *peje* de *piscem*, il s'est opéré une inversion de *sc* en *cs* = *x*, qui, entre deux voyelles, s'est converti en *j*. Dans *ruiseñor* de *lusciniolam*, l'*s* a prévalu sur le *c* par assimilation progressive.

Par l'effet de la syncope, le *c* subit des transformations diverses, sur lesquelles influe notablement la consonne précédente dont la syncope est voisine. Ainsi, quand, dans la dérivation latino-espagnole, *lc* ou *rc* se joignent par syncope, la gutturale forte latine se change en douce dans l'espagnol, comme dans *delgado* de *delicatum*, *colgar* de *collocare*, *sirgo* de *sericum*, *cargar* de *carricare*. Quand, pour le même motif, se réunissent *nc*, tantôt la gutturale s'adoucit, comme dans *manga* de *manicam*, *vengar* de *vindicare*, tantôt elle se renforce et se transforme en gutturale forte aspirée, comme dans *manjar* de *manducare*, *monja* de *monacham*.

Quand, par syncope, le *c* est uni à la dentale douce *d* et forme la combinaison *dc*, cas peu fréquent en espagnol, la première consonne se transforme en dentale aspirée, et la seconde en gutturale douce, comme dans *juzgar* de *judicare*. Quand, par la même raison, il s'unit à la dentale forte *t*, le *t* et le *c* se changent en la gutturale forte aspirée *j*, comme dans *hereje* de *hereticum*, *salvaje* de *silvaticum*.

En latin, le *qu* se confondait avec la gutturale forte *c*

dès l'antiquité la plus reculée et était suivi d'un *u*, de même qu'en espagnol. Quelquefois, en passant dans notre langue, il s'est transformé, de même que le *c*, en gutturale douce, comme dans *y*e*gua* de *equa m*, *algo* de *ali*quo *d*, *agua* de *aqua m*, *igual* de *æqual em*, *sigo* de *sequor*, etc. ; mais, le plus souvent, il a conservé le son guttural fort représenté par le *c* ou par *qu*, suivant les circonstances, comme dans *querer* de *quærer e*, *cuestion* de *quæstion em*, *quietud* de *quietud inem*, *quinto* de *quintu m*, *ventrilocuo* de *ventriloquum*. Dans *cinco* de *quinque*, le *qu* initial s'est changé en dentale aspirée, de même que le *qu* médial dans *lazo* de *laqueu m*, *cocer* de *coquer e*, *cerceta* de *querqued ul a m*, *torcer* de *torquere* et *acebo* de *aquifoliu m*. Il faut remarquer que ce *qu*, transformé en dentale aspirée dans l'espagnol, est suivi, en latin, des voyelles *e*, *i*, ce indique qu'il obéit d'une certaine manière aux mêmes causes que la transformation du son primitif guttural fort du *c* latin en dentale aspirée de notre langue devant les mêmes voyelles. On doit prévenir aussi que, si le *q* s'adoucit, l'*u* devient alors liquide en espagnol devant *e*, *i*, mais non devant une autre voyelle, et qu'il disparaît seulement dans *algo*, *sigo* et *siga*. Dans *como* de *quomo do*, il se conserve fort par la disparition de l'*u*.

La *j* espagnole représente le son guttural fort aspiré. Il est, dans certaines occasions, comme on le verra encore plus loin, et comme nous l'avons déjà vu précédemment, le résultat de la combinaison de certaines lettres produite par la syncope et la véritable équivalence de l'*x* latin entre deux voyelles. Néanmoins, sa véritable origine, c'est le *j* (iota) latin palatal fricatif, qui, tantôt, conserve ce son dans notre langue, en le représentant par *y* dans l'écriture,

comme dans *ayudar* de *adjutar e*, *yugo* de *jugu m*, *mayor* de *major em*, *ya* de *ja m*, *ayuno* de *jejunu m*, *cuyo* de *cuju m*, etc., et tantôt se transforme en gutturale forte aspirée, comme dans *juez* de *ju d ice m*, *Junio* et *Julio* de *Juniu m* et *Juliu m*, *justo* de *justu m*, *jurar* de *jurar e*, *junco* de *juncu m*, *joven* de *juven em*, etc. Dans *baile* de *bajulu m*, de même que dans *Santiago* de *Sanctus Jacobus* (*Sant Iacob*), le *j* (iota) s'est transformé en *i* par atténuation. Dans *Enero* de J *anuariu m*, *enebro* de j *uniperu m*, *echar* de j *actare* et *uncir* de j *unger e*, il a disparu par aphérèse, et par syncope dans *peor* de *pe* j *or em* et dans *aullar* de *e* j *ular e*.

Linguales. — Ces lettres ne représentent pas des sons ayant entre eux une différence si marquée par l'énergie plus ou moins grande avec laquelle intervient dans leur prononciation l'organe de notre appareil, dont elles reçoivent la dénomination qui les distingue. On peut dire qu'aucune d'elles n'est forte dans le véritable sens du mot : *l* et *n* sont douces, sonore la première, nasale la seconde ; *r* et *s* sont des aspirées, et toutes quatre des semi-voyelles.

Dans la dérivation latino-espagnole, *l* se trouve remplacé tantôt par *n*, comme dans *Niebla* de I *lip u la m*, *nutria* de *lutra m*, *nivel* de *libella m*, *encina* de *ilinica m*, *poterna* de *po s ter u la m*, *mortandad* de *mortal i tat em* (1), etc., et tantôt par *r*, comme dans *surco* de *sulcum*, *escarpar* de *scalper e*, *ruiseñor* de *lusciniol am*, *lirio* de *lilium*, et quelquefois par *d*, comme dans *sendos* de *sin gu los*, etc. Dans *onza* de *l ince m*, *l* initial s'est perdu. Il change de place

(1) Dans la période antéclassique, on disait *mortaldad*.

par métathèse très fréquemment, comme dans *peligro* de *peric u lu m*, *rolde* de *rot u lu m*, *milagro* de *mirac u lu m*, *molde* de *mod u lu m*, *espalda* de *spat u la m*, *silbar* de *sib i lar e*, *olvidar* de *oblitar e*, *palabra* de *parab o la m*, etc. Cette métathèse s'opère surtout dans les formes archaïques, telles que *veldo*, *decilde*, pour *vedlo*, *decidle*. Suivi d'un *e*, *i* atones, *l* éprouve les modifications que nous avons indiquées plus haut.

Parfois il se redouble en espagnol et devient un *ll*, comme dans *astilla* de *astula m*, *pella* de *pila m*, *callar* de *celar e*, *muelle* de *mole m*, *camello* de *camelu m*, *martillo* de *martulu m*, *querella* de *querelam*, *pillar* de *pilar e*, *llevar* de *levar e*, etc.

Dans quelques cas, il se transforme en voyelle après *a* et se change en *u*; le plus souvent, il se fond en *o*; d'autres fois, mais très rares, la diphthongue *au* se conserve dans le mot espagnol : ainsi *coz* s'est formé de *calc em* (*cauc em*), *escoplo* de *scalpru m* (*scaupru m*), *otro* de *alterum* (*auterum*), *hoz* de *falc em* (*fauc em*), *otero* de *altariu m* (*autairum*), *topo* de *talpa m* (*taupu m*), *soto* de *saltu m* (*sautu m*), *sauce* de *sal i ce m* (*sau i ce m*). Dans *buitre* de *vult u re m* et *muy* de *multu m*, *l* s'est changé en *i* = *y*. Dans *mucho* de *multu m*, *escuchar* de *auscultar e*, *cuchillo* de *cultellum*, *puche* de *pulte m* et quelques autres, les *lt* se sont convertis en *ch*.

Le double *l* latin tantôt se conserve en espagnol avec le son de notre *ll*, comme dans *gallo* de *gallu m*, *cabello* de *capillu m*, *estrella* de *stella m*, *pollo* de *pullu m*, *castillo* de *castellu m*, etc. ; tantôt il se simplifie, comme dans *piel* de *pellem*, *hiel* de *felle*, *anguila* de *anguilla m*, *nulo* de *nullum*, *capelo* de *cappellu m*; *expeler*, *impeler*, *compeler*,

repeler de *expeller e*, *impeller e*, *compeller e*, *repeller e*, *alegar* de *allegar e*, *apelar* de *appellar e*, *aliviar* de *allevar e*. Dans *majuelo* de *malleolu m*, le double *l* s'est changé en gutturale forte aspirée.

Suivi de son homorganique *r*, *l* est d'une prononciation très difficile, et c'est pour cela que, dans la flexion des verbes *salir* et *valer*, on admet un *d* euphonique, qui, en les séparant, facilite leur prononciation dans les formes contractes *saldré*, *saldria* et *valdré*, *valdria*, pour *salré*, *salria*, *valré*, *valria* (1).

Au commencement des mots, *cl*, *pl*, *fl* latins se conservent dans le plus grand nombre de cas, en passant dans notre idiome, et, quand ils se transforment, ils se changent en *ll*, comme dans *llave* de *clave m*, *llamar* de *clamar e*, *llaga* de *plaga m*, *lleno* de *plenu m*, *llorar* de *plorar e*, *llanten* de *planta g in em*, *llano* de *planu m*, *llover* de *pluer e*. *llama* de *flamma m*. De *plopu m* pour *populu m* s'est formé *chopo*. Dans *liron* de *g lirem* et *lacio* de *f lacci-d u m*, la muette initiale latine s'est perdue.

Quand, au milieu d'un mot et par un effet de la syncope, *l* se trouve précédé d'une muette, tantôt la muette se convertit en *l* par assimilation, et leur union donne pour résultat *ll* espagnol, comme dans *escollo* de *scop u lu m*, *trillar* de *trib u lar e*, *chillar* de *sib i lar e*, *resollar* de *resuf lar e*, *sello* de *sig i lu m;* tantôt les deux consonnes se changent en *ch*, comme dans *mancha* de *mac u la m*, *cuchara* de *cochleare*, *ancho* de *amplu m*, *hacha* de *fac u-la m*, *espiche* de *spic u lu m*, *cachorro*, de *cat u lullum*,

(1) Dans l'époque antéclassique, on voyait dejà cette épenthèse du *d* pour le son de *nr*, comme dans *on-d-ra*, *on-d-rado*, et celui de *zr*, comme *laz-d-rado* de *lac-(c)ratum*.

sacho de *sar c u lu m*, et même quelquefois, quand il n'y a pas de syncope, comme dans *henchir* de *impler e* et *hinchar* de *inflar e*. Mais la transformation la plus fréquente de *l* précédé d'une muette en vertu de la syncope, c'est la *j* espagnole, telle que *manojo* de *manipulum*, *grajo* de *grac u lu m*, *ójó* de *oc u lum*, *teja* de *teg u la m*, *oveja* de *ovic u la m*, *abeja* de *apic u la m*, *lenteja* de *lentic u la m*, *corneja* de *cornic u la m*, *viejo* de *vet u lum*, *piojo* de *pedic u lu m*, *oreja* de *auric u la m*, *clavija* de *clavic u la m*, *cuajar* de *coag u lar e*. De *ung u la m* s'est formé *uña*.

En général, *l* des mots latins précédé d'une consonne muette subsiste en espagnol dans des mots peu vulgaires, comme on l'a dit plus haut, tant au commencement qu'au milieu, ainsi qu'on peut le voir dans *blando*, *flojo*, *glandulo*, *globo*, *gloria*, *plaga*, *plano*, *plomo*, *plural*, *declarar*, *declinar*, *inflar*, *excluir*, *aflojar*, *probable*, *hablar* de *fab u lar i*, etc.

Dans son passage du latin à notre langue, *n* se transforme aussi en une autre linguale, qui est tantôt *l*, comme dans *alma* de *an i ma m*, *Lebrija* de *Nebrissa m*, *Barcelona* de *Barcinone m*, *Antolin* de *Antonin um*, *ingle* de *ing ui ne*, *comulgar* de *commun i car e*; et tantôt *r*, comme dans *sangre* de *sang ui ne m*, *cofre* de *coph i nu m*, *timbre* de *timp a nu m*, *mimbre* de *vim i ne*, *hombre* de *hom i ne m*, *sembrar* de *sem i nar e*, *lumbre* de *lum i ne*, *hembra* de *fem i na m*, *cumbre* de *culm i ne*, *mermar* de *min i mar e*, etc. Dans *mastuerzo* de *nasturtiu m*, *n* initial s'est changé en *m*. Cet *n* se renforce aussi en *ñ*, surtout quand il est suivi de *e* ou *i* atones, comme on l'a déjà dit, et même parfois lorsqu'il est suivi d'une autre voyelle atone ou tonique, comme dans *maña* de *manu m*, *muñir* de *mone r e*, *escudri-*

ñar, de *scrutinar e*, *domeñar* de *dominar i*, *rapiña* de *rapina m*.

Le double *n* latin se change en *ñ* dans l'espagnol ; ainsi de *annu m* s'est formé *año*, de *pennula m peñola*, de *pannu m paño*, de *cannabu m cañamo*, de *canna m caña*, de *grunnir e gruñir*, de *gannir e gañir*.

Quand la syncope latine réunit les linguales *nr*, la seconde prend en espagnol le son fort qu'elle a à l'origine du mot, comme dans *honrar* de *hon o rar e*. Dans l'époque archaïque, on intercalait un *d* euphonique entre *n* et *r*, pour conserver le son doux à la dernière, et l'on disait ainsi *ondrar* pour *honrar*. Ce *d* euphonique se conserve encore dans certaines formes syncopées de quelques verbes, comme dans *pondré*, *pondria*, *vendré*, *vendria*, *tendré*, *tendria*, pour *ponré*, *ponria*, *venré*, *venria*, *tenré*, *tenria*.

Quand *n* en latin est suivi de *s*, il se retranche d'ordinaire, par syncope, en espagnol, comme dans *esposo* de *spo n sum*, *isla* de *i n s u la m*, *costar* de *co n star e*, *mostrar* de *mo n strar e*, *mesa* de *me n sa m*, *asa* de *a n sa m*, *mes* de *me n se m*, *dehesa* de *defe n sa m*, *tieso* de *te n su m*, *pesar* de *pe n sar e*, *seso* de *se n su m*, *tras* de *tra n s*, etc. ; mais dans les mots de formation savante et peu populaires, *n* se conserve, comme dans *inscribir* de *inscriber e*, *instruir* de *instruer e*, *instante* de *instante m*, *constar* de *constar e*, *consolar* de *consolar i*, *consorte* de *consorte m*, *consul* de *consul em*, *pensar* de *pensar e*, *pension* de *pension em*, etc.

La linguale *r* avait en latin le son doux qui résulte de la prononciation produite en frappant le palais de la bouche avec le bout de la langue et émettant avec le son une

légère aspiration. Au commencement d'un mot, elle avait un son plus consistant. La transformation la plus naturelle et la plus fréquente qu'elle souffre en passant dans notre langue, c'est sa conversion en son homorganique *l*, comme dans *almario* ou *armario* de *armariu m*, *miercóles* de *Mercur iidi es*, *alambre* de *æram i ne*, *templar* de *temp e rar e*, *albedrio* de *arbitriu m*, *celebro* ou *cerebro* de *cerebru m*, *ancla* de *anch o ra m*, *plegaria* de *precaria*, *silo* de *siru m*, *tinieblas* de *tenebras*, *carcel* de *carcer em*, *trujal* de *torc u-lar*, *marmol* de *marmor*, etc. Dans *porfido* de *porphyru m*, *r* s'est changé en *d*.

Cette lettre est, de toutes les consonnes, celle qui change le plus fréquemment de place. C'est ainsi que, par métathèse, se sont formés de *orcum ogro*, de *gen e ru m yerno*, de *torc u lar trujal*, de *percontar i preguntar*, de *fabr i car e fraguar* (1), de *crocodilu m cocodrilo*, de *præsepe pesebre*, de *exturbar e estropear*, de *scrutinar e escudrinar*, de *crusta m costra*, de *inter entre*, de *crepare quebrar*, de *parabola m palabra*, etc.

Dans *sacho* de *sa r c u lu m* et l'ancien *sobejo* de *supe r-c u lu m*, *r* disparaît, de même que dans *quemar* de *c r emar e*, *canasta* de *canist r u m*, *propio* de *prop r iu m*, *temblar* de *t r emular e*, et les apocopes *fray* de *frate r*, *postrar* de *p r ostrar i* et quelques autres. Mais, à l'imitation de ce qui arrive dans quelques formes de la flexion verbale latine, cette perte est surtout plus fréquente en espagnol quand *r* se rencontre suivi de son homorganique *s* dans le mot latin. Il s'opère alors une espèce d'attraction, au moyen de laquelle *r* se fond dans *s*, et, de même qu'il a disparu

(1) Voyez la formation de ce mot plus loin.

dans *hausi* pour *hau* r *si* de *haurio*, il disparaît de la même manière dans *suso* de *su* r *su m*, *coso* de *cu* r *su m*, *oso* de *u* r *su m*, *avieso* de *ave* r *su m*, *travieso* de *transve* r *su m*, et dans les vieux mots, tels que *mueso* de *mo* r *su m*. Dans *nueso* de *nost* r *u m* et *vueso* de *vest* r *u m*, *s* s'est assimilé le *t* par une assimilation qui ne passe pas dans l'écriture.

La linguale sifflante *s* avait en latin un son fort au commencement et au milieu des mots, et un son très faible ou presque imperceptible à la fin, son si imperceptible qu'au temps d'Ennius cette lettre disparaissait par élision dans le vers, quand le mot suivant commençait par une consonne, ainsi que Cicéron l'atteste par ses paroles : « Quod jam subrusticum videtur, olim autem politius, eorum verborum quorum eædem erant postremæ duæ litteræ quæ sunt in *optumus* postremam litteram detrahebant, nisi vocalis insequebatur. Ita non erat offensio in versibus quam nunc fugiunt poetæ novi. Ita enim loquebamur :

> Qui non est omnibu' princeps, *non* omnibus princeps; et
> Vita illa dignu' locoque non dignus ».

Au VIe siècle, cette finale avait complètement disparu de la prononciation dans le langage vulgaire.

En passant du latin dans notre langue, *s* ne souffre pas un grand nombre de transformations. Néanmoins, dans certains cas, cet *s* initial ou médial, qui avait en latin, nous l'avons dit, un son fort, s'est transformé en *x* à l'époque antéclassique, et, depuis, cet *x* s'est changé en *j*, comme le démontrent les vocables *en-jullo* de *in-sub u lu m*, *Jalon* de *Salon em*, *Jativa* de *Setabe m*, *Castrojeriz* de *Cas-*

trum-Sirici, *Jenil* de *Singil em*, *jeringa* de *syringa m*, *jabon* de *sapon em*, *jarcia* de *sarci n a m*, *jeja* de *sege s*, *jeme* de *semi s*, *jerpa* de *serpu m*, *jibia* de *sepia m*, *jilguero* de *sibilare*, *juarda* de *sordem*, *jugo* de *su c cu m*, *jenabe* de *sinapi m*, *Nebrija* de *Nebrissa*, *pajaro* de *passere m*, *dejar* de *de-s in ar e*, *cejar* de *cessar e*, *bajo* de *bassu m*, *vejiga* de *vesica m*, *ajenjo* de *a b sinthiu m*, *bajel* de *basel um*, *gajo* de *cassum*, *herejia* de *hœrisi m*. Il est clair que *s* latin initial ou double au milieu d'un mot s'est converti seulement en *j*: à tel point que la transformation de *vesica* et de *hœresis* en *vejiga* et *herejia* supposent les formes intermédiaires *vessica* et *heressis*.

J. G. MAGNABAL.

(*A suivre.*)

GLOSSAR

zu

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite.*)

---

muthatuniz, (*mutatu niz*), E 5. ich bin verändert, ich bin entfremdet, ich bin abwendig gemacht, französ : « je suis changé(e); » von *muthatu* und *niz*. S. b.

muthaturic, (*mutaturik*), E 6. entfremdet; Partitiv. von *muthatu*. S. d.

(muthil), (*mutil*), (A 5.). Junge, Knabe, Diener, Knecht.

muthilec, (*mutilek*), A 5. die Jungen, die Knechte; Nomin. act. plur. d. b. D. von *muthil*. S. d.

muthilgaixtoa, (*mutil gaichtoa*), A 5 der schlechte Diener; von *muthil* und *gaixtoa*. S. b.

mynça, (*minza*), E 6. Begriff des Redens, Sprechens; siehe *minça*. Hier verkürzt, wegen des Potentialis *guitian*.

N

(-n), am Ende der Formen des Zeitworts, bedeutet entweder die Conjunction « dass », oder das Relativpronomen « welcher, welche, welches. » Ausgenommen hiervon ist das Schluss-*n* des Imperf. indic., dessen Sinn noch nicht erklärt zu sein scheint. Nach van Eys ist in den anderen Fällen in dem -*n* ein Abkürzung von *non* = wo, zu sehen. Im Deutschem kann man ja auch für

« derjenige, welcher » allerdings unrichtig hören : « der, wo ; » in Zusammensetzungen auch correct : « womit, wodurch » für « mit was » « durch welchen ». Vgl. *andere hona den leqhura* (A 6 letzte Zeile) « nach dem Orte, *wo* die gute Herrin ist.

(-n), Endung des Radical's gewisser Verben, zugleich als Partic. perf. dienend. *Içan, eman,* etc.

nabilena, C 5. unter Heranziehung des *ni* der vorhergehenden Zeile : (m)ich, der[jenige, welcher] ich wandelte. *Hanbat nuçu gauça orotan ni verthute gabia oren oroz beccatutan nabilena galduya,* buchstäblich : so sehr habt Ihr (sing.) mich, mich, den in allem Ding tugendlosen, den Verlorenen, der [welcher] ich zu jeder Stunde in Sünde wandelte. Auf deutsch : so sehr bin ich in allem Ding ohne Tugend (und)verloren, ich, der ich zu jeder Stunde in Sünde lebte; von *nabilen* : ich ging (hin und her), ich wandelte ; 1 Pers. sing. imperf. indic. von *ebili, ebilli, ibilli* (s. d.) : gegangen, gewandelt; Partic. perfecti. — Infinit. *ebilte, ibilte, ebilce, ibilce* (s. d.), gehen, wandeln, *-n* = welcher und *-a* = Artikel, als hinweisendes Fürwort.

naçaçu, (*nazazu*), (C 5.) D 6. F 3. 4. 5. habet mich ! 2 Pers. sing. höfl. Form imperat. von *eçan* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich ».

nacione, (*nazione*), A 3. Nation.

nacussen, (*nakussen*), E 3. dass ich es sähe, ich sah es; 1 Pers. sing. imperf. subjunct. und indic. von *icussi, icusi.* S. b.

(nadi), (E 3. F 7). ich bin ; 1 Pers. sing. praes. indic. von *edin* (s. d.) intransitiv.

nadin, (C 7.) G 2. dass ich bin, dass ich sei, dass ich kann, ... könne ; 1 Pers. sing. præs. indic. und subjunct. von *edin* (s. d) intransitiv. ; oder : dass man mich nicht ... kann ; 3 Pers. sing. præs. indic. von *edin* (s. d.) transitiv, mit. incorp. *-n* = dass.

nadinian, E 3. 4. indem dass ich bin, ... werde ; Locat. sing. d. b. D. von *nadin* (s. d.) mit eingeschobenem *i* vor dem Artikel.

naducana, (*nadukana*), E 1. der, die, das, welcher,...e, ... es mich hat ; von *naduca :* er, sie, es, man hat mich ; 3 Pers. sing. præs. indic. von *eduqui* (s. d.) mit. incorp. Accusat. ; « mich » ; *-n :* welcher ; *-a :* Artikel.

nago, A 3. 8. E 3. 5. G 2. ich bleibe, ich verrharre, ich bin; 1 Pers. sing. præs. indic. von *egon*. S. d.

(nagui), (*nagi*), (G 1.) er, sie, es, man macht mich; 3 Pers. sing. præs. indic. von *eguin* (s. d.) mit incorporirtem Accusat. « mich. »

(naguien), (*nagien*), (F 8.) ich machte es; 1 Pers. sing. imperf. indic. von *eguin*. S. d.

nahi, A 5. 7. B 5. 5. 5. 7. C 8. D 1. 1. 1. 3. 3. 5. 6. 6. 7. 7. E 2. 2. 3. 3. 4. 5. 6. 7. 8. F 2. 4. 4. 5. 5. 5. 6. 6. 7. 7. G 1. 2. 2. 2. 2. Wille, Wollen, Wünschen, Wunsch, Lust; meist unveränderlich mit dem Hilfszeitwort, weil einen Optativ ausdrückend.

nahia, D 2. F 4. G 3. das Wollen, Wünschen, Begehren, der Wunsch; Nomin. pass. (Accusat.) sing. d. b. D. von *nahi*. S. d.

nahiago, F 4. dringenderer Wunsch, lieber; Comparativ von *nahi*. S. d.

nahicari, (*nahikari*), D 2. lüstern.

nahicaria, (*nahikaria*), D 2. das Gelüste, die Lust nach etwas, der Lüsterne; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *nahicari*. S. d.

nahiçuyenian, (*nahi zuienian*), C 3. indem, dass er es wünschte; von *nahi* und *çuyenian*. S. b.

nahidic, (*nahi dik*), E 7. du wünschest es; von *nahi* und *dic*. S. b.

nahiduçu, (*nahi duzu*), F 2. Ihr (sing.) wünschet es; von *nahi* und *duçu*. S. b.

nahiduyena, (*nahi duiena*), B 5. der, welcher es wünscht; von *nahi* und *duyena*. S. b.

nahiduyenic, (*nahi duienik*), D. 8. (etwas) was er wünscht; Partitiv von *nahiduyen : nahi* und *duyen*. S. b.

nahinuçuya, (*nahi nuzuia*), F 4. 5. wünschet Ihr (sing.) mich? von *nahi* und *nuçuya*. S. b.

nahitic, (*nahitik*), G 2. von dem Wunsche, von dem Willen; Ablativ. sing. d. b. D. von *nahi*. S. d.

nahiz, G 2. mit (dem) Wunsche, willens, wünschend; Instrum. d. unb. D. von *nahi*. S. d.

nahyen, (*nahien*), E 1. gewünschtest, erwünschtest; Superlativ. von *nahi*. S. d.

(nanguidiçu), (*nanguidizu*), (F 1.) Ihr (sing.) würdet... könntet mich machen; 2 Pers. sing. höfl. Form Imperf. Conditional. von *eydi (?)* (s. *daydi*) mit incorp. Accusat. « mich ».

(naquidiçu), (*nakidizu*), (F 6.) ich kann Euch nicht; 1 Pers. sing. præs. potent. von *edin* (s. d.) mit incorp. Dativ sing. « Euch. »

narabilaçu, (*narabilazu*), F 3. Ihr (sing.) führet mich, ... bringt mich; 2 Pers. sing. höfl. Form præs. indic. von *erabili* (S. d.) mit incorp. Accusat. mich.

narama, E 3. er, sie, es, man bringt mich, ... führt mich; 3 Pers. sing. præs. indic. von *eraman* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich ». *Erho narama:* sie bringt mich (zum) wahnsinn[ig].

narçaque, F 5. ich könnte es erzählen, ... schildern; für *erran*. Vermuthlich für *narraque:* ich werde erzählen; das *ç* wäre al. Druckfehler zu erklären; 1 Pers. sing. futuri von *erran*. S. d.

narrayola, (*narraiola*), F 7. dass ich ihr folge; *narrayo:* ich folge ihm, ... ihr; 1 Pers. sing. præs. indic. von *iarraiqui, iarraytu*. Partic.perf. Infinit. *iarraice:* folgen, befolgen, mit incorp. Dativ.: ihm, ihr; und *-la:* dass. S. d.

nator, F 4. ich komme; 1 Pers. sing. præs. indic. von *etorri*. Partic. perf. Infinit. *etorce* und *etorte:* kommen.

natura, D 5. (die) Natur, (der) Eingeborene, Einheimische. Französ.: « le naturel. »

naturac, (*naturak*), G 6. der Eingeborene, Einheimische, die Natur; Nomin. act. sing. d. b. D. von *natura*. S. d.

naturazco, (*naturazko*), E 1. natürlich, naturgemäss, normal. Verhindung des Instrum. und des Genit. adj. um eine Materie, einen Stoff zu bezeichnen, desshalb auch meist für concrete Dinge gebraucht.

naturazcoac, (*naturazkoak*), A 3. die natürlichen, urwüchsigen, ungekünstelten (Dinge); Nomin. pass. plur. d. b. D. von *naturazco*. S. d.

naydi, (*naidi*), D 6. (E 7.) ich würde machen; 1 Pers. sing. Imperf. Conditional. von *eydi (?)* (s. *daydi*).

naynde, (*nainte*), E 3. ich könnte, würde können; 1 Pers. sing. condit. von *edin* (s. d.): Hilfszw. des Potent.

nayndeyela, (*neinteiela*), D 5. dass ich (werden) könnte; 1 Pers.

sing. condit. von *edin* (s. d.): Hilfszw. des Potentialis, für *nayndeke* mit *-la:* dass. S. l.

nayte, (*naite*), F 8. ich kann (werden); 1 Pers. sing. potent. von *edin*. S. d.

nazaçu, (*nazazu*), F 7. habet mich; 2 Pers. sing. höfliche Form imperat. von *ezan*, *eçan* (s. l.): mit incorp. Accusat. « mich. » *Cinhex nazaçu :* glaubet mir, französ.: « croyez-moi ». Der incorporirte Accusat. « mich » wird im Deutschen zum Dativ.

(neçaque), (*nezake*), (F 5.) ich könnte es; 1 Pers. sing. imperf. potent. von *eçan*. S. d.

(neça), (*neza*), E 5. mit *al-* und *-ba : albaneça* (s. d.): wenn ich ihn, sie, es könnte; von *neçan :* ich konnte, dass ich könnte, ich hatte es, dass ich es hätte; 1 Pers. sing. imperf. indic. und conjunct. von *eçan* (s. d.) Das Schluss-*n* bei *neçan* fällt weg, in Gegenwart der Silbe *ba*.

neçan, (*nezan*), E 3. ich hatte es, dass ich es hätte; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subjunct. von *eçan*. S. d. und *neça*.

(neguyon), (*negion*), (F 6.) ich machte es ihm, ich stellte es ihr; 1 Pers. sing. imperf. subj. von *eguin* (s. d.), mit incorp. Dativ « ihm, ihr ». Vgl. *nengion*.

(nença), (*nenza*), (E 3.) dass sie mich hätte; ... mich könnte; 3 Pers. sing. imperf. subj. von *eçan* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich »; für *nençan*, dessen Schluss-*n* in Gegenwart der Silbe *ba- (banença)* wegfällt.

(nençac), (*nenzak*), (E 7). du konntest mich, dass du mich könntest; 2 Pers. singul. imperf. indic. und subj. von *eçan* (s. d.). mit incorp. Accus. « mich »; für *nençacan*, dessen Schluss-(*a*)*n* in Gegenwart von *albay- (albaynençac)* wegfällt.

(nençaçu), (*nenzazu*), (D 5). Ihr (sing.) hättet mich; 2 Pers. sing. höfl. Form imperf. subj. von *eçan* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich »; für *nençaçun*, dessen Schluss-*n* wegfällt, in Gegenwart von *ba- (harbanençaçu)*. S. *ba*.

nendin, F (5.) 8. ich war, ich konnte, dass ich war, dass ich wäre; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *edin* (s. d.). (F 5.): hier behält *nendin* das Schluss-*n*, trotz der Gegenwart von *vay* (*vaynendin*); warum?

(nenguidio), (*nengidio*), E 4. ich würde es ihm, ihr machen;

1 Pers. sing. imperf. (indic. und) subj. von *eydi (?)* (s. *daydi*). — mit incorp. Dativ « ihm, ihr; » für *nenguidion, nenguiyon,* dessen Schluss-*n:* dass, wegfällt in Gegenwart von *ba-* (*albanenguidio*).

(nenguion), (*nengion*), (F 8.) dass ich es ihm machte; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *eguin* (s d.) mit incorp. Dativ « ihm ». *Ioan nenguion: ioan* (s. d.): Begriff des Gehens, Gang: dass ich ihm Gang machte: dass ich zu ihm ginge.

nenzan, (*nenzan*), F. 8. er hatte mich; 3 Pers. sing. imperf. indic. von *eçan* (s. d.) mit incorp. Accus. « mich ».

neque, (*neke*), A 8. F 4. 7. Begriff der Mühe, der Müdigkeit; Radical von (*nequetu?*) *necatu:* Partic. perf. Infinit. *necace:* sich mühen, ermüden. Hier verkürzt wegen der Imperative *eçayala* (A 8.), *eçayçula* (F 4); auf Seite F 7. ist *neque* Substantiv: « Mühe ».

nequetan, (*neketan*), E 2. in Mühsal, in Beschwerlichkeit, in Schwierigkeit; Locat. d. unb. D. von *neque.* S. d.

nequeye, (*nekeie*), C 8. Ich würde ihnen (plur.) wissen; 1 Pers. sing. condit. von *iaquin* (s. d.) mit incorp. Dativ plur. « ihnen ».

nequia, (*nekia*), C 4. E 1. die Mühe, Mühsal, Arbeit, Schwierigheit. Pein, Qual, Widerwärtigkeit, der Verdruss; Nomin. pass. (Accusat.) sing. d. b. D. von *neque.* S. d.

neracuxon, (*nerakuchon, nerakuson*), E 3. dass ich sie (sing.) ihr zeigte; 1 Person sing. imperf. subj. von *eracusi:* gezeigt, Partic. perf. — Infinit. *eracuste:* zeigen, lehren, mit incorp. Dativ « ihm, ihr »; Causativ von *icusi.* S. d. Vgl. *nenguion.*

(nerra), (F 2.) ich erzählte, ich sagte; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *erran* (s. d.), für *nerran:* dass ich erzählte. In Gegenwart von *ba-* (*albanerra*) verliert *nerran* das Schluss-*n:* dass.

(nerro), (E 3.) ich erzählte ihr; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *erran* (s. d.). mit incorp. Dativ « ihm, ihr »; für *nerron:* dass ich ihr erzählte, — welches in Gegenwart von *va-* (*vanerro*) sein Schluss-*n:* dass, verloren hat.

neure, A 3. 7. 7. 7. 7. 7. 8. (8.) B 5. 5. C 3. 5. 6. 7. 7. D 6. E 3. 3. 3. 5. 6. 8. F 3. 5. 7. 7. 8. mein, meine, mein; (auch *nere* und

ene) ist, wie im Deutschen, der Genit (possess.) des Personalpronomen's *ni*: ich.

neureburuyaz, (*neure buruiaz*), A 8. über mich selbst, buchstäblich: « über meinen Kopf »; von *neure* und *buruyaz*. S. d.

neuretaco, (*neuretako*), D 6 F 4 für mich (geeignet); Genit. adj. von *neure*. S. b.

neurya, (*neuria*), E 8. das Mein(ig)e, mein Eigenthum; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *neure*. S. d.

neuryere, (*neuri ere*), C 8. mir auch, auch mir; von *neury*, *neuri*, auch *nini* (s. l.): mir; Dativ von *ni* (s. d.) und *ere*. S. d.

(neyen), (*neien*), (F 8.) ich hatte es ihnen; 1 Pers. sing. imperf. indic. von *edin* (s. d.), für *nedian*, mit incorp. Dativ plur. « ihnen ». S. auch *neyoen*.

ni, A 7. C 5. 5. 8. D 3. E 1. 1. 2. 3. 6. 8. F 1. 2. 4. 5. 6. 6. 6. 7. 7. 7. 8. 8. G 1. 2. ich.

niatorqueçu, (*niatorkezu*), C 5. ich komme Euch (sing.), 1 Pers. sing. höfl. Form præs indic. (?) und potent. (ich kann Euch kommen), von *etorri*. S. d.

nibeçala, (*ni bezala*), D 3. wie ich; von *ni* und *beçala*. S. b.

nic, (*nik*), A 8. B 4. C 3. 7. 8. D 3. 6. 7. 8. E 1. 2. 2. 3. 3. 3. 3. 4. 4. 5. 5. 5. 5. 5. 5. 6. 6. 7. 7. 7. 7. 8. 8. 8 F 1. 1. 2. 2. 3. 6. 6. 6. 7. 7. 7. 8. 8. G 1. 1, 2. 2. ich; Nomin. act. von *ni*. S. d.

niçala, (*nizala*), B 4. E 7. dass ich bin; von *niz* und *-la* (s. b.), mit eingeschobenem *a*.

niçan, (*nizan*), (A 7.) B 4. C 6. dass ich bin; von *niz* und *-n* (s. b.), mit eingeschobenem *a* Auch: « ich, der ich bin, so wie ich bin. »

(niçauçu), (*nizauzu*), (F 3.) ich bin Euch (sing.); 1 Person sing. pærs. indic. von *içan* (s. d.) mit incorp. Dativ « Euch ».

niçaz, (*nizaz*), C 3. 7. F 4. mit mir, durch mich, über mich, an mich; Instrum. von *ni*. S. d. Für *nitaz*.

nicez, (*nizez*), F 8. ich bin, oder nicht; ich sei, oder nicht; für *niz edo ez*. S. d.

nici, (*nizi*), E 3. F 1. Ihr (sing.) habt mich; 2 Pers. sing. höfl. Form, præs. indic. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich. »

nicin, (*nizin*), E 5. F 7. Ihr (sing.) hattet mich; 2 Pers. sing. hœfl. Form imperf. indic. von *e(d)uqui* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich. » Hier höfl. Conversationsform für « ich hatte ».

nierregue, (*ni errege*), E 3. ich König; von *ni* und *errege*, welche getrennt stehen sollten. S. d.

nigana, E 3. 6. F 4. gegen mich, zu mir; französ.: « envers moi »; von *ni* und *gana*. S. b. Directiv bei Personen.

nigatic, (*nigatik*), B 2. meinetwegen, um meinetwillen, mir zu liebe, für mich; von *ni* und *gatic*. S. b.

nihaur, E 6. G 1. ich selbst; von *ni* und *haur*. S. d.

nihaurc, (*nihaurk*), E 7. F 3. ich selbst; von *ni* und *haurc*. S. d.

(ninçan), (*ninzan*), (E 5.) ich war, dass ich wäre, dass ich sein würde; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *içan*. S. d.

(ninçande), (*ninzande*), (F 7.) ich war, ich wäre, ich würde sein; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *içan* (s. d.). *Ninçanden* für *ninçan* (s. b.); die Abwesenheit des *-n* am Schlusse ist auffallend.

ninçanden, (*ninzanden*), G 2. dass ich war, ... wäre, ... sein würde; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *içan* (s. d.), für *ninçan*.

ninçanian (*ninzanian*), E 5. indem dass ich war, ... wäre, ... sein würde; Locat. sing. d. b. D. von *ninçan*, mit eingeschobenem *i* vor dem Artikel.

ninçaten, (*ninzaten*), F 8. 8. ich würde sein, ... werden; 1 Pers. sing. imperf. condit. von *içan* (s. d.), für *ninçate*. Woher das *-n* am Schlusse.

(nindu), (G 2.) er, sie, es, man hatte mich; 3 Person. sing. imperf. indic. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accusat.: « mich »; für *ninduan*, dessen Schluss-*(a)n* in Gegenwart von *ba-* (*ezpanindu*) wegfällt.

(ninduquen), (*ninduken*), (G 2.) dass er, sie, es, man mich haben würde; *ninduque*: 3 Pers. sing. præs. condit. von *e(d)uki* (s. d.), mit incorp. Accus. « mich », und *-n*: dass. S. d.

(ninz), (E 3.) ich war, ich wäre; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *içan* (s. d.) In Gegenwart von *ba-* (*valinbaninz*) ist das Schluss-*(a)n*: dass, der ursprünglichen Form *ninzan* (s. d.) weggefallen.

ninzan, E 2. ich war; dass ich wäre; 1 Person. sing. imperf. indic. und subj. von *içan*. S. d.

niquec, (*nikek*), F 7. du hättest mich, ... würdest mich haben; 2 Pers. sing condit. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accus. mich. Hier familiäre Conversationsform für « ich wäre, ich würde sein ». *Nahi niquec :* ich ware willens; » französ. : « je serais désireux ».

niqueci, (*nikezi*), E 4. Ihr (sing.) hättet mich, würdet mich haben; 2 Pers. sing. höfl. Form condit. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accus. « mich ». Hier höfliche Conversationsform für « ich wäre, ich würde sein » Vgl. *niquec*.

niqueçu, (*nikezu*), F 4. Ihr (sing.) würdet mich haben; 2 Pers. sing. höfl. Form condit. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accus. mich. S. *niqueci*.

niri, D 5. E 5. 7. F 4. 6. G 1. 4. mir; Dativ von *ni*. S. d.

niro, F 2. 8. er kann mich; 3 Pers. sing. potent. von *eroan* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich. »

niroyen, (*niroien*), A 8. dass er mich kann, ... könne; 3 Pers. sing. potent. (d. h. præs. indic., da *eroan* selbst den Sinn von « können » hat) und subj. von *eroan* (s. d) und *-n :* dass, mit eingschobenem *y* und *e*.

niry, (*niri*), E 7. mir. Dativ von *ni*. S. *niri*.

nitan, F 3. 6. G 1. in mir, bei mir; seltener Locativ von *ni* (s. d.); für *ni baithan*. S. 1.

(niz), (C 5. F 7.) ich bin; 1 Pers. sing. præs. indic. von *içan*. S. d.

nizaqueçu, (*nizakezu*), F 1. Ihr (sing.) könnt mich..., ich könnte sie Euch (sing.) (haben); 2 Pers. sing. höfl. Form, præs. potent. von *eçan* (s. d.) mit incorp. Accus. « mich. » (Inch. V. b. fol. 57.)

nizaz, G 3. mit mir, durch mich; Instrum. von *ni*. S. d. auch *niçaz*.

nnyen, (*nuien*), E 6. Druckfehler für *nuyen :* ich hatte es, dass ich es hätte; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *e(d)uki*. S. d.

(-no), (C 2. E 4.) bis (dass).

(-nõ-), (*non*), A 6. wo; für *non*. S. d.

noaque, (*noake*), E 1. ich werde gehen (können), ich kann gehen; 1 Pers. sing. futuri und præs. potent. von *ioan*. S. d.

noble, A 3. edel, adelig, nobel.

nobleari, A 3. dem edlen, dem adeligen; Dativ sing. d. b. D. von *noble*. S. d.

nobliac, (*nobliak*), C 1. die adeligen, ... edlen; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *noble*. S. d.

(-nôden), (*non den*), (A 6.) wo er, sie, es, man ist; für *non* und *den*. S. b.

noha, (C 7.) E 2. ich gehe; 1 Pers. sing. præs. indic. von *ioan* (s. d.); auch *noa*.

nola, A 3. 3. 5. 6. 6. 8. 8. 8. B 1. 1. 1. 1. 2. 2. 2. 2. 3. 3. 4. 4. 6. 6. 7. 7. C 3. 4. 6. 6. D 1. 4. 7. 8. E 3. 4. 4. 5. F 3. 3. 3. 7. 8. G 2. 3. 4. 6. wie, indem; da; *nola anhiz:* wie viel.

nolaco, (*nolako*), A 6. B 2. D 6. wie; Genit. adj. von *nola* (s. d); *çu nolaco:* so wie Ihr (sing.). — *Nor nolaco:* wer (und) wie.

nolacoric, (*nolakorik*), F 2. wie, so wie; Partitiv von *nolaco*. S. d. *Ni nolacoric:* solche wie ich.

non, F 8. G 3. wo. S auch *-n*.

nombait, (*nonbait*), E 6. irgendwo; von *non* und *bait*. S. b

nonbayt, (*nonbait*), F 1. irgendwo; von *non* und *bayt*. S. *nombait*.

nondaten, C 7. wo (dass) sie sein wird; von *non* und *daten*. S. d.

nondirate, (*non dirate*), C 1. wo werden sie sein; von *non* und *dirate*. S. b.

nonduquegu, (*non dukegu*), D 1. wo werden wir ihn, sie, es haben; von *non* und *duquegu*. S. b.

nontic, (*nontik*), A 8. D 7. von wo (aus); Ablativ von *non*. S. n.

nor, (A 6.) B 2. E 6. 7. wer, was; Pronom. interrog. Accusat. « wen »; mitunter auch als Demonstrativum verwendet: « dieser, diese, dieses; der; derjenige, welcher; jeder. »

norat, B 1. D 6. wohin; Directiv von *non*. S. d.

norc, (*nork*), A 5. B 6. 8. C 1. D 1. E 5. G 1. 3. Nomin. act. von *nor:* wer; auch mit dem Sinne von: « jeder; » « derjenige, welcher » gebräuchlich. *Norc cerhaci ereyn vilcendici comunqui* (A 5): gewöhnlich sammelt jedweder, welchen Samen (er) gesäet.

— *Norc... ez :* Niemand, (B 6.) — Keiner (D 1.) — *Norc vaytere :* wer auch immer.

norda, E 1. wer ist; von *nor* und *da*. S. b.

nordaquidan, (*nor dakidan*), C 7. wer (dass) mir ist; wer (dass) mir kann; von *nor* und *daquidan*. S. b.

norden, G 4. welcher ist; von *nor* und *den*. S. b.

nordoaque, (*nor doake*), D 7. wer wird gehen; wer kann gehen; von *nor* und *doake*. S. b.

norduyan, (*nor duian*), A 6. wen (dass) du hast; von *nor* und *duyan*. S. b.

noren, A 7. wessen; Genit. possess. von *nor*. S. d.

(norequi), (*noreki*), (A 6.) mit wem; Sociat. von *nor*. S. d.

norequila, (*norekila*), (A 6.) mit wem, dass; von *norequila* und *-la*. S. b.

norgatic, (*norgatik*), E 6. weswegen, seinetwegen, ihretwegen; von *nor* und *gatic*. S. d.

nori, B 1. 8. wem, welchem; dem, welchem, jedem; Dativ von *nor*. S. d. — *Nori veria :* jedem das Seine.

nortan, A 7. in wem, in welchem, zu welchem; Locat. von *nor*. S. d. Warum nicht *nor baithan?*

notariac, (*notariak*), C 1. die Notare; Nomin. pass. plur. von *notare :* Notar.

(noyan), (*noian*), C 7. dass ich gehe; für *nohan*, *noan*, von *noha*, *noa :* ich gehe (s. d.) und *-n :* dass. S. d. Eingeschobenes *y*.

(noyz), (*noiz*). wann.

noyzden, (*noiz den*), F 4. wann (dass) er, sie, es, man ist; wann es gibt; von *noyz* und *den*. S. b.

(nu), (E 2.) er, sie, es, man hat mich; 3 Pers. sing. præs. indic. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accus. « mich. »

(nuc), (*nuk*), (E 7.) du hast mich; 2 Pers. sing. præs. indic. von *e(d)uki* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich ». Familiäre Conversationsform für « ich bin ».

nuçu, (*nuzu*), (B 2.) C 5. 6. E 8. 8. F 1. 2. 2. 3. 4. 8. Ihr (sing.) habt mich; 2 Pers. sing. höfl. Form præs. indic. von *e(d)uqui*,

(s. d.) mit incorp. Accus. « mich. » Höfliche Conversationsform für : « ich bin ».

(nuçula), (*nuzula*), (G 1.) dass Ihr (sing.) mich habt, möget Ihr (sing.) mich haben; von *nuçu* und *-la*. S. b.

nuçun, (*nuzun*), E 4. dass Ihr (sing.) mich habt; von *nuçu* und *-n :* dass. S. b.

nuçuya, (*nuzuia*), F 2. (4. 5.) habt Ihr (sing.) mich? von *nuçu* und *-a :* Frage (s. b.) mit eingeschobenem *y*.

nuque, (*nuke*), C 8. D 1. 1. 3. 6. 7. E 3. 5. ich hätte es, ich würde es haben; 1 Pers. sing. præs. condit. von *e(d)uqui* (s. d.); *nahi nuque :* ich möchte.

nuqueçu, (*nukezu*), F 6. Ihr (sing.) würdet mich haben; 2 Pers. sing. höfl. Form præs. condit. von *eduqui* (s. d. mit incorp. Accus. « mich ». Hier höfl. Conversationsform für : « ich würde sein ».

nuqueyen, (*nukeien*), G 1. dass ich haben würde, ... behielte; 1 Pers. sing. condit. : *nuke* und *-n :* dass (s. b.), mit eingeschobenem *y* und *e*.

nuya, (*nuia*), E 7. hat er mich? Von *nu* und *-a :* Frage. S. b.

(nuyela), (*nuiela*), (F 8.) da ich es hatte; von *nuye(n)* und *-la*. S. b.

nuyen, (*nuien*), E 4. 8. F 8. ich hatte es; dass ich hätte; 1 Pers. sing. imperf. indic. und subj. von *e(d)uqui* S. d.

nuyena, (*nuiena*), E 2. 3. 8, der, welcher mich hat; der, welchen ich hatte; im ersten Falle von *nu* (s. d.) *-n*, mit eingeschobenem *ye*, und *a :* Artikel (s. d.), im zweiten Falle von *nuyen :* ich hatte es; 1 Pers. sing. imperf. indic. von *eduqui* (s. d.), ferner *-n- :* « welcher », oder « welchen » (dieses *n* fällt mit dem Schluss-*n* von *nuyen* in eines zusammen) und *a :* Artikel.

ny, (*ni*), E 1. 2. 5. 5. 6. 7. 7. 8. F 4. 6. 7. G 4. ich; für *ni*. S. l.

nyatorqueçu, (*niatorkezu*), A 7. ich komme Euch (sing.); siehe *niatorqueçu*.

nyc, (*nik*), E 7. 7. F 2. ich; Nomin. act. von *ny*, für *ni*. S. b.

nyçan, (*nizan*), F. 6. dass ich bin; für *nizan*. S. d.

nyçana, (*nizana*), E 8. der, welcher ist; von *niz* (s. d.) *n :* dass, welcher und Artikel *a*, mit eingeschobenem *a* vor *n*.

nyçayçu, (*nizaizu*), F (4.) 5, ich bin Euch (sing.); 1 Pers. sing. præs. indic. von *içan* (s. d.) mit incorporirtem Dativ sing. « Euch. »

nygana, (*nigana*), E 4. gegen mich, zu mir; von *ny* und *gana*. S. b. auch *nigana*.

nygarrez, (*nigarrez*), E 6. mit Thränen; Instrum. plur. d. b. D. von *nygar:* Thräne.

(nynçande), (*ninzande*), (E 6.) ich könnte sein, ich war, ich wäre, ich würde sein; für *nynçanden*, welches in Gegenwart von *ba-* (*banynçande*) das *-n* am Schlusse verliert. S. *ninçande*.

nynduque, (*ninduke*), E 3. sie würde mich haben; 3 Pers. sing. condit. von *e(d)uqui* (s. d.) mit incorp. Accusat. « mich ». S. auch *ninduquen*.

nynzan, (*ninzan*), F 6. ich war, dass ich wäre; für *ninçan*. S. d.

nyqueçu, (*nikezu*), F 4. Ihr (sing.) würdet mich haben; für *niqueçu*. S. d.

nyri, (*niri*), E 6. F 3. 4. 7. mir; Dativ von *ny*. S. d.

nyry, (*niri*), F 3. mir; Dativ von *ny;* für *niri*. S. d.

(nyz), (*niz*), (E 6.) ich bin; für *niz*. S. d.

O

o, (A 7.) B 4. C 4. 5. 6. D 4. oh! Interjection. Vocativ.

(õ), (A 6.) Siehe *nõ*.

(-o-), (A 6. 6.) was... betrifft; *bioc, bion, gucior; o* exclusif; *bion*. Französ.: « de nous autres deux. »

oandere, A 7. oh, Herrin! von *o* und *andere*. S. d.

obeditu, D 5. gehorcht, gehorsamt; Partic. perf. Infinit. *obedire:* gehorchen.

obligatu, A 3. G 6. genöthigt, gezwungen, verbunden, zu Dank verpflichtet; Partic. perf. — Infin. *obligace:* nöthigen etc.

oboro, A 3. D 5. 8. mehr; *bano oboro:* mehr als...

obororic, (*obororik*), D 4. mehr, fürder, weiter; Partitiv von *oboro*. S. d.

oborotan, E 1. in mehr(zahl); Locat. d. unb. D. von *oboro*. S. d.

obra, A 3. 5. (das) Werk, (die) Arbeit.

(-oc), (*-ok*), F 1, als Endsilbe: selbst, persönlich, insbesondere; *bioc:* selbander. S. *hoc* und *hauc*.

occidenten, (*okzidenten*), C 4. im Westen; Unregelmässiger Locat. sing. d. b. D. von *occident*.

odol, A 6. 8. B 2. Blut.

(odolaz), (B 1.) mit dem Blute; Instrum. sing. d. b. D. von *odol*. S. d.

odoletan, C 2. in Blut; Instrum. d. unb. D. von *odol*. S. d.

odolezco, (*odolezko*), C 2. blutig; vereinigter Instrum. d. unb. D. mit dem Genit. adj. von *odol*, um die Materie, das Material, den Stoff anzudeuten.

ofenditu, B 8. beleidigt, verletzt; Partic. perf. — Infinit. *ofendice:* anderen beleidigen.

offensatu, B 4. beleidigt; Partic. perf. — Infinit. *offensace*.

oguen, (*ogen*), B 3. 4. E 8. F 1. 8. G 4. 4. Unrecht, Schuld. (In anderen Dialecten auch *hoben* geschrieben.

oguena, (*ogena*), D 8. G 1 das Unrecht, die Schuld; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *oguen*. S. d.

oguenduru, (*ogenduru*), F 8. G 4. schuldig, schuldbeladen.

oguengaberic, (*ogen gaberik*), F 8. schuldlos, unschuldig; von *oguen* und *gaberic:* Partitiv von *gabe*. S. d.

oguenic, (*ogenik*), E 5. F 8. 8. Schuld; Partitiv von *oguen*. S. d.

oguirik, (*ogirik*), A 5. Weizen, Frucht, Korn, Brod; Partitiv von *ogui:* Brod, Weizen.

oha, D 2. du gehst; für *hoa;* 2 Pers. sing. præs. indic. von *ioan*. S. d.

ohart, D 3. F 4. Begriff des Wahrnehmens, Gewahrens; Bemerkens, Achtgebens; Radical des Partic. perf. *ohartu:* wahrgenommen, Infinitiv *oharce:* gewahren; verkürzt wegen des Imperativ's *guiten* und des Suppositiv's *vadaquizquizu*.

oheuscara, (*o heuskara*), G 6. oh Heuskara! oh Baskisch! Vocativ; von *o heuscara*. S. b.

ohi, E 5. G 5. Begriff des Gewohnten, Gepflogenen, bisher Gebräuchlichen; Radical von *ohitu*, Partic. perf.: gewöhnt; Infinit.

ohice: pflegen. Meistens ist *ohi* unveränderlich und wird wie *ahal* (*al*) dem Hilfszeitwort vorangestellt.

ohidu, G 2. er, sie, es, man pflegt, ... ist gewöhnt; von *ohi* und *du*. S. b.

ohinicin, (*ohi nizin*), E 5. Ihr (sing.) hattet mich gewöhnlich, Ihr (sing.) pflegtet mich zu haben; 2 Pers. sing. höfl. Form, imperf. indic.; von *e(d)uqui: nicin* (s. d.). mit incorp. Accus. « mich » und vorangestelltem *ohi*. Hier höfliche Conversationsform für « ich pflegte zu sein », « ich war gewöhnlich ».

(ohora), (B 6.) Begriff des Ehrens; Radical von *ohoratu*, Partic. perf. geehrt; Infinit. *ohorace:* ehren. Hier verkürzt wegen des Imperat. *içac*.

ohoraiçac, (*ohora izak*), B 6. ehre sie (plur.); von *ohora* und *içac*. S. b.

ohoratu, D 1. geehrt; Partic. perf. S. *ohora*.

ohoratzen, (*ohorazen*), A 3. im Begriff zu ehren, ehrend; Partic. præs. von *ohoratu*. S. d. und *ohora*. Dechepare schreibt in der Regel das Partic. præs. nicht mit *tzen*, sondern mit *cen*.

ohore, D 1. 4. Ehre.

ohorezqui, (*ohorezki*), G 2. mit Ehre, in Ehren; Sociat. des Instrum. d. unb. und plur. d. b. D. *ohorez*, von *ohore*. S. d.

ohoria, F 6. G 5. die Ehre; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ohore*. S. d.

ohorian, A 8. in der Ehre; Locat. d. b. D. von *ohore*. S. d. — *Ieyncoaren ohorian:* zu Gottes Ehre Eine der häufigen Verwechslungen des Locativ's mit dem Directiv (*ohorerat*). Vgl. « in majorem dei gloriam ».

ohoyn, (*ohoin*), E 8. 8. Dieb, Diebin.

ohoyna, (*ohoina*), E 8. der Dieb, die Diebin; Nomin. pass. sing. d. B. D. von *ohoyn*. S. d.

ohoynequi, (*ohoineki*), B 1. mit den Dieben; Sociat. plur. d. b. D. von *ohoyn*. S. d.

oiaun, (*ojaun*), B 4. 5. oh Herr! für *o iaun!* Vocativ.

(on). gut.

ondatu, D 5. verderbt, vertilgt, zerstört; Partic. perf. — Infinit *ondace:* zerstören.

onerizte, F 3. lieben, schätzen, vortheilhaft beurtheilen; Zuneigung, Liebe; Infinit von *irici* (s. d.) mit vorgestelltem *on*. S. d.

oneriztez, D 8. mit Zuneigung, mit Liebe; Instrum. d. unb. D. von *onerizte*. S. d.

onestago, D 6. anständiger, ehrlicher; Comparativ von *onest:* anständig, ehrlich. honett.

ongui, (*ongi*), A 5. C 3. wohl, gut; Adverbium von *on*. S. d.

onhestz, B 6. Radical von *onhe(s)tsi, onhexi:* Partic. perf. geliebt.; Infinit. *onheste:* lieben; Begriff des Liebens, Wohlwollens, hier wegen des Imperat. *eçac* verkürzt. S. *honestea*.

onhexi, (*onhetsi*), E 3. geliebt, geehrt, werthgehalten; Partic. perf. S. *onhestz* und *honestea*.

onhexidut, (*onhetsi dut*), E 4. ich habe es geliebt; von *onhexi* und *dut*. S. b.

onsa, B 5. 7. 7. D 3. 3. wohl Adverbium (von *on*?).

(-or), (C 8.) in *gucior* für *gucier;* Dativ plur. d. b. D. von guci (s. d.), verändert den Sinn von « allen » in « uns allen », französ.: « à nous autres tous ». S. *-o-*.

oracione, (*oruzione*), A 6. 7. C. 8. Gebet.

oracionia, (*orazionia*), A 7. C 5. das Gebet; Nomin. pass. sing. d b. D. von *oracione*. S. d.

orano, A 3. F 3. bis jetzt, bis zur Stunde; auch *oraino*.

oranocoac, (*oranokoak*), A 8. die bisherigen; Nomin pass. plur. (Accusat.) d. b. D. von *oranoco:* Genitiv adj. sing. d. b. D. von *orano*. S. d.

V. STEMPF.

(A suivre.)

L'EMPIRISME DE BOPP ET LA VRAIE MÉTHODE EN LINGUISTIQUE

INDO-EUROPÉENNE

Telle que l'ont faite Bopp et ses successeurs, la linguistique n'est pas une science organisée. J'entends qu'elle est restée purement empirique, privée de principes généraux et n'ayant en vue que des groupes de faits, considérés comme dépourvus de liens les uns avec les autres, et que ne coordonne aucune synthèse supérieure. La linguistique de Bopp et de son école ressemble à l'astronomie qui précédait Copernic et Kepler, à la physique avant Galilée et Newton, à la géologie ignorante du feu central, et surtout à l'histoire naturelle, alors que Darwin n'avait pas encore enseigné l'évolution des espèces et la sélection spontanée. La preuve de l'imperfection de la méthode du linguiste berlinois résulte non seulement de l'aveu implicite qu'il en a fait en omettant de donner un axe commun à l'ensemble de ses théories, et des explications contradictoires auxquelles on a recours dans son école, comme celles qui consistent à dire que πατρός est, par contraction, pour πατέρος, alors que παλάμη, pour *παλμη, présenterait un phénomène inverse d'insertion vocalique ; mais elle apparaît dans le titre même donné par lui à la science qu'il a prétendu fonder, quand il l'a appelée *grammaire comparée*.

La relation étant une loi générale des choses, aucune

science ne saurait, à la vérité, se constituer sans le secours de la comparaison; mais aucune science, si la science consiste à classer dans un ordre chronologique des séries d'objets analogues, ne saurait s'achever avec l'aide de la seule comparaison et sans le secours de l'histoire. Or, dans la pratique, Bopp a été fidèle au titre de son grand ouvrage ; il n'a guère usé que de la comparaison, et la seule chose qu'il ait bien prouvée, car elle était essentiellement du ressort de la méthode comparative, c'est la parenté mutuelle des langues indo-européennes. Même pour ce qui concerne la détermination des lois phonétiques propres à chacune de ces langues, il y a souvent de sérieuses réserves à faire sur les résultats qu'il a obtenus, en se bornant à comparer entre elles les formes qu'ont affectées tels ou tels sons dans les différents idiomes de la famille. Bien que le fait soit exact, il ne suffisait pas de montrer que la racine *taks-tex* est terminée par le groupe *ks* ou *x* en sanscrit et en latin, par exemple, pour qu'on fût autorisé à en conclure que le groupe correspondant *ct*, du grec τέκτων (cf. sanscrit *taksan*), est une modification de *ks*, sans que l'inverse soit vrai. C'est un problème, en effet, qui est du ressort de la chronologie et non pas de la statistique, car rien ne prouve, *à priori*, qu'un *kt* primitif n'aurait pas pu se changer en *ks* aussi bien en sanscrit qu'en latin. Mais ce qui permet de trancher sûrement la question, c'est que *kt*, eu égard à *ks*, présente un phénomène d'assimilation (incomplète) nécessairement postérieur à l'absence d'assimilation des éléments du groupe *ks*. La conclusion de Bopp que *kt* vient de *ks* est donc empirique, ou même arbitraire, et c'est pour ainsi dire par hasard qu'elle s'est trouvée juste.

En vain dirait-on, d'ailleurs, qu'en partant habituellement du sanscrit, Bopp a satisfait aux exigences de la chronologie; rien ne prouve, en effet, que dans tous les cas le sanscrit présente un état plus archaïque que le grec et le latin des sons et des formes indo-européennes. L'hypothèse même qui consiste à admettre qu'il en est ainsi non seulement ne saurait être adoptée sans examen, mais les faits prouvent qu'elle est en défaut dans un grand nombre de circonstances. La véritable méthode historique, dans l'étude des langues indo-européennes, consiste, non pas à supposer, entre tel ou tel idiome, des rapports de date qui ne reposent sur aucune preuve positive, mais bien à constater les modifications qui se sont produites entre les idiomes de première formation et leurs dérivés (ou congénères) certains, comme les dialectes prâcrits et le pâli auprès du sanscrit, le persan auprès du zend, le néo-grec auprès du grec ancien, les langues romanes auprès du latin, les différents dialectes d'origine slave et allemande auprès du vieux slavon et du gothique, etc. On admettra sans peine que, si cette étude avait pour résultat de faire apparaître une loi de transformation qui fût commune à chacun de ces groupes, on serait en droit d'y voir le principe général, inconnu de Bopp, qui préside à l'évolution historique des langues d'origine indo-européenne auquel doivent se rattacher toutes les lois particulières qui les concernent, et qui est, en matière de linguistique aryenne, ce que l'attraction est pour l'astronomie, la gravitation pour la physique, les affinités pour la chimie, l'état thermique pour les révolutions du globe, la lutte pour la vie dans la transformation des plantes et des animaux. Or, ce principe, commun à toutes les altérations qu'ont subies

les langues indo-européennes, existe ; il frappe, à première vue, les regards de l'observateur, et se manifeste avec d'autant plus de clarté et de certitude que son examen est plus minutieux et plus approfondi. La différence principale et caractéristique, qui distingue toute langue dérivée indo-européenne de l'idiome qui lui a donné naissance, consiste dans trois phénomènes qui se ramènent facilement à un seul, — l'affaiblissement. C'est, en ce qui concerne les consonnes, l'assimilation, et pour ce qui regarde les voyelles, l'atténuation quantitative et qualitative d'une part, et, de l'autre, la contraction sous toutes ses formes.

Puisque la loi de l'affaiblissement est celle de tous les changements constatés avec certitude dans les langues indo-européennes, on est, en bonne logique, absolument en droit d'en partir pour l'étude des rapports qui différencient entre elles celles de ces langues qu'on peut considérer comme de première formation ; au même titre qu'il est permis de supposer, par exemple, que les soleils éteints ont subi les lois de l'attraction, de la pesanteur et des altérations régulièrement déterminées par les modifications de l'état thermique. On peut aller plus loin encore et supposer, entre ces mêmes langues et la langue mère hypothétique dont elles sont issues, des rapports soumis à des règles générales identiques à celles qui ont été constatées entre elles et leurs filles. Bref, on peut refaire ainsi l'histoire phonétique de tout le développement linguistique indo-européen, à partir du type unique et primitif dont il procède jusqu'à l'état actuel qu'accusent tous les idiomes de la famille actuellement parlée dans les différentes parties du monde.

Bopp, je le rappelle après en avoir donné des preuves, a été, en matière de phonétique, un pur empirique, ce dont on ne saurait lui faire un reproche absolu, puisque toute science commence par l'empirisme. Mais on peut s'étonner, à plus juste titre, qu'il n'ait pas essayé de transformer son empirisme en théorie scientifique, étant donné surtout qu'il en avait les moyens entre les mains ; il faut bien admettre, ou que sa logique s'est trouvée trop courte pour atteindre le but auquel devaient tendre ses efforts, ou bien qu'il a manqué de foi dans la possibilité d'établir un enchaînement scientifique entre les faits qu'il s'était pourtant donné comme tâche, à ce qu'il semble, de soumettre à une classification conforme aux règles de la science.

La même insuffisance de logique et de méthode a vicié les résultats qu'il a poursuivis sur le terrain de la morphologie.

Ici encore un empirisme, dont il eût fallu se défier quoiqu'il s'appuyât sur les travaux des grammairiens hindous, lui a fait disséquer d'une manière aussi arbitraire qu'artificielle les formes des mots déclinés ou conjugués, en racines, suffixes et désinences, alors qu'une étude plus approfondie et plus indépendante des procédés de dérivation communs à toutes les langues indo-européennes l'aurait conduit à des analyses bien différentes.

Que l'on prenne à cet égard pour sujet d'observation le sanscrit, le grec, le latin, le gothique, etc., on constate dans toutes ces langues que le système général de la dérivation, y compris les flexions casuelles et personnelles, a pour base des monosyllabes primitifs, ou rendus tels par des contractions que n'explique aucune des formes polysyllabiques de ces langues, mais qui, au con-

traire, expliquent celles-ci à l'aide de procédés d'élargissements, dont l'évidence saute aux yeux dès qu'on veut bien consentir à admettre pour un instant que les choses ont pu se passer ainsi. Par là disparaît la fantasmagorie des racines aux sens vagues, dont l'existence ne repose que sur une hypothèse qu'aucun fait ne confirme et que la logique dément ; par là, plus n'est besoin d'imaginer des suffixes jadis indépendants, mais, comme tels, aussi étrangers aux faits constatés que les racines elles-mêmes. Par là, enfin, l'explication du développement du langage sort du domaine des conjectures pour revêtir, dès le principe, l'aspect qui le distingue encore à présent, quand de nouveaux mots sont formés à l'aide de la dérivation. Le même procédé a présidé de tout temps à l'évolution des formes dans les langues indo-européennes; ce procédé est resté vivant, nous l'employons encore chaque jour, et rien n'en est plus différent pourtant que la physionomie dont les écoles allemandes prétendent le revêtir.

La théorie de la dérivation considérée comme l'accroissement de mots déjà vivants et usités à l'état simple, à l'aide de particules finales déjà vivantes et usitées à l'état composé (*decor-us* de *decor*), modifie de fond en comble la morphologie de Bopp. De plus, elle fournit une explication des plus plausibles au phénomène de l'affaiblissement.

Les faits du langage reposent, en dernière analyse, sur des principes dynamiques. C'est aux variations des forces, dont le jeu des organes vocaux exige l'emploi, que sont attribuables les différences qui distinguent entre eux les sons auxquels le langage articulé doit son origine et sa manière d'être. Or, si l'on considère que le mot, envisagé au point de vue de la cohésion phonétique qui en relie

toutes les parties, constitue une sorte d'unité dynamique, on se rendra facilement compte que tout mot, qui s'accroît d'une ou de plusieurs syllabes, est susceptible de subir l'atténuation qualitative des sons qui le composent, dans la mesure même de l'augmentation quantitative dont il bénéficie par la dérivation. Ainsi s'expliquera l'atténuation vocalique de *ô* en *û* dans un dérivé comme le latin *cultûra,* auprès du primitif *cultôr,* et les faits innombrables qui admettent une interprétation semblable dans les langues indo-européennes.

Résumé.

1° Si les faits linguistiques, dans leur ensemble, sont susceptibles de constituer une science, c'est-à-dire s'ils sont reliés entre eux par un *processus* historique dont les mouvements dépendent de la loi de causalité, l'évolution linguistique, du moins dans les langues indo-européennes, est soumise à un principe supérieur qui n'a été reconnu ni par Bopp ni par les savants qui peuvent être considérés comme ses successeurs.

2° Ce principe ne saurait être que celui qui détermine les modifications que subissent les sons vocaux dans toutes les langues de la famille, c'est-à-dire les différences qui distinguent une forme nouvelle de la forme ancienne dont elle sort. Or, la généralité de ces modifications se traduit par un affaiblissement phonétique diversement caractérisé. Donc l'affaiblissement est le principe de l'évolution phonétique dans les langues indo-européennes.

3° Indépendamment des changements phonétiques, le mouvement du langage admet des développements morphologiques. En d'autres termes, non seulement les sons

qui composent les mots sont susceptibles de modifications diverses, mais les mots s'accroissent en vertu d'un phénomène qu'on appelle la dérivation. Bopp (et son école) a recherché les lois de la dérivation, mais en dehors du domaine des faits établis. La théorie de la dérivation comporte une méthode analogue à celle de la phonétique. L'état primitif et simple des vocables est accusé par une nombreuse série de monosyllabes qui, dans toutes les langues indo-européennes, remplissent les mêmes fonctions grammaticales (adjectifs verbaux ou noms d'agents), et indiquent, quand on les compare aux formes plus amples qui en sont issues, les procédés d'après lesquels les différents suffixes ont été créés et ajoutés aux formes simples qu'ils ont élargies.

4° Les différents phonétiques, qui se manifestent généralement entre la partie des dérivés empruntée aux primitifs et les primitifs eux-mêmes, rendent compte d'une des principales causes de l'affaiblissement phonétique. L'accroissement de la quantité des syllabes d'une forme donnée détermine, en général, la diminution de la valeur des éléments phonétiques de cette même forme. En d'autres termes, le degré d'intensité des éléments phonétiques des formes s'atténue dans la mesure même où ces formes se développent (1).

5° Si ces principes sont vrais, les théories de Bopp et des écoles qui se rattachent à lui sont fausses ou insuffisantes, et toute la linguistique qui procède d'elles est à refaire.

PAUL REGNAUD.

(1) L'accent n'est qu'une forme des effets phonétiques de l'accroissement morphologique, d'autant plus qu'il n'a de réalité que pour les polysyllables.

L'ÉVOLUTION DU BOUDDHISME [1]

Mesdames et Messieurs,

Dans une des plus grandes villes de l'Inde, lors des fêtes annuelles où se pressait une foule considérable venue de toutes les régions environnantes, quatre aveugles se rencontrèrent un jour. Rapprochés par leur communauté d'infortune, ils se racontaient leurs plaisirs et leurs chagrins. Ils se trouvèrent d'accord sur un *desideratum :* aucun d'eux n'avait pu se rendre compte encore de ce qu'était un éléphant. Un grand seigneur, que le hasard avait mis à même d'entendre leur conversation, eut pitié d'eux ; il appela le gardien de ses éléphants, lui dit de conduire les quatre étrangers auprès d'un des animaux confiés à ses soins, et lui recommanda de les laisser toucher et examiner l'animal à loisir. Ainsi fut fait, et les aveugles se retirèrent enchantés, comblant de bénédictions le cornac obligeant et son charitable maître. Puis ils échangèrent leurs impressions. L'un d'eux, qui avait touché la jambe de l'éléphant, déclara qu'un éléphant était fait comme un mortier ; mais un autre l'interrompit vivement :

(1) Conférence faite à la Société d'Anthropologie le 13 juin 1892.

« Vous voulez dire comme un pilon ! » affirma celui-ci qui avait longuement palpé la trompe de l'animal. Avant que le premier eut pu répliquer, le troisième, qui avait tenu entre ses mains une des oreilles du monstre, s'écria à son tour : « Vous avez bien mal vu, mes frères ; un éléphant est fait tout simplement comme l'instrument dont on se sert pour vanner le riz ! » Sur quoi, le quatrième aveugle prenant vivement la parole, accusa ses amis de maladresse, car, pour lui, qui n'avait pu saisir que la queue du colosse, un éléphant ne donnait l'idée que d'un gigantesque balai. Une violente querelle éclata aussitôt entre les quatre infortunés, et les personnes présentes eurent beaucoup de peine à les apaiser, à les réconcilier et à les mettre à même de se rendre compte de leur erreur.

Cette vieille fable indienne m'est revenue à la mémoire, Mesdames et Messieurs, quand, pour préparer cette conférence, j'ai voulu lire quelques-uns des travaux qui ont été publiés, en Europe, depuis quelques années, sur le Bouddhisme. Il semble que la plupart des écrivains n'aient eu en vue chacun qu'une partie restreinte de cette vaste synthèse et dédaignant tout le reste, n'aient jugé la doctrine tout entière que sur cet aperçu imparfait et d'après ses tendances personnelles ou ses idées préconçues. Pour l'un, le Bouddhisme est la religion la plus simple du monde ; pour l'autre, c'est, au contraire, la plus compliquée et la plus spiritualiste ; pour un troisième, c'est la plus facile et la plus sage, c'est le vrai culte digne des penseurs modernes ; pour celui-ci, c'est une série de spéculations puériles et insignifiantes ; pour celui-là, c'est un matérialisme désolant. Toutes ces appréciations sont à la fois inexactes et fondées ; fondées, parce qu'elles dérivent d'une

observation vraie de faits partiels, et inexactes, parce qu'elles confondent le détail avec l'ensemble. Le Bouddhisme est, en effet, la religion qui a le plus vécu, celle dont le développement a été le plus étendu, celle dont les doctrines ont évolué, pendant près de cinq siècles, de la façon la plus absolue, si j'ose m'exprimer ainsi. On ne peut comprendre le Bouddhisme qu'en étudiant son histoire.

Il faut tout d'abord partir de ce fait incontestable, que le Bouddhisme est essentiellement une religion indienne. Son fondateur, ses premiers adeptes, ne prétendaient point établir un culte nouveau. Ils ne voulaient même pas réformer les vieilles doctrines. Ils se préoccupaient uniquement de trouver la méthode la meilleure pour atteindre le but normal de la vie. L'expérience leur avait appris l'inutilité des mortifications, des prières et des sacrifices ; l'observation leur montra l'égalité naturelle des hommes et les vices de l'organisation sociale. Il leur sembla que la vie ordinaire était incompatible avec la connaissance de la vérité ; ils se dirent que la vérité était accessible seulement à ceux qui, dégagés des préoccupations quotidiennes de l'existence, pouvaient s'absorber dans la méditation subjective. Le but de la vie, la vérité, la voie du salut, fut uniquement à leurs yeux le moyen d'échapper à la renaissance.

Depuis l'époque lointaine où les pasteurs qui chantaient les hymnes du *Rgvêda*, étaient descendus dans les plaines de l'Indus ; depuis les jours heureux où, installés enfin dans la région fertile des cinq fleuves (Pandjâb), ils s'avançaient peu à peu vers la *Narmadâ* et la *Krchṇâ*, le culte brahmanique s'était rapidement développé avec son im-

mense appareil de rites sacrés et d'observances variées suivant les diverses classes de la société. En même temps, par une conséquence naturelle, les spéculations philosophiques étaient devenues l'unique occupation des prêtres, des brames, des premiers du peuple, auxquels était exclusivement réservé le droit de penser, de raisonner et d'instruire. De bonne heure aussi, sous l'influence d'une nature toujours épanouie dans la splendeur de son incomparable majesté ; sous le pur éclat d'un soleil toujours radieux et superbe ; au milieu d'une vie facile où les désirs, peu nombreux, sont toujours aisément satisfaits, les philosophes indiens avaient compris qu'il n'y a rien de réel au-delà du monde physique et que tout peut et doit être discuté. Admettant pour unique et nécessaire *postulatum* leur propre existence, ils observèrent trois sortes de phénomènes : la double série d'actes matériels et sensoriels qui constituent la vie et qu'on peut résumer par ces deux mots : l'âme et le corps ; les transformations incessantes et successives de la matière immanente et, par suite, son éternité ; l'identité du fonctionnement de la pensée chez tous les hommes. De là naquit leur théorie de l'âme universelle, *paramâtmâ*, répandue dans la matière universelle,

Mens agitat molem et magno se corpore miscet,

et des âmes individuelles, *djivâtmâ*, manifestations accidentelles de l'âme universelle dans une localisation particulière, sous une forme limitée, de la matière universelle. D'autre part, puisque la vie, pour tous les êtres, n'est, dans le cas le plus favorable, qu'une suite de bonheurs

imparfaits et d'aspirations inassouvies, ils se dirent que la vie, résultat de ces manifestations partielles de l'âme générale, est un mal qu'il faut songer avant tout à détruire ; que l'existence individuelle et égoïste, par les besoins et les devoirs qu'elle crée, est éminemment fâcheuse ; que d'ailleurs, ces besoins et ces devoirs tendent à la perpétuation de l'égoïsme et de l'individualité ; et ils conçurent leur doctrine de la transmigration des âmes, de la renaissance sous des formes plus ou moins agréables selon les mérites ou les démérites de chacune des vies passées, jusqu'au jour où tout égoïsme se trouvant détruit, l'âme individuelle n'a plus conscience de son isolement et se confond, dès lors, avec l'âme universelle. Cette conception, commune aux diverses écoles philosophiques de l'Inde, est le fond même de toutes les religions indiennes ; elle a surtout été développée dans le Bouddhisme et le Çivaïsme.

On sait de quelle manière *Çâkyamuni*, le pénitent de la race Çâkya, *Gâutama*, nommé aussi *Siddhârtha*, fils du roi de *Kapilavastu*, fut amené, au sixième siècle avant notre ère, à chercher la voie du salut. Comme il se rendait à son jardin de plaisance, dans tout l'appareil royal, il fit quatre rencontres qui décidèrent de sa destinée : un vieillard décrépit lui apprit la caducité de la jeunesse ; un malade lui montra la fragilité du corps ; un cadavre lui fit songer au néant de la vie ; un religieux mendiant, heureux dans son insouciante pauvreté, lui fit comprendre la supériorité de la vie contemplative. On sait également comment le jeune prince s'enfuit de son palais, pour aller prendre les leçons des sages ; et, comment, après avoir en vain pratiqué les austérités les plus cruelles pendant sept années, désabusé des enseignements de ses maîtres, il

arriva de lui-même, une nuit, à la certitude, sous un multipliant qu'on montre encore aux fidèles, près du rivage de la *Nâirandjarâ*, non loin du village d'*Uruvilva*.

Siddhârtha avait trente-six ans quand il acquit ainsi la connaissance de la bonne voie, quand il devint le sage par excellence, le *Bouddha*. Il vécut encore quarante-quatre ans, pendant lesquels il ne cessa pas un seul jour de prêcher « la vraie doctrine ». Quel fut son enseignement pendant ces quarante-quatre années ? le modifia-t-il ou le continua-t-il toujours uniforme ? Nous l'ignorons, car nous n'avons sur ses prédications qu'un recueil de ses discours familiers et de ses aphorismes, écrit plusieurs siècles après sa mort. Que cet événement historique se place à l'année 543 avant Jésus-Christ, date généralement adoptée, ou à l'année 412, comme des spécialistes l'ont proposé d'après les résultats de travaux récents, on sait que l'écriture ne fut introduite dans l'Inde qu'au troisième siècle avant notre ère.

Il paraît établi que le Bouddha commençait par affirmer l'existence matérielle de l'homme, mais en lui déniant toute personnalité morale. De même, disait-il, qu'un char n'existe que par ses brancards, ses roues, son siège, qui sont autant de manifestations locales de la substance universelle ; de même, l'homme n'existe que par les *skandha* « divisions, parties », c'est-à-dire par les vingt-huit éléments matériels, les six sensations, les six perceptions, les cinquante-deux facultés et le raisonnement conscient, qui sont de même des manifestations de la substance. Le raisonnement conscient est une simple amplification, sous quatre-vingt-dix-neuf variétés, des cinquante-deux facultés envisagées au point de vue du mérite ou du démérite. C'est tout cela qui est la vie ; la mort n'est que la cessation

du phénomène local. Mais, hélas ! d'un phénomène d'autres résultent nécessairement ; toute vie aboutit à une renaissance : rien de ce qui vit ne saurait y échapper. On ne vit pas, en effet, sans sensation ; or, la sensation produit le besoin ; le besoin amène le désir ; le désir provoque, par l'illusion de l'individualité, une combinaison nouvelle d'éléments matériels ; et toute existence, avec l'illusion de l'individualité, comporte l'activité, *Karma*, cause efficace du bien et du mal. Le bien et le mal doivent être inévitablement punis ou récompensés, et, vu la brièveté de la vie, ils ne peuvent guère l'être que dans d'autres circonstances, jusqu'à ce que, exactement équilibrés ou détruits par cette récompense et ce châtiment, ils laissent l'activité impuissante dans l'égoïsme anéanti. Le Bouddha, pour faire comprendre sa pensée, employait une comparaison qui est devenue classique : le monde, disait-il, le *substratum* commun, peut être figuré par une lampe, c'est-à-dire par un récipient plat avec un bec triangulaire où s'appuie une mèche de coton ; l'huile est assimilable à l'activité et produit la flamme, la vie, par l'intermédiaire du corps qui est représenté par la mèche. Or, la flamme brûle, se voit, s'entend, se communique, passe d'une lampe à l'autre, et n'a pourtant pas d'existence indépendante : c'est un phénomène ; pour qu'il ne puisse plus y avoir de flamme, il faut qu'il n'y ait plus d'huile dans la lampe. De même, tant qu'il y aura de l'activité, il y aura de la vie. Les actions bonnes ou mauvaises que nous avons accomplies dans nos existences antérieures, pèsent sur nous du poids de toute leur inconsciente fatalité. C'est pourquoi le but que tout homme doit se proposer est uniquement d'en atténuer, d'en compenser, d'en détruire les conséquences nécessaires.

Cette conception, je le répète, n'est pas spéciale au Bouddhisme ; elle est générale dans les religions et les philosophies de l'Inde, qui admettent, à peu près toutes, ces quatre points fondamentaux : éternité de l'âme universelle, éternité de la matière, inertie de l'âme qui ne devient capable d'activité que lorsqu'elle est jointe à la matière localisée, production *ipso facto* de l'activité dès que cette union de l'âme et du corps se trouve réalisée. Le bien et le mal, effets inévitables de l'activité, doivent être détruits par la récompense ou la punition qu'ils exigent, ce qui n'est possible que pendant une longue série d'existences sous des formes variées. Il peut être intéressant de montrer, par quelques citations, comment les Indiens expriment leur sentiment à cet égard.

Un poème çivaïste tamoul fait dire à l'un de ses héros : « Je n'ai pas rendu les honneurs convenables à mes hôtes et aux sages habiles dans la lecture des vieux livres ; pourtant, excepté la double activité, y a-t-il quelque chose qui m'appartienne ? Ni la maison que j'habite, ni l'épouse que j'ai choisie, ni mes enfants, ni cette forme corporelle ne me suivront. Mort, je serai plongé au fond du monde inférieur et j'y souffrirai de la pauvreté, dans une vie postérieure. »

Un autre poème, traduit du canara et relatif au fondateur d'une secte çivaïste hétérodoxe, s'exprime en ces termes : « Celui qui, après avoir erré de corps en corps et être enfin arrivé à la forme humaine si difficile à obtenir, n'en profite pas pour pratiquer les vertus les plus pénibles afin d'obtenir l'état unique où l'on est délivré de la renaissance ; celui-là, disent les sages, fait comme s'il jetait dans un trou du sol le lait qui devrait être recueilli dans un vase d'or. »

Un abrégé du Mahâbhârata, le grand poème vichnouviste, n'est pas moins précis : « La vertu produit la victoire ; le péché détruit la force ; telle est l'activité, disent ceux qui ont franchi les limites de la science... »

Des passages plus explicites encore se rencontreraient dans les compositions des Djâinas qui sont très probablement de vieux hérétiques bouddhistes. On lit dans le *Tchintâmaṇi*, par exemple :

« Tel, lorsqu'on coupe le pédoncule d'un nénuphar, un fil suit, inséparable ; telle, la mauvaise activité ne s'éloigne pas quand l'âme quitte son ancien corps : elle demeure jointe à elle, l'entoure, l'embrasse, entre où elle entre, la suit et allume le feu ardent d'une douleur illimitée.

« Lorsque, devenus hommes à l'esprit vertueux, nous avons rendu des services à tous, notre bonne activité court après notre âme comme l'ombre suit l'oiseau : elle reste en nous sans que rien n'en manque et elle nous procure tout ce que nous pouvons désirer... »

Cette théorie est tellement naturelle et ordinaire dans l'Inde, qu'au début d'un poème chrétien, composé dans une langue du sud de l'Inde, au commencement de ce siècle, par un haut fonctionnaire anglais, Dieu est appelé « la grande mer où n'existent pas les vagues du bien et du mal ». Je pourrais rappeler beaucoup d'autres passages et rechercher bien des légendes caractéristiques ; je ne dirai qu'un mot de la sainte de Karikal, Punîtavatî, qui, abandonnée par son mari à cause des faveurs divines que lui avait méritées sa grande vertu, obtint la grâce de se débarrasser jeune encore de son corps et de s'absorber aux yeux des fidèles émerveillés dans le grand Çiva, qui, pour les çivaïstes, personnifie l'âme universelle,

Pour atteindre le but suprême, suivant le Bouddha, il faut tout d'abord connaître exactement les quatre vérités, qui sont : la nature de la douleur, ses causes, sa terminaison, la voie qui conduit à cette terminaison. La douleur, c'est la naissance, l'amour, la fortune, la vieillesse, la mort, en un mot tout ce qui contribue à la personnalité. La cause de la douleur, c'est la sensation qui produit le besoin, la soif d'agir et de vivre. La terminaison de la douleur arrive quand cette soif irrésistible, cette redoutable activité individuelle est complètement épuisée. La voie du salut, c'est le moyen d'épuiser cette soif, de mettre un terme à cette activité. On y arrive seulement quand on connaît les huit principes, que je ne saurais détailler ici, et qu'on ne réussit d'ailleurs à connaître que par une série d'étapes progressives, en passant par quatre états d'esprits différents. Le premier état est celui de la conversion, de la connaissance du vrai. Le second, celui de l'avant-dernière renaissance, où l'illusion de l'individualité est en quelque sorte réduite à son minimum. Dans le troisième état, qui est la dernière vie corporelle, l'être n'est plus capable de désir ni de haine, il est devenu « vénérable », *arhat*, et il emploie cette dernière vie à se dépouiller de toute aspiration, de toute idée de permanence, de tout sentiment de sa propre sagesse, de toute trace d'ignorance. Quand il y est arrivé, il meurt physiquement et entre alors dans le quatrième état, le *Nirvâṇa*.

On a beaucoup discuté, en Europe, sur le véritable sens de ce mot, qui peut se traduire « l'extinction, l'anéantissement ». On a voulu généralement y voir l'anéantissement matériel absolu. Cette interprétation n'est point exacte ; le *Nirvâṇa*, c'est l'anéantissement de l'activité et

par suite de la personnalité, et rien de plus, puisque la vie n'est qu'une illusion, qu'une apparence, qu'une manifestation partielle de la substance dont l'existence est un fait palpable. Mais, que la substance existe ou non après l'évanouissement de notre personnalité, que nous importe? Nous ne serons plus sujets à la douleur, au mal, au bien, au joug effrayant de la vie ; les éléments qui composent notre individualité, détachés enfin les uns des autres, entreront dans le repos absolu ou iront isolément reformer d'autres êtres ; mais nous n'avons point à nous en préoccuper, nous qui ne devons espérer qu'à l'ineffable bonheur de l'effacement infini.

Le *nirvâṇa*, c'est ce que les çivaïstes appellent le *mukti* « détachement » ; les Djâinas le désignent sous les noms de *môkcha* « délivrance », ou de *gati* « but suprême » ; dans d'autres langues de l'Inde, on lui donne encore les noms de « profit, gain, demeure par excellence ». Les doctrines des Djâinas sont, à ce point de vue, identiques à celles des Bouddhistes ; ils attribuent la révélation de la vérité à un *arhat* nommé Mahâvîra, fils d'un roi Siddhârtha, qui, le jour où il arriva à la certitude, devint, non plus *Bouddha* « le sage », mais le « vainqueur » *Djina*, mot d'où dérive le nom de la secte.

La pure doctrine bouddhiste est exposée, suivant ses adeptes, dans les livres sacrés dont l'ensemble constitue « la triple corbeille », *tripiṭaka*, c'est-à-dire les paroles du Bouddha, les codes de discipline, les traités de philosophie. La religion comprend d'ailleurs trois choses essentielles, qu'on nomme « les trois pierres précieuses », *triratna* : le Bouddha, la loi et l'assemblée ; les catholiques diraient : Dieu, le catéchisme et l'église.

La personne même du Bouddha dut prendre de bonne heure une importance considérable ; plus la religion se répandait, plus le nombre des convertis se multipliait et plus il devenait difficile de voir le maître, de l'approcher, de l'entendre. Après sa mort, ce ne fut plus un homme ordinaire ; son œuvre était si considérable, qu'on vit en lui de bonne heure un sauveur prédestiné. En même temps, par une sorte d'action réflexe ou rétrospective, on se dit que sa doctrine était trop capitale, trop essentielle, pour avoir été découverte si tard, car l'humanité est déjà bien vieille. Il parut vraisemblable qu'enseignée plusieurs fois aux habitants du monde, elle ait été plusieurs fois oubliée, tant est grande la faiblesse de l'esprit humain, et l'on supposa qu'il y avait eu, avant Gâutama, vingt-quatre sauveurs comme lui, vingt-quatre Bouddhas, qui, comme lui, étaient venus successivement rétablir la pure doctrine. Cinq mille ans après la mort de Siddhârtha, il en naîtra un autre, le dernier, qui s'appellera *Mâitrêya* « l'amical », ou *Adjita* « l'invaincu ».

Ces vingt-six Bouddhas sont des bienfaiteurs de l'humanité ; mais ce ne sont pas les seuls sages parfaits qui aient pu exister. On peut être sage et ne pas être utile aux hommes, ne pas s'occuper de propagande ou d'enseignement. C'est pourquoi, dans le Bouddhisme postérieur, on eut les Bouddhas individuels, *pratyêka-bouddha*, êtres vénérables, mais envers lesquels on n'a point de reconnaissance à conserver. Quant aux vingt-six docteurs secourables, on songea, au contraire, à les vénérer dans leurs vies antérieures, puisque, en leur qualité d'hommes, ils ont dû passer par de longues séries de renaissances ; deux de ces « prébouddhas », si l'on peut s'exprimer ainsi, sont

particulièrement honorés, *Mandjuçri* « le glorieux charme », personnification de la sagesse, et *Avalôkitêçvara* « le Seigneur qui regarde d'en haut », personnification de la force ; c'est ce dernier qui est devenu, plus tard, le Gâutama ou Siddhârtha de l'histoire.

Jusqu'ici, la doctrine n'est point essentiellement altérée ; il n'y a point d'être qui échappe à la renaissance, il n'y a point de personnalité consciente et immatérielle. Le triple monde, inférieur, terrestre et supérieur, n'est toujours qu'une manifestation locale de la substance ; les dieux sont des êtres privilégiés qui jouissent d'un bonheur enviable, mais leur existence est limitée et ils ne perpétuent leurs noms que sous des personnalités différentes, car tous les bons peuvent devenir *Kuvêra*, *Kâma*, *Agni*, *Indra* lui-même, comme tous les mauvais devront prendre la forme horrible des cruels habitants de l'enfer. Mais le *nirvâṇa*, auquel tous aspirent, n'est pas à la portée de tous ; les religieux seuls y arriveront ; les laïques doivent se borner à pratiquer la vertu, pour obtenir des renaissances de plus en plus agréables.

JULIEN VINSON.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Les races et les langues, par André Lefèvre. Un vol. in-8°, 303 pages (t. LXXVI de la *Bibliothèque scientifique internationale*). *Paris*, Alcan, 1893.

Le nouvel ouvrage de M. André Lefèvre est la publication des leçons faites par lui, l'an dernier, à l'École d'anthropologie. Il présente des considérations particulièrement importantes sur quelques points d'ethnographie linguistique, et nous ne voulons pas tarder à le signaler à ceux de nos lecteurs qui n'ont point suivi les cours de notre collègue.

Le chapitre consacré à l'embryogénie du langage montre l'animal en possession de deux éléments significatifs: le cri spontané, réflexe, de l'émotion et du besoin ; le cri, déjà intentionnel, de l'avertissement, de la menace, de l'appel. Armé d'un meilleur appareil vocal et de facultés cérébrales plus développées, l'homme tire de ces deux sortes de cris des variantes nombreuses. « Le cri d'appel, germe des racines démonstratives, prélude aux noms de nombre, de sexe, de distance; le cri émotionnel,

dont nos interjections simples ne sont que des débris, se continuant avec les démonstratifs, prépare les linéaments de la proposition, et figure déjà le verbe et le nom d'état et d'action. L'imitation, soit directe, soit symbolique, des bruits de la nature ambiante, l'onomatopée, en un mot, fournit les éléments des racines attributives d'où sortiront les noms d'objets, les verbes spéciaux et leurs dérivés. L'analogie et la métaphore achèvent le vocabulaire en appliquant aux objets du tact, de la vue, de l'odorat, du goût, les qualificatifs dérivés de l'onomatopée. Alors vient la raison qui, écartant la majeure partie de ces richesses incommodes, adopte un plus ou moins grand nombre de sons déjà réduits à un sens vague et générique ; puis, par dérivation, composition, elle fait découler de ces sons-racines des lignées indéfinies de mots, qui sont entre eux à tous les degrés de parenté et que la grammaire va distribuer dans les catégories connues sous le nom de parties du discours. »

Le chapitre suivant, consacré à la morphologie, passe en revue les expédients du monosyllabisme, les racines « pleines », les racines « vides » ; étudie ensuite les procédés de l'agglutination, deuxième période de structure ; puis, enfin, la flexion et la fusion intime des racines, les modes divers de flexion dans le système sémitique et le système aryen. M. André Lefèvre montre ici, en un court résumé, la marche parallèle de l'intelligence et du langage, les évolutions particulières et inégales s'accomplissant en vertu des diverses aptitudes, en dehors de la volonté. La vie du langage, ajoute-t-il fort justement, est inconsciente, mais, à partir du cri animal, il n'est pas de modification dans le son et dans le sens correspondant,

qui n'ait commencé par une émission vocale individuelle acceptée et imitée par deux ou trois autres individus, puis par des centaines et des milliers. En cela, la science du langage est non seulement science naturelle, mais encore science ethnographique.

Signalons, au moins, dans le tableau des divers groupes linguistiques successivement étudiés par l'auteur, celui du groupe ouralo-altaïque et celui du groupe maléo-polynésien, deux chapitres remplis l'un et l'autre de vues ethniques très dignes de considération.

Plus loin, un curieux passage sur l'histoire sémitique de Bossuet comparée à l'histoire telle que la linguistique la révèle. Mais ici mieux vaut citer :

« Comparez l'histoire incohérente et fausse que Bossuet a noyée dans les flots de son éloquence, l'histoire accommodée à cette Bible juive remaniée au Ve siècle, aux prophéties après coup des Daniel et des Jean, comparez-la aux réalités, aux évidences dévoilées par la découverte du groupe indo-européen. Voyez comme s'éclairent et s'ordonnent les mouvements des peuples. Tandis que, du pied oriental des grands plateaux asiatiques, les aïeux des Chinois, descendant leurs fleuves, le Bleu et le Jaune, prolifèrent dans leur immense empire, isolés, inutiles et inconnus, deux centres de civilisation se manifestent, sur les rives du Nil et à l'embouchure de l'Euphrate. Séparées de ces Égypto-Sémites par l'Himalaya et le Paropamisus, des tribus lentement accrues d'hommes blancs, demi-pasteurs, demi-laboureurs, monogames, adorateurs du ciel et des météores, s'écartent peu à peu, sous la pression des Mongols, de leur patrie commune, s'oubliant les unes les autres en chemin, mais gardant leurs idiomes et leur cul-

ture acquise, précisément dans la mesure même de leur éloignement progressif. Les Celtes sont poussés vers l'occident par les Gaulois, les Gaulois par les Germains, ceux-ci par les Slaves et les Lithuaniens que pressent et finalement enfoncent le développement des Mongols et la trouée des Huns. Les futurs Hindous se sont déjà engagés dans le réseau des affluents de l'Indus ; enfin, les Grecs et les Latins, tournant le monde sémitique, suivent la rive droite du Danube, et se détachent, les uns vers la Thrace et la Thessalie, les autres vers le Tibre. Les Éraniens, demeurés seuls, en butte aux assauts continuels des Turcs, gagnent la Médie, la Perse, subjuguent et recouvrent les vieux empires sémitiques, et viennent se heurter en Ionie et à Marathon, contre leurs anciens voisins oubliés, contre les Hellènes déjà maîtres du bassin de la Méditerranée.

« Cette large et simple vue ne donne-t-elle pas à l'histoire son vrai sens ? N'explique-t-elle pas l'effacement successif des anciennes civilisations, les rencontres et les luttes des Gaulois et des Italiotes, des Hellènes et des Perses, des Germains et du monde gréco-romain, les incursions mongoliques et l'équilibre lentement fondé par les résistances mutuelles, bouleversé par ces irruptions passagères ? Les Allemands, arrêtés par le bloc celtique, se retournant contre les Slaves, et ceux-ci, longtemps victimes de contrecoups sans nombre, flottant, sans frontières durables, entre la Germanie et le chaos tatar ? Les diverses invasions allemandes n'apparaissent-elles pas comme les conséquences, fatales ou anormales, de l'impulsion primitive ? Il n'est pas jusqu'à la conquête des Amériques et de l'Océanie qui ne procède de l'ébranlement communiqué, il y a quatre mille ans, aux tribus agglo-

mérées entre le Turkestan et l'Oxus, par la pression des Mongols. »

Telle est bien, peut justement ajouter l'auteur, la nouvelle conception de l'histoire, qui rejette aux pays des chimères le plan divin et les généalogies bibliques : c'est l'œuvre de la micrographie linguistique.

La partie concernant les Indo-Européens est naturellement la plus importante de toutes par la place qui lui est consacrée. Il faut y relever particulièrement ce qui est dit de la force animante (mythologie) du nom et du verbe. « Tous deux ont communiqué aux objets une existence et une activité vraiment humaines. Non seulement les animaux, les plantes, les astres, mais encore les lieux et les aspects des lieux où ils apparaissent, puis les catégories abréviatives où la raison les classe, les rapports et les concepts furent doués de sexe, de genre, de vie, et de par le verbe agirent à la façon de l'homme et de la femme ; les entités, c'est-à-dire les qualités prises en dehors de leur sujet réel, prirent une existence personnelle, devinrent le sujet ou le régime de propositions impliquant action et volonté. On oublia que ces mots n'expriment que des états, durables ou passagers, de corps chauds, lumineux, végétants et vivants, et des résultantes d'organismes particuliers ; on vit en eux la cause préexistante des faits dont ils ne sont que l'expression analytique ou générale ; on inventa les virtualités, les forces, les puissances illusoires qui n'ont d'autre origine que l'anthropisme instinctif et l'essence métaphorique du langage. *Numina, nomina*. Le substantif a créé les dieux ; le verbe a développé les mythes. »

Nous devons signaler encore, de façon toute spéciale,

les pages dans lesquelles M. André Lefèvre, étudiant le vocalisme indo-européen, cherche à tirer les explosives des voyelles par l'intermédiaire des semi-voyelles, sifflantes, chuintantes et diphthongues consonnantes *tv*, *dv*, *qv*, *sk*, *ks*, etc. Cette étude de phonétique tout à fait remarquable nous paraît absolument neuve, et nous renonçons à l'expliquer en quelques lignes ; il la faut examiner dans le texte même, où elle est exposée avec la clarté et l'abondance de documents qui caractérisent les écrits de l'auteur.

La Bibliothèque internationale de la librairie Alcan compte, sans doute, d'aussi bons livres que celui-ci, point de meilleurs à coup sûr. Dans le domaine de l'anthropologie linguistique, aucun ouvrage n'a mieux démontré comment la parole est partout et toujours en correspondance exacte avec les besoins des hommes ; et comment l'évolution du langage a été parallèle, adéquate à celle de l'humanité ; comment le langage, facteur et instrument de nos progrès, relie la nature à l'histoire, l'anthropologie physiologique à l'anthropologie morale.

Ab. H.

VARIA

I. — JEUX POÉTIQUES ANTI-RÉVOLUTIONNAIRES.

1. Qui peut s'étonner si j'envie
4. La République avec ses lois,
3. Lorsque mûrement j'apprécie
2. Le gouvernement de nos rois? (*bis*)
5. Admirant la sage puissance
7. De nos nouveaux législateurs,
6. Des souverains, des empereurs,
8. J'abhorre l'affreuse existence.

9. Triomphe, gloire, honneur
12. Aux enfants des Gaulois,
11. Marchons porter la mort
10. A la ligue des rois.

1. Si de nos princes je rappelle
4. La vie et les jours odieux,
3. Et si de Marat je décèle
2. Les vertus, les faits glorieux,
5. Dans son lustre, on voit ma patrie
7. S'offrant maintenant à nos yeux
6. Paraître au temps de nos ayeux
8. Sous le joug de la tyrannie.
Triomphe, etc.

1. Quelle affreuse et terrible histoire
4. Me présente chaque Bourbon !
3. Quels traits de grandeur et de gloire
2. M'offre la Révolution !
5. Loin de moi la cruelle image
7. Des rois et de la royauté,
6. De notre sage liberté
8. J'aime et j'adore l'heureux âge.
Triomphe, etc.

Comme on le voit, cette pièce a deux significations absolument opposées, selon qu'on lit les vers (?) dans l'ordre où ils sont écrits ou dans l'ordre des chiffres qu'on a mis en tête de chacun d'eux. Ce n'est ni très fort, ni bien méchant. J. V.

II. — LA LANGUE BASQUE.

Le volume de notices historiques, scientifiques et économiques, intitulé *Pau et les Basses-Pyrénées*, publié à l'occasion du vingt et unième Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, contient, entre autres mémoires, quelques pages de M. Julien Vinson sur la langue basque.

Nous n'avons vu nulle part mieux posée et mieux élucidée cette intéressante question, et nous résumerons rapidement la note dont il s'agit.

Pour ne pas entrer dans le cadre des idiomes que l'on étudie ordinairement, le basque est cependant une langue fort logique ; c'est un idiome agglutinant, incorporant et offrant des traces de polysynthétisme : il prend place, dans la série des langues de même espèce, entre la famille ougro-finnoise et les familles nord-américaines.

En d'autres termes, le système basque se réduit à une perpétuelle composition à l'aide de suffixes et de préfixes, qui ont chacun une signification indépendante, souvent encore très sensible. C'est ainsi qu'il peut, en un seul mot, exprimer des idées complexes et fondre dans son verbe les pronoms sujets et les régimes.

La prétendue déclinaison du basque n'est qu'une simple adjonction de particules à la fin des mots à décliner. Là où le Français dira « de la femme », le basque dira « femme la de ». Il y a deux déclinaisons, l'une définie, caractérisée par la présence de l'article ;

l'autre indéfinie, sans article. Le pluriel n'existe, en principe, que pour la première. — Il y a trois démonstratifs (prochaïn, indéfini, éloigné) ; il n'y a point de pronoms relatifs.

La complexité du verbe basque est, non un mérite, mais une imperfection. Il incorpore les pronoms sujets et régimes dans ses expressions verbales ; il y introduit même les pronoms régimes indirects, et peut dire en un seul mot « je la vois, je les lui porte, je suis à vous ». Mais pour rendre l'idée active non transitive et pour indiquer l'action réfléchie, il faut une périphrase. Chaque expression verbale a quatre ou cinq formes (générale, indéfinie, respectueuse, etc.). Il n'y a que deux temps, présent et imparfait, qui se distinguent par une nasalisation du radical. — Tout cela s'applique surtout au verbe archaïque. Aujourd'hui, la conjugaison s'opère par périphrases, au moyen de noms et d'adjectifs verbaux déclinés et d'auxiliaire; au lieu de « *dakusat*, je le vois », on dit « *ikusten dut*, je l'ai en action de voir ».

En l'état actuel, le vocabulaire est assez pauvre ; la meilleure part des mots sont empruntés aux idiomes voisins. Les expressions générales font défaut ; il n'y a pas de mot primitif pour « animal, arbre ». On ne peut dire « sœur » ; on dit « sœur d'homme, sœur de femme ». Il y a six noms pour désigner l'état de chaleur de la jument, de la chienne, de la vache, de la truie, de la brebis, de la chèvre.

En somme, le basque ne semble être apparenté à aucun des idiomes actuellement connus; mais, par sa morphologie, il ne présente aucune particularité qu'on ne retrouve dans telle ou telle autre famille linguistique.

III. — LA NOMENCLATURE CRANIOMÉTRIQUE.

Il est temps, pense M. Benedikt, et nous le pensons comme lui, de réagir contre le prétentieux et ridicule jargon qui envahit les études anthropologiques, celle du crâne particulièrement. Assez de volapük. Dans l'intérêt même de l'entente, et pour la clarté des descriptions, il serait bon d'en finir avec les trochocéphales, les oxycéphales, les clinocéphales, les tapinocéphales, et vingt et trente autres composés d'un hellénisme non moins barbare. L'hypsibrachycéphale chaméoprosope leptorhinien mésoconque est simplement un individu à tête courte et haute, à face basse, à nez étroit, à orbites moyennes : pourquoi ne le point désigner ainsi tout bonnement ?

« Dea, mon ami (fait Pantagruel à Panurge, au livre II, chap. IX de *La vie treshorrificque du grand Gargantua*), je ne fais doubte aulcun que ne sachiez bien parler divers langaiges, mais dictes nous ce que vouldrez en quelque langue que puissions entendre. »

Les mots allemands, italiens, anglais, ou autres, qui répondent à ces hypsi, à ces lepto, à ces chaméo, à ces méso, à ces sténo, et à leurs similaires (en allemand, entre autres, hoch, hurz, lang, etc.), disent bien plus simplement ce qu'il faut dire. Sont-ils si nombreux, si rébarbatifs, qu'on ne les puisse entendre et retenir? M. Mor. Benedikt, en employant « kurz-kopf, nieder-kopf, lang-nase, hoch-auge », se laisse autrement mieux saisir que qui nous parle de chaméocéphalie, de leptorhinie, d'hypsiconquie.

Veut-on un exemple de l'élocution à la mode? M. Benedickt le tire de la langue italienne. Cela vaut, certes, la peine d'être reproduit: Stenocefalo teragono, brachimetoro, dolicomeso brachicephalo, ipsicefalo, metrio-cefalo, ipsostegobregmatico, ipsioncobregmatico, cremnoopisfocranio, camelognato, curizigo, cameprosopo, platirrino, cameconco, ortognato, iperplatopico... « A quoy dist Epistemon: Parlez-vous christian, mon amy, ou langaige patelinoys? »

Parlons français ou anglais, parlons allemand ou italien, parlons russe, mais ne parlons point « langaige patelinoys ».

Uniformité, identité de mots, dit-on, et, dès lors, compréhension aisée pour tous... Simple erreur. De deux choses l'une, en effet: ou je comprends la langue étrangère dans laquelle est écrit le travail qui doit m'intéresser, ou je ne la comprends pas. Si je l'entends, à quoi me sert-il de la voir émaillée de barbarisme grecs, lorsque les mots de l'idiome employé me sont intelligibles? Si je ne l'entends pas, le jargon conventionnel qu'on y dissémine ne m'ouvre pas davantage le livre. Comment on échapperait aux termes de cette alternative, je ne le vois pas. Dans les deux cas, la pédante terminologie est inutile, et M. Benedikt a raison. Si Panurge est né « et a esté nourry jeune au jardin de France, c'est Touroine », qu'il parle « françoys » et nous l'entendrons.

(*Revue de l'École d'anthropologie.*)

Ab. H.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

DU LATIN A L'ESPAGNOL[1]

Cette même *s* forte latine, jamais la douce, prend en espagnol le son dental fort aspiré, son qui, suivant les cas, se représente en espagnol par *c* ou *z:* ainsi se sont de *morsu m al-muerzo*, de *soccu m zueco* et *zoco*, de *supparam zabra*, de *sub* et *pellere zabullir*, de *satoriu m zadorija*, de *sapphiru m zafiro*, de *sagellu m zagalejo*, de *scambu m zambo*, de *supar e zampar*, de *symphonia m zampōna*, de *sappa m zapa*, de *sartu m zarzo*, de *socculu m zocalo*, de *stultu m zolocho*, de *in sulsum* zonzo, de *sottu m zote*, de *sarcir e zurcir*, de *su su rrar e zurrir*, de *se ne cion em zuzon*, de *sindon em cendal*, de *setatiu m cedazo*, de *serar e cerrar*, de *summa m cima*, de *si s t r ulu m citola*, et la particule *za* de *sub*, de *a s sectari acchar*, de *corsica m corcega*, de *Ebusiu m Ibiza*. Dans *chiflar* de *sif i lar e*, s se transforme en *ch*. Dans les formes de la flexion verbale, *s* se conserve toujours à la fin des mots, comme dans *amas*, *dices*, *amasteis* de *ama v istis*, *amaras*, etc.

Sc, *sm*, *sp* et *st*, qui ne laissaient pas d'être fréquentes en latin au commencement de mots, parurent peu sonores à notre langue, et par conséquent les dérivés espagnols de mots latins qui ont ces lettres pour initiales ont admis un *e* prothétique, sous cette forme *escabroso* de *scabrosu m*, *escuela* de *schola m*, *esculpir* de *sculper e*, *esmeralda* de

(1) Suite. Voir livraison du 15 janvier 1893.

smaragdum, *esmeril* de *smiridem*, *esfera* de *sphœram*, *esparto* de *spartum*, *esplendido* de *splendidum*, *estar* de *stare*, *esteril* de *sterilem*, *estipendio* de *stipendium*, etc. Dans *cetro* de *sceptrum*, *centella* de *scintillam* et *pasmo* de *spasmum*, *s* initiale a disparu par aphérèse. Cet *e* prothétique par lequel se facilite en espagnol la prononciation de *s* latine initiale suivie de *c*, *m*, *p* ou *t*, avait aussi des précédents dans le latin ; au deuxième siècle de notre ère, on ajoutait un *i* à cette *s* initiale liquide et l'on écrivait *iscolatiscus*, *istabam*, *ispumosus*, etc., pratique qui devint plus fréquente vers la fin du quatrième siècle et le commencement du cinquième.

Au milieu des mots, quand *sc* se réunissent, tantôt la première disparaît comme dans *conocer* de *cognoscere*, *nacer* de *nascere*, *pacer* de *pascere*, *crecer* de *crescere*, *pez* de *piscem* ; tantôt elle se conserve, comme dans *mosca* de *muscam*, *lentisco* de *lentiscum*, *ascender* de *ascendere*, *pescar* de *piscari*. Dans *vajilla* de *vascilla* ou *vascillum*, la métathèse a changé *sc* en *cs* = *x* équivalent à *j* en espagnol.

Dentales. — La dentale douce *d* subit très peu de changements en passant du latin à l'espagnol. Règle générale, on le conserve quand il est initial, comme dans *dia* de *diem*, *decir* de *dicere*, *dudar* de *dubitare*, et aussi quand il se trouve au milieu, comme dans *vado* de *vadum*, *sudar* de *sudare*, *medio* de *medium*. Cependant il disparaît quelquefois par syncope, comme dans *ver* de *videre*, *ser* de *sedere*, *poseer* de *possidere*, *loar* de *laudare*, *oir* de *audire*, *reir* de *ridere*, *cruel* de *crudelem*, *hastio* de *fastidium*, *fiel* de *fidelem*, *feo* de *fœdum*, *juez* de *judicem*, *raiz* de *radicem*, *tea* de *tœda m*. A la fin des

mots, il se conserve dans très peu de cas. Ceux qui sont terminés en espagnol par cette lettre proviennent d'autres mots latins qui ont un *t* à la dernière syllabe, lettre qui s'adoucit et se transforme en *d* en passant dans notre langue. Il se conserve seulement dans *acritud* de *acritudinem*, *actitud*, *amaritud*, *amplitud*, *aptitud*, *latitud*, *longitud*, *multitud*, *plenitud*, *vicisitud*, et dans tous ceux qui, parapocope, dérivent de noms latins terminés en *udo*, et de plus dans *merced* de *mercedem* et son composé contracté *usted*. Dans *laude* de *laudem*, *sede* de *sedem*, *fraude* de *fraudem* et dans quelques autres, il se conserve avec la voyelle finale ; seule la consonne disparaît par apocope. Dans *fe* de *fidem*, *pie* de *pedem*, *ucé* et *usarcé* contraction de *vuestra merced*, l'apocope atteint la dentale douce.

De même que le *t*, le *d* suivi de *e*, *i* prend quelquefois en espagnol le son dental aspiré qui se représente par *z* dans notre écriture. C'est tantôt pour éviter l'hiatus que produit le concours de voyelles, comme on l'a dit, et tantôt sans avoir à répondre à cette nécessité euphonique, comme dans *juzgar* de *judicare*, *vergüenza* de *uerecundiam*, *orzuelo* de *hordeolum*. Cette transformation, fort rare en espagnol, se fonde peut-être sur le son qu'avait cette consonne suivie de *i* et d'une autre voyelle, son qui était, suivant l'affirmation de Servius, Pompée et saint Isidore, qui le lui attribuent, celui d'une sifflante douce ; et c'est ainsi que *meridies* se prononçait peut-être *meridsies*. Dans le langage vulgaire, on prononçait *zabolus* pour *diabolus*, *zaconus* pour *diaconus* et *zes* pour *dies*; et cette forme de prononciation qui, dans d'autres langues romanes telles que l'italien, le provençal et le roumain, s'est enracinée plus que dans la

nôtre, devint générale et courante en latin, du Ve au VIIIe siècle. Elle pourrait s'expliquer aussi par un renforcement du *d* en *t* et la transformation de l'*i* en la consonne *h;* et comme *th* équivaut à *z*, ainsi qu'on l'a vu, et *e* à *i*, il en serait résulté les formes indiquées.

Quelquefois, mais rarement, en vérité, par une anomalie qui ne peut s'expliquer à première vue, cette lettre se change en une des linguales *l*, *n*, *r*, et se purifie, pour ainsi dire, en perdant son caractère de dentale, puisqu'en réalité toutes les dentales sont, pour parler avec plus d'exactitude, linguo-dentales. C'est ainsi que de *cauda m* s'est formé *cola*, de *scheda m esquela*, de *Æ gid ium Gil*, de *smyridem esmeril*, de *parav e red um palafren, rendir* de *redder e*, de *lampade lampara*. Cette transformation ne laisse pas d'avoir des précédents dans la langue mère, comme *meridies* pour *mediusdies* et *Ulysses* pour Οδυσσεύς. La transformation de la dentale en gutturale est remarquable dans *Golfin* de *Delphin um*, *gazapo* de *dasipu m*. Dans *avenir* de *a d venir e*, *aventura* de *a d ventura*, *averiguar* de *ad* et *verum*, *aviar* de *ad* et *via*, *avocar* de *a d vocar e*, *ayudar* de *a d jutar e*, *ayuntar* de *a d junctum*, le *d* de la préposition disparaît. Dans *Gerona* de *Gerun d a m* disparaît aussi la dentale qui se conserve dans *Gerundense*. Dans *escaña* de *escanda* de *scand ul a m*, le *d* s'est transformé en *n* par assimilation et des deux *nn* est résulté *ñ;* dans *cilantro* ou *culantro* de *coriandru m*, le *d* s'est changé en *t* par renforcement.

Le *t* initial latin se conserve toujours en espagnol, comme dans *tañer* de *tanger e, tarro* de *terreu m*, *timbre* de *ty mpanu m*, *torpe* de *turpe m*, *tundir* de *tunder e*, *tono* de *tonu m*, etc.

S'il est médial, il se conserve dans certains mots, tels que

abeto de *abietem*, *absintio* de *absinthium*, *platano* de *platanum*, *plateo* de *platea m*, *paternidad* de *paternitatem*, *betún* de *bitumen*, *voto* de *votum* et dans beaucoup d'autres, dont la formation n'est pas très ancienne et dans lesquels l'intervention populaire n'est pas très grande. Mais dans d'autres, d'un caractère moins savant et dont la formation a été plus marquée par l'intervention populaire, la dentale forte *t* s'est adoucie et changée en *d*. Ainsi, de *novitatem* s'est formé *novedad*, de *materiam madera*, de *latum lado*, de *laterculum ladrillo*, de *latronem ladron*, de *lutum lodo*, de *peter e pedir*, de *utrem odre*, etc.

A la fin des mots il ne se conserve jamais, mais il s'adoucit en *d*, comme dans *salud* de *salutem*, *verdad* de *veritatem*, *lid* de *litem*, *sed* de *sitim*, *red* de *rete*, *abad* de *abatem*, *amad* de *amate*, *tened* de *tenete*, *huid* de *fugite*, etc.

Le *t* qui, en latin, précède *e* ou *i* suivi d'une voyelle, se transforme en son dental aspiré *c* ou *z* suivant la voyelle. Ainsi de *justitiam* s'est formé *justicia*, de *palatium palacio*, de *pigritiam pereza*, de *pretium precio*, de *titionem tizon*, de *linteum lienzo*, de *puteum pozo*, etc. Cette transformation est due, sans doute, à l'influence de l'*i*, comme on l'a déjà vu. Mais, fait remarquable, c'est que le *t* se transforme en *z* dans *cabeza* de *capite*, *pureza* de *puritas*, *nobleza* de *nobilitas* et dans quelques autres (1), sans que le *t* précède *i*, et dans le suffixe espagnol *azgo*, qui provient du suffixe latin *aticus*, dans lequel l'*i* ne pré-

(1) Ces noms paraissent formés de *puritia*, *nobilitia*, *capitia*. Dans le glossaire de Ducange on ne trouve pas la forme *puritia*, mais il y a *nobilitiæ* et *capitium*.

cède aucune autre voyelle, comme dans *mayorazgo*, *maestrazgo*, *portazgo*, etc. Ce phénomène s'explique par le changement de l'*i* en *h* et l'équivalence du *th* à *z*.

Le double *t* se simplifie en passant à l'espagnol, comme dans *meter* de *mittere*, *gota* de *guttam*, *saeta* de *sagittam*, *atender* de *attendere*.

Suivi d'un *r*, tantôt le *t* s'adoucit comme dans *ladrar* de *latrare*, *ladron* de *latronem*, *albedrio* de *albitrium*, *madre* de *matrem*, *padre* de *patrem*, *vidrio* de *vitreum*, *Pedro* de *Petrum*, *Madrid* de *Matritum*, etc., et il se conserve dans d'autres mots moins vulgaires, comme dans *patria* de *patriam*, *matriz* de *matricem*, *matrimonio* de *matrimonium*, *petrificar* de *petra* et *facere*.

La combinaison *st*, si l'influence savante ne la conserve pas, comme dans les mots, tels que *instruir* *instruire*, *hostia* de *hostiam*, *arbusto* de *arbustum*, *mosto* de *mustum*, *gusto* de *gustum*, *poste* de *postem*, etc., elle se transforme en *j*, comme dans *ujier* de *ostiarium*, *congojar* de *coangustare*, *Jerez* de *A sta-regia*, ou en *z*, comme dans *Zaragoza* de *Cæsaraugustam*, *escarzar* de *excarstare*, pour *excarstrare*, ou en *c* avec le son dental aspiré du z, comme dans *Ecija* de *Astigim*, *acipado* de *stipatum*. *Post* perd le *t* et se change en *pues ;* il le perd aussi en composition, comme dans *posponer*, *posdata* et *poscomunión*.

La dentale aspirée *z* n'a pas pris beaucoup racine en latin, et dans le petit nombre de mots qui l'ont, elle s'est conservée en passant à l'espagnol, avec une forme distincte, suivant les cas, mais toujours avec la même valeur phonétique, comme dans *celo* de *zelum*, *zona* de *zonam* et *cizaña* de *cizaniam*. Dans *jengibre* de *zingiberi*, elle se transforme en gutturale forte. Cette lettre est généralement

en espagnol, comme on l'a déjà vu, le résultat de la transformation des syllabes *te*, *ti*, *di*, suivies d'une autre voyelle ou d'un *c* transformé par apocope à la fin d'un mot espagnol, ou d'une gutturale forte latine (*ch*, *qu*), ou de la sifflante linguale *s*.

Labiales. — La douce labiale latine *b*, au commencement et au milieu d'un mot, se conserve fréquemment dans les mots espagnols, tels que *beber* de *biber e*, *débil* de *débil em*, *brial* de *br ach ial e*, *blando* de *blandu m*, *bledo* de *blitum*. Dans *maravilla* de *mirabilia*, il s'est seulement changé en *v*.

Quand il précède *s* dans les mots de formation savante, il se conserve comme dans *observar* de *observar e*, *subsistir* de *subsister e*, *absolver* de *absolver e*, *obstruir* de *obstruer e*, *obsceno* de *obscenu m*, etc. ; mais dans les mots de formation populaire il se perd ou disparaît comme dans *oscuro* de *o b scuru m*, *sustituir* de *su b stiter e*, *susto* de *sub s ultu m*, etc. Et l'on devra remarquer ici que le vague observé en ce moment dans notre idiome, quant à la suppression du *b* devant *s*, est tel dans la dérivation latino-espagnole qu'on peut dire indifféremment *suscribir* et *subscribir*, *sustancia* et *substancia*, *oscuro* et *obscuro*.

Dans *ausente* de *absente m*, le *b* s'est changé en la voyelle *u*, de même que dans *fraguar* de *fabricar i* (*fracbari*, *fracuar i*) et *temblar* de *t r emular e*. Il disparaît devant le *j* latin, quand ce dernier se change, dans l'espagnol, en gutturale forte aspirée, comme dans *sujeto* de *subjectu m*, *sujetar* de *subjectar e*, *sojuzgar* de *sub* et *judicare* ; mais il se conserve dans *objeto* et *objetar* de *objectu m* et *objectar e*, *abjurar* de *abjurar e*, *subjuntivo* de *subjunctivu m* et leurs dérivés, et toutes les fois que le *j* latin

conserve en espagnol le son de palatale fricative, en se changeant en *y*, comme dans *subyugar* de *subjugare*, *abyecto* de *abjectum*.

Quand il précède la dentale forte *t* soit immédiatement, soit par effet de la syncope, tantôt il disparaît, comme dans *sutil* de *subtilem*, *sotana* de *subtanam*, *soterrar* de *subterrare;* tantôt il se conserve, comme dans *obtener* de *obtinere*, *obturar* de *obturare*, *subterfugio* de *subterfugium*. Dans *dudar* et dans *preste*, les syllabes *bi*, *by*, de *dubitare* et *presbyterum*, ont disparu. Dans *deuda* de *debita* et *raudo* de *rabidum*, le *b* s'est changé en la voyelle *u*, comme dans *ausente* de *absentem*.

Précédé de *m*, il disparaît dans certains cas, comme dans les mots archaïques *camiar* pour *cambiar* de *cambiré*, qui dans la basse latinité était devenu *cambiare*, *amos* pour *ambos*, *paloma* de *palumbam*, *plomo* de *plumbum*, *lamer* de *lambere*, *lomo* de *lumbum*.

Il disparaît aussi dans la formation des prétérits imparfaits des verbes de la seconde et de la troisième conjugaison ; ainsi *temia* est formé de *timebam*, *decia* de *dicebam*, *salia* de *saliebam*, etc.

Parmi les dentales, et aussi parmi les labiales, on devrait inscrire le *v* qui, à celui d'aspirée, unit le double caractère de dentale-labiale, et qui se prononce en frappant des dents la lèvre inférieure et émettant le son vocal avec une légère aspiration. C'est de cette manière que les Romains devaient le prononcer, puisque Priscien le considère d'une valeur phonétique semblable au digamma éolique. Dans l'écriture latine, on ne le distinguait pas en principe de la voyelle *u*, et l'introduction du signe *v* pour représenter le son consonne de l'*u* latin répond à la

nécessité que Quintilien sentait déjà de son temps, lorsqu'il réclamait l'usage du digamma pour représenter le son de l'*u* consonne. Cette lettre est une des consonnes qui souffrent le moins de modifications en passant du latin à l'espagnol, comme le montrent *vaciar* de *vacuare*, *vecino* de *vicinum*, *vibora* de *viperam*, *volver* de *volvere*, *vivir* de *vivere*, *vulgo* de *vulgum*, etc.

Par sa ressemblance de prononciation avec le *b* et par la confusion qui s'introduisit dans l'écriture latine entre le *v* et le *b* dès les commencements du IVe siècle, le *v* s'est transformé en *b* et il se conserve intact, au commencement et au milieu des mots, dans *barrer* de *verrere*, *barniz* de *vernicium*, *barrena* de *verinum*, *berrendo* de *variandum*, *beleño* de *venenum*, *beca* et *beta* de *vittam*, *bochorno* de *vulturnum*, *bodigo* de *voticulum* diminutif de *votum*, *boveda* de *voluta m*, et *bulto* de *vultum*.

Dans *frasco* et *palafren* (1), le *v* de *vasculum* et de *paravereda m* s'est changé en *f*. Dans *he* pour *ve* de *vide* et dans *hisca* de *viscum*, le *v* s'est affaibli jusqu'à se changer en *h*. Dans les mots archaïques, tels que *golpe* (renard) de *vulpem*, *gulpeja* de *vulpecula m* et *gastar* de *vastare*, il s'est transformé en gutturale douce, ainsi que dans *Alagón* de *Alavonam*, et en gutturale forte dans *alijar* de *allevare*. Dans *ciudad* de *civitatem*, de même que dans *amó* de *amavit* (amau), *abolió* de *abolevit* (aboleu), *pidió* de *petivit* (*petiu*), *vistió* de *vestivit* (*vestiu*), etc., il s'est changé en voyelle ; et par syncope il a disparu dans

(1) Ces mots espagnols supposent les transformations suivantes :

Vasculum = fascul = flascu = frasco.
Paraveradum = paravered um = parafren = palafren.

encia de *gingiv a m*, *rio* de *rivum*, *estragar* de *estra* v*agar e*, *fluido* de *fluvidu m*, *friolera* de *fri* v *olaria m*, *polilla* de *pul* v *isc ulu m* et *Gonzalo* de *Gonsal* v *u m* (1). Cette syncope a des précédents en latin, tels que *motum* de *moveo*, *votum* de *voveo*, etc. Dans *buey* de *bovem* et dans *hoya* de *fovea m*, le *v* comme consonne douce, uni à l'*é* et par influence de cette voyelle, s'est transformé en *y*. Dans *alud* de *alluv ium*, il a perdu le son labial et s'est purifié par le changement en dentale douce.

La labiale *m* avait en latin, selon Priscien, un son plus fort au commencement du mot, et doux ou faible au milieu, quand elle était suivie d'une autre labiale. Quintilien ajoute qu'à la fin des mots elle avait un son très atténué et presque imperceptible, comme le démontre la figure de l'ellipse qui s'opérait quand, dans le vers, un mot se terminait en *m* et que le mot suivant commençait par une voyelle, espèce d'élision, qui se réalisait d'une manière plus complète dans la composition, comme dans *animadverto* de *animum adverto*. En passant à l'espagnol, cette lettre a subi quelques transformations. Elle s'est changée en *n* dans n*ispero* de m*espillu m*, n*iño* de m*ini m u m*, et dans le vieux mot n*embrar* de m*emorar e*. Par une légère atténuation, il s'est aussi transformé en *b*, suivant l'attestation de Quintilien (2), quand il affirme que de *scamnum* s'est formé *scabellum*, d'où dérive l'espagnol *escabel;* de même que de *micar e* s'est formé *brincar*, procédé que notre langue observe en sens inverse, quand elle fait dériver d'*ababol amapola*, et qui démontre que le *b* et *m* sont équivalents dans certains cas. A la fin des mots *m* se change en *n*, comme dans *con*

(1) De *Gun di sal v u m.*
(2) *Institut., Orat.*, VI.

de *cum*, et généralement cette lettre disparaît par apocope, en passant du latin à l'espagnol, comme dans *templo* de *templu* m, *nave* de *nave* m, *foro* de *foru* m, etc.

Quand, par l'effet de la syncope, *m* précède les linguales *l*, *n*, *r*, on intercale entre les deux un *b* épenthétique, comme dans *semblante* de *sim i lante m*, *cohombro* de *cucum e re m*, *hombro* de *hum e ru m*. Quand elle précède un *n*, celle-ci se change en *r*, comme dans *lumbre* de *lum i ne*, *hembra* de *fem i na m*, *hombre* de *hom i ne m*, *cumbre* de *culm i ne*, *sembrar* de *sem i nar e*, etc. *Hambre* s'est formé comme si *fames* était imparisyllabique et avait par conséquent l'accusatif *faminem*.

Quand *m* précède *n* sans que la réunion des deux lettres soit un effet de la syncope, elle se conserve en espagnol dans les mots peu vulgaires, tels que *alumno* de *alumnum*, *columna* de *columna m*, *solemne* de *solemne m*, etc. Dans les mots de formation populaire, *m* et *n* se transforment en *ñ* par assimilation de la première à la seconde, comme dans *daño* de *damnu m*, *otoño* de *autumnu m*, *sueño* de *somnu m*, et même parfois quand la combinaison *mn* est le produit de la syncope, comme dans *dueño* de *dom i nu m*. Dans *condenar* de *conde m nar e*, *m* s'est perdue.

Quand, en vertu de la syncope ou de la composition, *m* se joint aux dentales *d* et *t* dans le mot latin, *m* se change en *n* dans l'espagnol, et de plus le *t* s'adoucit quelquefois en *d*, comme dans *linde* de *lim i tem*, *conde* de *com i te m*, *senda* de *sem i ta m*, *circundar* de *circumdar e*, *contar* de *com pu tar e ;* et aussi devant *ph*, comme dans *linfa* de *limpha m*, *ninfa* de *nimpha m*, *anfora* de *amphora m*, *anfiteatro* de *amphiteatru m*.

La forte labiale *p* a conservé en espagnol le son qu'elle avait en latin, et au commencement des mots elle n'a généralement souffert aucune variation ; ainsi de p*atrem* s'est formé p*adre*, de p*erder e* p*erder*, de p*latea m* p*laza*, de p*oner e* p*oner*, de p*rædicar e* p*redicar*, de p*ullum* p*ollo*, etc. Seulement dans v*erdolaga* de p*ortulaca m* le *p* s'est changé en la dentale-labiale aspirée *v*, et en *b* dans b*uscar* de p*oscer e*. Au milieu des mots, suivant la règle genérale à laquelle, paraît-il, sont soumises les consonnes fortes dans leur passage du latin à l'espagnol, elle s'est adoucie ou atténuée en *b* comme dans *abeja* de *apic u la m*, *cabello* de *capillu m*, *cabeza* et *cabo* de *capu t*, *cebolla* de *cœpulla m*, *cubierto* de *co o pertu m*, *lobo* de *lupu m*, *liebre* de *lep o re m*, *pueblo* de *pop u lu m*, *robar* de *raper e*, *saber* de *saper e*, *soberbia* de *superbia m*, *sobre* de *super*. Dans *trofeo* de *tropæum* et *golfo* de κόλπος, le *p* s'est changé en l'aspirée *f*, inversement à ce qui arrive dans *soplar* de *sufflar e ;* mais il se conserve dans les mots de formation plus récente ou moins vulgaire, tels que *capillo* de *capid u lu m*, *capital* et *capitan* de *capital em, capitulo* de *capitulu m*, *participar* de *participar e* (*partem capere*), *estupido* de *stupidu m, apice* de *apice m*, *copa* de *cupa m*, *propio* de *proprium ;* et dans beaucoup d'autres mots, les composés surtout, dont la seconde partie commence par cette lettre qui se conserve, parce qu'elle est initiale dans le simple, tels que *apear*, formé de *a* et de *pes, componer* de *componer e*, *deprimir* de *de-primer e*, *exponer* de *ex-poner e*, *despojar* de *de-spoliar e, disponer* de *dis-poner e*, *preparar* de *præ-parar e*, *propugnaculo* de *pro-pugnaculu m*, etc. Quand il est double en latin, il s'atténue en espagnol et se réduit à un seul, comme dans *aplicar* de *applicar e*, *oponer* de

opponer e, estopa de *stuppa m*, *mapa* de *mappam*, *popa* de *puppi m*, *suplir* de *supplere*, etc. Dans *lampazo* de *lappaceu m*, le premier est devenu nasal ou s'est adouci en *m*.

Le *p* initial latin suivi de *n, t* ou *s*, a disparu, en espagnol, pour obéir au principe de la facilité de la prononciation, comme dans *neumatico* de pneumàticu m du grec πνευματικός *salmo* de psalmu m, *salterio* de psalteriu m, *seudoprofeta* de pseudoprofeta m, *tisana* de ptisana m, *Tolomeo* de Ptolomæu m. Au milieu d'un mot le *p* suivi de *t* disparaît, comme dans *atar* de *a* p *tar e*, *pronto* de *prom* p *tu m*, *suntuoso* de *sum* p *tuosu m*, *roto* de *ru* p *tu m*, *escrito* de *scri* p *tu m*, *nieta* de *ne* p *te m*, *gruta* de *cru* p *ta m*, *catar* de *ca* p *tar e*, *siete* de *se* p *te m*, *seto* de *se* p *tu m*. Parfois le *p* suivi d'un *t* au milieu d'un mot se transforme premièrement en *b* et puis en *u*, comme dans l'archaïque *cabdillo* de *cap* i *tellu m*, aujourd'hui *caudillo* ; dans *cabdal* de *cap* i *tal ém*, aujourd'hui *caudal*, quoique avec une acception différente de l'adjectif *cabdal ; cautivo* de *captivu m*, *bautizar* de *baptizar e*, *ceuta* de *septa m*, etc. Mais dans des mots peu vulgaires ou de formation plus récente la combinaison des lettres *pt* se conserve, comme dans *apto* de *aptu m*, *captura* de *captura m*, *optimo* de *optimu m*, *septentrion* de *septentrion em*, *corruptor* de *corruptor em*, *optar* de *optar e*, etc. Devant la dentale douce *d*, au milieu d'un mot, le *p* disparaît dans le petit nombre de ceux où par syncope ces lettres peuvent se réunir, comme dans *codicia* de *cup i ditat em*, qui dans la période anté-classique se disait *cobdicia*. Suivi de *s*, il a disparu, tant au milieu qu'au commencement des mots, dans *ese* de *i* p *se*, *yeso* de *gy* p *su m*. Dans *caja* de *capsa m*, *ps* s'est changé en la

gutturale forte aspirée. Toutefois, dans les mots savants, techniques ou d'origine plus récente, ces deux lettres se sont conservées, comme dans *lapso* de *lapsu m*, *elipse* de *elipse m*, *tapsia* de *thapsia m*, etc.

L'aspirée *f* était une lettre essentiellement latine ; le *ph* qui avait presque la même valeur phonétique, était la transcription du φ grec. Quoique, à première vue, ces deux caractères eussent une même prononciation, ils avaient entre eux une certaine différence : *f* avait un son aspiré plus dental, et le *ph* ou φ grec un son aspiré plus labial ou essentiellement labial. Conformément à la nature des deux lettres, les Grecs écrivaient toujours *m* (μ) devant le φ, comme dans συμφωνία, et les latins *n* devant *f*, comme dans *conficio*. En espagnol le *ph* ou φ s'est transformé en *b*, *v* ou *p*, comme dans *Esteban* de *Stephanu m*, *rabano* de *raphanu m*, *cuevano* de *cophinu m*, *zampoña* de *symphonia m*, *diptongo* de *diphthongu m*, (διφθογγος), *cristobal* de *christophor um*, *golpe* de *colaphu m*, etc. Parfois il se transforme en *f*, ainsi de *Josephum* on a fait *Josef*, aujourd'hui *José*, *filosofia* de *philosophi am*, *fenix* de *phœnix*, *fantasma* de *phantasma*.

Quand *f* initiale latine est suivie d'une voyelle, elle se change généralement par atténuation en *h*, en passant à l'espagnol, comme dans *hijo* de *filiu m*, *humo* de *fumu m*, *habla* de *fab u la m*, *hacer* de *facer e*, *harto* de *fartu m*, *hebilla* de *fibulam*, *hembra* de *fem i na m*, *herir* de *ferir e*, *hervir* de *ferver e*, *hiel* de *fel*, *honda* de *funda m*, *hurto* de *furtu m*. Au milieu des mots, elle se change en *h* dans les composés *ahogar*, *sahumar* et *zaherir*. Dans beaucoup de mots aussi, elle se conserve au commencement, comme dans *fafso* de *falsu m*, *fama* de *fama m*, *fatuo* de *fatuu m*,

feroz de *feroc em*, *fiar* de *fi d er e*, *fiebre* de *febrem*, *fin* de *fin em*, *flujo* de *fluxu m*, *fuego* de *foccu m*, *fondo* de *fundu m*, *fruto* de *fructu m*, etc. Ce fut là la pratique primitive de notre idiome; aussi trouve-t-on, dans les écrivains espagnols antérieurs au XVe siècle, *facer* pour *hacer* de *facer e*, *fado* pour *hado* de *fatu m*, *falir* et *fallir* de *faller e*, *fame* pour *hambre* de *fame m*, *faular* et *fablar* de *fab u lar i*, *figado* pour *higado* de *ficatu m*, *fender* pour *hender* de *finder e*, *ferir* pour *herir* de *ferir e*, *fonderse* pour *hundirse* de *funder e*, *fornaz* de *fornac em*, *fosa* pour *huesa* de *fossa m*, *fremoso* et *fermoso* pour *hermoso* de *formosu m*, *fuir* pour *huir* de *fu g er e*, *fumo* pour *humo* de *fumu m*, *furto* pour *hurto* de *furtu m*, etc., etc. Dans Juan de la Encina, on trouve déjà *hué* pour *fué* et *huerte* pour *fuerte*. C'est pourquoi, dans des mots distincts, procédant de la même origine, notre langue conserve dans les uns *f*, et dans d'autres *h*, comme dans *haz* et *faz* de *faci em*, dans *ferro* et *hierro* de *ferru m*, dans *falcon* et *halcon* de *falcone m*, *fibra* et *hebra* de *fibra m*, *filo* et *hilo* de *filu m*. Peut-être aussi, pour les distinguer entre eux, a-t-on écrit, les uns avec une *f* et les autres avec une *h*, des mots qui, procédant d'une origine distincte, ont, par conséquent, une signification différente, tels que *fiel* de *fidele m* et *hiel* de *fel*, *fe* de *fi dem* et *he* de *haber* de *haber e*, *fiero* de *ferum* et *hiero* de *herir* de *ferir e*.

Des fois, mais rarement, *f* latine au milieu d'un mot se change en *b*, comme dans *ábrego* de *africu m*, *acebo* de *aquifoliu m*, *trebol* de *trifoliu m*, et quelquefois en *p*, comme dans *soplar* de *sufflar e*. Dans *desollar* seulement pour *deshollar*, de *des* privatif et *folium*, *hoja*, *f* a disparu.

La double *f*, qui est en latin le résultat de la composition, s'atténue en espagnol et se ramène à une seule, comme dans *afectar* de *affectar e*, *efecto* de *effectu m*, *dificultad* de *difficultat em*, *ofrenda* de *offerenda m*, *sofocar* de *suffocar e*.

Nous avons vu que *f* initiale latine s'est conservée dans notre langue, dès l'époque voisine de la formation de la langue romane, et que son atténuation en *h* est postérieure ; cette atténuation doit provenir, comme l'affirme Diez, d'une importation française du dialecte gascon.

En latin *h* n'était ni une voyelle, ni une consonne, elle n'était autre chose qu'un signe d'aspiration forte, ainsi que l'atteste Marius Victorinus. En réalité, cette lettre a si peu de vigueur qu'elle souffre à peine quelque transformation, en passant du latin à l'espagnol, aussi se conserve-t-elle au commencement des mots, comme dans h*abitar* de h*abitar e*, h*abil* de h*abile m*, h*eroe* de h*eroe m*, h*iedra* de h*ed e ra m*, h*ierba* de h*erba m*, h*ombre* de h*om i ne m*, h*onesto* de h*onestu m*, h*umilde* de h*umile m ;* et au milieu, comme dans *vehemente* de *vehemente m*, *vehículo* de *vehiculu m*, *ahora* de h*ac* h*ora*. Elle a disparu dans *traer* de *tra* h *er e*. Dans *aniquilar* de *annihilar e* de *ad* et *nihilum*, *h* s'est changée en gutturale forte par analogie avec ce qui arrivait, dans la basse latinité, où l'on écrivait *michi* pour *mihi*. Unie à *y* dans j*acinto* de hy*acintu m*, elle s'est transformée en *j*.

V

Des faits exposés on déduit que les transformations que souffre un mot latin pour devenir espagnol sont le résultat

du sentiment populaire, sentiment qui est le producteur de la force ou de la tendance évolutioniste, laquelle, conjointement avec la tendance traditionnelle ou conservatrice, constitue la manifestation la plus sensible de la vie des langues. Comme c'est naturel, la force évolutioniste agit avec plus de désinvolture et de liberté là où moins d'obstacles s'opposent à son action : c'est pour cela que la voyelle *a*, qui est la plus pleine de toutes et, par conséquent, celle qui a le plus de consistance phonétique, est celle qui oppose le plus de résistance à la force évolutioniste, et souffre aussi, en passant du latin à l'espagnol, les rares modifications que nous avons indiquées. Par une raison identique, la voyelle tonique éprouve des modifications moins nombreuses et moins essentielles que la voyelle atone, en passant du latin dans notre langue. Il faut observer aussi que la quantité de la voyelle tonique influe d'une manière décisive sur les transformations que cette voyelle peut éprouver, dans le passage d'un idiome à un autre, au point que, règle générale, les voyelles longues passent dans notre langue sans aucune variation, et que les brèves, si elles ne se conservent pas, se changent en une autre voyelle analogue ou bien se transforment en une diphthongue. Il faut avertir, en outre, que la position d'une voyelle tonique, qui n'est pas un *a*, devant deux consonnes, produit en elle tantôt l'immutabilité propre à la tonique longue, et tantôt les transformations propres de la tonique brève, ce qui semble indiquer que, même considérée comme longue, la voyelle qui précède deux consonnes a moins de consistance que la voyelle longue par nature. Cette hypothèse se confirme par la considération que, même en latin, la voyelle brève par sa nature reste brève quoiqu'elle

précède deux consonnes dont la première est une muette et la seconde une liquide ; d'où on pourrait bien déduire que la voyelle suivie de deux consonnes a une valeur prosodique intermédiaire entre la voyelle longue et la voyelle brève.

Les changements de position de l'accent prosodique peuvent expliquer, en espagnol, quelques-unes des modifications qu'éprouve la voyelle radicale dans la flexion du verbe. Vu la tendance de la tonique latine *ĕ* à se changer en *ie*, en passant à l'espagnol, de même que l'*e* précédant deux consonnes et que la diphthongue *ae*, rien n'a paru plus naturel que le changement en *ie* de l'*e* radical de *cegar,* de *cœcar e* dans *ciego*, *ciegas*, *ciega*, *ciegan*, *ciegue*, *ciegues*, *cieguen*, de même que dans *desciendo, desciendes*, *desciende, descienden*, *descienda*, *desciendas*, *desciendan* de *descender* du latin *descender e*, comme dans *niego, niegas*, *niega*, *niegan, niegue*, *niegues*, *nieguen*, de *negar* du latin *nĕgar e*. Dans ces cas, le changement de position de l'accent explique qu'elles se formeraient de *cegar*, *descender*, *negar*, parce que l'*e* n'est pas tonique dans ces formes, pas plus qu'il ne l'est dans *cegamos*, *descendemos*, *negamos ;* mais quand, par changement de position de l'accent, ces *e* se changèrent en toniques, ils prirent respectivement la forme équivalente de l'*e* tonique devant deux consonnes, de l'*ĭ* et de la diphthongue *ae*, quand ces sons sont toniques dans le mot latin. Et quoique la transformation de l'*ĕ* tonique latin en *ie* paraisse moins logique dans les formes telles que *friego*, *friegas*, *friega*, *friegan, friegue*, *friegues*, *frieguen* de *fregar* de *frecar e*, et dans *pliego*, *pliegas*, *pliega*, *pliegan*, *pliegue*, *pliegues, plieguen* de *plegar* du latin *plicar e*, on comprendra que cette transformation est très naturelle, en considérant d'abord l'équi-

valence des deux consonnes *e, i*, tenant compte ensuite de ce que l'*e* est radical dans *fregar* et dans *plegar*, et que l'accent prosodique de ces mots espagnols change de place en vertu de la flexion. Ledit *e* atone devient tonique, et, procédant de *ĭ*, doit se considérer aussi comme bref, et c'est pour cela que, dans la flexion et changé en tonique, il se transforme en la diphthongue *ie*, qui est la mutation la plus naturelle qu'éprouve l'*e* tonique en passant du latin à l'espagnol. De cette manière s'explique l'anomalie qu'on observe dans les verbes placés par les grammairiens dans la première classe des verbes irréguliers espagnols.

De la même manière s'explique l'irrégularité des verbes anomaux de la seconde classe, dont l'*o* radical procède d'une tonique latine *ŏ* ou suivi de deux consonnes, qui, comme nous venons de le voir, se transforme en la diphthongue *ue*. C'est pour cela que *colgar*, de *coll* o *car e*, se dit cu*elgo*, cu*elgas*, cu*elga*, cu*elgan*, cu*elgue*, cu*elgues*, cu*elguen ;* et *probar de prŏbar e*, pr*ue*bo, pr*ue*bas, pr*ue*ba, pr*ue*ban, pr*ue*be, pr*ue*bes, pr*ue*ben, où l'*o* primitif radical se conserve tonique dans le verbe espagnol et se change pour cela en la diphthongue *ue ;* tandis que si, en vertu de la flexion, l'*o* du radical redevient atone, comme dans le thème *colgar*, *probar*, l'*o* se conserve ; aussi dit-on *colgamos*, *probamos*, *colgaré*, *probaré*, etc. La même chose arrive dans certains dérivés espagnols ; ainsi de *novu m* se forment *n*uevo, *n*ovedad et *n*ovato, de *ovu m*, *h*uevo, *o*val, *o*valado, de *porta m*, p*u*erta, p*o*rtal, p*o*rtero.

De la même manière, l'*ĭ* qui, dans *colegir*, *concebir* et *elegir*, de *collĭger e*, *concĭper e*, *elĭger e*, s'est changé en *e* atone au radical espagnol, recouvre, en se transformant en tonique par la flexion, le même son qu'il avait, comme to-

nique en latin, et c'est pour cela que nous disons *colijo*, *coliges*, *colige*, *coligen*, *colija*, *colijas*, *colijan ;* mais quand il reste atone, comme dans le thème, l'*e* apparaît de nouveau, comme dans *colegimos, colegis*, *colegia*, *colegire,* etc. Le changement de l'*e* en *i* s'explique de plus, en d'autres formes où l'*e* du radical est atone, par la proximité des diphthongues *io*, *ie* de la syllabe suivante, comme dans *coligio*, *concibiera* et *eligiese, eligiere.* Dans *colijamos*, *colijais,* même quand l'*i* est atone en espagnol, il se conserve, parce qu'il l'est aussi et qu'il précède la tonique en latin, dans les formes *colligamus*, *colligatis*, d'où les premières procèdent. Dans *pedir* de *pĕter e, regir* de *rĕger e*, *seguir* de *sĕqui* (*sĕquer e*), et d'autres semblables, l'*ĕ* tonique latin s'est changé en atone radicale dans les verbes espagnols, et en recouvrant dans l'espagnol le caractère de tonique qu'il avait en latin, il s'est changé, par une loi naturelle, en son équivalent *i*, comme dans *pido*, *pides*, *pide, piden*, *pida, pidas, pidan*, pour compenser de cette manière par l'atténuation du son le renfort de l'accentuation. Dans *pedimos*, *pedis*, l'*e* revient parce qu'il est atone, de même que dans *pedia*, *pediré*, etc. Dans *pidio*, *pidieron*, *pidiera*, *pidiese*, *pidiere*, *pidiendo*, le changement de l'*e* en *i* s'explique par la proximité des diphthongues *io, ie* de la syllabe suivante, de même que dans *sirvió*, *vistió*, *sirvieron, vistieron,* etc., de *servir* et *vestir*, de *servir e* et *vestir e.* L'*i* des formes *sirvo*, *visto*, *sirva*, *vista*, etc., a la même explication ; c'est un *e* atone dans le thème espagnol qui, devenant tonique dans les formes citées, se change en son équivalent *i*. Dans *sirvamos, vistamos*, *sirvais*, *vistais*, l'équivalence de *e* par *i* s'est établie directement du latin à l'espagnol. Ainsi s'ex-

pliquent les formes anomales des verbes irréguliers de la cinquième classe.

Par des raisons identiques, on explique les anomalies que présente la flexion des verbes qui, comme *mentir, sentir, preferir*, etc., classés par les grammairiens dans la sixième catégorie des verbes irréguliers, offrent des formes de flexion propres aux verbes irréguliers compris dans la première et la cinquième classe.

Le moyen d'éviter l'hiatus produit par la rencontre de l'*u* atone avec une autre voyelle explique les formes *excluyo, excluyes, excluye, excluyen, excluyó, excluyeron, excluya, excluyera, excluyese, excluyere, excluyendo* et *excluyente* des verbes irréguliers espagnols de la septième classe.

Une autre loi générale, qui se déduit de l'étude des transformations que subit le mot latin pour se changer en mot espagnol, c'est que, si le changement est dû à la contraction, la tonique absorbe l'atone et prédomine sur elle dans le mot espagnol, comme dans *Jorge* de *Georgium, brillar* de *beryllus, pared* de *parietem, batalla* de *batualia*, etc.

La tendance à éviter la rencontre de voyelles constitue un des caractères les plus dignes d'étude dans notre langue, et un des effets les plus caractéristiques de cette tendance, c'est, comme nous l'avons vu, la transformation des *e, i* latins en les gutturales *g, h* espagnoles. Cette tendance à éviter l'hiatus, quand ce but ne s'obtient ni par la transformation d'une voyelle en consonne, ni par l'élision, ni par l'épenthèse, produit, dans notre langue, cette variété si riche de diphthongues, établissant une différence si notable entre elle et la langue mère qui s'en montre si avare. Il faut remarquer, en outre, que les voyelles *i, u*, formant

diphthongues avec les autres, sont dominées par elles, comme le prouvent les lois de l'assonance castillane ; c'est ainsi qu'il y a assonance entre *recia* et *reja*, *precie* et *tiene*, *precio* et *lejos*, *traigo* et *malo*, *aceite* et *leche*, *voime* et *mote*, *queréis* et *vete*, *pausa* et *daga*, *cuero*, *deudo* et *lleno*.

Les diphthongues, pour lesquelles notre langue montre tant de goût, sont le produit de six causes distinctes : 1° dérivation de la langue mère, telles que *suave* de *suave m*, *cauto* de *cautu m*, *igual* de *æqual em* ; 2° prolongation d'une voyelle, comme dans *huesped* de *hospit em*, *piel* de *pell em*, *pierdo* de *perdo*, etc. ; remarquons que l'espagnol a formé *doy*, *estoy*, *soy*, *voy*, *fui*, qui, dans la période anté-classique, était *do*, *estó*, *so*, *vo*, *fo* ; 3° changement d'une gutturale ou d'une labiale en voyelle, comme dans *ley* de *lege m*, *rey* de *rege m*, *auto* de *actum*, *raudo* de *rab i du m*, *ciudad* de *ci v itate m*, *cautivo* de *capti-vu m*, etc. ; 4° attraction, comme dans *viuda* de *vidua*, qui est l'unique diphthongue formée en espagnol par ce procédé ; 5° réunion ou fusion de deux syllabes rapprochées par syncope, telles que *cuidar* de *co g itar e*, *amais* de *ama t is*, *ameis* de *ame t is*, *podeis* de *pote st is*, *vieron* de *vi d erun t* ; et 6° synérèse, comme dans *acción* de *actionem*, *Dios* de *Dĕus*, *tenŭe* de *tenue m*, *piedad* de *pĭĕtat = em*.

De l'étude légère qui précède sur les transformations que subissent les consonnes du mot latin pour devenir mot espagnol, on déduit, comme loi générale, que toute transformation d'une consonne s'opère dans l'organe même de l'appareil vocal, et généralement par la substitution à la forte de la douce correspondante. C'est ainsi que nous avons vu le *c* guttural fort se transformer en *g* gut-

tural doux, le *t* en *d*, le *p* en *b*, et que l'adoucissement joue, par conséquent, un rôle important dans la dérivation latino-espagnole. Néanmoins, le procédé de l'atténuation ne s'applique qu'au milieu et à la fin des mots ; parfois, en espagnol comme en latin, il en vient à convertir en voyelle la consonne douce, qui, parfois, finit par disparaître. La place que les consonnes occupent dans le mot latin leur donne une consistance plus ou moins grande ; aussi peut-on affirmer, comme loi générale, malgré les exceptions déjà consignées, que toute consonne de la syllabe initiale, serait-elle douce, se conserve, en passant du latin à l'espagnol, sans souffrir aucune transformation, et sa consistance est telle que si l'aphérèse la supprime, dans le plus grand nombre des cas, elle disparaît avec toute la syllabe initiale, qui doit cette suppression, quand elle s'opère, à sa qualité d'atone. C'est ce que démontrent *soso* de *in sulsu m*, *cobrar* de *re cupera re*, *mellizo* de *ge melliciu m*, *saña* de *in sania m*, etc. A la fin des mots, les consonnes ont moins de consistance, et, par conséquent, les unes éprouvent la même atténuation qu'au milieu, le plus grand nombre disparaît par apocope.

Les linguales, n'ayant pas une gradation de force aussi marquée que celles des autres organes vocaux, présentent, par cela même, plus de résistance à toute transformation ; quand elles en éprouvent une, il ne s'opère pas un véritable adoucissement d'une forte en sa douce correspondante, mais une véritable substitution d'un son par un autre de la même intensité phonétique ; c'est pour cela que *n*, par exemple, peut se changer en *l*, en *r*, comme dans *alma* de *anima m*, *lumbre* de *lumine* ; que *l* peut se changer en *n*, en *r*, comme dans *nivel* de *libellam*, *lirio* de

lilium ; et *r* en *l*, comme dans *marmol* de *marmor*. L'unique transformation véritable que les linguales éprouvent, c'est le changement de *l* en la voyelle *u*, comme dans *otro* de *alteru m* (*autru m*).

La transformation d'un groupe de consonnes en un autre son est toujours égale à la somme des sons originaires, quand il n'y a pas perte d'un de ces derniers. C'est pour cela que *gn* ou *ng* donnent, par assimilation du *g* à *n*, une somme dont la représentation phonétique est *ñ*. De même, la somme de la gutturale *c* forte avec la sifflante se représente par *x* ou *j*, et le *c* guttural fort ajouté à la dentale forte aussi produit un son intermédiaire participant des deux et représenté par *ch* dans l'écriture espagnole ; on peut affirmer que la même chose se passe dans tous les cas, tant généraux que particuliers, que nous avons exposés.

L'atténuation que la facilité et l'harmonie exigent, eu égard à certains sons de consonnes, dans le passage du mot latin à notre idiome, ne se borne pas au changement des sons forts en sons doux, des lettres doubles en lettres simples, à l'exception du double *l* latin, qui se change en *ll* dans l'espagnol, et du double *n*, qui se change en *ñ*, mais elle en vient jusqu'à supprimer des sons et même des syllabes entières sous forme d'aphérèse en très peu de cas, tels que *saña* de *in sania m*, *neumatico* de *pneumaticu m ;* par syncope, c'est plus fréquent, comme dans *cuidar* de *co g itar e*, *oir* de *au d ir* = *e*, *aún* de *a dh uc ;* et par apocope, comme dans *vivir* de *viver e*, *manso* de *mansu etum*, *sierpe* de *serpe ntem*, *acebo* de *aquifo lium*, etc. En égard à la moins grande vigueur phonétique des voyelles par rapport aux consonnes, il en résulte que leur suppression est

plus facile, et par cela même l'action de l'aphérèse et de l'apocope est plus fréquente sur les voyelles que sur les consonnes, dans la transformation du mot latin en mot espagnol. .

Les consonnes latines disparaissent aussi par assimilation, en passant à l'espagnol, et cette assimilation ne paraît pas dans l'écriture, comme dans le français *connaître* de *cognoscere*, *conocer*, où *n* doit, par assimilation regressive, se considérer double, ni comme dans l'italien *scrittura* de *scripturam*, *escritura*, où, par assimilation du *p* en *t*, celui-ci doit se considérer double. Seulement, dans la composition des mots où entrent les prépositions *in* et *con*, et quand le simple commence par *r*, l'assimilation en espagnol passe dans l'écriture, comme dans *irregular*, *corregir*. La syncope, par conséquent, fait disparaître la consonne entre voyelles ; dans les autres cas, la disparition est l'œuvre de l'assimilation. Par syncope, disparaissent aussi les voyelles et des syllabes entières, comme dans *caldo* de *calidum*, *dudar* de *dubitare*, *soldar* de *solidare*, *frio* de *frigidum*.

Les transformations par augmentation sont moins fréquentes ; elles ont pour but principal de faciliter l'émission d'un son représenté par un groupe de consonnes qui, si elle n'était pas impossible, exigerait un violent effort pour sa prononciation. C'est ainsi que par prothèse se sont formés de *sponsum esposo*, de *stare estar*, de *scribere escribir*, de *sperare esperar*, etc. Parfois, il s'ajoute une consonne, comme dans *sombra* de *umbram*. Par épenthèse, on adoucit parfois la prononciation d'un groupe de consonnes en introduisant une voyelle, comme dans *cal-a-vera* de *calvaria*, ou une consonne généralement li-

quide qui est tantôt un *l*, lorsqu'elle s'introduit dans la syllabe initiale, comme dans *esp-l-iego* de *spica ;* tantôt une *n* devant des dentales, comme dans *po-n-zoña* de *potione m*, ou une *r* après une muette, comme dans *est-r-ella* de *stella m, t-r-onar* de *tonare*. Le *b* s'introduit après un *m*, comme dans *enjam*-b-*re* de *exam i ne, alam*-b-*re* de *æram i ne, hom*-b-*ro* de *hum e ru m,* etc. Le *d* entre deux liquides, comme dans *ven-d-ré*, *sal-d-ré ;* le *g* ne s'introduit jamais entre deux consonnes, mais entre une liquide et une voyelle, comme dans *embar*-g-*ar* de *impar ar e*, *nin*-g-*uno* de *nec-unu m ;* l'*y* se met entre deux voyelles, comme dans *distribu*-y-*o*, *atribu*-y-*a*.

C'est au principe de l'harmonie et parfois aussi au principe de la facilité de prononciation qu'obéissent les variantes que peut éprouver par métathèse le mot latin en devenant espagnol. Par l'effet de l'attraction que les muettes exercent sur les liquides *l, r,* la métathèse exerce principalement son action sur ces lettres, comme dans *tropa* de *turba m*, *palabra* de *parabola m, vilorta* de *vir g ultu m*.

Par influence des voyelles faibles *e*, *i*, les consonnes latines douces qui forment avec elles une syllabe en les précédant se changent en la gutturale forte aspirée *j* ou en la palatale fricative *y*, quand lesdites voyelles sont suivies d'une autre ; c'est ainsi que de *diurnale m* s'est formé *jornal*, de *hodi e hoy*, de *modiu m moyo*, de *habea m haya*, de *fovea m hoya*, de *exagiu m ensayo*, de *meliorem mejor*, etc. Cet intéressant phénomène a un précédent, expliquant d'une certaine manière l'influence de ces voyelles sur les consonnes douces qui forment syllabe avec elles. Le *Juppiter* latin, par exemple, est dérivé du

sanscrit *dyu-pitr*, père du jour, qui s'est appelé aussi en latin *Diespiter*, et en espagnol *Jupiter*. Le caractère sanscrit équivalent à *ya* n'est autre chose que l'*i* long ou bref devant une voyelle ou une diphthongue; et dans certaines formes du verbe sanscrit, ce n'est autre chose que la réduplication euphonique de l'*i* contenu dans la voyelle sanscrite composée qui égale *a* + *i* suivi d'une autre voyelle ; précédée du signe sanscrit *da*, qui équivaut à notre dentale douce, cette voyelle s'est tranformée, dans *Juppiter* en *j* (*iota*), qui avait la même valeur phonétique que notre *y*, et en *j* dans l'espagnol *Jupiter*.

Le renforcement a produit très peu de transformations dans le mot latin pour le changer en mot espagnol. Hors des cas où une voyelle moins ouverte en latin se transforme en une autre espagnole plus ouverte, comme il arrive par le changement de l'*u* final latin en *o* espagnol ; hors de la transformation de l'*e* tonique latin et suivi de deux consonnes en la diphthongue *ie ;* de l'*o* tonique et suivi de deux consonnes en la diphongue *ue*, il ne se présente, quant aux consonnes, que des cas isolés qui ne constituent pas une règle, tels que le changement de *s* en *z*, dans *zurcir* de *sarcir e* et quelques autres mots déjà mentionnés, ou la transformation de *v* en *f*, comme dans *frasco* de *vasculu m*, ou du *b* en *p*, comme dans *tropa* de *turba m* et quelques autres.

On le voit donc clairement, la force évolutionniste transforme le mot latin en mot espagnol, en obéissant à des lois presque toujours fixes et fondées sur le principe de la facilité et de l'harmonie dans l'émission des sons, ou se conformant au moins à des précédents historiques qui, pour la circonstance, peuvent se considérer comme de

véritables lois. Observons aussi que, dans l'état actuel de notre langue, l'influence conservatrice de l'élément traditionnel latin se montre avec plus de vigueur que l'influence évotionniste et innovatrice, puisqu'on ne peut nier la tendance qui commande aujourd'hui de donner une forme plus latine, et, par conséquent, plus cultivée à des mots dans la dérivation desquels la puissance évolutionniste, qui a fait surgir la langue espagnole de la langue du *Latium,* a laissé plus d'une trace imprimée ; aussi voyons-nous, aujourd'hui, qu'il est préférable de dire et d'écrire *substancia, subscriptor* et *septiembre* que *sustancia, suscritor, setiembre.*

Si nous pouvions entrer dans d'autres détails, nous verrions aussi que, quoique la force évolutionniste ait agi avec une énergie puissante sur d'autres sphères du langage, sans que la force conservatrice de l'élément traditionnel ou savant lui opposât des obstacles sérieux, ce n'est pas parce que cette dernière s'amortissait et encore moins s'annihilait complètement. En effet, sans autre chose que recourir à l'histoire de notre idiome, nous pouvons nous convaincre que, pendant que la force évolutionniste détruisait complètement la flexion nominale latine, en lui donnant, dès les premiers temps, une forme complètement neuve, bien que dérivée d'elle, dans le romance castillan, et faisant apparaître, par l'article, un élément nouveau qui était non seulement inconnu, mais encore dédaigné par la langue classique, la force conservatrice transférait, presque intactes à notre langue, les formes de la flexion verbale latine, et ressuscitait même dans quelques formes castillanes, telles que *sois* de *sodes,* d'autres formes qui, si elles n'ont jamais existé dans la langue

classique, ni peut-être dans la langue vulgaire, ont existé et existent sans aucun doute dans cette logique inflexible que les enfants appliquent dans la formation de leurs vocables. Si la force évolutionniste a changé d'une manière complète et absolue l'essence même de la déclinaison, la force conservatrice infusa dans la conjugaison du verbe espagnol l'essence même de la conjugaison du verbe latin ; elle laissa seulement la force innovatrice exercer son action sur la superficie, ou soit sur l'altération phonétique des formes de flexion, altération qui n'était et ne pouvait être assez puissante pour détruire le caractère essentiellement latin de notre flexion verbale. C'est peut-être dans la prosodie où la puissance évolutionniste exerça son action avec le plus d'empire et même aussi dans l'orthographe, mais sans arriver à effacer complètement, dans l'une et dans l'autre, le caractère latin que la puissance conservatrice y soutenait avec non moins d'énergie, peut-être parce qu'elle exerça tout son pouvoir à contrecarrer le plus possible dans la syntaxe, l'action innovatrice de l'élément populaire.

J.-G. MAGNABAL.

LA LANGUE BASQUE ET LES IDIOMES

DE L'OURAL

Dans un précédent travail, nous nous sommes spécialement occupé des emprunts lexicographiques faits par le basque à différents idiomes de l'Europe et de l'Asie ; le présent mémoire sera spécialement consacré à l'étude des ressemblances grammaticales qui se manifestent entre l'Euskara et différents dialectes des Deux-Mondes. Bon nombre d'entre elles ne semblent pas pouvoir être attribuées au pur hasard, et semblent de nature à nous fournir d'utiles renseignements sur l'ethnographie primitive et les origines mêmes de l'humanité.

ABRÉVIATIONS

Abén.	Abénaki.
Alb.	Schipétar *ou* albanais.
Alg.	Algonkin.
All.	Allemand.
Ang.	Anglais.
Arin.	Arine (dial. Sibérien).
Assan.	Assane (dial. Iénisséien).
Basq.	Basque.
Béarn.	Béarnais.
Beni-Men.	Béni - Menacer (dial. Kabyle).
Bouriet.	Bouriète (dial. Mongol).
Br.	Bas-Breton *ou* Armoricain.
Chald.	Chaldéen.
Chaou.	Chaouïa (dial. Berbèr).
Chin.	Chinois.
Chip.	Chippeway (dial. Algique).
Copt.	Copte.
Cor.	Coréen.

Delaw.	Delaware (dial. Algique).
Dial. mérid.	Dial. méridional.
Djerb.	Dial. de l'île de Djerbi.
Éc.	Gaëlique d'Écosse.
Ég.	Vieil Égyptien.
Esp.	Espagnol.
Esth.	Esthonien.
Fr.	Français.
Figuig.	Figuiguéen (dial. Berber.
Géorg.	Géorgien.
Gh.	Ghat (dial. Berber).
Gr.	Grec.
Hadend.	Hadendoa (dial. Éthiopien).
Hébr.	Hébreu.
Imb.	Imbarz (dial. Iénisséien).
Irl.	Celtique d'Irlande.
Iroq.	Iroquois.
Jap.	Japonais.
Kab.	Kabyle
Khalk.	Khalka (dial. Mongol).
Kalm.	Kalmouk.
Kamsch.	Kamschadaleb.
Karag.	Karagasse (dial. Turk).
Khirg.	Khirgize.
Koïb.	Koïbale (dial. Turk).
Kot.	Kotte (dial. Iénisséien)
Lat.	Latin.
Lap.	Lapon.
Lenap.	Lenapé (dial. Algique).
Lith.	Lithuanien.
Mag.	Magyar *ou* Hongrois.
Mandj.	Tartar Mandjou.
Massach.	Massachusset (dial. Algique).
Mingr.	Mingrélien.
Mohég.	Mohégan (dial. Algique).
Mong.	Mongol.
Mord. / Mordv.	Mordvin, Morduin.
Mot.	Motore (dial. Sibérien).
Moy. Br.	Moyen Breton.
Œd-Ost.	Œd-Ostyak.
Oïg.	Oïgour.
Ost.	Ostyak.
Ost-Ién.	Ostyak-Iénisséien.
Ost.-Sam.	Ostyak-Samoyède.
Pénobs.	Pénobscott (dial. Algique).
Pol.	Polonaïs.
Plur.	Pluriel.
Prov.	Provençal.
Riff.	Rifféen (dial. du Riff nord du Maroc).
Rus.	Russe.
Sam.	Samoyède.
Sam. Ién.	Samoyède de l'Iénisséi.
Sand.	Sandane (dial. Mandjour).
Schell.	Schellouk (dial. Berber du Maroc méridional).
Sing.	Singulier.
Skr.	Sanskrit.
Soyot.	Soyote (dial. Sibérien).
Spéc.	Spécialement.
Suo.	Suomi *ou* Finlandais.
Syout.	Dial. Berber de l'oasis d'Assouan.
Syr.	Syriane *ou* Syriène.
Tamach.	Tamachek *ou* Touareg.
Tasm.	Tasmanien.
Tawg.	Tawgu (dial. Samoyède).

Tchèq.	Tchèque *ou* Bohémien.	V. sl.	Vieux Slave.
Tchér.	Tchérémisse.	Wog.	Wogoule.
Tong.	Tongouse.	Wol.	Wolvèque.
T. Os.	Terk Osmanli.	Yak.	Yakoute (dial. Turk de Sibérie).
T. Tart.	Terk Tartare (de Russie).	Your.	Youreke (dial. Samoyède).
V. Br.	Vieux Breton.	Zénag.	Zénaga.
V. Fr.	Vieux Français.	Zoua.	Zouaoua (dial. Berber d'Algérie).
V. Gal.	Vieux Gallois.		
V. Gaul.	Vieux Gaulois.		
V. h. A.	Vieux haut Allemand.		

Jusqu'à présent nous nous sommes occupé surtout de lexicographie, et avons cherché à établir les emprunts faits par le vocabulaire basque à ceux de diverses langues indo-européennes ou sémitiques. Il nous reste à examiner la question grammaticale et à voir si, sous ce rapport, l'euskara peut être rattaché à d'autres familles linguistiques, ou bien si l'on doit continuer à le considérer comme absolument isolé et indépendant.

Nous avions d'abord pensé reconnaître d'étroites affinités entre le système grammatical de l'euskarien et celui des dialectes ougro-altaïques et, en effet, on ne saurait nier qu'ils n'offrent plus d'un trait de ressemblance quant à l'ensemble de leur physionomie. Toutefois, leurs pronoms qui constituent la partie la plus inaltérable d'un idiome, et le mécanisme de leur conjugaison se ressemblant si peu, que l'on ne saurait songer à les faire dériver d'une souche commune.

Quant aux coïncidences, soit lexicographiques, soit morphologiques, il faut, d'abord, tenir compte que plusieurs d'entre elles sont peut-être purement fortuites ; les autres nous semblent explicables par une double considé-

ration. L'on a tout lieu, d'abord, de penser qu'à une époque fort ancienne, des relations existèrent entre les populations de l'Europe occidentale et orientale. Il y a plus : le mélange de crânes, les uns dolichocéphales, les autres brachycéphales, comme ceux des Esthoniens et des Lapons d'aujourd'hui que l'on a rencontrés dans les couches post-glaciaires de nos régions, semble attester, dès ces temps reculés, un mélange de races venues des points les plus opposés. Peut-être même les ancêtres de la race euskarienne eux-mêmes ont-ils habité la région comprise entre le Caucase et le Volga. Dans un précédent travail, nous nous sommes efforcé de faire ressortir les raisons qui militent en faveur de cette manière de voir (1).

En outre, il faut tenir de ce fait que deux idiomes, quelque différents qu'ils puissent être l'un de l'autre au point de vue de l'origine, offrent toujours une certaine ressemblance dans l'ensemble de leur physionomie, lorsqu'ils sont parvenus à peu près au même point de développement.

Or, précisément l'euskara, tout comme le suomi, le turk, le magyar, appartient incontestablement à la formation dite agglomérante, c'est-à-dire qu'ils distinguent phonétiquement les éléments de signification et de relation, ce que ne font pas les dialectes juxtaposants ou monosyllabiques tels que le chinois ancien, le barman et l'annamite. D'un autre côté, la fusion entre ces mêmes éléments n'est pas complète comme dans les dialectes indo-européens ou sémitiques et, par suite, la distinction entre les

(1) *Ethnographie Euskarienne* (Bulletin de la Société de Géographie, 1889), communication faite dans la séance du 2 mars 1888.

diverses parties des discours y reste imparfaite, ainsi que nous l'allons voir tout à l'heure.

Ajoutons, enfin, que le monosyllabisme, l'agglomération et la flexion, ne constituent que des stages dans le développement du parler humain, et ne peuvent servir de base à une classification méthodique. L'étude comparée des différents idiomes nous le démontre surabondamment. Au sein d'une même souche linguistique, nous rencontrons des dialectes parvenus à des degrés de perfectionnement fort inégaux. Nous nous sommes efforcé d'établir dans de précédents mémoires, d'exposer les motifs qui nous portent à reconnaître un lien de parenté entre les dialectes agglomérants du Caucase (1) et les langues monosyllabiques de l'extrême-Orient. Au sein même de la famille ougro-altaïque, nous constatons l'existence de procédés de flexion comparables à ceux des langues sémitiques, par exemple, en assane, en kotte, en ostyak de l'Iénissei (2). Lorsque, par exemple, l'esthonien, apparenté de si près, cependant, au tchoud et au suomi, dit *sœtama*, « hier » — *sidduma*, « être lié » — *séutud*, « ce qui doit être lié », n'est-on pas obligé de reconnaître chez lui l'emploi de procédés tout à fait analogues à ceux qu'emploie l'arabe pour distinguer l'actif du passif, par exemple dans *katala*, « tuer » et *koutila*, « être tué » — *kataba*, « scripsit » et *koutiba*, « scriptum est » ? Enfin, M. Max Mueller établit fort bien

(1) *Recherches sur les langues Caucaso-Transgangétiques*, p. 373 et suiv. du tome II de la *Revue de Linguistique*. — *A quelle souche se rattachent les langues du Caucase*, page xxij du numéro 28 du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.

(2) *Notice sur l'ouvrage intitulé* Versuch einer Ieniss-Ostyak. Sprachlehre par Castrén. (Journ. asiat , p. 256 du t. XVI, 5e série.)

que le dialecte chinois de Chang-Haï, lequel distingue, au moyen de suffixes spéciaux, le nom du verbe, a dépassé la période de juxtaposition. Il mérite d'être considéré comme agglomérant, pour le moins, au même titre que le malai et les dialectes polynésiens.

Le linguiste qui refuse d'admettre la possibilité d'une communauté d'origine entre deux idiomes par la raison qu'ils n'appartiennent point au même groupe physiologique ne saurait être mieux comparé, à notre avis, qu'au naturaliste faisant de la larve et l'insecte parfait qui en provient deux espèces ou même deux genres différents, et cela à cause de leur degré inégal de développement organique.

D'un autre côté, rien ne serait plus inacceptable que de prétendre déclarer les idiomes sémitiques frères des dialectes indo-européens, par la raison qu'ils l'emportent, en perfection, sur toutes les autres langues connues. A vrai dire, la flexion interne de l'hébreu n'est pas du tout celle du sanscrit ou de nos parlers modernes. M. Brinton a eu grande raison, à notre avis, de faire des dialectes plus ou moins polysynthétiques du Nouveau-Monde un groupe à part, absolument distinct de celui qui comprend les dialectes purement agglutinants de la Haute-Asie. Cela n'empêche pas les uns et les autres d'en être restés à la phase agglomérante. On ne saurait, en définitive, considérer le gorille du Congo et l'orang de la Malaisie comme appartenant à la même espèce, sous prétexte que l'un et l'autre font partie de l'ordre des primates.

Après tout, le système dit par flexion nous paraît être issu de l'agglomération, ce qui ne veut pas dire que tout peuple parlant un dialecte agglutinatif doive en arriver

nécessairement, au bout d'un certain temps, à lui donner un degré de perfection analogue à celui du grec ou de l'arabe. Une pareille transformation constitue le résultat de circonstances spéciales, lesquelles ne sauraient se reproduire ni partout ni toujours.

D'un autre côté, la méthode juxtapositive ne serait, au dire de savants compétents, qu'un perfectionnement du système agglomérant. Ce dernier seul représenterait l'état primitif du parler humain ; sous l'influence du milieu et du génie propre de chaque race, il aurait évolué, soit vers la flexion, soit vers le monosyllabisme. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous n'entreprendrons ici ni de la combattre ni de la défendre ; on ne saurait nier, toutefois, la tendance que, dans certains cas, les dialectes monosyllabiques manifestent à devenir agglutinants.

De ce fait que l'euskara et les dialectes ougro-altaïques appartiennent à un même groupe physiologique, il résulte que, sur beaucoup de points secondaires, ils se rapprochent plus les uns des autres que des dialectes à organisme supérieur. La distinction des parties du discours s'y trouve, par exemple, moins rigoureusement établie qu'en sanscrit, en latin ou dans nos langues modernes. Bornons-nous aux exemples suivants, qui nous ont paru les plus frappants :

1° Le participe et le verbe apparaissent souvent traités comme de simples substantifs. Ils régiront, par exemple, plutôt le génitif que l'accusatif, et exprimeront, au moyen de prépositions ou plutôt de postpositions, les rapports qui, dans nos langues, exigeraient l'emploi de la conjonction. Le basque dit, par exemple : *Amáren Laguntzeko*, littéralement « *pro videre matris* », au lieu de « afin de

voir ma mère » ; — *Ene yitalano*, « au venir de moi », pour « jusqu'à ce que je vienne ». De même, nous avons en mag. *fa vago*, littéralement « *præcidens arborum* », pour « tailleur d'arbres » ; — en tcherem., *karamcha godam*, « tandis que je mange », littéralement « avec le manger de moi », etc., etc.

2° Le substantif muni d'une flexion casuelle est volontiers considéré comme un nouveau radical pouvant lui-même se décliner et donner naissance à des dérivés. Ainsi le Lapon formera de *Ablek*, « gain », le caritif *abletis*, « *sine quaestu* », qui se prend comme adjectif dans le sens de « paresseux, désœuvré », d'où le superlatif *abletisumus*, « *pigerrimus* », et le substantif *abletiswuot*, « *pigritia* ». Nous trouvons en suomi *Lehmae*, « vache », d'où la caritif *Lehmaettae*, « *sine vacca*, *pauper* », et le dérivé *Lehmaettaemyys*, « état de celui qui ne possède pas de vache », et, par extension, « indigence, pauvreté ». C'est un peu comme si, en latin, on faisait du composé *vobiscum* un nom neutre, susceptible de se décliner sur le modèle de *templum*.

Le Basque fait usage de ce même procédé. *Lurpe*, par exemple, y signifiera à la fois « sous terre » et « fosse, souterrain ». D'un autre côté, il le pousse à l'extrême puisqu'il lui suffit d'ajouter l'article *a* final à un nom déjà muni d'une désinence de cas pour en faire un nouveau substantif. Ledit substantif se pourra décliner à nouveau, prendre l'article final, et ainsi de suite, tant qu'on le voudra. Un pareil procédé semble, en matière philologique, ce que la vis sans fin est en matière d'instruments mécaniques ; éclaircissons ceci au moyen d'un exemple. L'Euskar dira : *errege*, « roi » ; — *erregea*, « le roi » ; —

erregearen, « du roi » ; — *erregearena*, « celui du roi » ; — *erregearenaren*, « de celui du roi » ; — *erregearenarena*, « celui de celui du roi », etc., etc.

On pourrait, au besoin, remplir une page entière d'un seul mot.

3° Le nom reçoit régulièrement des désinences ou suffixes, lesquels, dans nos langues, ne pourraient guère se joindre qu'à l'adjectif ou au verbe. Tantôt nous le verrons prendre la finale de l'infinitif, tantôt recevoir la marque du futur ou celle du comparatif. Ainsi l'Euskara dit aussi bien *Sagartzea*, « pommier », de *Sagarra*, « pomme », que *Laguntzea*, « accompagner », de *Laguna*, « ami, compagnon » ; — *Idizkoa*, « veau élevé pour devenir bœuf », littéralement « bœuf futur », que *Yango dot*, « je le mangerai », futur de *Yaten dot*, « je le mange », *go* ou *ko* constituant la marque propre du temps à venir. Il fera couramment usage de locutions dans le goût de la suivante : *Bide hau bidengo da*, « ce chemin est meilleur », littéralement « plus chemin ». Rapprochez de ces tournures basques la phrase suomi *Haen assua rannempana*, « il demeure plus près de la rive », ce que nous pourrions traduire par le latin barbare « *ille habitat ad ripiorem* », le mandjour, *Nialmai pantchiré poutchéripé ouo tokopoupahi*, « qui a fixé la vie et la mort de l'homme ? » littéralement « le devoir vivre et le devoir mourir », etc.

4° Certains modes verbaux se trouvent rendus au moyen de flexions casuelles ; exemple : en basque, *nizala*, « tandis que je suis », de *niz*, « *sum, ego sum* », et de la finale allative *ala*, « *ad, versus* ». Le Suomi dira, par un procédé analogue, *ollemassani*, « tant que je suis », littéralement « avec l'être mien ».

5° Par suite du peu de cohésion entre le radical et la désinence et du peu d'action qu'ils exercent l'un sur l'autre, les modifications éprouvées par les deux éléments restent infiniment moins considérables qu'elles ne le seraient, par exemple, en sanscrit ou en arabe. Les dialectes agglomérants ne possèdent guère qu'un seul paradigme de déclinaison et de conjugaison, et l'on y chercherait vainement quelque chose d'analogue à ce que nous remarquons, par exemple, en grec, dans le traitement de πολις et d'ἡμερα. Pour éviter l'extrême monotonie qui résulterait de la répétition prolongée des mêmes finales, on a eu recours à ce que l'on appelle la suppression des désinences ; c'est-à-dire que, si plusieurs mots ayant la même finale dépendent les uns des autres, cette dernière ne sera exprimée qu'une seule fois. Éclaircissons ceci au moyen d'un exemple. Le Syr. dira : *Burvistalom Jesus-Christolen, jen piloen,* « Évangile de Jésus-Christ, fils de Dieu », au lieu de *Jenloen piloen*, etc. De même, en mag., nous aurons *Varosok nak*, « aux grandes cités », pour *Varosnak oknak*, etc.

Le Turk, de son côté, emploie régulièrement des formes telles que les suivantes : *Beiaz chitanlar*, « les noirs démons », pour *beiazlar chitanlar*. C'est surtout dans la formation des voix verbales que ce dernier idiome a recours à cette méthode d'élimination. Nous y rencontrons, par exemple, à côté de *sevmeq*, « aimer », des voix factitive et potentielle, telles que *sevdyrmeq*, « faire aimer » ; *sevemeq*, « pouvoir aimer », au lieu de *sevmeq dyrmeq*, *sevmeq emeq*. On peut obtenir, au moyen de ces espèces d'infixes, des voix surcomposées, telles que *sevdiremeq*, « pouvoir faire aimer ».

L'Euskara a recours, lui aussi, à ce double mode d'élimi-

nation. Par exemple, le membre de phrase *gizon*, *Emazte, haur guziak*, « tous les hommes, femmes, enfants », y sera évidemment considéré comme plus élégant que *gizonak*, *emazteak, haurrak*, etc. Tandis que la tournure *Zamari handi burua*, « la tête du grand cheval », y devra passer pour parfaitement correcte, les expressions *Zamaraiarena handiarena burua* ne seraient pas regardées comme tolérables. Au reste, l'on sait qu'en espagnol, lorsque plusieurs adverbes font partie d'un même membre de phrase, le dernier seul conserve la désinence adverbiale. Il faudra dire, par exemple, *valoroso y gallardamente*, au lieu de *valorosamente y gallardamente ;* peut-être devons-nous constater ici une preuve de l'influence exercée soit par l'ancien ibère, soit par le basque moderne sur le castillan.

6° *De l'encapsulation.* — Un procédé qui, à beaucoup d'égards, rappelle le précédent, et dont l'adoption semble due à la même cause, c'est celui de l'encapsulation. Il consiste dans la faculté qu'a le mot de se séparer en deux et d'intercaler un terme nouveau entre la partie radicale et sa désinence. Nous en trouvons de nombreux exemples dans plusieurs dialectes ougro-altaïques, spécialement les dialectes turks, aussi bien qu'en basque. L'osmanli, par exemple, de *sevmeq*, formera *sevmemeq* « ne pas aimer » ; *sevischmeq*, « s'aimer réciproquement »; *sevischmemeq*, « ne pas s'aimer réciproquement ». Il obtiendra même, en combinant l'élimination des désinences avec l'encapsulation, des composés et surcomposés, tels que *sevdyrmemeq*, « ne pas forcer à aimer » ; *sevememeq*, « ne pas pouvoir aimer » ; *sevdyrememeq*, « ne pas pouvoir forcer à aimer » ; *sevischdyrememeq*, « ne pas forcer à s'aimer réciproquement ».

Le basque, lui, a recours à l'encapsulation, spécialement dans deux cas : d'abord, pour former des voix verbales, et, en cela, il se rapproche, bien que d'assez loin encore, du génie des dialectes turks. Dans ce cas, une expression étrangère, substantive ou adverbiale, se trouve insérée entre la forme verbale ou participe et son auxiliaire. Ainsi, de *yaten dut,* « je mange, je le mange », on obtient *yaten aldut*, « je puis manger, le manger », litt. « j'ai pouvoir de manger » ; de *yar dut*, « je m'asseois », nous aurons *yur erazi dut*, « je fais asseoir » ; de *bero dut*, « j'ai chaud » ; *bero erazi dut,* « je fais chauffer ». De même *deitu dut*, « il est appelé », nous donnera *deitu oiha dut,* « il a l'habitude d'être appelé ». On formera même, par cette méthode, des surcomposés, tels que *yaten ohial dut,* « j'ai l'habitude de pouvoir manger ». D'un autre côté, l'euskara intercale assez souvent le pronom, dépouillé de ses signes de cas, entre le radical de l'auxiliaire et sa désinence. Donnons, par exemple, comme exemple, la forme *zitzaïdan*, « j'étais à toi, tu m'avais », qui est incontestablement pour *zitan zuri*. Sur ce dernier point, l'euskara nous rappellerait sensiblement certains dialectes du Nouveau-Monde. C'est ce que nous nous efforcerons de démontrer tout à l'heure. Ajoutons que les procédés dont nous venons de parler semblent forcés dans tout dialecte agglomérant parvenu à un certain point de développement. Certains modes de formation des mots en vigueur au sein des dialectes indo-européens nous rappelleraient même quelque peu l'encapsulation du turk, du basque et des langues américaines. Sans citer le vers d'Ennius :

Deficiente pecu, deficit omne-nia,

qui, sans doute, ne constitue qu'une fantaisie de poète, nous pourrions rappeler certains composés de l'allemand ou même du latin archaïque, tels que *auf zugehen ; in vos ploro*, pour *imploro vos*, etc.

Les coïncidences que nous venons de signaler entre le basque et les dialectes ougro-altaïques tiennent sans doute à la ressemblance de ce que nous pourrions appeler leur génie propre. D'autres, telles que les suivantes, mériteraient plutôt peut-être d'être considérées comme fortuites ; nous n'en croyons pas moins utile de les signaler :

1° *L'absence de doubles consonnes initiales.* Ainsi, le basque a le plus souvent intercalé une voyelle euphonique entre les deux consonnes qui commençaient un mot emprunté par lui au latin ou aux dialectes romans ; par ex.: *fricare* y est devenu *phereka-christianus*, s'est transformé en *giristinnoa*. Sans doute, cette règle n'est plus observée dans le basque moderne, mais c'est une preuve de l'influence désorganisatrice exercée sur lui par les dialectes du voisinage, et l'on peut regarder comme anciennement introduit dans la langue tout mot où la phonétique indigène se trouve respectée. Le magyare emploie volontiers le même procédé d'intercalation et forme, par exemple, le terme slave *kral*, « roi », en *király*. Aujourd'hui encore, la plupart des dialectes du groupe ougro-finnois proprement dit se montrent rebelles à l'emploi d'une double consonne au commencement d'un mot.

Il ne semble pas, toutefois, que cette particularité ait beaucoup d'importance ; au point de vue linguistique, elle se retrouve dans une foule d'idiomes, tels que le chinois,

l'aïno, le tamoul, les dialectes de la Polynésie, qui, sans doute, n'ont rien à démêler entre eux, pas plus qu'avec le basque ou le lapon.

2° *L'emploi de l'article a final.* En basque, il est général, ou plutôt il n'existe pas d'autre manière d'exprimer l'article ; exemples : *gizon*, « homme », et *gizona*, « l'homme » ; *mendi*, « montagne », et *mendia*, « la montagne ». Le syrième fait également usage de la même finale comme déterminative, mais seulement pour le participe passif, qu'il transforme ainsi en une sorte de substantif ; exemple: *myrdiaem loas*, « rapiendus est », et *myrdiaema loos*, « ille qui rapiendus est ». Ce n'est pas qu'en euskara l'article ne se puisse employer également avec le participe passif, nous avons vu qu'il peut s'accoler à toute espèce de mots; exemples : *artu da*, « il est pris », et *artua da*, « c'est lui qui est pris ». On ne saurait évidemment songer à un emprunt fait par l'euskara aux dialectes orientaux, car l'article constitue la partie du discours qui se développe le plus tardivement, et son emploi en euskara ne remonte pas, sans doute, à une bien haute antiquité.

3° *Les pluriels en ak.* Nous les retrouvons en basque; exemples : *gizona*, « l'homme », et *gizonak*, « les hommes » ; *arbole*, « arbre », et *arboleak*, « les arbres ». En magyare, exemples : *atyák*, « patres », et *atya*, « pater ». On pourrait en rapprocher les pluriels en *h* du lapon-suédois ; exemples : *attje*, « pater », et *attjeh*, « patres ». Il convient de faire observer que dans les autres dialectes du groupe tschoudique, c'est le *t* final ou le *i* devant une consonne qui indique la pluralité ; exemples : en suo, *koira*, « canis », et *koirat*, « canes »;

karhussa, « in urso », et *karhuissa*, « in ursis ». Le *k* final du magyar comme le *h* du lapon sont regardés, par des finnologues compétents, comme une ancienne marque de duel, laquelle, par la suite des temps, se sera trouvée affectée à rendre l'idée de pluriel. Il constituerait une abréviation du nombre « deux », qui, en effet, se dit *kaksi*, en suo; *kwekt*, en mordv. ; *kyk*, en wot. Peut-être conviendrait-il de rapprocher les formes *kidde*, « deux » de l'ouriangkhaï, le *kaas*, *kassa*, *kascha* du kamchad. Rien d'étonnant si l'on constate, en lapon d'une part et de l'autre en magyar, la présence d'une forme étrangère aux autres dialectes de la famille. On ne doit point oublier que les ancêtres des Lapons et ceux des Hongrois semblent, en des temps fort reculés, avoir vécu côte à côte dans les plaines de la Sibérie occidentale, et l'on a pu constater que leurs idiomes se sont fait plus d'un emprunt. Rien, en tout cas, ne nous autorise à faire dériver la finale pluriale *ak* du basque d'un ancien duel, et, par suite, sa ressemblance avec la désinence correspondante du magyar mérite d'être considérée comme un cas purement fortuit.

4° *L'existence de deux types de déclinaison, l'un défini, l'autre indéfini.* Nous avons vu qu'ils se distinguent, en euskara, par l'emploi ou le rejet de l'*a* final. Seul, parmi les dialectes ougro-finnois, le morduin possède un paradigme de déclinaison infinie, caractérisée par l'emploi de l'article final *s*. Il va sans dire que cette désinence fait la déclinaison définie ; exemples : *loman*, « homme », et *lomans*, « l'homme ». La désinence morduine, on le voit, n'offre aucune analogie avec la finale correspondante du basque ; du reste, leur emploi ne remonte sans doute pas bien haut dans les deux idiomes en question.

5° *L'adjonction du pronom régime au verbe.* Ce procédé est aujourd'hui en vigueur, d'une façon plus ou moins complète, au sein de deux idiomes de la famille ougro-finnoise. Le magyare, par exemple, obtient une sorte de conjugaison intensive en ajoutant au verbe la finale de la troisième personne. Il dira, par exemple : *latók erdœt,* « je vois une forêt », et *látom* ou *latlak ez erdœt*, « je la vois, la forêt » ; *ir a lévelet*, « il écrit la lettre », mais *irja a lévelet*, « il l'écrit, la lettre ». Quant au morduin, il se montre bien plus riche de formes, puisqu'il peut joindre aux verbes les pronoms régimes des différents nombres et personnes ; exemples : *nejsamisk,* « vous me verrez » ; *kadymem,* « il m'a abandonné » ; *sajsynze*, « il les prendra ». Le basque fait exactement de même, ou, pour être plus exact, donne beaucoup plus d'extension encore à ce mode d'agglutination, puisqu'il attache à la racine, non seulement le régime direct, mais encore le régime indirect ou réfléchi ; exemples : *zaten dizut*, « je te le mange, je le mange pour toi » ; *zaten águ*, « je te mange toi-même » ; *natorkiolá*, « que je lui vienne, que je vienne pour lui ». Nous verrons plus loin qu'en basque le verbe transitif ne saurait être séparé d'un pronom régime. Rien, du reste, ne nous permet de supposer cet emploi du pronom régime primitif dans les dialectes de l'Europe orientale, tandis qu'on a les meilleures raisons du monde de le juger aussi ancien en basque que la langue elle-même.

6° *La conjugaison auxiliaire-participielle.* La conjugaison, *dite* régulière, se fait, en euskara, au moyen de participes joints soit à l'auxiliaire *izan*, « rêver », soit à *ukhan*, « avoir » ; exemples : *yaten dot*, « je le mange »,

litt. *manducans habeo*, ou plus litt. encore « in- -manducare est-hoc-mihi » ; *ethorten naiz*, « je viens », litt. « veniens sum, in- -venire sum ». De même, le lapon dira : *mon leb orromen*, « je suis », litt. « ego sum existens »; *leb yakkeminen,* « je crois », litt. « sum credens ». Mais il s'en faut bien que l'usage de ce procédé se trouve borné à une ou deux familles linguistiques ; ne le rencontre-t-on pas en vigueur même dans certains dialectes indo-européens ? Est-ce que l'Anglais ne dira pas très correctement *I am going*, « je suis allant, en train d'aller », pour « je vais » ? On pourrait même soutenir, à la rigueur, qu'il donne naissance, dans ce dernier idiome, à une nouvelle voix verbale.

7° *L'emploi de la postposition.* — En euskara, comme en suomi, et dans tous les dialectes composés, celle-ci remplace la préposition des langues indo-européenne et sémitique. Exemples : en magyare, *varos,* « ville », et *varosnak*, « à la ville ». En basque, *gizona*, « homo », et *gizona-bague* « sine homine ». L'esthonien fait, parfois, dit-on, usage de la préposition, mais ne serait-ce pas un résultat de l'influence sur lui exercée par les idiomes slaves ou germaniques ? Ajoutons que l'usage de la postposition se retrouve dans un grand nombre d'idiomes absolument différents les uns des autres, tels que le tibétain et le mexicain, le falacha d'Éthiopie, certains dialectes du Caucase, etc.

Mais, nous l'avons déjà dit, l'euskara offre, avec les dialectes finnois, certaines affinités d'une nature plus spéciale, et peut-être y pourrions-nous voir, à l'exemple de différents linguistes, la preuve d'un emprunt fait par la vieille race ibérienne aux populations d'origine orientale.

On s'est déjà plu, par exemple, à faire ressortir le caractère, pour ainsi dire ouralien, de la déclinaison euskarienne ; les signes de cas ou postpositions (qui se confondent fort les uns avec les autres) ne sont jamais attachées que d'une façon assez lâche à la racine substantive. De part et d'autre, le cas dit *accusatif* fait défaut. Le basque, par exemple, emploie la même forme dans *gizona nator*, « homo venit », et *ikhusten dut gizona*, « video hominem ». Le suomi, lui, remplace ledit accusatif par le partitif ou même par le génitif, lorsque l'objet entier est considéré comme dépendant du verbe ; il dira, par exemple : *minae lyoen koira*, « je frappe le chien », litt. « je frappe *du* chien ».

H. DE CHARENCEY.

(*A suivre.*)

GLOSSAR

zu

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite.*)

---

oray, (*orai*), A 3. B 3. C 1. 4. D 3. 5. E 5. 5. 5. 5. 6. 6. 7. 7. 7. 8. 8. F 1. 1. 2. 3. 5. 5. 5. 7. 7. G 1. 1. 2. 3. 3. 4. 5. 5. 5. 5 5. 5. 6. 6. 6 : jetzt, nun, gegenwärtig, zur Stunde.

ordayna, (*ordaina*), E 8 : das Gegenstück, das Gleiche, der Ersatz, franz. « le pendant, la compensation ». Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. von *ordayn :* gleich, Stellvertreter, an Stelle..., Lohn.

ordenatu, B 3. : geordnet, bestimmt, befohlen, in's Reine gebracht ; Partic. perf.-Infinit. *ordenace :* ordnen, verordnen.

ordenatuya, (*ordenatuia*), C 5 : der, die, das Verordnete, Vorgeschriebene, Bestimmte ; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ordenatu*, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

(ordi), (E 2.) : trunken (gemacht).

ordia, A 6 : die Gebühr, das Gebührende, der Gegenwerth ; Nomin. pass. (Accusat.) sing. d. b. D. von *orde :* Stellvertreter, Vergütung, Aequivalent.

ordidiro, E 2 : sie kann ihn, trunken machen ; von *ordi* un *diro*. S. b.

ordu, B 3. 8. C 1. 1. 1. 1. 3. 5. 7. 7. 7. D 7. E 5. 6. F 4. 5 : Augenblick, Moment, Zeitpunct, (hohe) Zeit ; *ordu hartan :* in jenem Moment, alsdann.

orduco, (*orduko*), B 2. damalig, damals ; Genit. adj. von *ordu*. S. d.

orduya, (*orduia*), A 6. 7. D 3. der Zeitpunct, die Stunde; Nomin. pass. (Accus.) sing. d. b. D. von *ordu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. (A 7.) : hier scheint *orduya* für den Locativ *orduyan* zu stehen. S. d.

orduyan, (*orduian*), A 6. 7. 7. 8. B 2. 2. 3. 3. 3. 3. 3. 6. 8. 8. C 3. 8. D 3. 3. E 1. 2. F 5. in dem Moment, zu der Stunde, alsdann, dann, damals. Locat. sing. d. b. D. von *ordu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

orduyetan, (*orduietan*), C 6 in den Augenblicken; Locat. plur. d. b. D. von *ordu* (s. d.), mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

oren, B 3. 4. C 4. 5. 7. Stunde.

orhiceco, (*orhizeko*), F 3, 4. um eingedenk zu sein; Supinum von *orhitu*. S. d.

orhicen, (*orhizen*), E 4. eingedenk seiend; Partic. praes. von *orhitu*. S. d.

orhit, A 6. 6. 6. 7. B 1. 2. 2. 3. 6. C 1. 3. 7. E 1. 3. 4. G 3. 3. Begriff des Eingedenksein's; Radical von *orhitu*. S. d. Regiert den Instrumentalis; hier verkürzt wegen des Imperativ's.

orhitcia, (*orhizia*), B 6. das Andenken, das Gedenken, die Erinnerung; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *orhitce, orhice*. S. *orhitu*.

orhitu, A 5. G 2. erinnert sein; Partic. perf. Infinit *orhice :* eingedenk sein, sich erinnern.

orhituqui, (*orhituki*), A 5. 7. B 1. eingedenk, erinnert; Adverbium von *orhitu*. S. d.

(ori), (D 2.) gelb, bleich; s. auch *hori*.

ori, (A 8.) E 2. F 5. dieser, diese, dieses; an Substantive angefügt, bedeutet es zuweilen « gerade der, dieser selbst ». z. B. *berori :* jener selbst, er selbst; *hoben vste duyenori :* gerade der, welchen man (für den best(en) hält. (F 5. 1. 4) scheint *ori* ein Druckfehler zu sein und für *ari, hari :* Begriff der Thätigkeit, zu stehen.

orienten, C 4. im Osten, im Orient; Unregelmässiger Locat. sing. d. b. D. von *orient :* Osten.

oro, A 7. 7. 8. B 1. 2. 3. 5. 5. 6. 6. 7. 7. 8. C 1. 1. 1. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 2. 3. 3. 4. 4. 4. 5. 8. D 1. 1. 1. 3. 3. 4. 5. 5. 6. 6.

7. 7. 7. 7. 8. E 4 F 2. 7. G 1. 1. 2. 2. 2. 6. 6. 6 6. jeder, ganz, all, gesammt, total; *oro bat:* all eins, einerlei, ohne Unterschied, gleichgültig.

(orobat), all eins, einerlei, ohne Unterschied, gleichgültig; von *oro* und *bat*. S. b.

oroc, (*orok*), A 3. 3. 3. 5. 8. B 3. 3. 4. 7. 7. 8. C 1. 2. 6. D 1. 1. 4. 4. 5. 6. G 5. 5. 5. 6. 6. all, ganz, jeder, total, insgesammt; Nomin. act. d. unb. D. von *oro*. (C 6.) *oroc gracia:* poetische Licenz, da das letztere Wort das Zeichen des Plural's haben müsste, es aber in Gegenwart von *oro* nicht annehmen kann, während *oroc* hie und da den Werth eines Plural's zu haben scheint. (G 5. 2[1].) *berceac oroc içan dira:* die Andern, all, sind gewesen; *oroc* ist hier eine ungewöhnliche Form, da es kein activer Nominativ sein kann und da *oro* keinen Plural besitzt; Vielleicht ein Druckfehler (für *oro*)-(G 5. 26.) *buscoac oroc preciatzē* (Hilfszwt. *ditu* ausgelassen). Jedermann schätzt die Basken hoch. Hier ist *oroc* Nomin. act. d. unb. D. von *oro*. S. d.

orogatic, (*oro gatik*), C 3. D 5. allem zu liebe, jedem zu liebe, dem ganzen zu liebe, für Alle(s); von *oro* und *gatic*. S. b.

ororen, B 1. 2. 2. 5. 6. 8. 8. 8. C 5. 6. D 3. 4. 5. 5. G 5. (des, der, des) ganzen, allen, alles, plur. « aller »; Genit possess. von *oro*. S. d.

ororençat, (*ororenzat*), D 2. für alle; Destinativ von *oro* (s. d.) in Verbindung mit dem Genit. possess.

orori, D 2. G 3. allem. jedem; Dativ von *oro*. S. d.

orotaco, (*orotako*), G 6. von allem; Genit. adj. von *oro* (s. d.); *orotaco lehena:* der allererste.

orotan, C 5. 6. 7. D 5. F 6. G 4. 5. 6. in allem, in allen, in ganzen; Locativ von *oro*. S. d. *Herri orotan:* in der ganzen Gegend.

orotara, B 2. D 1. nach überall hin; Directiv. von *oro*. S. d.

orotaric, (*orotarik*), B 2. 8. von überall, vom ganzen; Ablat. von *oro*. S. d.

oroz, A 5. 7. 8. 8. B 1. 3. 3. 5. 6. C 5. 5. 7. D 1. 4. 7. 7. 8. F 2. 6. 8. 8. mit jedem, mit allem, unter allem, über alles; Instrum. von *oro*. S. d. *-Egun oroz:* mit jedem Tag, jeden Tag, alltäglich.

(orrec), (*orrek*), D 8. F 5. dieser; Nomin. act. von *ori, hori*. S. d.

ossagarri, A 3. C 6. Gesundheit.

osso, A 7. B 3. E 3. ganz, heil, gesund, wohlauf, voll(kräftig) unversehrt, vollständig.

ossoan, D 7. in dem gesunden Zustande; Locat. sing. d. b. D. von *osso*. S. d.

ossoduçu, (*osso duzu*), F 1. Ihr (sing.) habt sie (sing.) ganz unversehrt; von *osso* und *duçu*. S. b.

ossoric, (*ossorik*), G 4. gesund, ganz, heil; Partitiv von *osso*. S. d.

ostatuya, (*ostatuia*), C 7. die Herberge; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ostatu:* Herberge, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

(othe), (*ote*), (C 8.) etwa? Ausdruck des Zweifels, bei Fragen, welche eine verneinende Antwort voraussetzen.

othedate, (*ote date*), C 8. kann es etwa sein, wird es etwa sein, wird es etwa geben? wird es überhaupt geben? von *othe* und *date*. S. b.

othoy, (*otoi*), A 5. 6. 7. 7. 7. 8. 8. 8. B 3. 3. 3. 4. 5. 5. 7. C 1. 1. 4. 5. 5. 5. 5. 6. 6. 7. 7. 7. 8. 8. D 2. 2. 5. 5. 6. E 7. 8. F 1. 2. 2. 2. 3. 4. 5. 5. 6. 6. 6. 8. G 1. 1. 4. 4. Begriff des Bittens, Betens; auch im Sinne von « ich bitte », als Imperativ « bitte (du) », doch meist in Begleitung eines Hilfszeitworts; gnädig(st), in Gnaden; Bitte, Gebet.

othoyc, (*otoik*), C 1. Bitte(n), Gebet(e); Nomin. act. (plur.[?]) d. unb. D. von *othoy*. S. d. (Ob Partitiv?).

(othoyce), (*otoize*), (F 6.) bitten; Infinit. von *othoy*. S. d.

(othoycebat), (*otoize bat*), (F 6.) ein Bitten, ein Gebet; von *othoyce* und *bat*. S. b.

(othoycen), (*otoizen*), (F 3. 4.) im Bitten, im Beten; bittend, betend; Partic. præs. von *othoy*. S. d.

othoycera, (*otoizera*), C 5. zu(m) Beten (hin); Directiv sing. d. b. D. des Infinit. *othoyce*. S. d.

othoyegatic, (*otoiegatik*), D 5. den Bitten zu liebe, der Bitten,

... Gebete wegen; von *othoye(n)* : Genit. possess. plur. d. b. D. von *othoy* (s. d.) und *gatic*. S. d.

(othoy eguin), (*otoi egin*) (A 7.) bitten, beten; Vgl. französ. « faire une prière ». Von *othoy* und *eguin*. S. b.

othoyz, (*otoiz*), A 4. beten, bitten; Infinit. *othoyce* von *othoy* (s. d) dessen Schluss-*e* vor dem Anfangsbuchstaben *e*- des nachfolgenden Wortes *eguitera* ausgefallen ist. Könnte auch der Instrum. d. unb. D. von *othoy* sein, doch ist Letzteres nicht wahrscheinlich.

oxoa, (*otsoa, otchoa*), B 1. der Wolf.

oyhanetan, (*oihanetan*), D 2. in den Wäldern; Locat. plur. d. b. D. von *oyhan* : Wald.

P

paciença, (*pazienz(i)a*), G 1. (die) Geduld.

paciencia, (*pazienzia*), G 3. die Geduld.

pacienter, (*pazienter*), G. 3. den Geduldigen; Dativ plur d. b. D. von *pacient* : geduldig.

pacientqui, (*pazientki*), G 2. geduldig; Adverbium von *pacient*. S. d.

pagatu, A 5. bezahlt, gezahlt; Partic. perf. Infinit. *paguce* : zahlen.

paguya, (*pagvia*), C 3. die Zahlung, der Lohn, die Vergütung, die Vergeltung; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *pagu* : Zahlung, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

paneynde, (*paneinde*), E 4. ich könnte wirklich; von *bai* und *neinde* (*neinte*). S. d. auch *naynde*. Aus *b* wurde *p* wegen des vorausgehenden *ez*.

parabiçuya, (*parabizuia*), A 4. B 1. C 7. das Paradies; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *parabiçu* : Paradies, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

parabiçuyan, (*parabizuian*), D 7. im Paradies; Locat. sing. d. b. D. von *parabiçu*. S. *parabiçuya*. Dieser Locativ steht wohl für den Directiv *parabiçura*. (Ich möchte nicht in's P...)

pare, C 6. (G 5) gleich, paar, Paar; *eceyn pare gabia:* ohne Gleichen.

pareric, (*parerik*), E 4. G 5. gleich, gleichend, gleichkommend; Partitiv von *pare*. S. d.

paria, F 6. das gleiche; *vere paria:* ihresgleichen; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *pare*. S. d.

parleriac, (*parleriak*), C 1. die Rede, die Sprachgewandtheit, das Gerede; Nomin. act. sing. d. b. D. von *parleria* (?).

(partayde), (*partaide*), (E 5.) Theilnehmer, Teilhaber. Dies scheint der Sinn zu sein; in Wörterbüchern war das Wort nicht zu finden. Ob wohl *partayden?* Archu, in der 1847er Ausgabe, trennt, *partayde niz*.

partaydeniz, (*partaide niz*), E 5. ich bin Theilnehmer, ich betheilige mich, ich nehme Antheil. S. *partayde*.

parte, B 8. Theil, Antheil, (Welt)theil, Richtung, Gegend.

parti, E 4. Begriff des Theilens, Trennens; Radical von *partitu* (s. d); hier verkürzt wegen des Potent. *albanenguidio:* Theil, Antheil.

partia, C 4. die Partei, der Theil, das Theil; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *parte*.

particeco, (*partizeko*), C 7. F 2. 3. um abzureisen, um fort zugehen; Supinum von *partitu*. S. d.

particen, (*partizen*), A 8. im vertheilen, vertheilend; partic. præs. von *partitu*. S. d.

particia, E 4. F 2. die Trennung, die Theilung, das Abgehen, das Scheiden. Nomin. pass. sing. d. b. D. des Infinit. *partice*. S. *partitu*.

partiguitecen, (*parti gitezen*), F 2. lasset uns scheiden! von *parti* und *guitecen*. S. d.

partitu, D 1. E 2. vertheilt, getheilt, getrennt, geschieden; Partic. perf. Infinit. *partice:* trennen, scheinen, abgehen, theilen.

partizia, E 4. die Trennung, das Abgehen; für *particia*. S. d.

passione, B 1. C 3. Leidensgeschite, Passion.

paussu, B 8. Pause, Ruhe, Unterbrechung, Aufhören.

pausu, B 4. 7. Pause, Ruhe, Unterbrechung, Aufhören; *pausu gabe:* ohne Unterlass, ohne Aufhören.

pausugabia, G 3. das Ununterbrochene, Unaufhörliche, Unausgesetzte; von *pausu* und *gabia*. S. b.

(pausuric), (*pausurik*), (F 1.) Ruhe, Pause; Partitiv von *pausu*. S. d.

pausuya, (*pausuia*), F 1. die Pause, die Unterbrechung; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *pausu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

(pe), (D 1. 2. 8) Begriff des Untenseins des Unterliegens.

peco, (*peko*), D 1. unter; Genit. adj. von *pe*: Begriff des Darunterbefindlichsein's.

pena, A 5. B 1. 2. 4. 4. 7. C 8. D 3. E 4. 6. F 1. 2. 2. 6. 7. G 2. 2. 2. 3. 3. 3. 3. 4. (die) Pein, Qual, (das) Leid, Strafe, Leidwesen, Ungemach, Mühe, Sorge, Schmerz, Züchtigung, Kummer, Bekümmerniss, Beschwerde, Leiden, Mühseligkeit, Unruhe, Mühsal, Marter, Folter. Nomin. pass. d. unb. und sing. d. b. D.-Begriff des Strafens, Peinigenss; Radical von *penatu*. S. d.-G 2. 7. verkürzt wegen des Subjunct. *nadin*.

penac, (*penak*), E 4. F 1. G 2. 3. die Pein, die Qual, etc.; Nomin. act. sing. d. b. und unb. D. von *pena* (s. d.); oder Nomin. pass. plur. d. b. D. von *pena* (s. d.) : die Qualen, die Strafen.

penaçeco, (*penazeko*), C 8. um zu peinigen; Supinum von *penatu*. S. d.

penaceco, (*penazeko*), E 3. 4. 5. um zu quälen; Supinum von *penatu*. S. d.

penacen, (*penazen*), E 3. 3. 4. peinigend; Partic. praes. von *penatu*. S. d.

penacera, (*penazera*), G 2. zum Züchtigen hin; Directiv sing. d. b. D von *penace*, Infinit von *penatu*. S. d.

penadicit (*pena dizit*), E 7. ich habe Kummer; von *pena* und *dicit*. S. b.

penatan, F 1. in Kummer; Locat. d. unb. D. von *pena*. S. d.

penatu, E 2. gepeinigt, gequält, bekümmert; Partic. perf.-Infinit. *penace* : peinigen, verletzen.

penaz, E 5. mit (der) Qual, durch (den) Kummer, mit (der) Sorge; Instrum. sing. d. b. und unb. D. von *pena*. S. d.

penec, (*penek*), E 7. die Qualen, die Strafen; Nomin act. plur. d. b D. von *pena*. S. d.

penegatic, (*penegatik*), F 7. trotz der Leiden; von *pene(n)*: Genit. possess. plur. d. b. D. von *pena* (s. d.) und *gatic*. S. d.

penen, E 3. der Leiden, der Qualen, der Strafen; Genit. possess. plur. d. b. D. von *pena*. S. d.

penitencia, (*penitenzia*), B 3. 4. 5. 5. C 1. 7. die Busse, die Strafe (B 5). als Strafe, zur Strafe.

pensa, A 6. 6. 6. 6. B 3. 4. 7. 7. F 1. G 3. Begriff des Denkens, des Gedankens, des Ueberlegens; Radical von *pensatu* (s. d.); verkürzt wegen der Imperative *eçac, ezac, vadeçaçu* (*veça*); (B 3. 7. 7.) ist das Hilfszeitwort des Imperativs weggelassen.

(pensa eçac), (*pensa ezak*), (A 6.). bedenke! Imperativ. S. *pensa* und *eçac*.

pensatu, A (5.) 5. B 1. D 6. bedacht, überlegt; Partic. perf.-Infinit. *pensace*: denken, überlegen. S. *pensa*.

pensatuyac, (*pensatuiak*), B 2. das Gedachte; Nomin. act. sing. d. b. D. von *pensatu*. S. d. — Hier Nomin. pass. plur. d. b. D. die Gedanken. Eingeschobenes *y* vor dem Artikel.

pensetan, F 1. in den Gedanken; Locat. plur. d. b. D von *pensa*. S. d.

perestu, D. 1. gefällig, willfährig, nachgiebig, nachsichtig; französ.: « complaisant ».

perfectuqui, (*perfektuki*), A 7. vollkommen, vollständig; Adverbium von *perfectu* (?) vollkommen.

peril, A (5.) 6. Gefahr.

perileco, (*perileko*), B 3. gefährlich; Genit. adj. sing. d. b. D. von *peril*. S. d.

perilequi, (*perileki*), E 1. mit Gefahr; Sociat. d. unb. D. von *peril* (s. d.), mit eingeschobenem *e*.

perilgucietaric, (*peril guzietarik*), A 5. vor allen Gefahren; von *peril* und *gucietaric*. S. d.

perilic, (*perilik*), E 8. Gefahr; Partitiv von *peril*. S. d.

permiticen, (*permitizen*), G 2. im Gestatten, erlaubend; Partic. præs. von *permititu*, Partic perf. — Infinit. *permitice*: erlauben.

persona, E 2. (die) Person, einer; (sie kann « einen » trunken

machen). Nomin. pass. sing. (Accus.) d. b. D. von *person:* Person, Individuum.

personoro, A 8. jedermann; von *person* (s. *persona*) und *oro.* S d.

perylic, (*perilik*), E 8 Gefahr; Partitiv von *peryl.* S. *peril.*

pẽsatu, (*pensatu*), A 5. gedacht; für *pensatu.* S. d.

petic, (*petik*), D 8. darunter, von unten; von (dem) unten hervor; Ablat. sing. d b. D. von *pe.* S d.

peytu, (*peitu*). D 2. arm, kleinlich, beengt, unterdrückt, gezwungen. Partic. perf. (?). *Bethi peytu deramate:* Immer erleiden sie (den) Zwang; französ: « toujours subissent-ils (la) contrainte ». S. *pe.*

phorogatu, (*porogatu*), G 5. geprüft, erprobt, bewiesen, erwiesen; Partic. perf.-Infinit. *phorogace:* prüfen, beweisen.

phoroguric, (*porogurik*), F 3. Prüfung, Versuchung, Versuch; Partitiv von *phorogu:* Versuch, Probe.

phunduyan, (*punduian*), A 7. im Puncte, im Augenblick, in der Stunde; Locat. sing. d. b. D. von *phundu:* Punct, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

picher, F 4. Krug, Wasserkrug, Gefäss.

piçuya, (*pizuia*), B 7 der, die, das belebte, in's Leben gerufene, angezündete; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *piçu:* belebt, mit eingesch. *y* vor dem Artikel.

pietatia, C 5 die Nachsicht, das Mitleid, das Erbarmen.

pintatu, E 6. gemalt, ausgemalt, vorgestellt, geschildert, vorgehalten, dargelegt; Partic. perf. — Infinitiv *pintace:* malen, ausmalen, schildern; vgl. span. « pintar. » Die Uebersetzung: « sich betrinken, trinken »; vom französ. « pinter », scheint doch nicht die richtige zu sein.

pizturic, (*pizturik*), B 8. C 2. nachdem er, sie es, man, sie (plur.) erweckt, belebt, auferweckt worden; Partitiv des Partic. perf. *piztu;* Infinit *pitze:* erwecken, auzünden.

plaçara, (*plazara*), G 5. nach dem öffentlichen Platze, nach dem Markte zu; Direct. sing. d. b. D. von *plaça:* (der) Platz, (der) Markt.

placentic, (*plazentik*), D 8. wohlgefällig französisch: « plaisant »; Partitiv von *placent:* wohlgefällig.

plazer, A 3 3. C 8. 8. 8 D 8. E 1. 1. Gefallen, Belieben, Vergnügen.

plazeric, (*plazerik*), D 7. Vergnügen; Partitiv von *plazer*. S. d.

plazerguitia, (*plazer eguitia*), F 6. das Vergnügenmachen; von *plazer* (*e*)*guitia*. S. d.

pobria, C 3. 7. der Arme, Elende; Nomin. pass. sing. (Accus.) d. b. D. von *pobre*: arm, elend.

poeta, C 1. (der) Poet, (der) Dichter.

porfidia, F 7. die Treulosigkeit, Arglist, Hinterlist.

porogacen, (*porogazen*), E 5. erprobend; Partic. praes. von *porogatu*. S. d.

porogatu, B 8. bewiesen, erwiesen, erprobt; Partic. perf -Infinit. *porogace*. S. *phorogatu*.

(pot), (E 7.) Kuss.

pota, E 7. der Kuss; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *pot*. S. d.

potac, (*potak*), E 7. der Kuss; Nomin. act. sing. d. b. D. von *pot*. S. d.

potaren, E 6. des Kusses; Genit. possess. sing. d. b D. von *pot*. S. d.

potbat, E 7. 7. ein(en) Kuss; von *pot* und *bat*. S. b.

potenciac, (*potenziak*), C 1. die Macht, die Gewalt, die Machtvollkommenheit; Nomin. act. sing. d. b D. von *potencia*: (die) Macht.

potestate, B 7. 8. 8. C 6. Macht, Gewalt.

potestatia, B 2. die Macht, die Gewalt; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *potestate*. S. d.

preciacen, (*preziazen*), D 1. im schätzen, schätzend; Partic. præs. von *preciatu*. S. d.

preciatu, (*preziatu*), G 6. geschätzt, anerkannt, geachtet, beliebt; Partic. perf. Infinit. *preciace*: schätzen.

preciatuya, (*preziatuia*), B 2 der, die, das werthgeschätzte, gepriesene; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *preciatu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

preciatz, (*preziazen*), G 5. schätzend, anerkennend, achtend;

Partic. præs. *preciatzen* von *preciatu*. S. d., auch *preciacen*. (Das Hilfszeitwort fehlt.)

precioso, (*prezioso*), B 1. werthvoll, kostbar, köstlich.

prelatuyac, (*prelatuiak*), C 1. der Prälat; Nomin. act sing d. b. D. von *prelatu:* Prälat, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

present, B 4. gegenwärtig.

prest, B 3. bereit, fertig, in Bereitschaft; französ. « prêt ».

prince, (*prinze*), G 6. Prinz, Fürst.

procurador, (*prokurador*), C 1. Procurator.

propiara, A 5. nach dem eigenen hin; Direct. sing. d. b. D. von *prop(r)e:* eigen; *bere irudi propria:* nach dem eigenen Bilde.

propriaren, A 3. der, des eigenen; Genit. possess. sing. d. b. D. von *propre*. S. *propiara*.

prosperoqui, (*prosperoki*), A 4. gedeihlich; Adverbium von *prospero:* gedeihlich, französ. « prospère ».

prouecha, (*probecha*), B 5. Begriff des Vortheils, Erfolgs, Gewinns, Gedeihens; Radical von *prouechatu:* gewonnen, gediehen; Infinit. *prouechace:* gedeihen. Hier verkürzt wegen *ayte:* Potentialis.

prouechuco, (*probechuko*), D 7. zum Vortheil, für den Vortheil; Genit. adj. sing. d. b. D. von *prouechu:* Vortheil.

prouechuric, (*probechurik*), C 8. F 7. Vortheil; Partitiv von *prouechu:* Vortheil.

publica, (*publika*), A 3. 3. offenkundig, öffentlich; Begriff des Veröffentlichens, Radical von *publicatu:* veröffentlicht; Partic. perf.-Infinit. *publicace:* veröffentlichen. Hier verkürzt wegen des Potentialis *ladin*.

publicoqui, (*publikoki*), B 3. 8. öffentlich, offenkundig; Adverbium von *publico* (?) öffentlich.

publiqui, (*publiki*), B 8. öffentlich, offenkundig; scheint von *publicoqui* (s. d.) abgekürzt zu sein.

puncela, (*punzela*), D 4. (die) Jungfrau; französ. « pucelle ».

pundutan, B 1. in (dem) Punct; Locat. d. unb. D. von *pundu:* Punkt; *bi pundutan:* in zwei Punkten.

punduyan, (*punduian*), B 3. auf dem Punkte, auf der Stelle; Locat. sing. d. b. D. von *pundu:* Punkt; mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

punicione, (*punizione*), A 5. Strafe, Bestrafung.

punitu, G 1. 2. 2. gestraft; Partic. perf. — Infinit. *punice:* strafen.

purgatu, G 2. gereinigt, geläutert; Partic. perf. — Infinit. *purgace:* reinigen, läutern.

Q

qhen, (*ken*), D 5. Begriff des Wegnehmens, Beseitigens, Entfernens; Radical von *qhendu:* beseitigt, Partic. perf.-Infinit. *qhence:* entfernen, wegnehmen. Hier verkürzt wegen des Potent. *eztiroçunic.*

qhondaceco, (*kondazeko*), E 4. um zu zählen, um herzuzählen, um aufzuzählen; Supinum von *qhondatu:* aufgezählt; Partic. perf.-Infinit. *qhondare:* zählen. Chaho hat *conda.*

qhondu, (*kondu*), B 3. Rechnung, Rechenschaft.

qhonduya, (*konduia*), B 2. die Rechenschaft, die Rechnung; Nomin. pass. (Accusat.) sing. d. b. D. von *qhondu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

(quila), (*-kila*), (F 7.) gehört zu dem vorangehenden *çure*, mit welchem es im Original zusammengedruckt ist.

quirax, (*kirats*), C 2. bitter, verdorben.

quiry, (*kiri*), G 3. Schmetterling; (*quirillo:* Grille).

R

(-ra(t)), Endung des Directiv's sing. d. b. D.

recebice, (*errezebize*), A 6. aufnehmen, Aufnahme, Empfang; Infinit. von *recebitu* S. d.

recebitu, (*errezebitu*), A 6. B 3. C 7. empfangen, erhalten, aufgenommen; Partic. perf. S *recebice.*

redemitu, A 6. 8. losgekauft, erlöst; Partic. perf.-Infinit. *redemice:* erlösen.

refugio, (*errefugio*), D 4. Zufluchtsort.

regla, (*errcgla*), B 5 Begriff des Ordnens, Regelns; Radical von *reglatu:* geordnet; Partic. perf.-Infinit. *reglace:* ordnen; hier verkürzt wegen des Imperat. *eçac.*

remedia, (*erremedia*), D 4. Begriff des Heilen's, Verbessern's; Radical von *remediatu:* verbessert, geheilt; Infinit. *remediace:* verbessern, abhelfen; hier verkürzt wegen des Potent. *liteceu. Remedia liteceu:* damit sie abhelfen könnten.

remedio, (*erremedio*), C 4. 6. Heilmittel, Abhilfe; *remedio gabe:* heillos.

(-ren), Endung des Genit. possess. d. unb. D. nach Vocalen.

reputacione, (*errepulazione*), A 3. Ruf, Berühmtheit, Ansehen, Reputation

(-requi(n)), (*-reki(n)*), Endung des Sociat d. unb. D. nach Vocalen.

respostuya, (*errespostuia*), F 6. die Antwort, die Erwiederung, die Gegenrede; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *respostu:* Antwort, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. Vgl. französ. « riposte ».

respuesta, (*errespuesta*), E 3. (die) Antwort, Erwiederung.

(-ri), Endung des Dativ's d. unb. D. nach Vocalen.

(-ric), (*-rik*), Endung des Partitiv's nach Vocalen.

rigorosqui, (*errigoroski*), B 6. C 2. strenge, scharf, hart, unerbittlich; Adverbium von *rigoros:* streng, hart; französ. « rigoureux ».

(-ro), (G 3.) Endung welche zur Bildung von Adverbien dient.

rybay, (*-ri bai*), E 7. gehört zu dem vorausgehenden *lelo, lelorybay.* S. d.

S

sagramenduyac, (*sagramenduiak*), A 7. die Sacramente; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *sagramendu:* Sacrament; eingeschobenes *y* vor dem Artikel.

salbu, B 5. 5. heil, unversehrt, gerettet.

salbuya, (*salbuia*), C 6. der Gerettete; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *salbu*, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

salbuyetaric, (*salbuietarik*), D 6. von den Geretteten, unter den Geretteten; Ablat. plur. d. b. D. von *salbu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor der Casusendung.

saldu, F 8. verkauft, verrathen; Partic. perf.-Infinit. *salce:* verkaufen.

salua, (*salba*), B 3. 6. C 6. (D 4.) Begriff des Rettens, Erlösens; Radical von *saluatu:* gerettet, erlöst, Partic. perf. — Infinit. *saluace:* erlösen. Hier verkürzt wegen des Subj. *guilen* und *deçaçun* und des Potent. *liçaque;* (B 3.) hat *salua* Antheil an der Supinum-Endung von *damnaçeco* und steht für *saluaceco bano damnoçeco:* (auf dem Standpuncte der Gefahr) um verdammt zu werden, (eher) als um gerettet (zu werden).

saluaçalia, (*salbazalia*), A 6. 8. B 7. der Erlöser, der Heiland; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *saluaçale*. S. *çale*.

saluaceco, (*salbazeko*), (A 6. 8.) C 7. D 4. um zu erlösen, um zu retten; Supinum von *saluatu*. S. d. — Diese Form ist im Grunde der Genitiv adj. sing. d. b. D. des Infinit. *saluace* und bedeutet buchstäblich: « für das erlösen ».

saluaçeco, (*salbazeco*), A 6. 8. um zu erlösen; steht für *saluaceco* (s. d.); die Cédille ist überflüssig.

saluacera, (*salbazera*), A 7. zum retten (hin); Directiv sing. d. b. D. des Infinit. *saluace*. S. *salua*.

saluacia, (*salbazia*), B 2. das Retten; Nomin. pass. sing. d. b. D. des Infinit. *saluace*. S. *salua*.

salualiçaque, (*salba lizake*), D 4. er könnte retten; von *salua* und *liçaque*. S. b.

saluamenduya, (*salbamenduia*), C 6. das Heil, die Erlösung, die Rettung; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *saluamendu:* Rettung, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

saluamenduyan, (*sablamenduian*), B 4. im Heil, in der Erlösung; Locat. s. d. b. D. von *saluamendu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

saluatu, (*salbatu*), G 2. 2. gerettet, erlöst; Partic. perf. S. *salua*.

suluaturen, (*salbaturen*), B 4. gerettet werdend, retten werdend; Partic. futuri von *saluatu*. S. d. und *salua*.

saluatuyac, (*salbatuiak*), C 4. die Geretteten, die Erlösten; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *saluatu*. S. d.

saluatuyetaric, (*salbatuietarik*), C 6. von den Geretteten, unter den Geretteten; Ablat. plur. d. b. D. von *salbatu* (s d.), mit eingeschobenem *y* vor der Casusendung. Vgl. *salbuyetaric*.

samurriç, (*samurrik*), C 2. erregt, bewegt, erzürnt, zornig, aufgeregt; Partitiv von *samur*: Begriff des Aufgeregtseins; des sich Aufregens; Radical von *samurtu*, Partic. perf.: aufgeregt, erzürnt; Infinit *samurce*: erregen, bewegen, (sich) erzürnen.

samurturic, (*samurturik*), C 2. D 5. erzürnt, erbost; Partitiv von *samurtu*. S. *samurric*.

sanctifica, (*sanktifika*), B 6. heilige! Begriff des Heiligens; Radical von *sanctificatu*, Partic. perf. geheiligt; Infinit. *sanctificace*: heiligen. Hier verkürzt wegen des Imperat, dessen Hilfszeitwort weggelassen ist.

sar, C 8 (E 4.) Begriff des Eintretens, Eindringens, Eingehens; Radical von *sartu*, *sarthu*. S. l. Hier verkürzt wegen des Supposit. *valequie* und des Subj. *daquien*.

sarcea, (*sarzea*), D 6. das Eintreten, das Einbegreifen; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *sarce*. Infinit. von *sartu*, *sarthu*. S. letzteres.

sarcian, (*sarzian*), A 6. (6.) im Eintreten, beim Eintritt; Locat. sing. d. b D. von *sarce* S. *sarthu*.

sarçian, (*sarzian*), A 6. wie *sarcian*. S. d.

sardaquion, (*sar dakion*), E 4. dass sie ihr (in's Herz hinein) dringe; von *sar* und *daquion*. S. b.

(saroya), (*suroia*), (E 6.) der Busch, das Gebüsch, Gehölz; das Kleid.

saroyada, (*saroia da*), E 6. das Kleid ist ...; von *saroya* und *da*. S. b.

sarri, E 2. F 1. 2. 5. 6. 8 8. G 3. bald, schnell, rasch, häufig, kurz, bündig.

sarthu, (*sartu*), B 4. eingetreten, hineingekommen, (dazu) gelangt; Partic. perf.-Infinit. *sarce*: eintreten.

sautrela, G 6. Wiegeschritt.

saxu, (*satsu*), C 2. schmutzig.

saxuric, (*satsurik*), D 4. schmutzig, beschmutzt; Partitiv. von *saxu*. S. d.

saxuya, (*satsuia*), C 5. D 2. der schmutzige; Nomin. pass (Accusat.) sing. d. b. D. von *saxu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

sayluyari, (*sailuiari*), G 3. dem leichten, gewandten, leichtbeschwingten; Dativ sing. d. b. D. von *saylu* (für *zalhu*): gewandt, französ. « leste, souple, adroit, », mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

sayndu, (*saindu*), C 1. heilig, Heilige.

sayndua, (*saindua*), C 3. der, die, das heilige; Nomin. pass. sing. d. b. D von *sayndu*, ausnahmsweise ohne eingeschobenes *y* vor dem Artikel.

saynduac, (*sainduak*), C 1. die Heiligen; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *sayndu*. S. d.

saynduren, (*sainduren*), A 7. (welches) Heiligen; Genit. possess. d. unb. D. von *sayndu*. S. d.

saynduya, (*sainduia*), A 6. 6. 7. B 1. C 5. der, die, das Heilige; Nomin. pass. sing. d. b D. von *sayndu* (s. d) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

saynduyac, (*sainduiak*), A 8. B 4. C 3. die Heiligen; Nomin. pass plur. d. b. D. von *sayndu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. Vgl. *saynduiac*.

saynduyan, (*sainduian*), A 6. 7. in dem Heiligen; Locat. sing. d. b. D. von *sayndu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

saynduyaz, (*sainduiaz*), A 6. 8. mit dem Heiligen; Instrum. sing. d. b. D. von *sayndu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

saynduyequi, (*sainduieki*), A 8. C 2. 7. mit den Heiligen; Sociat. plur. d. b. D. von *sayndu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

saynduyer, (*sainduier*), A 7. 7. den Heiligen; Dativ. plur. d. b. D. von *sayndu* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

sciencia, (*szienzia*), A 3. (die) Wissenschaft.

scriba, (*skriba*), A 3. G 5. Begriff des Schreibens ; Radical von *scribatu :* geschrieben, Partic. perf.-Infinit. *scribace :* schreiben ; verkürzt wegen des Potent. *dayleyala* und *çayleyen.*

scribatus, (*skribatuz*), G 6. durch das Geschriebene, durch die Schrift, mit dem Geschriebenen ; für *scribatuz ;* Instrum. sing. d. h. D. von *scribatu,* S. *scriba.*

scribatzeco, (*skribazeko*), A 3. um zu schreiben, für's Schreiben, zum Schreiben ; Supinum von *scribatu.* S. *scriba.*

scribatzen, (*skribazen*), A 3. im Schreiben, schreibend ; Partic. praes. von *scribatu.* S. *scriba.*

V. STEMPF.

(*A suivre.*)

L'ÉVOLUTION DU BOUDDHISME [1]

(*Suite et fin.*)

C'était là pourtant déjà une concession aux exigences sociales, car, en principe, le Bouddha ne devait s'intéresser qu'à ceux dont le but suprême était l'occupation exclusive. Mais il avait fallu céder aux circonstances et accepter toutes les recrues, laïques ou non. Dès que leur nombre se trouva augmenté dans des proportions inattendues ; dès que le courant eut entraîné les masses ignorantes et peu propres aux hautes spéculations ; dès que la mort du Maître, en supprimant l'unité fondamentale de direction, eût facilité la prépondérance des influences personnelles locales ; il était inévitable que, peu à peu, isolément, des habitudes nouvelles prissent naissance. Des réunions de sages devinrent nécessaires pour fixer les points de doctrine, pour répondre aux doutes des convertis, pour examiner les questions de discipline. L'histoire a conservé le souvenir de nombreux conciles ; les plus célèbres sont ceux qui furent tenus depuis le deuxième mois après la mort de Siddhârtha jusqu'à l'époque du grand roi Piyadasi ou

(1) Voir le numéro de Janvier 1892, page 66.

Açôka, qu'on pourrait appeler le Constantin du Bouddhisme. Converti par un miracle, ce grand monarque devint un des plus ardents propagateurs de la réforme. Il couvrit son empire, qui, d'après ses propres paroles, s'étendait jusqu'à l'extrême sud de l'Inde et jusqu'à Ceylan, de proclamations religieuses. Ce sont les premiers documents écrits que l'on connaisse dans une langue indienne; ils remontent au troisième siècle avant notre ère. On vient d'en découvrir trois, fort intéressants, dans le Maïssour, tout au sud-ouest du Décan.

D'après ces proclamations, ces édits, comme on les appelle, le Bouddhisme était encore assez pur ; la règle s'était évidemment néanmoins déjà adoucie pour les laïques, aggravée pour les religieux. Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient plus les prédicateurs errants des premiers jours. Ces mendiants, auxquels les séculiers devaient fournir les choses nécessaires à la vie, étaient devenus sédentaires, lorsque des princes généreux leur eurent donné la sécurité de l'existence en leur distribuant des terres et des maisons. Installés dans ces habitations, ils devinrent de véritables moines, ne quittant leurs couvents que pendant une des six saisons de l'année, pour aller prêcher et mendier au loin ; ils revenaient ensuite à leur monastère, où la hiérarchie s'introduisit par les nécessités de l'administration temporelle, par l'autorité de la science, et, sans doute, aussi par les tendances plus ou moins dominatrices de certains moines.

Le Brahmanisme paraît être demeuré très longtemps insouciant des progrès du culte nouveau ; ce n'était là probablement, pour les Brames, qu'une secte philosophique de plus, car ils ont fait au Bouddha une place fort

honorable dans leur panthéon en l'admettant au nombre des incarnations de Vichnou. Mais leurs intérêts matériels se trouvèrent un jour menacés et leur tolérance dédaigneuse cessa naturellement. Les différences entre le Bouddhisme et le Brahmanisme n'étaient pas telles qu'elles fussent immédiatement apparentes. Siddhârtha prétendait seulement enseigner la vraie méthode ; il ne combattait point les doctrines officielles et courantes. Sans doute, il communiquait à tous, même aux femmes, la bonne nouvelle ; sans doute, il condamnait l'ascétisme, les prières et les sacrifices ; sans doute, il affectait de ne plus tenir compte de la différence d'origine ou de caste des religieux qui venaient se ranger sous sa loi. Mais ce ne furent là longtemps, aux yeux des Brames, que des fantaisies de sectaires, que des utopies irréalisables. Elles devinrent dangereuses le jour où le nombre de leurs partisans eut augmenté dans des proportions considérables, lorsque le Bouddhisme se montra, d'ailleurs, moins spéculatif et plus ritualiste ; plusieurs siècles après Piyadasi, commença l'ère des persécutions. Avec l'appui tout-puissant du bras séculier, elles furent longues, acharnées, implacables ; elles eurent un plein succès. Quand les Musulmans apportèrent le Qoran dans l'Inde, ils n'y trouvèrent plus de bouddhistes ; les derniers avaient depuis longtemps disparu.

Mais la bonne nouvelle avait été portée à l'étranger et prospérait merveilleusement. Les premières missions, organisées sous Açôka, avaient converti Ceylan deux cents ans avant notre ère. De Ceylan, la réforme passa en Birmanie au cinquième siècle après Jésus-Christ ; à Siam, au septième, et s'étendit à Java, à Bali, à Sumatra jusqu'au

douzième. Dans le nord, le Kachmîr, le Kabul, le Népâl, le Thibet, reçurent la bonne nouvelle du premier au septième. Elle devint prépondérante en Chine au quatrième siècle, et passa de là au Japon, dans la Corée, à Formose, en Cochinchine, à Ava, en Mongolie; elle gagna même les régions occidentales de l'empire, où ses progrès furent arrêtés par le mouvement musulman du treizième siècle. Les fidèles chassés de l'Inde par les persécutions bramaniques vinrent entretenir la foi des nouveaux convertis, qu'excitait encore le zèle des pèlerins assez courageux pour entreprendre le pénible voyage de l'Inde. On cite, entre autres, des voyages de pèlerins chinois depuis l'année 399 jusqu'à 691, dont les relations ont été traduites en français par Abel Rémusat et Stanislas Julien. C'est grâce à ces exilés, à ces missionnaires, à ces pieux voyageurs, que les écrits des bouddhistes sont parvenus jusqu'à nous sous leur forme originale sanscrite ou dans des traductions thibétaines, chinoises, siamoises, pâlies et autres. Le succès du Bouddhisme, qui s'explique facilement chez les peuples inférieurs, dont les cultes originaux n'étaient qu'un naturalisme fétichiste, pourrait paraître surprenant en Chine et au Japon, si l'on ne savait combien y est grand l'esprit de tolérance, et si l'on ne tenait compte de ce fait que le Bouddhisme s'y glissa tout naturellement entre les superstitions du Taoïsme populaire et le matérialisme scientifique des doctrines de Confucius.

L'évolution du Bouddhisme s'était, d'ailleurs, accentuée surtout dans le nord. On a distingué deux formes principales de cette évolution : celle du petit véhicule et celle du grand véhicule, *hînâyana*, proprement « la voie infé-

rieure », et *mahâyana,* « la grande voie ». La première est celle des régions méridionales.

Les sectateurs du petit véhicule croient aux quatre vérités et aux huit principes ; ils ont, de plus, douze enchaînements des causes : l'ignorance produit le mérite ou le démérite ; le mérite ou le démérite amène la connaissance ; la connaissance distingue entre l'âme et le corps ; et ainsi de suite jusqu'à la suppression de l'ignorance qui est le commencement du salut.

Le salut ne saurait être obtenu que par les quatre intenses méditations sur les conditions de l'existence ; les quatre grands efforts pour produire le bien ; les quatre bases de la sainteté, c'est-à-dire la volonté, l'effort, la préparation du cœur, la recherche ; les cinq puissances morales : la conviction, l'énergie, l'observation, la méditation, l'intuition ; et les sept sagesses : la foi, le recueillement, la contemplation, l'étude de l'Écriture, la joie, le repos, la sérénité.

D'ailleurs, en attendant le *nirvâna*, en se préparant à une naissance meilleure, on peut espérer un résultat pratique immédiat : on peut acquérir dix pouvoirs surnaturels grâce aux dix sagesses surnaturelles ; et ces sagesses surnaturelles sont accordées à ceux qui savent arriver à un état mental particulier, nommé *dhyâna*, sorte d'absorption spirituelle toute spéciale qui, pour être parfaite, n'exige pas moins de quatre degrés successifs de méditation. Le premier degré est l'état du pur et saint religieux qui applique sa pensée sur un point important de doctrine, qui l'analyse et l'approfondit ; c'est un état de joie et de contentement, de liberté complète de pensée à laquelle prépare l'absence de sensualité et le renoncement au péché.

Le second état, dans lequel prédomine l'intuition, est plein de la satisfaction du succès, car le sage qui y est parvenu a trouvé la solution du problème qu'il s'était posé dans le premier état. Au troisième, le contentement de la réussite s'est à la fois élargi et calmé et a fait place au recueillement, pendant lequel on perd la notion précise du détail considéré. C'est l'annonce du quatrième état, celui de l'absorption pure ou plutôt de l'extase pacifique, sans joies et sans peines, sans empressement et sans regret. Dans le Bouddhisme septentrional, qui pratique le système du grand véhicule, on compte un cinquième état contemplatif plus parfait et plus absolu.

Mais tout ceci n'est bon que pour les religieux ; les laïques ne pouvaient s'accommoder de ces satisfactions purement intellectuelles ; il leur fallait un culte à prières, à cérémonies, à idoles. On fit des dieux ; on adora les pré-bouddhas, les Bôdhisatvas ; on adopta toutes les divinités du Vichnouvisme et du Çivaïsme, dont on fit les principaux adorateurs d'Avalôkitêçvara. Les hideuses représentations de dieux à têtes énormes, à bras et à jambes multiples, reprirent leurs places dans les temples, dans les monastères, aux bords des routes, faisant escorte à l'image du Bouddha. La méditation fut remplacée par la prière, par la récitation indéfinie d'invocations plus ou moins mystiques ; la prière devint machinale. On inventa le guide du dévôt, les moulins à prières, les arbres de la loi, le chapelet ; cet instrument, d'origine indienne, a été emprunté, plus tard, aux bouddhistes par les musulmans, des mains desquels il passa aux chrétiens pendant les dernières croisades. Il fut permis au vulgaire de conserver sa foi dans les formules, les charmes, les cercles

magiques. La morale fut résumée en quelques recommandations sommaires ; on conseillait surtout la charité et le dévoûment, on prescrivait d'éviter les cinq grands péchés : meurtre, vol, luxure, mensonge, ivresse. Le meurtre est le plus abominable des cinq : détruire un être en vie, c'est, en effet, contrarier le cours normal de l'activité ; c'est pourquoi les religieux ont toujours auprès d'eux un filtre, dans lequel ils font passer l'eau qu'ils vont boire, de peur qu'elle ne contienne quelque animalcule vivant. On raconte, à ce sujet, qu'un prêtre bouddhiste se laissa mourir de soif, parce qu'un voyageur européen lui avait montré, à l'aide d'un microscope, que l'eau la mieux filtrée est encore pleine d'infusoires.

En admettant le culte des dieux, en leur rendant un pouvoir sur la nature, en en faisant les auxiliaires des hommes, on rétablit forcément une hiérarchie entre eux. Le ciel ne fut bientôt plus assez vaste ; on inventa, au-dessus du monde supérieur, seize mondes de Brahmâ, le père des dieux. On affecta ces mondes au séjour des sages qui avaient atteint l'un quelconque des cinq degrés de méditation *dhyâna*. Ceux qui n'ont pas dépassé le premier degré vont dans les trois premiers mondes de Brahmâ ; ceux qui sont montés au second, revivent dans les quatrième, cinquième et sixième mondes ; ceux qui sont arrivés au troisième état, renaissent dans les trois mondes suivants. Le dixième et le onzième reçoivent ceux qui ont su s'élever jusqu'à la quatrième phase ; enfin, ceux qui ont été capables d'accomplir la méditation absolue, ceux qui ne doivent plus renaître qu'une fois avant d'avoir mérité le *nirvâna*, sont reçus dans l'un quelconque des cinq derniers mondes à chacun desquels préside une divi-

nité spéciale. Ces cinq divinités ont été appelées les Bouddhas contemplatifs, *dhyânibuddha;* elles correspondent aux cinq derniers sauveurs du monde. La quatrième, qui correspond, par conséquent, à Gâutama ou Siddhârtha, dont Avalôkitêçvara avait été le bôdhitsatva, le pré-bouddha, a reçu le nom d'*Amitâbha* « la lumière incommensurable ».

Au dixième siècle de notre ère, une secte nouvelle alla plus loin encore : elle inventa un Bouddha primordial. *Adibouddha*, infini, spontané, omniscient, qui aurait fait émaner de lui-même, par l'effort de sa pensée, les cinq Bouddhas de contemplation, dont chacun a produit un Bôdhisatva, qui est devenu ou deviendra un Bouddha humain. De chaque Bôdhisatva est sorti chaque fois un monde matériel nouveau.

D'autres sectes existaient depuis longtemps : le système de Nâgârdjuna qui vivait il y a dix-huit cents ans et qui n'est autre chose que le grand véhicule, le système contemplatif d'Aryasangha, le système moyen de Bouddhapalita, et bien d'autres encore ; nous ne citerons que celui d'Asangha, au sixième siècle avant Jésus-Christ, qui incorpora dans le Bouddhisme les théories et les pratiques des écoles *tantrika* du Çivaïsme.

On sait que ces écoles se rattachent à des livres religieux, appelés *tantras,* qui contiennent des formules mystiques, des rites mystérieux, et qui enseignent le moyen d'obtenir des dons surnaturels ; c'est peut être un reste des vieilles religions originales, anté-aryennes, de l'Inde antique. Le point de départ de ces croyances est la foi dans l'énergie divine manifestée surtout sous la forme féminine ; cette énergie suprême, émanée de Dieu, produisit

neuf autres énergies femelles qui, bannies du ciel pour leur arrogance, devinrent sur notre globe la plupart des divinités protectrices des villages. Le salut est, d'ailleurs, obtenu, suivant les partisans des *tantras*, par la seule contemplation de l'Être suprême ; peu importe la manière dont on vit : il est même excellent de commettre tous les excès lorsqu'on ne cesse pas d'avoir son esprit fixé sur le grand et éternel absolu.

Je rappelle encore une fois ici que, théoriquement, le Çivaïsme ne diffère pas du Bouddhisme ; ses trois entités : Dieu, « le chef », *pati ;* l'âme, « l'animal », *paçu ;* et l'action, « le lien matériel », *pâça*, correspondent exactement à l'âme universelle, à l'âme individuelle et à l'activité de la vie. La formule recommandée aux méditations des dévôts, « je (suis) lui », *sô'ham*, implique l'absorption de l'individu dans la divinité suprême. Le lien matériel produit toujours la renaissance, puisque, dit un sage, « celui qui a mangé a de nouveau faim ».

Mais pour en revenir au Bouddhisme, la création de ces grandes figures divines altérait de plus en plus la doctrine primitive. Le *nirvâna* ne fut bientôt plus l'absorption dans la substance générale, illimitée ; ce fut un monde suprême, une sorte de paradis supérieur à tous les mondes infernaux, terrestres et célestes, séjour du Bouddha primordial.

D'autres causes d'altérations devaient survenir par l'extension de la religion de Siddhârtha au-delà de son pays d'origine, sous les diverses influences de climat, de mœurs et de milieu. A Ceylan, où le petit VÉHICULE est suivi, elle est restée encore simple et pure. La principale particularité du Bouddhisme ceylanais est le culte de la cé-

lèbre relique, la dent canine de Gâutama. A la mort du maître, en effet, ses disciples avaient recueilli, sur le bûcher funéraire, ses deux omoplates, son os frontal, quatre de ses dents et quelques-uns de ses cheveux. On prétend même posséder son balai, son écuelle à recueillir les aumônes et son pot à eau, dont la capacité est d'environ 85 litres. Ce dernier détail donnerait au Bouddha une taille prodigieuse ; la dent de Ceylan est, du reste, un morceau d'ivoire de cinq centimètres sur deux de large à sa base. Elle est conservée à Kandy, enveloppée d'une feuille d'or, dans une série de boîtes et de châsses de plus en plus précieuses. En 1560, les Portugais s'en emparèrent, à Jaffna, et l'archevêque de Goa la pila de sa propre main dans un mortier; puis il jeta dans le feu la poudre qu'il obtint ainsi, et, enfin, il lança les cendres dans la rivière. Naturellement, il se trouva qu'au dernier moment une main pieuse avait sauvé la précieuse relique et lui avait substitué un *fac-simile,* une imitation vulgaire. La dent en avait vu d'autres : un roi de Patna avait essayé de la détruire par le feu, par la terre, par l'eau, par le fer et chaque fois elle avait reparu sur une éblouissante fleur de lotus ; c'est même là, dit-on, qu'il faut chercher l'origine de la formule célèbre: *ôm! mani padmê hum!* où *mani padmê* paraît signifier « la perle (est) dans le lotus ». On montre également aux touristes, à Ceylan, l'empreinte du pied de Gâutama qui aurait eu un mètre et demi de long; les çivaïstes rapportent cette trace à Çiva, les vichnuvistes à Râma ou Hunumân, les musulmans à Ali et les chrétiens à Adam ou à Saint-Thomas. N'a-t-on pas, dans la chrétienté, des empreintes analogues de pieds sacrés ? Ne vénère-t-on pas, par exemple, à Poitiers,

le pas de Jésus-Christ lorsqu'il vint parler à sainte Radegonde, le 3 août 487? Je n'insiste pas sur les reliques chrétiennes, les deux suaires de Jésus-Christ, entre autres, ou les onze doigts de sainte Thérèse.

Le Bouddhisme chinois procède du grand VÉHICULE. Il enseigne les cinq voies du salut, celles des Bouddhas sauveurs, des pré-Bouddhas, des Bouddhas individuels, des disciples immédiats du maître, et des sages; les cinq agrégats naturels ou conditions de l'existence; les cinq prohibitions, les cinq aliments purs, les cinq facultés divines, les cinq éléments de la personne du Bouddha. Parmi les objets directs du culte, il y a les cinq ombres, *u in*, dont la première est l'ombre du Bouddha, qui n'apparaît qu'aux plus grands saints. Le pèlerin Hiuen-Tsang ne parvint à la voir, dans l'Inde même, il y a douze siècles, qu'après de longues prières: l'image, vague et à demi-effacée, lui apparut au fond d'une caverne, brillant d'une lueur jaune rouge et entourée des ombres plus indistinctes des bôdhisatvas et des premiers disciples. Le Bouddhisme chinois s'est incorporé toutes les figures du vieux culte national, les mânes, les génies des vents et des eaux, et il a multiplié les cérémonies religieuses. Il s'est partagé en un grand nombre de sectes, ayant chacune ses divinités particulières; la plus importante adore *Kuan-in*, déesse de la miséricorde, qu'on regarde comme une incarnation d'Avalôkitêçvara; protectrice spéciale des marins, elle est représentée avec dix têtes et quarante bras. Elle habite, avec son père Amitâbha, que les Chinois nomment *ho-mi-to-fa*, le paradis supérieur, lac de lotus toujours épanouis, où revivent les sages, le « glorieux pays » ou l' « empire du plaisir », appelé *Sukhâvati* en sanscrit.

L'articulation du nom d'Amitâbha, ou de la formule *na-mo-ho-mi-to-fut*, transcription du sanscrit *namô'mitâ-bhâya* « salut à Amitâbha », est une source abondante de mérites et de bénédictions.

Les Chinois ont, comme on le voit, complètement transcrit, en les adaptant au phonétisme de leur langue, la plupart des noms ou des mots religieux sanscrits : Çâkya est devenu *Cha-ka ;* Bouddha, *Fo-t'o,* qu'on abrège d'ordinaire en *Fo ;* Bôdhitsatva, *fu-sa* ou *pu-sa*, qu'on écrit *poussah* en France ; Nirvâna, *ni-pan* ou *nie-puan-na*, et ainsi de suite. Quelques-uns ont été néanmoins traduits : le *nirvâna* a été expliqué « intelligence accomplie », *tching-kio ; tathâgata*, « celui qui est allé ainsi », un des noms sanscrits de Gâutama qui revient le plus souvent dans les invocations du grand véhicule, a été rendu par *ju-laï,* « ainsi venu ». Les Annamites, les Birmans, les Japonais ont imité les Chinois à ce point de vue ; ainsi *Bouddha* est prononcé *Phot* à Siam.

Le Bouddhisme japonais, qui s'est inspiré de celui de la Chine, s'est cependant retrempé, si j'ose m'exprimer ainsi, par des relations directes avec l'Inde. On a retrouvé, dans la Bibliothèque impériale du Japon, le plus ancien livre sanscrit connu ; c'est un manuscrit qui remonterait à l'an 609 de notre ère. Les divinités du pays ou les génies locaux ont aussi pris rang dans la hiérarchie sacrée. Il s'est formé sept sectes principales, dont la plus populaire adore sous le nom de *Kuannon*, *Kuan-in,* qui peut prendre trente-trois formes diverses : la plus célèbre est une image dorée, dont la tête porte une couronne de petits enfants. Le peuple a des « boîtes à prières » ; il sait faire de chaque ruisseau, par des appareils ingénieux, un flux

perpétuel d'oraisons. Les fidèles invoquent sans cesse le nom de Bouddha; ils écrivent leurs demandes sur des bandelettes de papier qui, roulées en boules, sont lancées contre l'idole ou enfouies dans la statue creuse du dieu vénéré.

Ces pratiques nous amènent aux formes religieuses du Thibet, où la vieille philosophie de Siddhârtha s'est altérée de la façon la plus intéressante. Elle y a remplacé une vieille religion naturaliste qui consistait principalement dans le culte des génies, bons ou mauvais, et en pratiques de sorcellerie. Introduit au Thibet dès le quatrième siècle, le Bouddhisme n'y fut officiellement reconnu qu'au septième ; il y fut réformé au quatorzième siècle par le sage Tsong-Kha-pa qui rétablit rétablit l'obligation du célibat, à laquelle s'étaient soustraits les religieux, restaura la discipline et imposa aux réformés, pour leurs vêtements, la couleur jaune ; ceux qui résistèrent à la réforme, et ils sont encore nombreux aujourd'hui, surtout au Boutan et au Népâl, gardèrent l'habit rouge.

La religion thibétaine, qui procède du grand véhicule, appelle le *nirvâna* d'un mot qui signifie, dans la langue du pays, « la délivrance de toute peine » ; elle le regarde comme le bonheur suprême dans un monde supérieur à tout ; c'est le repos idéal et la délivrance absolue. On y arrive par la répression des désirs, la pratique des vertus, la récitation des prières, la confession auriculaire, l'observance des rites magiques. En attendant, on peut renaître sous l'une des six formes suivantes: Dieu ou bon génie, homme, démon ou mauvais génie, animal, revenant, habitant de l'enfer. Immédiatement au-dessous du *nirvâna* est un séjour particulier où l'on éprouve un bonheur

presque parfait; c'est la demeure des saints; on n'y est plus sujet à la renaissance, mais on y existe encore à l'état individuel. C'est là qu'habite Amitâbha, nommé, en thibétain, *Od-pag-med* « éclat sans mesure »; il y a là un grand lac couvert de fleurs parfumées de lotus; c'est dans ces fleurs que viennent se reposer les sages; ils peuvent quitter momentanément ce séjour de paix et de félicité pour venir au secours des hommes et reprendre alors la forme humaine. Ce paradis est le seul but suprême accessible aux laïques, aux hommes du monde; car le *nirvâna* est réservé aux religieux.

Les Thibétains sont, du reste, tout à fait déïstes; ils croient à l'efficacité, pour le bonheur et le malheur de ceux qui vivent sur la terre, d'une intervention des génies, des mauvais esprits, des dieux, des bouddhas. Les mauvais esprits tentent journellement les hommes qui sont défendus par les dieux ou par les génies. Les dieux sont extrêmement nombreux; outre les personnalités du grand véhicule, ils comprennent les principales divinités de l'Inde et beaucoup de divinités particulières et locales. On peut citer, entre autres, le Dieu de la mort qui, à l'aide d'un grand miroir, voit toutes les actions des hommes; quand l'un de nous meurt, les serviteurs de ce dieu viennent chercher l'âme du défunt; ses actions sont pesées dans la balance sacrée du Dieu qui envoie alors l'âme à la destinée que lui ont valu ses actes bons ou mauvais. Entre la mort et la renaissance, l'âme est dans ce qu'on appelle l'état de *Bar-do*, état malheureux dont les mauvais esprits peuvent prolonger la durée; l'âme erre alors dans l'espace et peut apparaître aux hommes sous l'apparence informe d'un morceau de chair crue.

Aux Bouddhas divers déjà créés dans l'Inde, le Thibet a ajouté les *Bouddhas de confession*, au nombre de trente-cinq, quarante et un ou cinquante et un, suivant les sectes. Ils ont le pouvoir d'accorder à ceux qui les implorent la rémission de leurs péchés. Ce sont des saints, de grands pénitents, des rois pieux déjà parvenus au *nirvâna*.

Tous ces personnages ont leurs attributs, leurs montures, leurs légendes ; chacun est vénéré suivant un rite particulier et avec des prières spéciales. De toutes les prières, la plus efficace est la formule : *ôm ! mani padmê hum !* que je vous rappelais tout à l'heure ; au Thibet, on l'écrit partout, soit en toutes lettres, soit sous une forme abrégée monogrammatique dans un encadrement qui rappelle le contour d'une feuille de figuier. La puissance de cette prière augmente si on l'écrit en rouge, en lettres d'argent, en lettres d'or; ainsi, une prière rouge en vaut cent huit noires. Plus on la répète et plus sa vertu se multiplie; aussi possède-t-on d'énormes manuscrits qui ne contiennent absolument que ces quatre mots écrits des millions de fois à la suite des uns des autres. C'est ainsi que la prière est devenu machinale ou plutôt mécanique et qu'on a inventé, comme je l'ai dit tout à l'heure, les guides-manuels, les chapelets, les boîtes à prières, les moulins, les arbres et les murs de la loi.

La prière étant efficace par elle-même, peu importe qu'elle soit prononcée, pourvu qu'elle occupe le plus de temps possible, qu'elle s'accomplisse même toute seule. C'est pour cela qu'on a construit des murs souvent très longs couverts d'inscriptions formées uniquement des quatre mots sacrés ; qu'on a planté partout où cela a été

possible les « arbres de la loi », simples poteaux terminés par un drapeau de soie où la formule fatidique est imprimée ou brodée ; c'est pour cela que les moulins à prières tournent sans cesse au fil de l'eau des ruisseaux dans chaque rue, au caprice de la brise sur les toits des maisons : ils sont pleins de petits papiers où sont écrites les prières usuelles et les passages de la sainte Écriture. Il y a aussi des moulins mûs par des manivelles, autour desquels est enroulé une bande de papier portant l'éternelle formule ; les plus ordinaires ont environ un décimètre de haut et cinq à six centimètres de diamètre. On a pris à la lettre une figure chère à Gâutama qui conseillait de « tourner la roue de la loi », c'est-à-dire d'aller toujours en suivant les prescriptions du droit naturel.

Tous ces objets sont fabriqués ou vendus par les moines, les prêtres, les lamas; toutes ces prières et toutes ces crémonies sont faites dans les églises. Les temples du Thibet, presque toujours réunis à des monastères, ont généralement la forme d'un grand carré ou d'un vaste rectangle. On y accède par un large vestibule où sont des moulins à prières que des prêtres font continuellement tourner. Des salles latérales, véritables sacristies, sont réservées pour la bibliothèques et les détails du service. Dans l'espace affecté au culte, la nef est délimitée par deux rangées de piliers où sont suspendus de grands écrans de soie frangée ; au fond est l'autel, formée d'une table de bois surélevée. On y monte à l'aide de degrés, sur lesquels sont déposés les instruments qui servent à toutes les cérémonies : vases pour oblations, tambourins, clochettes, encensoirs, miroirs sacrés, lampes, rituels et formulaires, etc. Sur les murs sont peintes les images des

dieux et des saints, et, dans l'enceinte, se trouvent plusieurs statues des Bouddhas toujours conformes aux types traditionnels.

Les cérémonies religieuses sont dirigées par un *la-ma;* ce mot veut dire « homme supérieur ». On sait avec quelle précision le clergé thibétain est hiérarchisé. L'homme qui veut se vouer à la vie religieuse est d'abord « aspirant, candidat, subordonné », frère-lai, dirait-on en Europe ; puis il devient diacre, puis prêtre. Ces grades sont conférés par le conseil des moines, par le chapitre ; le religieux est alors *lama.* Il peut, toujours à l'élection, obtenir encore l'un ou l'autre des deux grades supérieurs de « chef des chœurs » ou de « surveillant » ; rappelons que ce dernier titre correspond étymologiquement à celui d'évêque et que les brames du sud de l'Inde sont appelés « ceux qui regardent », *pârppâr.* Il n'a plus alors au-dessus de lui que l'abbé, le supérieur du monastère, tantôt élu par les moines, tantôt nommé par le grand lama. S'il fait preuve d'une sainteté extraordinaire, s'il fait voir que l'esprit d'un Bouddha s'est incarné en lui, il deviendra l'un des deux cents prélats qu'on a comparés aux cardinaux de l'Église romaine. Ces cardinaux et les abbés des monastères les plus importants se réunissent en conclave à la mort d'un grand lama, pour élire son successeur. Le grand lama, *dalaï-lama,* est considéré comme l'incarnation d'Avalôkitêçvara qui s'incorpore en lui par une émanation de la suprême sagesse sous la forme d'un rayon lumineux. On fait une enquête rigoureuse sur les enfants qui sont nés aussitôt après la mort du pontife ; on retient trois de ces enfants que l'enquête a montrés capables d'avoir reçu l'âme divine et on les amène au conclave. Les « pères »

inscrivent les noms de ces trois enfants sur des fiches d'or qu'on jette dans une urne de même métal ; après une invocation à l'esprit saint, le hasard prononce. Le vicaire désigné du grand lama est le supérieur du grand couvent d'An-tchi-lhun-po, qui est regardé comme une incarnation d'Amitâbha, père d'Avalôkitêçvara. Le grand lama, qui a réuni pendant longtemps entre ses mains le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, est le chef incontesté de l'orthodoxie thibétaine ; il est infaillible et tout-puissant ; les pèlerins qui viennent l'adorer n'oseraient le toucher de leurs mains impures ou de leurs lèvres profanes ; ils se prosternent devant lui, et il leur donne sa bénédiction en leur frappant le sommet de la tête avec une houppe en soie fixée à l'extrémité d'une baguette.

A côté du grand lama, il y a une grande lamase, si ce féminin nous est permis. C'est, dit-on, une incarnation de la femme de Çiva, sous sa forme bienveillante et bienfaisante. Elle est la supérieure générale de tous les couvents de femmes du Thibet.

Les lamas vivent dans le célibat ; ils sont ordinairement réunis dans des monastères. Il y en a cependant un grand nombre qui sont détachés dans les villes et les villages, pour les besoins des ouailles laïques ; mais ces derniers sont officiellement rattachés à certaines lamaseries où ils sont obligés de venir faire des retraites à des époques déterminées. Les lamas sont très nombreux : on en compte environ un sur dix habitants. En Birmanie, il y a un religieux, un *talapoin,* sur trente personnes ; chez les Kalmouks, la proportion est de un sur cent cinquante ou deux cents. A Ceylan, les religieux sont beaucoup moins abondants ; on n'en trouve guère qu'un pour huit cents

fidèles. Il y a, d'ailleurs, plusieurs grands lamas dans le bouddhisme septentrional : un chez les Mongols, trois en Chine, un au Boutan (c'est le chef des hétérodoxes rouges) et d'autres encore. La religion des Kalmouks et des Mongols ne diffère de celle du Thibet que sur des points secondaires ; en Mongolie, par exemple, on croit que les actions, bonnes ou mauvaises, des hommes ne sont pas pesées par le dieu de la mort dans une balance, mais qu'elles sont comptées au moyen de cailloux noirs et blancs alignés sur le sol.

Les détails qui précèdent font pressentir combien le culte public doit être formaliste et compliqué dans le lamaïsme et, en général, dans tout le Bouddhisme du nord. Les Parisiens ont eu récemment l'occasion de s'en faire une idée ; deux bonzes de l'Extrême-Orient ont célébré leur office au musée Guimet ; et les spectateurs privilégiés qui avaient assisté à la cérémonie ont tous conservé cette impression qu'ils avaient pris part à une fête catholique. Cette impression serait bien plus forte si l'on assistait aux offices dans le pays même, par exemple à la cérémonie de la « purification » dans la grande cathédrale de Lha-sa. Derrière les deux voiles en treillis d'argent qui séparent de la nef le chœur et le sanctuaire, tous les lamas, placés selon leurs rangs et leurs fonctions, adressent d'ardentes prières à l'esprit du Bouddha qui plane invisible sur la sainte assemblée. Un prêtre élève en l'air un miroir de métal sur lequel un autre prêtre jette d'assez loin de l'eau mélangée de sucre et de safran ; c'est, dit-on, pour recueillir l'esprit du Bouddha. L'eau qui coule sur le miroir tombe sur une image du monde que présente un troisième prêtre, et elle est soigneusement recueillie par un qua-

trième qui passe dans les rangs et jette sur les mains de chaque religieux quelques gouttes du liquide divinisé. Chacun s'empresse de porter la main ainsi bénie au sommet de sa tête, à son front, à sa poitrine, puis de humer précieusement ce qui peut rester de la liqueur sacrée. On essuie le miroir avec une serviette de soie. Les chants éclatent. L'encens emplit de ses parfums pénétrants la vaste église, où se presse, silencieuse et recueillie, une foule immense...

Cette étude ne serait pas complète si je ne disais quelques mots de ce qu'on appelé le *néo-bouddhisme*, de la nouvelle *Société théosophique* qui prétend se rattacher au petit véhicule de Ceylan, mais qui procède, en réalité, du mysticisme de quelques fantaisistes du Nord, combiné avec le spiritisme américain. Les inventeurs de la doctrine la nomment *Bouddhisme ésotérique ;* ils l'ont expliquée dans beaucoup de livres d'une lecture insipide et fatigante. Suivant eux, le *nirvâna*, loin d'être l'anéantissement de l'individualité, est, au contraire, « l'exclusion des trois feux passionnels, l'empire complet de l'esprit sur la matière ». L'homme est un être triple : il est formé d'un corps physique animé, d'une âme intellectuelle et d'un esprit divin. L'homme physique se compose des trois premiers des sept principes : corps matériel, vitalité, corps astral ; l'homme intellectuel comprend les quatrième et cinquième principes, l'âme animale et l'âme humaine ; l'homme spirituel réunit les deux derniers principes, l'âme spirituelle et l'esprit. Les néo-bouddhistes affirment aussi avoir découvert qu'il y a sept états de la matière : l'état solide, l'état liquide, l'état gazeux, l'état radiant et trois autres inconnus des Occidentaux ; grâce à cette connaissance, ils pré-

tendent pouvoir transmuter les corps. En attendant, ils savent les décomposer, les projeter au loin, les précipiter et les recomposer presque instantanément; ils reçoivent ainsi en quelques minutes, du bout du monde, des lettres que n'ont souillées aucun cachet administratif, aucun timbre-poste. Ils peuvent, du reste, se dédoubler eux-mêmes; leur corps physique demeure à Paris, par exemple, tandis que le corps astral, son double éthéré et son prototype, se transporte instantanément à San-Francisco ou à Pékin. Ces divagations sont entremêlées de mots sanscrits mal écrits et mal interprétés, d'étymologies bizarres, de sentences mystiques et de dissertations extravagantes sur le Christ, la Vierge, le Bouddha, le Mexique, l'Égypte, etc. Comme dit Virgile, dans *l'Enfer* de Dante (II, 51),

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Arrivé au terme de ma tâche, je crains, Mesdames et Messieurs, de m'en être acquitté d'une manière bien insuffisante. Je voulais exposer d'une façon complète, mais aussi sommaire que possible, tout ce qui concerne le Bouddhisme. Ceux d'entre vous qui sont au courant de la question auront probablement trouvé que j'ai trop insisté sur des faits connus et que je n'ai pas mis assez en lumière certains détails d'une valeur capitale à leurs yeux. Aux autres, mon analyse aura paru sans doute confuse et pénible, et peut-être auront-ils éprouvé quelque peine à me suivre dans l'esquisse de ces théories parfois extrêmement transcendantes et quintessenciées. Je réclame l'indulgence des uns et des autres, en faveur de ma bonne volonté. Je

vous remercie, du reste, de l'attention soutenue que vous avez bien voulu me prêter, et je m'estimerais heureux d'avoir pu seulement vous faire voir ou vous rappeler l'évolution, d'ailleurs logique et naturelle, de la religion la plus importante du monde, sinon par son histoire, au moins par le nombre de ses partisans.

Simple réforme philosophique à son origine, n'ayant aucune prétention sociale ou politique, comme on dirait aujourd'hui, elle a développé tout un corps de doctrines spéculatives, qui ont abouti à la fois au mysticisme métaphysique et aux pratiques grossières de la magie ; elle a fait de son fondateur une personnalité multiple toujours présente et active sous ses incarnations variées; elle a absorbé plusieurs cultes naturalistes et s'est créé un panthéon pour ainsi dire infini. Elle a commencé par une réaction contre le vieux ritualisme hindou, et elle a abouti au ritualisme le plus compliqué. Malgré tout, le Bouddhisme n'a pu cependant encore arriver à la conception précise du Dieu personnel, créateur tout-puissant, des Occidentaux modernes. Tant il est vrai que l'idée de ce Dieu est purement objective; qu'elle est le résultat d'un long travail cérébral, le terme d'un *processus* mental incompatible avec l'imagination puissante, mais aventureuse, indépendante et éprise de détails des philosophes indiens. L'évolution, le progrès constant, le renouvellement perpétuel, n'est-ce pas, au surplus, en réalité, la conception de la trinité brahmanique : création, conservation et destruction rénovatrice ?

L'évolution ! Nous la voyons sans cesse partout, tout autour de nous. Quand nous jetons les yeux sur le ciel, qui ne nous raconte plus la gloire de Dieu, mais qui nous

enseigne l'inanité des raisonnements théologiques, nous y rencontrons d'abord ces planètes qui font escorte avec nous à notre soleil, dans sa course à travers l'espace : sur les unes, la vie paraît avoir déjà totalement disparu ; sur d'autres, elle ne semble pas s'être manifestée encore. Le soleil, arrivé lui-même à son déclin, est comme perdu au milieu de la multitude innombrable des astres, depuis les étoiles les plus éclatantes jusqu'à ces nébuleuses obscures qu'on suppose au début de leur mystérieuse germination. Dans la contemplation de ces phénomènes sublimes, nous apprenons à ne pas désespérer de l'avenir du monde ; nous y lisons les inflexibles lois du temps et nous concevons ainsi la notion exacte de notre devoir. Oui, nous qui ne sommes, comme diraient les sages antiques de l'Inde, qu'un accident momentané, qu'une manifestation locale de la substance éternelle, nous devons consacrer notre rapide existence à combattre tous les préjugés, à interrompre toutes les routines, et à pratiquer sans défaillance la bonne doctrine, celle dont le *credo* se résume en ces trois facteurs imprescriptibles du progrès social : le travail, la solidarité humaine et la liberté !

Julien VINSON.

BIBLIOGRAPHIE

James-Constantine Pilling. — *Bibliography of the Siouan Language*, Washington, 1887, in-8°, v-27 p.; — *Bibliography of the Eskimo Language*, Washington, 1887, in-8°, v-116 p.; — *Bibliography of the Algonquian Languages*, Washington, 1891, in 8°, x 614 p.

Ces trois volumes sont certainement les plus précieux et les plus intéressants peut-être de tous ceux qu'a publiés la *Smithsonian Institution* et le Bureau d'Ethnologie si bien dirigé par M. J.-W. Powell. L'impression en est on ne peut plus élégante et soignée, la correction irréprochable, et le contenu dépasse toutes les espérances. Rien n'y manque : exactitude et précision des détails, descriptions minutieuses et figurées, *fac simile* admirables, énumération des exemplaires, références catégoriques, etc., etc.; aucune plaquette, aucun article de journal ne paraît y avoir été oublié. On sait que l'auteur avait déjà publié, il y a un certain nombre d'années, une bibliographie générale de toutes les langues de l'Amérique. Son travail terminé, il a

été le premier, comme de juste, à le trouver insuffisant et incomplet, il s'est mis à le refaire et, pour plus de sûreté, a parcouru l'Europe et l'Amérique, portant sur lui son ouvrage et le couvrant jour par jour de notes, de corrections et d'additions innombrables : voyage heureux, enviable pèlerinage, explorations ardentes et toujours fructueuses! Ah! rien ne vaut l'amour des livres, représentation fidèle de la parole humaine, écho béni du passé, repos et consolation du présent, espoir et rêve de l'avenir.

Je me permettrai cependant quelques observations timides, quelques critiques respectueuses. J'aurais aimé que les titres fussent plus exactement figurés, par des combinaisons de romain et d'italique, de grandes et de petites capitales, comme j'ai fait dans mon *Essai de Bibliographie basque;* j'aurais voulu distinguer les livres des articles de journaux ou des revues; j'aurais voulu un plus grand nombre de tables; j'aurais voulu qu'on renonçât à ce cadre mal commode des deux colonnes. Mais tous ces *desiderata* n'enlèvent rien à mon admiration passionnée. Bien heureux celui qui a pu faire un tel livre dont l'achèvement suffirait à peine à le payer amplement de sa peine! Et d'ailleurs, un travail de ce genre n'est-il pas le meilleur de tous, un travail qui passionne, qui absorbe, qui fait à la fois croire et oublier?

Multa dies variique labor mutabilis sevi
Rettulit in melius.....

JULIEN VINSON.

The Nâladiyar or four hundred quatrains in Tamil with introduction, translation, and notes, by G. U. Pope. Oxford, *Clarendon Press,* gr. in-8°, lij-440 p.

Un certain roi de Maduré avait reçu, dit-on, à sa cour, pendant une famine qui désolait le pays, et libéralement entretenu huit mille pénitents djâinas. Il voulait même les retenir, mais les pieux personnages s'échappèrent une nuit; chacun d'eux laissait à sa place habituelle une ôle (feuille de palmier) où il avait écrit une strophe morale. Dans un premier mouvement de dépit, le roi fit jeter toutes ces feuilles à la rivière; mais il arriva que quatre cents d'entre elles remontèrent le courant sur une longueur de quatre pieds : le monarque les fit aussitôt recueillir et elles forment un recueil de stances morales presque aussi célèbre dans tout le pays tamoul que les *Kuraḷ de Tiruvaḷḷuva.* On dit aussi que ce recueil, *Nâladiyâr* « ceux à quatre pieds », tire son nom de ce qu'il se compose uniquement de quatrains. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est peu connu en Europe, et, jusqu'à présent, à part quelques strophes isolées, il n'en avait publié en Europe, à ma connaissance, que la traduction de quelques strophes des treize premiers chapitres par moi en 1871 et 1875 (*Mémoires de l'Athénée oriental*, p. 20-24 et *Congrès des Orientalistes*, p. 342-348), et des trois derniers chapitres, en 1889, par M. B. de Fontainieu, un de mes élèves, à la suite de son *Livre de l'amour* de Tiruvalluva (Paris, Lemerre, petit in-8°, p. 100-118).

Mes deux publications paraissent avoir échappé à M. Pope, mais, quoiqu'il ne mentionne pas expressément celle de M. de Fontainieu, il la cite aux p. 243-245 de son

admirable ouvrage qu'on ne saurait trop louer d'ailleurs. Après une fort intéressante introduction, où l'on trouve de très remarquables détails sur la métrique tamoule et de précieuses notes bibliographiques, vient le texte soigneusement révisé des quatre cents strophes accompagné d'une traduction aussi exacte que possible. M. Pope y a joint un lexique comparatif qui devra évidemment servir de modèle quand on pourra faire le dictionnaire général des langues dravidiennes, et deux tables dont la seconde (index général) est un peu courte peut-être.

Je n'aurais guère que quelques observations à présenter. Dans la publication des vieux textes tamouls en vers, qui ne sont pas à la portée des commençants, je n'aime pas beaucoup la distinction rigoureuse des mètres, la séparation des mots, la ponctuation : ces facilités me choquent et ne me paraissent pas très utiles. Quant aux traductions, M. Pope, comme tous les Anglais, recule avec trop d'horreur peut-être devant certains mots ou certains passages scabreux : pourquoi ne pas les rendre en latin, par exemple? Dans son lexique, il me semble une fois de plus trop enclin à chercher dans le sanscrit l'origine de beaucoup de mots dravidiens.

Ces remarques n'enlèvent rien à la haute valeur du livre de M. Pope. Il faut souhaiter que son exemple soit suivi et qu'on nous donne bientôt les plus vieux et plus précieux monuments du fécond et riche idiome du Sud de l'Inde. Déjà, nous avons eu en 1887, à Madras, une belle édition du *Çindâmani :* quand recevrons-nous le *çilappadigâram* et le *Maṇimêgalei* qui devaient paraître l'année dernière?

J. V.

VARIA

LA BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE L.-L. BONAPARTE.

On lisait, dans l'*Athæneum* du 1er avril 1893 (nº 3414, p. 410), les lignes suivantes à propos de cette Bibliothèque qui comprend la collection des livres basques la plus belle et la plus complète que l'on connaisse :

« Mr Victor Collins, who has been occupied during the last twelve months in preparing a catalogue of the late prince Louis-Lucien Bonaparte's library, has completed the main portion of his task, and is now engaged in classifying and rearranging its contents. When the Catalogue is ready for issue, — in a few months, as is anticipated, — it is intended to offer the library for sale by private contract. The collection has proved unexpectred rich and complete in illustration of European philology; scarcely a recognized variety of European speech, even of the most obscure, being unrepresented among the eighteen or twenty thousand volumes. A copious collections of the slang of nearly every country in Europe is included. Many of the earlier books are extremely rare, a large number being neither mentioned by Brunet nor discoverable in the British Museum. Some, suchas the *Athravaeth Gristnogarl*, reproduced by the Society of Cymmrodorion in 1880, are reputed to be unique. Several valuable French and Italian first editions, and a number of curious old English books also appear; and the unique largepaper copies of the late Prince's own linguistic publications amount to a hundred or more.

« The mss. have not yet be fully examined, but two at least of great interest are found among them. Du Voisins (*sic*) unpublished Basque dictionary, the production of which was subsidized by the Prince, and Tonkin's ms. (1730), which was the original of Pryce's *Archæologia Cornu-Britannica*. It is to be hoped that this valuable collection may find a purchaser in England, and may not be allowed to leave our shores. »

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

ESSAI DE RYTHMIQUE CHINOISE

La rythmique chinoise est très originale ; elle exclut les deux facteurs du rythme les plus importants et les plus usités parmi les langues civilisées, à savoir la *quantité des syllabes* et leur *accent tonique*. Elle est privée de ces deux instruments parce qu'ils manquent à la langue elle-même ou y sont négligeables. Le rôle de l'accent tonique est d'établir la *prédominance* d'une *syllabe* sur les autres dans le même mot ; or, le chinois est *monosyllabique*. D'autre côté, la syllabe formant un mot entier doit toujours avoir une certaine durée. Une conséquence importante de cette privation des deux moyens les plus naturels de la versification, c'est que le vers chinois va manquer, du moins le semble-t-il, de la *cadence* proprement dite, de la mesure du temps à l'*intérieur*, et de l'*alternance* entre les *temps forts* et les *temps faibles*. Où placer une *arsis* et une *thesis* là où tous les mots-syllabes sont d'*égale* valeur et de *même* poids ? Cependant, cette alternance est l'âme même du rythme ; sans elle le temps peut bien se *diviser* en *fragments* égaux, en *mesures*, mais rien ne rend sensibles ces mesures à l'oreille, puisqu'aucun *renflement* du son n'indique qu'une d'elles commence ou finit. Dans les rythmiques mêmes qui semblent se régler à l'inté-

rieur du vers par le seul *comput* des syllabes, comme en français, il en est, en réalité, autrement ; les *alternances* entre *arsis* et *thesis* sont seulement *plus distantes*. Tout le monde sait que dans notre alexandrin il existe un *arsis* à la fin du vers, un autre à place fixe à la *césure*, et deux autres à place variable, toutes les autres syllabes étant en *thesis* et privées de l'accent rythmique.

Le chinois ne pourra donc composer son vers isolé que par le comput du nombre de syllabes, et que par la division de ce vers en deux ou plusieurs parties au moyen de l'arrêt du sens formant césure ; quant au lien entre plusieurs vers, il ne pourra le constituer que par la rime.

Et même ce dernier lien sera bien faible, en raison des nombreuses *homophonies* qui existent entre les monosyllabes. Les rimes y seront à la fois *trop nombreuses* et *trop complètes :* trop nombreuses, parce que les homophones, et surtout les mots finissant par la même voyelle (toutes les syllabes étant ouvertes) fourmillent ; trop complètes, parce que le mot entier rimera.

C'est merveille comment la langue chinoise, ainsi *privée des ressources ordinaires*, s'en est *créé* de *nouvelles*, inconnues aux prosodies et à la versification des autres peuples.

En réalité, nous venons de voir qu'en dehors du comput des syllabes, base rudimentaire de la versification, le chinois n'a d'autres ressources que la *rime*. C'est ce moyen qu'il va développer et auquel il va donner une portée toute nouvelle. La rime, telle que son système phonétique particulier lui permet de l'établir, lui fournira : 1° la *concordance* symétrique entre *deux vers*, non seulement *à la fin* du vers, comme chez nous, mais dans *tout* son parcours ; 2° le *lien* entre un plus grand nombre de vers, de façon à

constituer une *strophe ;* 3° l'*alternance* entre les diverses syllabes du vers isolé, de manière à former une harmonie entre elles, une *cadence*.

Mais ici il faut *élargir l'idée de rime*, et compléter cette dernière par l'introduction des *tons*. La *rime*, au sens strict des mots, c'est l'*homophonie*, et c'est dans ce sens que nous l'employons ; mais dans *un sens plus large*, à côté de l'*homophonie*, elle comprend aussi l'*homotonie*. Lors de la renaissance du rythme dans l'hymnographie grecque, ce fut même l'homotonie qui précéda, l'homophonie succéda et ne fut que son développement. A la fin de l'hexamètre greco-latin, il n'y a pas encore d'homophonie, mais il y a déjà une homotonie dans la terminaison obligatoire par un dactyle suivi d'un spondée. L'*homotonie* consiste dans l'*identité de l'accent*, de même que l'*homophonie* dans l'*identité du son*. On conçoit facilement que, si ces deux rimes sont réunies, l'effet doit être beaucoup plus puissant.

Mais l'homotonie véritable et complète n'est pas possible avec tout son effet dans les langues qui ne contiennent à ce point de vue que deux sortes de syllabes, les accentuées et les non accentuées, parce que les dernières, les non-accentuées, surtout les muettes, disparaissent trop à la prononciation, principalement à la fin du vers. Pour que l'alternance ou l'accord devienne très sensible, il vaut mieux qu'il y ait trois ou quatre sortes d'accents différents, ou, tout au moins, qu'il y en ait deux, et que l'alternance s'établisse, non entre une syllabe accentuée et une non accentuée, mais entre deux accentuées en sens contraire, et par conséquent d'égale importance.

Comment obtenir ce résultat, quand l'instrument est

l'accent tonique, où il n'y a pas plusieurs accents contraires? Alors, en effet, il est impossible; aussi ce n'est pas l'*accent* que le Chinois emploie pour arriver à cet effet, mais bien le *ton*, qui, d'un côté, ajoutera une homotonie marquée à l'homophonie, de l'autre, créera de profondes alternances. Le *ton* n'est autre qu'un *accent d'élévation*, mais *doué de mouvement;* il n'est pas seulement *élevé* ou *bas*, mais *descendant*, *ascendant* ou subitement arrêté dans sa marche, *tronqué*.

On comprend que la rime, à la fois d'*homophonie* et d'*homotonie,* qui se produit à la fin de deux vers les relie avec une énergie sans pareille ; on conçoit par là même que deux vers peuvent, dans leur dernière syllabe, concorder par *homophonie* et discorder, au contraire, par *hétérotonie* voulue, de manière à créer une véritable harmonie discordante. Dans les deux cas on obtient un effet énergique.

En détachant l'*homotonie* de l'*homophonie* et en l'appliquant seule de *vers à vers*, mais dans l'*intérieur*, non plus à la *fin*, on peut établir une rime soit *homotonique*, soit *hétérotonique,* entre chaque syllabe d'un vers et celle *correspondante* du vers qui forme couple avec le premier.

En appliquant l'homotonie séparée dans l'intérieur d'un vers isolé, en faisant alterner les différents tons, on crée, comme nous l'avons expliqué, une cadence spéciale, groupant ainsi les mots-syllabes deux à deux, de manière à former de véritables *pieds* ou divisions du temps qui sans cela seraient impossibles dans le vers chinois. On a ainsi le singulier spectacle d'une *arsis* et d'une *thesis* réalisées avec le simple *accent d'élévation*. Chacun sait que, dans nos langues européennes, l'accent d'*élévation*, tant

qu'il ne s'est pas converti en accent d'*intensité,* a été impuissant à devenir instrument de rythme ; mais en changeant de centre linguistique, il faut modifier nos idées reçues.

Enfin, en appliquant la *rime entière,* et tantôt séparément l'*homophonie* ou l'*homotonie,* les Chinois ont constitué l'unité de la strophe par un procédé singulier à son tour. Tandis que nous faisons rimer tous les vers deux à deux, les Chinois alternent les vers rimés et les vers non rimés, de telle sorte que la première rime complète n'apparaît qu'à la fin de la strophe. Cependant les vers *non rimés homophoniquement* riment quelquefois *homotoniquement*, de sorte que le lien *strophique*, qui s'est établi aux dépens du lien *versuel*, laisse celui-ci se reconstituer d'une autre manière.

Ces emplois de l'*homophonie* et de l'*homotonie*, tantôt réunis, tantôt séparés, tantôt divergents, établissent dans la versification une harmonie tantôt concordante, tantôt discordante et différée. Nous en verrons les applications. Retenons-en ici d'abord le principe. L'*harmonie ordinaire* consiste dans la concordance immédiate ; l'*harmonie discordante* ou différée sa forme par une discordance momentanée qui rend plus désirable et plus sensible la concordance ultérieure. Ce qui est curieux, c'est que le Chinois peut réaliser les deux en même temps ; il peut dans un vers faire concorder par l'homophonie et discorder par l'hétérotonie, ou inversement, de manière à ne résoudre que plus loin cette discordance partielle. Il peut aussi faire concorder homophoniquement les vers discordants homotoniquement, et faire concorder homotoniquement les vers discordants hétérotoniquement. De là, des effets variés et saisissants.

Telles sont les ressources spéciales que la rythmique chinoise possède, mais elles ne les a pas de suite découvertes, et il s'est passé ici dans la versification quelque chose d'analogue à ce qui a eu lieu dans la langue elle-même. On sait qu'en chinois les tons ne sont qu'un développement *hystérogène*, qu'ils ont peut-être eu pour cause les vestiges des différences des mots confondus dans l'homophonie, et certainement pour résultat de remédier à celle-ci, mais qu'ils n'existaient pas d'abord, puis, qu'il n'en est apparu que quelques-uns, que les autres ont suivi. De même, la versification doit se contenter à l'origine du simple comput des syllabes, et c'est plus tard que l'emploi des tons vint suppléer à l'insuffisance de ce système rudimentaire.

Ainsi, c'est par un moyen phonétique spécial que la versification chinoise s'est intégrée, mais ce qui est très remarquable aussi et ce qui la distingue des autres, c'est que ce fut par un processus tout psychique de *parallélisme* qu'elle s'est formée et que ce procédé a survécu dans la versification plus parfaite. Nous exposons plus loin le procédé du parallélisme, mais il faut dire ici que c'est un rythme tout psychique, constituant seul le rythme entier lorsque le rythme phonique n'est pas né, et consistant en une opposition perpétuelle, tantôt d'une pensée à une pensée de même étendue, tantôt d'une idée à une autre idée en position symétrique, tantôt d'un mot à un autre mot de même fonction grammaticale.

Les trois grands principes des vers chinois sont donc : 1° le *comput syllabique ;* 2° le *parallélisme ;* 3° l'*accord homotonique* et *homophonique*. Ils forment un caractère bien tranché et très original que nous voulions

mettre en relief avant de descendre dans les détails techniques.

Pour exposer les règles qui vont suivre, nous avons mis à profit, entre autres traités européens : 1° *The poetry of the Chinese*, par Sir John Francis Davis, Londres 1870 ; 2° *Ueber zwei Sammlungen chinesischer Gedichte aus der dynastie Thang*, par Platt ; 3° *Poésies de l'époque des Thang*, traduites du chinois avec une étude sur l'*Art poétique en Chine*, par M. le marquis d'Hervey Saint-Denis, Paris 1862 ; 4° *Uber die chinesische Verskunst*, le Schott et aussi des documents que nous devons à l'obligeance d'un éminent sinologue, M. le docteur Grube. L'ouvrage de M. de Harlez : *La Poésie chinoise* (Bruxelles, 1892), mais se rapportant plus à la poésie qu'à la versification, ne nous était pas connu lorsque nous avons terminé le présent travail, mais nous l'avons aussi consulté avant l'impression.

Les plus anciens vers chinois se trouvent dans le *Shi-King*.

Ces *vers* ou *strophes*, suivant l'unité qu'on veut adopter, se partagent en vers *stricto sensu*, de quatre mots à l'origine, quelquefois de cinq ou six, parfois aussi de trois, mais le nombre de quatre reste normal ; quelquefois la longueur de chaque petit vers varie dans chaque strophe. Certains vers ne riment pas, d'autres le font d'une manière incomplète, d'autres riment parfaitement.

La *rime* a été introduite tout *mécaniquement* par suite de l'homophonie d'un grand nombre de mots ; cependant cette rime n'est pas complète si les voyelles correspondantes ne portent pas le même ton ; pour établir cette concordance parfaite, les poètes quelquefois supposent à un mot final un ton qu'il n'a pas, mais ce n'est qu'une

licence poétique. Il est rare que la strophe contienne plus de *trois rimes*.

La rime *n'apparaît que peu à peu*, et il y a beaucoup de vers non rimés qui ne se distinguent de la prose que par le nombre réglé des syllabes ; ainsi cette strophe du *King-Shu*.

Huang çù jèŭ hiùn
Min K'ò Kín pŭ K'ò hiá
Min wei pang pèn
Pèn Kù pang ning.

« Notre ancêtre élevé enseigne : On doit rapprocher de soi le peuple, non l'abaisser. Le peuple est la racine de l'État; si la racine est solide, l'État est en sûreté. »

Quand les vers sont rimés, les rimes apparaissent dans toutes les combinaisons possibles. Mais ce qui domine et ce qui est très curieux, c'est l'alternance de vers qui riment et de vers qui ne riment pas ; dans cette alternance, ce sont les *vers pairs* qui riment entre eux.

Jeŭ sin Kiŭng Kiŭng
Nián ngò wu lŏ
Min ci wu cái
Ping K'i cin pŏ
Ngai ngò s'in sfe
Jü ho ç'ung lŏ
C'an ŭ juan cì
Jü cui ci wŏ.

« Mon cœur est profondément troublé, je médite sur notre malheur.

« Le peuple est innocent et doit cependant faire des corvées d'esclaves.

« Comme ces hommes me font de peine ! d'où leur viendra le salut ?

« Vois le corbeau là-bas, sur quelle maison va-t-il s'abattre ? »

Souvent, tout en suivant ce système on fait rimer cependant ensemble les deux premiers petits vers.

Fan fan jang ceù
Çai sin cai feu
Ki kian Kiün cè
Ngò sin cĕ hieŭ.

« Là-bas fait voile le canot fait de bois d'aunes, tantôt il s'enfonce, tantôt il se relève. Lorsque j'ai vu sa démarche princière, mon cœur est plein de serein repos. »

Nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher ce système du *ghazal* arabe, dans lequel les deux premiers vers riment ensemble et ensuite seulement avec ceux de nombre pair. D'autres stances se comportent différemment. Tous les vers riment entre eux, à l'exception d'un seul.

En voici un exemple :

Wei pì T'ao T'ang
Jeù, cè Ki fang
Kin s'ĭ Kiŭĕ t'ao
Luán K'i Ki mang
Nài ti mi wang.

« T'ao Tang jadis posséda ce pays de Ki. (L'empereur) actuel a perdu sa voie, a laissé mépriser ses lois. C'est pour cela qu'il va vers sa perte. »

D'autres stances font rimer ensemble tous leurs vers.

Cĕ pì Kao mang
Ngò mà hiuan huang
Ngò Ku c'ŏ pí sfè Kuang
Wei ì pā jùng sang.

« Je gravis cette haute montagne, mais mon cheval est jaune de

maladie. Aussi je veux remplir de vin ma coupe de corne de rhinocéros pour étourdir mon chagrin. »

Quelquefois la rime n'est qu'*approximative*, ne reproduit que la *voyelle* ou la *consonne*. En voici un exemple ;

C'ŭ K'i tung men
Jèŭ niù s'u jün
Sŭi cĕ s'ŭ jün
Fei ngò sfe c'ün
Kào ji K'i Kin
Liao lŏ ngò jün.

« En dehors, près de la porte de l'est, sont des femmes semblables à des nuages. Quoiqu'elles soient comme des nuages, ma pensée ne s'arrête pas auprès d'elles. Ma femme en simple habit et avec sa coiffure suffit à mon bonheur. »

Quelquefois enfin cette approximation simple de l'une des rimes consiste en ce qu'elle a bien la *voyelle*, mais non le *ton* des autres.

Telles sont les strophes à une seule rime ; mais il y a aussi des strophes à deux et trois rimes. Dans ces strophes se trouvent aussi des vers ne rimant pas. Voici des exemples :

Strophes à *deux rimes*.

Pĕ fung K'i liang
Jù siüĕ K'i pang
Huéi orl háo ngò
Hi sèŭ t'ung hang
K'i hiù K'i siü
Ki Kĭ ci ciü.

« Froid souffle le nord; en épais flocons tombe la neige. Celui qui me veut du bien et qui m'aime, qu'il prenne ma main, afin que nous allions ensemble. Il est paresseux, il néglige, et devrait pourtant se hâter.

Strophes à *trois rimes.*

U hu siào ci
Káo órl Kiéŭ ci
T'ing jŭng ngò meu
S'ù wu ta hùi
T'ian fang Kian nán
Juk sang eiùĕ Kuĕ
C'iù p'i pŭ juàn
Káo t'ian pŭ t'ĕ
Kui sŭ K'i tĕ
Pi min tá Kĕ.

« O mes petits enfants, je veux vous apprendre quelque chose d'ancien. Si vous écoutez et suivez mon conseil, vous ne donnerez pas prise à un profond repentir. Du ciel menace un malheur; il détruira ce royaume. Les exemples ne sont pas loin; le ciel élevé ne se trompe pas. Vous vous détournez de la vertu, et vous précipitez le peuple dans de grandes calamités.

Jusqu'ici la rime ne comprend qu'un *seul mot.* Mais elle est aussi souvent *dissyllabique* ou, ce qui revient au même, comprend *deux mots.* Mais le plus souvent le dernier mot n'est alors qu'une *interjection* qui se répète à la fin du vers.

Telle était la poésie ancienne chinoise, bien bornée, comme on le voit, dans ses moyens métriques; la nouvelle, qui remonte à mille ans environ, lui a fait faire d'importants progrès.

Les vers de *cinq* ou *sept* syllabes deviennent préférés à ceux de quatre.

Le poème ne se partage plus en strophes, mais forme une seule strophe composée de huit à douze vers le plus souvent.

On évite les nombreux agencements de rimes. La formule presque toujours suivie est ; *aa b a c a* ou bien *a b c*

b d b, dans laquelle on voit cependant qu'est toujours conservé *un vers sans rime*.

Mais l'évolution la plus importante est celle qui introduit dans le *corps du vers* ou *entre vers*, la nécessité de l'*alternance des tons*.

En chinois il ne saurait être question de donner dans la versification un rôle ni à la *quantité*, ni surtout à l'*accent tonique*, lequel n'existe pas, puisque chaque mot ne se compose que d'une syllabe.

Mais un autre accent existe, celui d'*élévation*, qui fait que la même voyelle se prononce à différents degrés de hauteur, suivant le sens du mot.

Nous avons vu tout à l'heure qu'on tenait compte enfin de la différence de tons pour la rime, après avoir négligé cette différence. C'est ainsi qu'en vers français on fait rimer patte avec pâte ; mais cette rime est très imparfaite et tend à disparaître.

La versification chinoise nouvelle tient compte des tons, même ailleurs qu'à la rime.

Mais elle n'en tient pas compte d'une manière absolue, et à cet égard des indications sur les différents tons sont nécessaires.

Les monosyllabes chinois se prononcent à la même hauteur pendant toute leur durée ou successivement à des hauteurs différentes. Dans le premier cas le ton est dit *ping*, dans le second *tse*.

Lorsque le mot se prononce à la même hauteur, cette hauteur peut être plus ou moins élevée ; il y a entre le *ton haut* et le *ton bas* la différence d'une *tierce ;* le ton *uniforme haut* s'appelle *ping shang,* le ton *uniforme bas* s'appelle *ping kiü*.

Lorsque le mot parcourt successivement diverses hauteurs, il va s'élevant, et alors le ton est *tse shang*, ou il va s'abaissant, et alors le ton est *tse kiü*, ou il s'interrompt tout à coup, et est comme tronqué, alors il s'appelle *jou*.

Le choix de ces divers tons dans le vers prend le nom technique d'*harmonie*.

La *rime* doit comprendre non seulement le *son*, mais aussi le *ton*. Un mot au ton *jou* ne peut rimer qu'avec un autre mot au ton *jou*, un mot au ton *tse chang* ne peut rimer qu'avec un autre de même ton. D'autre part, les vers *pairs* seuls *riment* entre eux, ce qui fait du quatrain la forme de rythme la plus courte.

Mais le *premier et le troisième vers qui ne riment pas ensemble* doivent être chacun en *opposition avec le ton du vers rimé de la même paire*, du même distique, qui leur correspond. Si la rime est au ton *ping*, il faut que le dernier mot du *vers non rimé* soit au ton *tsé*, sauf exception parfois pour le premier vers de la première strophe.

De plus, dans chaque distique, chaque pied du premier vers doit être en opposition de ton avec le pied correspondant du second vers, de telle façon cependant que dans la strophe les vers deux et trois, quatre et cinq, six et sept, huit et neuf soient accentués de la même manière ; mais il suffit que l'opposition ait lieu de ton *ping* à ton *tsé ;* on ne s'occupe pas des subdivisions en *shang*, en *kiü* et en *jou ;* on ne déroge à cette règle que pour le premier vers de chaque pièce, tantôt au premier et au troisième, tantôt au premier et au quatrième pied, pourvu que l'on fasse rimer exactement ce premier vers avec le second et le quatrième.

Enfin, dans certains vers, une syllabe est l'objet d'une

attention particulière, c'est la troisième dans le vers de cinq pieds, la cinquième dans celui de sept pieds. Cette syllabe s'appelle l'*œil*. Nous verrons que l'*œil du vers* doit être toujours *plein*, c'est-à-dire porter *sur un mot plein*, un mot de *substance* ou d'*action*, et non sur un *mot vide*, un mot de *simple relation ;* ici remarquons qu'il doit tantôt rimer, tantôt alterner de ton avec l'œil du vers suivant.

Ce n'est pas tout : les mots qui se suivent dans le même vers doivent appartenir à certains tons quand ils occupent certaines places. Voici les règles :

a) *Vers de sept syllabes.*

Le premier, le troisième, le cinquième et le septième mot de chaque vers ont le ton libre, mais le deuxième, le quatrième et le sixième doivent avoir la succession de tons suivante : *ping, tse, ping,* ou, au contraire, *tse, ping, tse,* ce qui revient à dire que les mots pairs de chaque vers doivent présenter des tons différents et alternants. Telle est l'organisation du premier vers. Le second vers doit organiser ses pieds pairs à l'inverse du premier ; le troisième comme le second ; le quatrième comme le premier ; le cinquième comme le quatrième et le premier ; le sixième comme le second et le troisième ; le septième de la même manière ; et le huitième comme le premier, le quatrième et le cinquième. On peut voir dans cette loi en même temps le résultat d'un besoin de variété et une harmonie différée quant à la différenciation des vers consécutifs.

b) *Vers de cinq syllabes.*

Dans le vers de cinq syllabes, les tons se distribuent ainsi : 1er vers, libre, *tse, ping, ping, tse ;* 2e vers,

libre, *ping*, *tse*, *tse*, *ping*, ce dernier portant la rime ; 3e vers, libre, *ping*, *ping*, *tse*, *tse* ; 4e vers, libre, *tse*, *tse*, *ping*, *ping*, ce dernier portant la rime.

Ou à l'inverse : 1er vers, libre, *ping*, *ping*, *tse*, *tse* ; 2e vers, libre, *tse*, *tse*, *ping*, *ping* ; 3e vers. libre, *tse*, *ping*, *ping*, *tse* ; 4e vers, libre, *ping*, *tse*, *tse*, *ping*.

La rime peut être *ping* ou *tse* dans les vers de cinq syllabes, mais si le vers est *protractum*, la rime doit y être *ping*.

Voici des applications de ce système :

1	2	3	4
tchóang	y	Kiŭ	ti
tsien	*che*	teou	*teou*
ming	*ti*	*ouang*	sse
youé	*chang*	ming	*Kou*
Kouang	choang	*youé*	yang

Les mots *tse* sont en italique.

« Devant mon lit la lune jette une clarté très vive. Je doute un moment si ce n'est point la gelée blanche qui brille sur le sol, je lève la tête, je contemple la lune brillante, je baisse la tête et je pense à mon pays. »

Dans les exemples suivants, les mots *ping* sont dépourvus d'accent.

K'iú nian hua li fung Kiün piĕ
Kin s *ĭ hua K'ai jéŭ jĭ niau*
Si sfe mang mang nan cé liúo
Č'ün c'ieŭ ngàn ngàn tŏ č'ing mian
S'in to cĭ *ping sfe t'ian li*
Jĕ jèŭ lieŭ wang Kuéi fáng ç'ian
Wen táo jŏ lai siang wén sin
Si leù wang juĕ Ki ši jŭan.

« L'année passée, dans le temps de la floraison, je te rencontrai, puis me séparai de toi. Aujourd'hui, les fleurs sont refermées.

« Voici une année nouvelle. Les choses de ce monde sont troublées et il est difficile de les pénétrer. La mélancolie du printemps s'empare de moi, solitaire je ferme les yeux.

« Mon corps est tourmenté par la maladie, je pense avec regret à ma patrie. En cette ville il y a des bannis perdus; j'ai honte de recevoir secours. J'entends qu'on va venir et me demander de mes nouvelles. Sur le balcon occidental je regarde la lune. Quand sera-ce la pleine lune? »

En voici un autre exemple :

K'ung san sin jŭ heŭ
T'ian Ki wan lai ç ieŭ
Ming jŭĕ sung Kian sao
Ç'ing ç'iŭan sĭ sáng lieŭ
Ó ŭ hiŭan Kuei huàn niŭ
Lian t'ung hia jŭ ceŭ
Sui ji c'ŭn fang hiĕ
Wang siŭn cé K'ò lieŭ

« Sur une montagne déserte, après la pluie nouvellement tombée, claire apparaît la lune à travers les pins, une source pure coule sur le terrain rocheux. Le bambou chuchote à la jeune lavandière qui revient, le lys d'eau se penche devant le bateau du pêcheur qui glisse. Le souffle du printemps peut cesser pour moi, pourvu que l'herbe du gazon me reste. »

Nous empruntons à l'ouvrage de M. de Harlez le paradigme suivant de l'alternance des tons.

Le o indique les pieds libres ; la barre horizontale, le ton *ping ;* la barre verticale, le ton *tsé.*

Vers de sept syllabes.

o | o — o | o
o — o | o — o
o — o | o — o
o | o — o | o
o | o — o | o
o — o | o — o
o — o | o — o
o | o — o | o

ou bien

o — o | o — o
o | o — o | o
o | o — o | o
o — o | o — o

Vers de cinq syllabes.
Ici le premier seul est libre.

o | — — |		o — — | |
o — | | —	ou	o | | — —
o — — | |		o | — — |
ȯ | | — —		o — | | —

Les vers les plus petits sont de *trois* syllabes ; on les trouve surtout dans les refrains des chants populaires ; on les emploie aussi dans la poésie didactique ou mnémonique pour enfermer des sentences. En les redoublant, ils forment des trimètres. En voici un exemple :

Kaoŭ-tsoo hing — Han neĕ Kĕen
Che Heaoŭ-ping — Wang-mang tsuen :
Kwang-woo hing — Wei Tung-Han ;
Sze pĭ nëeu — Chung yu Heëu :
Wei, Shŭ, Woo — Tseng Han ting,
Haoŭ Saw Knŏ — Heih leang tsin.

« Kaoù tsu se leva — et la race de Han fut établie.
« Jusqu'au règne de Haou-ping — quand Wang-mang usurpa l'empire.
« Kuang-woo se leva — et établit la famille orientale de Hañ ;
« Après avoir duré quatre cents ans — le Han finit avec Heëu-ti :
« Wei, Shu et Woo luttaient ensemble pour l'empire de Han.
« Ils furent appelés les trois nations — et continuèrent jusqu'à l'élévation des deux dynasties Tsin. »

Le vers de *quatre syllabes* est le plus usité dans le livre sacré le plus ancien, le *Schi-King*. Quelquefois cependant le nombre de syllabes de chaque vers y varie de trois à quatre, sept et huit.

En voici un exemple :

Ling tsai yĭ tëen — Puh jaoù pŭ King ;
Woo sz, woo lü — che shing, che ming :
T'eën le chaoŭ choo — Shen sing Ken ching :
Yĭ tsă yŭ wei — Woo tee tsuy King.

« Quand le cœur est illuminé par une étincelle de l'intelligence éthérée, il n'y a en lui ni trouble ni alarme ;

« Il n'y a ni pensée ni inquiétude,

« Mais tout est perfection morale, et le rayonnement complet de la vérité ;

« Là où le principe céleste verse sa lumière,

« La racine de la disposition vertueuse est accomplie ;

« Mais dès qu'il se mêle à la fragilité humaine,

« L'homme tout entier est subjugué et retourné. »

Les vers de cinq et ceux de sept syllabes sont une forme plus perfectionnée, appartiennent à une période postérieure et finissent par dominer. Ils forment la poésie régulière, ou *Shi*.

Voici un exemple du *pentamètre :*

Kew Kĕ tsoo Kwei le
Chuy suy taoŭ Koo yoong,
Leaoù tsin hing lŏ King »
Tseay Kee Keuen yew tsoong
Seng tùy Koong jaoù shĕ ;
Shan Kwan mŭ Kue yoong.
Lew lëen wang je moo
Hwuy shaw wan t'ang échoong.

« Dès que mon ancien hôte revient à notre voisinage, je l'accompagne au monastère Koo-Yoong : nous y errons ensemble à la recherche d'agréables promenades.

« Puis nous y reposons nos pas f tigués. Les prêtres siègent vis-à-vis, donnant cours à la conversation dans leurs loisirs.

« Nous regardons les montagnes éloignées, et remarquons les traits immuables de la nature. Transportés par le torrent de la conversation, nous oublions la chute du jour. Mais à la fin, tournant la tête du côté de notre demeure, nous écoutons la cloche du soir. »

Voici un exemple d'*heptamètre :*

Woo foong ju chee, tsŭy seang lëen,
Chang K'e Yen-chow, pwan pĭ t'ëen :

Yay yu yin ho tsih sing tow
Chaou tan pĭ lŏ, loong yun yen :
Yu yu, joo seŭn Koong shoong hëen,
Yuĕ chŭ, ming choo chang shang heŭ en :
Ee she Kew-ling shin yĭ pĭ,
Yaoŭ tsoong hae wae soo Choong yuen.

« Voyez les cinq pics de diverses couleurs de la montagne de là-bas, liés comme les doigts de la main, et s'élevant, comme un mur, à moitié chemin du ciel.

« La nuit, ils voudraient cueillir de la concavité tournée vers elles les étoiles de la voie lactée ;

« Pendant le jour, ils explorent le zénith et jouent avec les nuages.

« La pluie a cessé — et les sommets brillants apparaissent dans l'étendue vide ; la lune s'est levée... et semble une perle brillante sur la pauvre étendue. On croirait que le grand Esprit a levé son bras de loin — d'au delà de la mer, et compte les nations. »

Les vers de *six* et de *huit syllabes* ne se trouvent guère qu'alternés avec d'autres, et semblent intermédiaires entre la poésie et la prose.

Tel est le nombre des syllabes des vers ; les syllabes nous amènent à leur *coupure,* à leur *repos,* à la *césure.*

La césure dans la versification chinoise se place vers le *milieu du vers.* Si le nombre des syllabes de ce vers est impair, c'est le second hémistiche qui est plus long d'une syllabe que le premier. C'est ainsi que dans les vers de sept mots, la césure est après la quatrième, quelquefois cependant après la troisième, et dans ceux de cinq après la seconde ; les vers de moins de quatre mots n'ont pas de césure ; dans ceux de six mots elle est au milieu.

Mais en quoi précisément consiste ici la césure ? D'abord dans un léger repos du sens ; puis surtout dans ce qu'un mot composé ne peut mettre l'une de ses parties d'un côté et l'autre partie d'un autre côté de la césure ; or, les

mots composés sont très nombreux en chinois. Mais la césure ne peut consister, comme en latin, en une fin de mot, puisque tous les mots sont monosyllabiques, et qu'ainsi tous les pieds finissent déjà par un mot.

Voici des exemples de césure dans des vers de sept mots :

She sze mang-mang — woo leaoū Ke
Ho seū Koo-Koo — yung sin Ke :
Tsin seay lö choo — chö pei tsew,
Tow Ko hëen she — soong show she.

« Les affaires du monde sont toutes précipitées et troublées — sans fin ;

« Pourquoi alors, avec anxiété amère — détruire le printemps du cœur :

« Cherchez un lieu agréable — pour verser une coupe de vin.

« Dérobe une heure de loisir — pour chanter les stances d'une ode. »

Voici un exemple de césure dans le vers de cinq mots.

Jin jin — jö Koong tsun,
Kea Hwö — ho t'ae ping;
Fang che — choong hae yū,
Kwang che — sih Këen Kwen

« Tout le peuple — unanimement obéissant aux lois,

« La nation comme une famille — jouira de la paix.

« Promulguez-le aux extrémités de l'Océan,

« Étendez-le — aux fondements du monde. »

Il peut y avoir césure même dans les vers de quatre mots.

Le Chinois connaît une unité métrique supérieure à celle du vers : *la stance*. La stance constitue son unité par le retour de la rime. La plus commune est le *quatrain*, dans

lequel les vers pairs riment ensemble, comme nous l'avons vu. Dans le *huitain* les quatre vers pairs riment ensemble. Il y a aussi des stances de douze et de seize vers. Les stances de huit vers s'appellent *liü shi*, les derniers mots des vers pairs s'accordent en rime et en ton.

Les vers non rimants doivent avoir un ton contraire à celui des vers rimants. Seul le premier vers, parmi les impairs, peut rimer avec les vers pairs en son et en ton. Dans l'intérieur de chaque distique le ton doit être contraire dans les mots qui se correspondent aux pieds pairs et au pied final, sauf liberté pour le premier vers, pourvu qu'il rime avec le second et le troisième. Enfin, on doit observer le parallélisme entre les mots pleins et les mots vides, que nous décrivons plus loin, au moins dans deux des distiques.

La stance de *douze vers* s'appelle Pai-liü-schi, la rime est unique et revient six fois aux pieds pairs. Pour le reste, les règles du *liü-shi* lui sont applicables.

Enfin la stance la plus simple, c'est le quatrain, le *tsué-keou*, se composant de quatre vers d'égale longueur, de cinq ou de sept pieds chacun; la rime y est obligatoire aux vers pairs ; les deux vers qui ne riment pas, c'est-à dire les impairs, doivent finir dans un ton opposé à celui de la rime, en *ping* si celui de la rime est en *tsé*, et réciproquement, sauf pour le premier vers du quatrain s'il rime avec les second et quatrième; le quatrain possède alors trois vers sur la même rime et le même ton final ; opposition des tons entre les pieds correspondants de chaque distique rigoureusement exigée pour tous les pieds, le premier vers seul jouissant de quelques licences, à condition de rimer avec le second et le quatrième ; deux

vers, au moins, sur les quatre, devant remplir les conditions du parallélisme pour la distinction entre les mots pleins et les mots vides, ce parallélisme s'établit entre les deux vers du premier distique, entre les deux vers du second, ou entre le premier et le dernier vers de la pièce, mais non entre le second et le troisième vers ; en outre, le second et le troisième vers ne peuvent jamais rimer ensemble.

Telle est la métrique phonique ou rythmique des Chinois ; mais à côté ils possèdent une métrique psychique qui s'unit d'ailleurs souvent à la première et que nous avons observée ailleurs en hébreu ; il s'agit du phénomène curieux du *parallélisme*.

Le parallélisme consiste dans la correspondance de deux idées courtes, dont l'une, dans un hémistiche, correspond à l'autre dans un autre hémistiche, ou qui se répondent d'un vers à l'autre dans le distique.

Cette correspondance rythme la pensée, comme la symétrie de dessin, soit de deux hémistiches, soit des deux vers, rythme la parole. Nous avons établi ailleurs que ce rythme *tout psychique* a précédé l'autre, que c'est par lui que la versification s'est peu à peu détachée de la *prose*. Quelquefois les deux co-existent, et même très tard nous voyons que chez certains poètes modernes, le parallélisme, sous le nom d'*antithèse,* devient un véritable procédé ; nous ne voulons citer sous ce rapport que le nom illustre de Victor Hugo, dont le *style antithétique* est bien connu.

Le parallélisme a été divisé très judicieusement par un sinologue, *John Francis Davis*, en trois sortes. Ce métricien distingue le *synonymique*, l'*antithétique* et le *synthétique*.

Le parallélisme *synonymique* consiste à répéter deux fois la même pensée, en employant à chaque fois une image

différente, ou en la modifiant légèrement, de manière à frapper l'attention par cette réitération.

En voici un exemple :

Pĕ pĭ woo hea ching che paoŭ,
Tsing lëen, pŭ yen, fŭ k'é heang.
Sin taoŭ lwan she, woo she choo,
Tsing tang Koo tse, chĕ sz pei.
Mŏ hëen te tsĕ, yŭen ting seaoŭ,
Pŭ yŭen Kea pin, kwŏ Ke wei.

« Le jade blanc intact est au rang des pierres les plus précieuses ;
« Le lys blanc sans tache émet le parfum le plus doux.
« Le cœur, quand il est fatigué, ne trouve pas de lieu de repos ;
« L'esprit au milieu de l'amertume songe seulement au chagrin.
« Ne soyez pas mécontents, quoique notre pays soit étroit et notre jardin petit.
« Ne soyez pas dans le trouble, quoique notre famille soit pauvre, et nos moyens modestes. »

Le parallélisme antithétique est mieux connu de nous ; il présente le contraste de deux idées.

En voici un exemple :

Yŏ Kwa, tsing shin-shwang;
Sz to, huĕ Ke shwai
Tsing pin chang lŏ;
Chŏ foo to yew.
Wuh e gŏ seaŭ, urh wei che;
Wuh e sheu seaoŭ, ŭrh puh wei.
Tsoong shen joo teng
Tsoong gŏ joo peng.

« Avec peu de désirs du cœur la santé est florissante.
« Avec beaucoup de pensées inquiètes, la constitution dépérit.
« La pauvreté sans tache est toujours heureuse.
« La richesse impure amène beaucoup de chagrin.
« Ne considère aucun vice comme commun, et ne le pratique pas comme tel.

« Poursuivre la vertu, c'est monter une montagne.
« Poursuivre le vice, c'est descendre un précipice. »

Le troisième parallélisme, le *synthétique*, est celui dans lequel les pensées ne se répondent plus, mais seulement *les éléments grammaticaux* de la phrase ; *un verbe répond à un verbe*, un nom à un nom, une interrogation à une interrogation, c'est ce qu'on appellerait le *parallélisme grammatical*.

En voici un exemple :

Koo hing pŭ wei, tseüen ping tan,
Leng lëen Kaoŭ jin, yaoŭ yew tsai :
Tan, sz tsz-loong choong chŭ she,
Tsae, joo Le-pĕ tsae seng lai.

« Ainsi seul et indomptable — il marche — tout confiant dans son courage.
« Ainsi orgueilleux et fier — il doit posséder de haut talents;
« Du courage, — comme si Tsz-loong, le héros, était reparu dans le monde,
« Des talents, — comme si Le-pĕ, le poëte, était né de nouveau. »

Ce parallélisme, en chinois, qui domine le vers, se trouve aussi souvent dans la *prose élevée* nommée *wun-chang*.

Celui de la dernière sorte surtout, a laissé une trace profonde dans la rythmique chinoise.

Nous avons vu que cette rythmique, au point de vue phonique, exige que les parties se correspondant de vers qui se suivent présentent à la même place un accent différent. La même règle se retrouve aussi du *côté psychique*. Deux vers, au moins, dans une stance, doivent faire une différence entre les mots *pleins* (adjectifs, substantifs ou verbes) et les mots *vides* (particules), c'est-à-dire les faire alterner aux mêmes places. Ce parallélisme

grammatical doit exister entre les deux vers du premier distique, les deux du second et aussi entre le premier vers et le dernier vers du poème.

Dans les strophes de huit vers, deux distiques sur les quatre sont soumis à cette loi qui, cependant, y est souvent négligée.

Ce parallélisme, en ce qui concerne les mots pleins et les mots vides, a lieu aussi à l'*œil* du vers, lequel œil est soumis à la condition d'être toujours composé d'un mot plein, comme à celle des tons et à celle de la rime.

Telle est la rythmique chinoise dans son dernier état, mais elle n'a pas toujours été telle exactement et il n'est pas sans intérêt d'en saisir l'évolution.

Le *Chi-King* est un des plus anciens monuments de la poésie chinoise.

Voici une stance du *Chi-King :*

Koù Kong hy tsaï,
Yoüen cheoü Ky tsaï,
Pe Kong hy tsaï.

« Quand les jambes et les pieds se meuvent bien,
« La tête se maintient droite,
« Et tout ce qui fonctionne fait son devoir. »

Yoùen cheou ming tsaï
Kou tsang leang tsaï,
Chù sse Kang tsaï.

« Si le chef est éclairé, les bras et les jambes fonctionnent bien et toutes les affaires prospèrent. »

Le vers de quatre pieds fut donc le vers originaire ; plus tard, il fut abandonné.

Le monosyllabe *tsaï*, dans les vers précités, n'a de valeur que celle d'une *interjection euphonique*; c'est en même temps une rime embryonnaire par la répétition du même mot, et d'un mot dépourvu de sens, mais seulement pour produire la rime.

En outre de cette rime, il s'en trouve une seconde formée par les sons *hy*, *ky*, *by*, placés à la pénultième.

Plus tard, le vers de quatre mots devient plus fréquent, et celui de cinq le supplante.

La rime s'introduit peu à peu; d'abord, en rime plate affectant deux vers qui se suivent, puis, au contraire, alternant et n'atteignant que les vers pairs. Le premier de ces deux procédés dura assez longtemps; alors on n'exigeait pas l'alternance des tons. Voici une pièce sur ce plan.

Tsieù fong Ki, hy! pe yun feï
Tsao mou ouang lo, hy! ngan nân Kouei
Lân yeou so, by! Ko yeou fang
Hoay Kiaï jin, hy! pou neng ouang

Fan leoù tchoen, hy! tsi Hoën ho;
Hong tchong lieou, hy! yang san po,
Siao Koù ming, hy! fa te ko.

Youen lo ki chi hy! ngaï tsin to.
Chao tchoang Ki chi, hy! nai lao ho!

« Le vent d'automne s'élève, ha! de blancs nuages volent.

« L'herbe jaunit et les feuilles tombent, ha! les oies sauvages vers le midi s'en retournent.

« Déjà fleurit la plante Lan, ha! déjà se répand le parfum des chrysanthèmes.

« Moi je pense à la belle jeune fille ha! traversant le fleuve de Hoën.

« Au milieu de ses rapides eaux, ha! que jaillissent ses vagues écumantes.

« Au bruit des flots et des tambours, ha ! j'improvise la chanson des rames.

« Plus vif a été le plaisir, ah! plus profonde est la tristesse qui lui succède.

« La force et la jeunesse, combien dure-t-elle, ah! et contre la vieillesse, que faire? »

Cette chanson des Rames est pleine d'un sentiment mélancolique, sincère et pénétrant ; il donne bien le type de la poésie chinoise. Il est curieux de voir comment deux poètes français ont successivement tenté d'en reproduire l'impression.

Le premier en date est le regretté Louis Bouillet, qui traduit ainsi :

Bois chenus ! ah ! vent d'automne !
L'oiseau fuit ! ah ! l'herbe est jaune !
Le soleil, ah ! s'est pâli !
J'ai le cœur, ah ! bien rempli !
Sous ma nef, ah ! l'eau moutonne,
Et répond, ah ! monotone,
A mon chant, ah ! si joli.
Quels regrets, ah ! l'amour donne !
L'âge arrive, ah ! puis l'oubli !

(L'empereur Vou-ti.)

La seconde adaptation, postérieure en date, est celle-ci :

Je veux chanter, ah ! l'automne que j'aime ;
Que les rêveurs, ha ! scandent mon poème !
Voici fleurir, ah ! l'or du chrysanthème,
Triste douceur, ah ! c'est l'adieu suprême.
Le plus beau jour, ah ! s'éteint dans la nuit.
Comme un éclair, ah ! la volupté fuit.
Que fait le ciel, ah ! du bonheur détruit ?
Les flots s'en vont, ha ! doux comme des femmes ;
Ainsi finit, ah ! la chanson des rames.

Les deux adaptations respectent fidèlement le rythme de l'original, et donnent la sensation des sentiments exprimés, mais elles ne conservent ni l'intégrité, ni l'ordre de ces sentiments ; elles ont le tort aussi, quelle que puisse être leur mérite littéraire, de présenter sous une forme plus abstraite les impressions que la poésie chinoise donne toujours concrètes. Mais ce qui est essentiel ici, le rythme, est reproduit en partie.

La pièce chinoise ci-dessus transcrite a certaines particularités qui la datent. Les rimes sont plates. Elle ne contient pas un seul vers blanc et les deux dernières stances sont sur une seule rime ; toutes les rimes ont d'ailleurs le même ton ; ce ne fut que plus tard que l'alternance des tons pour les fins de vers fut exigée, et dans le but de compenser l'affaiblissement rythmique résultant de l'admission du vers blanc. La coupe de cette chanson en strophes qui vont en diminuant est aussi très remarquable.

Souvent aussi, à cette époque, il y a abondance de rimes identiques, mais on est moins sévère sur leur qualité. Parfois les vers ne sont pas d'égale longueur, et renferment un pied de plus ou de moins ; même inégalité des vers qui composent chaque strophe.

C'est sous la dynastie des Han que se forme définitivement le quatrain et que la versification devient plus sévère ; ce quatrain devint minutieusement réglementé comme l'est chez nous le sonnet. C'est alors et sous les Thang qu'a lieu l'évolution du rythme qui conduit à l'état que nous avons décrit. Il y eut dès lors à la fois plus de rigueur dans la rime et dans la structure du vers, et faculté de ne faire rimer que d'un vers l'un ; deux distiques devinrent néces-

saires pour le retour de la rime. On peut cependant se demander si tel a bien été le processus, qui suit ordinairement ailleurs sur ce point une direction inverse. N'y avait-il pas plutôt d'abord deux petits vers qui se sont réunis depuis et dont le premier, lors de la réunion, a perdu sa rime propre pour devenir, en réalité, un simple hémistiche ?

Tels sont les principes de la rythmique chinoise. Nous en résumons ainsi les principaux traits caractéristiques qui sont :

1° *L'extrême brièveté* du vers, analogue d'ailleurs à la *concision de la phrase,* et son extension graduelle.

2° L'identité entre la syllabe et le mot, qui tient à la langue, mais influe sur le rythme.

3° L'absence *d'action* de l'accent tonique et de la quantité.

4° L'accent d'élévation devenu le principal facteur du rythme.

5° Le fait singulier que la rime ne s'établit qu'entre les vers du rang pair, de sorte que les vers impairs ne sont que des sortes d'hémistiches.

6° Le principe de la dissimilation qui agit ici avec autant de force qu'ailleurs le principe d'assimilation.

C'est sur ce dernier point que nous voulons retenir un moment l'attention.

Toutes les rythmiques se fondent principalement sur l'assimilation, en établissant le même dessin rythmique, au moins à certains endroits symétriques, tantôt, par exemple, à la fin du vers par la rime, tantôt par l'emploi obligatoire à cette place d'un dactyle suivi d'un spondée.

Le Chinois établit bien aussi l'assimilation au moyen de

la rime ; mais il pratique largement le système inverse, celui de dissimilation, qui introduit la variété dans l'unité, et il le fait par l'alternance des tons, non seulement de vers à vers, mais aussi à l'intérieur de chaque vers, de syllabe à syllabe, ou plus exactement de mot à mot.

Cette alternance dissimilante se trouve bien dans d'autres langues, et en français même le croisement des rimes masculines et des féminines a le même effet. Mais nulle part le principe de dissimilation, avec ses effets rythmiques, ne règne autant que dans la métrique chinoise, où les *nombreuses homophonies* de la langue en ont introduit la *nécessité*.

7° Enfin le respect de l'isosyllabie qui reste fondamentale.

Mais, dans tous ces caractères, ce qui est le plus remarquable, c'est le rôle spécial que joue, dans cette rythmique, le *ton*, l'*accent d'élévation*.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

LA LANGUE BASQUE ET LES IDIOMES

DE L'OURAL

(*Fin.*)

De part et d'autre encore, nous rencontrons l'emploi de cas dits composés, formés eux-mêmes de la réunion de deux ou plusieurs particules casuelles. Citons, par exemple, la forme basque, *Espannaratekoan*, « en allant en Espagne et en en revenant », où se rencontrent à la fois les finales *an* du locatif et *ko* du prolatif. C'est par un procédé tout à fait analogue que le suomi forme ce qu'on a appelé le prosécutif; ainsi, dans le mot *karhutsé*, « le long de l'ours », la syllabe finale sera, au dire de Schleicher, composée du partitif en *ta* et de l'illiatif en *hé* ou *sé*. On ne saurait peut-être pas trop, au reste, insister sur cet emploi de cas composés, car il devait, à l'origine, être très restreint, du moins au sein de la famille ougro-finnoise. Peut-être n'y existait-il guère qu'à l'état de germe. C'est, au contraire, dans les dialectes modernes que nous le voyons prendre le plus de développement Ainsi, l'on a constaté que, dans certains cantons de la Finlande, isolés et sans beaucoup de contact avec le reste du pays, le peuple manifestait une tendance à forger de nouveaux composés. Il augmentait ainsi la richesse d'un système de déclinaison si compliqué qu'à première vue, on serait tenté d'y reconnaître plutôt

l'œuvre de savants que la création spontanée de toute une nation. Ajoutons que les flexions composées semblent moins unies entre elles en basque que dans les dialectes finnois.

Par exemple, un point sur lequel l'euskara rappelle tout à fait le suomi, le magyare et dialectes congénères, c'est qu'il place toujours le signe du nombre avant celui du cas. Cela est, peut-être, moins sensible dans le basque moderne, qui fond, pour ainsi dire ensemble, les deux exponents, et dit *gizonen*, « d'homme, *forme indéfinie* » ; *gizonaren*, « de l'homme, *forme définie* », et *gizonaen*, *gizonen*, « des hommes, *forme plurielle* » ; mais, au temps d'Oihenart, il était loin d'en être ainsi, et la finale plurielle *ak* subsistait parfaitement à côté de ce signe de cas, et l'on disait parfaitement *gizonaken*, pour « hominum ». Le prince L.-L. Bonaparte a pu relever des vestiges de cet ancien état de choses, même dans quelques dialectes modernes. Ainsi, l'on dit aujourd'hui encore, dans le dialecte d'irun, *gizonaken*, « hominum » ; *gizonaki*, « hominibus ». L'on trouvera, en guipuscoan, *mendiaki* ou *mendiakin*, « avec les montagnes », ce qui se traduirait par *mendiekin*, en lab., *mendieki*, en soul. Dans les dialectes ougro-finnois, le signe du pluriel précède la flexion des cas, mais, le plus souvent, sans se confondre avec elle. Ainsi, en magyare, *varosok nak*, « vers les villes », par opposition à *varos nak*, « vers la ville » ; en suo, *karhun*, « de l'ours », et *karhuin*, « des ours », etc.

Ce que l'on pourrait, sans doute, au point de vue de l'hypothèse d'un emprunt, regarder comme plus décisif, c'est la ressemblance formelle phonétique de plusieurs désinences casuelles du basque avec celles des dialectes finnois. Bornons-nous aux exemples suivants :

BASQUE.		DIALECTE FINNOIS.
Génitif.	*En*, *n* — *Handien*, « magni », de *handi; handia*, « magnus ».	Suo, Mord. et Tcher. *n* final; ex. : Tcher. *erguen*, filii, pueri », de *ergae*, « filius, puer ». — En Turk. : *yn*, ex.: *ev*, « maison » et *evyn* de la maison ».
Datif.	*i;* ex. : *Mendiri*, « monti », de *Mendi*, « mons » — *gizoni*, « homini », de *gizon*, « homo ».	Lap. *i*, signe de l'illatif; ex. : *attye*, « Pater » et *attyi*, « Patri » — Syr. et Vot. illat. en *ae*, *œ* — Turk, datif en *ah*, ex. : *evah* « à « la maison ».
Inessif ou locatif.	*An*, *en;* ex. : *gizonan*, « in homine » — *aitan*, in « patre ».	Lap. Suéd. *n*; ex. : *tyalmen*, « in oculo », de *tyalme*, « oculus » Syr. en *un;* Suo. en *na*, mais conservé dans quelques expressions seulement; ex. : *Koto-na*, « dans la maison ».
Instrumental	*Ka*, *ga*, p. ex. dans *miaka*, « à la recherche des minerais », de *mia*, « mine, minerai ».	Tcher. comit.-allat. en *Ka;* ex. : *raïka*, « de nouveau », de *raï*, « novum »; *mindirka*, au loin, de *mindir*, « longinquum. »
Caritif.	*Ge*, *ke;* ex. : *gizonge* ou *gizonbage*, « sinè homine ».	Le *k* final marque à la fois la négation et le caritif en Lapon; ex.: *Haolek*, « non dictum, sinè verbo » de *Hal*, « sermo ».
Comitatif ou Sociatif.	*Kin* (cf. le lat. *cum*, le br. gant.) —	Lap. *Kum*, *gwoim*.
Médiatif.	*Ez*, *z*, p. ex. dans *Euskaraz mintzatzea;* « vasconicè loqui ».	Suo, *Ksi* mutatif; ex. : *Karhuksi*, (en ours) *changé*.

Au lecteur à voir quelle conclusion il pense devoir tirer du tableau ici placé sous ses yeux.

Il n'y aurait, somme toute, rien d'absolument inadmissible à ce que les emprunts faits par les Basques aux dialectes ougro-finnois aient porté spécialement sur le système de déclinaison, car il reçoit dans ces derniers un développement tel qu'on ne le retrouve nulle part ailleurs.

Un autre point sur lequel l'influence orientale pourrait peut-être bien se faire sentir en basque, c'est le mode de formation des noms de nombre « huit » et « neuf ». Ce dernier se dit *bederatsi* et nous y reconnaissons sans conteste le mot *bat*, « un », suivi de la finale allative *ra* et d'une finale *tsi*, dont l'origine reste obscure. Quant à « huit », il se dit *zortzi ;* nous y retrouvons le *r* allatif et presque la même finale que dans *bederatsi*, et cette circonstance semble bien de nature à nous faire penser qu'il est formé d'une façon analogue et que le *zo* radical constitue une forme plus ou moins altérée d'un radical signifiant « deux ». Il est vrai qu'en basque actuel, « deux » se dit *bi*, qui ne ressemble guère à la racine dont nous venons de parler, mais il nous paraît plus que probable que *bi* a une origine indo européenne, et nous y verrions volontiers le latin *bis*, de même que nous reconnaissons l'espagnol *seis* (6) dans l'euskarien moderne *sei*. Le vocabulaire basque, nous ne cesserons de le répéter, est un des plus mélangés qui se puissent rencontrer et une proportion relativement considérable de noms de nombre y sont eux-mêmes de provenance étrangère.

Quoi qu'il en soit, les dialectes du groupe ougro-finnois ne procèdent point à cet égard autrement que l'euskarien. On en pourra juger par le tableau ci-joint.

	1	9	2	8
Lapon. (dial. suéd.)	*Aktê.*	*Aktfé.*	*Kweke.*	*Kaktssat.*
Suomi.	*Ykssi.*	*Ydekssaen.*	*Kakssi.*	*Kadekssan.*
Esthonien.	*Ykss.*	*Uttus* (pour *Uktus*).	*Kakss.*	*Kattésa.*
Wotièque.	*Odyk.*	*Akmys* (contr. pour *Odykmis*).	*Kik.*	*Kiyamiss.*
Basque.	*Bat.*	*Bederatsi.*		*Zortzi.*

Nous rencontrons encore le même procédé de formation dans un groupe de langues de la Sibérie orientale, dont la parenté avec la famille ougro finnoise est, sinon absolument démontrée, du moins fort probable, nous voulons parler des dialectes de la famille dite iénisséïque. Exemple :

	1	9	2	8	10
Ost. de l'Ien. (dial. Imbazk.)	*Kutschaem*	*Kutschem bynzem Kynosch.*	*Yennegn.*	*Yenaegn bynzem Kynosch.*	*Kynosch.*
Ost. de l'Ien. (dial. Symhe.)	*Khusae.*	*Khusae bêse Kuos.*	*Ynae.*	*Ynae bêse Khuos.*	*Khuos.*
Ost. de Pumpokolsk	*Khuta.*	*Khutaya moss Khaiyan.*	*Hinean.*	*Hinbassion.*	*Khaiyan.*
Arine.	*Khusei.*	*Khusemantschau.*	*Kina.*	*Kinamantschau.*	*Khoa.*

Du reste, il convient de faire remarquer que cette façon de former les deux dernières unités se rencontre encore dans d'autres souches linguistiques, bien séparées de celles que nous étudions en ce moment. M. Marcel Devic a fort clairement établi, à notre avis (1), que, dans la famille malayo-polynésienne, on les trouve souvent indiquées par la particule séparative *va ;* cf. *vahi,* « séparer » ; — *vaiho,* « abandonner » ; — *vaipaka,* « fendre ». Dans ces idiomes, « huit » n'est donc que « deux séparés de dix » ; — « Neuf » que « un séparé de dix » ; exemple :

	1	9	2	8
Sapaboua (îles Moluques).	*isahi.*	*Siwah.*	*Rua.*	*Waru* (pour *Wa-rua.*)
Timorien (dial. de Laga).			*Nua.*	*Fano.*
Sava.	*Issa.*	*Saïho.*	*Rua.*	*Waru.*
Yap.	*Rep.*	*Merep.*	*Ru.*	*Merok.*
Maori.			*Ka-doua.*	*Ka-wadou.*
Taïtien.	*Tahi.*	*Hiva.*	*Aroua.*	*Avarou.*
Malai.	*Sa.*	*Sambilan.*	*Doua.*	*Doulapan.*

Le *sambilan* malai est formé de *sa* « un » et *bilan* « pris ».

(1) *Note sur l'origine étymologique de quelques noms de nombre.* (Journ. asiat., t. XIII de la 7e série, p. 546.)

Du reste, notre auteur croit retrouver des traces évidentes du même mode de comput au sein de la famille indo-européenne. Le *ashtau*, « huit » du skr. (forme primitive *aktau*, *akhtau*) voudrait dire littéralement « deux pliés ». Il serait formé de la racine *ak*, « être courbé, en crochet », et de la finale du duel. L'analyse du nom de nombre *neuf* dans la même langue l'amènerait, dit-il, à cette conclusion que le nom de l'unité doit s'y trouver inclus.

Suivant M. Devic, cette façon de procéder découle de l'habitude de compter sur ses doigts. *Lima* ou *rima*, dans les dialectes malayo-polynésiens, *pantch* en skr., signifient à la fois « main » et le nombre « cinq ». On repliait le pouce d'une des mains pour indiquer « neuf », le pouce et l'index pour signifier « huit ». L'on verrait ici un exemple frappant de l'influence exercée par la mimique sur le langage parlé. A notre avis, mais nous ne le donnons ici, bien entendu, que sous toute réserve, une raison autre encore que le geste pourrait bien être invoquée ici ; nous voulons parler du caractère sacré qui semble, de très bonne heure, avoir été un peu partout, du moins dans la plus grande partie de l'ancien monde, attribuée au nombre sept. Ainsi s'expliquerait ce bizarre phénomène qu'à peu près seul, il porte presque le même nom dans plusieurs groupes linguistiques fort différents les uns des autres (1). Il résulterait d'un antique emprunt. De là on en serait arrivé, pour ainsi dire, à considérer ce nombre vénéré, aussi bien que le dix, comme base du

(1) *Essai sur la Symbolique planétaire chez les Sémites*, p. 404 et suiv. du t. XI de la *Revue de Linguistique*.

système de numération. Par suite, les deux noms de nombre intermédiaires auront, tout naturellement, été formés par voie de composition.

Du reste, que l'on nous permette une digression au sujet du système général de la numération en basque. Il est essentiellement vigésimal, en ce sens du moins que l'on y compte par vingtaines, au lieu de compter par dizaines, ce qui est l'usage général, sinon absolu, dans les dialectes sémitiques et indo-européens. Ainsi, l'Euskara dit *berogei*, littéralement « 2 vingts », pour « quarante » ; — *hirurogei*, littéralement « 3 vingts », pour « soixante », et ainsi de suite. Il est vrai que les termes *eun*, « cent », *mila*, « mille », ne sont pas des nombres composés, ainsi que l'on devrait s'y attendre, mais n'oublions pas que ces derniers termes sont empruntés. D'ailleurs, à quoi se réduirait le vocabulaire numéral des Ibériens primitifs ? L'exemple de mainte peuplade encore sauvage nous permettait de penser qu'il devait être fort restreint. En tout cas, c'est un fait d'observation presque constant que les nations qui comptent par vingtaines possèdent également le système quinaire. Bornons-nous à un seul exemple. Le Mexicain dit *chicuacé* pour 6 ; littéralement « plus un » de *cé* « cinq » ; — *chicomé*, « sept », littéralement « plus deux », de *omé*, « duo », à côté de *caxtolloca*, littéralement « quinze et un » pour « seize », et de *ompalli*, littéralement « 2 vingts » pour « quarante ».

Nous serions d'autant plus disposé à admettre l'existence primitive du système quinaire en basque qu'aujourd'hui encore tous les noms de nombre, de six inclusivement jusqu'à neuf, sont marqués d'un *i* final qui fait défaut aux unités moindres ; exemple : *sei*, 6. — *zaspi*, 7. — *zortsi*, 8.

— *Bederatsi*, 9. Ils constituent donc, en quelque sorte, une série à part au point de vue phonétique. Inutile d'ajouter que le mode de comput par 5 et par 20 nous semble offrir un caractère d'archaïsme incontestable. L'adoption du système décimal, quelque haut qu'elle remonte, doit, sans aucun doute, être considérée comme un perfectionnement d'âge plus récent.

Par exemple, nous hésiterions un peu à rapprocher l'infinitif en *te*, *tea*, de l'euskara, de celui en *taeae*, *taa* du suomi, et cela malgré l'identité de valeur lexicographique et la ressemblance formelle ; par exemple, en basque, *edate*, *edatea*, « boire », en finlandais *syœtaeae*, « manger » du radical *syœ ; kolkotan* « frapper ». En effet, la désinence primitive de l'infinitif chez les montagnards pyrénéens semble plutôt être *tze* que *te ;* ainsi l'on dira *begiratzea*, « regarder » et non *begiratea ; laguntzea* « accompagner ». La forme *te* pourrait être considérée comme euphonique.

Nous terminerons ce paragraphe par une liste de mots communs à l'euskara et aux dialectes ougro-altaïques. En admettant que, pour quelques-uns d'entre eux, la similitude soit le résultat du pur hasard, il y a toute une série de termes spéciaux désignant diverses espèces d'animaux sauvages ou domestiques, de plantes, de couleurs, dans lesquels l'emprunt paraît évident. Ils ont dû visiblement être importés par les races orientales chez les anciens Vascons.

1° *Aita*, « Père ». — suo. *ata*. — teher. *ateï*. — mag. *atya*. — lap. *atje*. — ost. de narym. *adya*. — turk oïg, khirg et osm. *ata*. — T. de kazan, *ataï*. — Wat. *dadaï*. Il est vrai que les noms de parenté se retrouvent souvent les mêmes dans les souches linguistiques les plus différentes. Nous

avons par ex. *eiôt*, « Père » en copte et l'on peut citer dans la famille indo-européenne ; v. sl. et rus. *otetz*, « Père » ; — alb. *ate, ateng*. — Les termes skr. *tata*, *tâtas*, « Père » — gr. τεῖτα — lat. *tata* — bret. *tad, tat* — v. h. a. *toto* — lith. *tetis*, sont déjà plus éloignés. Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'irl. *athair*, pour un archaïque *Pathair* que l'on doit rapprocher du lat. *pater*; de l'all. *Vater ;* de l'angl. *Father*. L'on verra plus loin que le terme basque offre également de l'affinité avec certains vocables d'idiomes du Nouveau-Monde.

2° *Aithor*, « avouer ». — Turk. os *eïtmeq*, « dire, parler ». — yak. *aet*, id. — lap. *yaettet ??* Le mot basque viendrait-il du lat. *fateor ?* Cela est bien peu supposable et son origine continue à rester fort obscure.

3° *Ametza*, « chêne, *quercus robur* ». — suo. *tammi*. esth. *tam*. — tcher. *toum*. L'analogie, sur ce point, paraît d'autant plus suspecte que le chêne ne croît ni en Finlande, ni en Esthonie. Remarquons cependant que la chute du *t* initial est un phénomène qui se produit quelquefois en basque, exemple : *azkorra*, « fruit du lin en gousse », de l'esp. *tasco,* « résidu qui se détache du chanvre qu'on apode », le *rr* serait ici euphonique comme dans *gophorra*, « coupe ». — *azta*, « palper, soulever ». Cf. le v. prov. et v. esp. *tastar*, « tâter, palper ». Peut-être y aurait-il un nouvel exemple de cette chute du *t* initial dans *Azkona*, « blaireau » ; il y a lieu de croire, en effet, ce terme dérivé de l'espag. *tejon*, mais avec intercalation d'une sifflante euphonique, comme dans *zaspi* « sept ».

4° *Amexa*, « rène ». — tcher. *hom*, « sommeil ». — mandj. *oumi*, idem. — jap. *youmé*, « rêve » ??

5° *Anaïa*, « frère ». — esth. *Wend*. — suo. *Weli*. —

lap. *Waolya*. — ost. sam *ina'a*. — jap. *ani*. Nous aurons également une analogie à signaler avec le berber.

6° *Anna*, « nourrice ». — suo. *enne*, « mère ». — wog. (dial. de Bérézoff), *ana*. *ank* (idem). — tong. (dial. tchapoghir), *ani*. — t. osm. et oïg. *ana*. — mag. *anya*. — lap. *edné*, *éné*. — A côté de ces formes, qui possèdent le *n* tout comme le terme basque, nous en pouvons citer d'autres dans lesquelles apparaît la muette gutturale correspondant assez exactement à la gutturale nasale de l'euskara ; exemple : mong. et khalk. *éké* — ost. (dialecte de Yougan), *anké*.

D'autre part, le même mot reparaît dans certains dialectes du Caucase, lesquels n'appartiennent sûrement pas à la souche ougro-altaïque ; exemple : Touchi, *nana*, « mère » — Kazi-Kumuk, *nina*.

Ajoutons qu'un phénomène identique se produit aussi dans la famille indo-européenne ; exemple : skr. *nana*, « mère » — gr. νάννα, νεννα, « tante » — alb. *nene*, *nengneng*.

Enfin, nous aurons même des affinités à citer parmi plusieurs idiomes du Nouveau-Monde.

7° *Aoa*, *ahoa*, *auba*, « bouche ». — suo. *suu*. — imbazk, *Ci* « langue ». cor. *hyo*, idem. — aïno, *aou* » langue » ??? La parenté avec le suo. semble d'autant plus douteuse que le *s* initial n'est guère sujet à tomber en euskara. Ne vaudrait-il pas mieux considérer *aoa* comme dérivé du lat. *os* « bouche » avec *a* prosthéthique, comme dans *Ahari* « délier » de *aries ?*

8° *Ara* « mâle des volatiles », paraît avoir eu primitive-

(1) Le double *n* sert ici à rendre le son *gn* du fr. doux *agneau*, *soigner*, le *n* tildé de l'espagnol.

ment le sens de « mâle en général », comme tendrait à le prouver le terme *gizarra*, « personne du sexe masculin », suo. *uros*, « mâle », — lap. *aorre*, — t. os. *erkek* ??

9° *Astia*, « loisir » et *Astitasuna*, « lenteur. » — lap. *astoï*, « lentement ». — suo. *astua*, « aller à pied ? » Ne vaudrait-il pas mieux voir dans *asti*, *astia*, dont *astitusuna* n'est qu'un dérivé, une sorte d'ablatif de *ax*, *axa*, « repos, loisir » ? Ce serait pour ainsi dire l'équivalent de l'expression française « à son aise, à loisir. »

10° *Atcheria*, *axeria*, « remords » ; ce mot est spécial aux dialectes basques orientaux, guipuscoan, labourdin, souletin — Cf. ost. *Wakshar* qui, du reste, semble isolé au sein de la famille ougro-finnoise. Par une coïncidence bien digne d'être signalée, ce mot se retrouve en copte, ainsi que nous le ferons voir plus loin.

11° *Athea* « Porte ». — assan. *athol*. — kot. *athoul* — arin. *eytol*. — mag. *ajtó*. Sans aller si loin chercher des comparaisons avec le basque, nous pouvons légitimement admettre un emprunt fait par ce dernier aux dialectes indo-européens. On a en skr. *âtá*, « porte » zend. *âithya* — lat. *antae*, « poteaux d'entrée, piliers de porte ». Les termes sibériens et hongrois ne seraient-ils pas eux-mêmes d'origine indo-européenne ?

12° *Au*, *aur*, « celui, celui-ci ». — t. os. *o*, *ol*, « lui, être ». — tcher, *olam*, « son, sien » ???

13° *Azkarra*, « fort, robuste ». — mag. *váskos*, « fort ». — lap. *éskes*, « force » ???

14° *Azkena*, « dernier ». — lap. *eské*, « récemment ». — suo. *aesken*, *aeskettaein*, *idem*. Nous pensons qu'il vaut mieux rattacher le mot basque soit au gr. ἔσχατος « dernier », soit plutôt à l'esp. *asquear*, « laisser, abandonner ».

15° *Bai*, *baia*, « oui, si », d'où probablement le fr. *bah*, — lap. *païts*. Nous avons vu dans un précédent travail que le mot basque semble être une simple contraction du béarn. *bahide* pour *bayahide*, « Bien, il y a confiance. »

16° *Basa*, « sauvage ». — mag. *vad?*

17° *Bat*, « un ». — suo *ykssi* (rad. *yhte*). — esth. *ykss*. — lap. *akft*. — tcher. *yktet*. — wot. *odyk*. — perm. *otyk*. La chute du *b* initial constitue un phénomène assez fréquent en basque. Il faudrait aussi admettre la disparition d'un *k* précédant la dentale. Du reste, l'emprunt d'un nom de nombre semblera, peut-être, chose assez difficilement acceptable.

Remarquons, en outre, que tous ces noms de nombre ne sont pas sans offrir quelque affinité avec leurs correspondants sémitiques ou même chamitiques ; Cf. hébr. *ehad* « un » — syriaq. *had* — arabe *ahad* — V. eg. *wa* « un ».

18. *Bederatsi*, « neuf, *novem* ». Voy. le tableau des noms de nombre 1 et 9, 2 et 8.

19° *Begia*, « œil » et *begira* « regarder ». Cf. le t. os. *baqesh*, « vue » et *baqmaq*, « regarder ».

Nous avons déjà exposé, dans un autre mémoire, les motifs qui nous engageraient plutôt à rattacher le terme euskara à l'esp. *veer* « voir » — béarn. *beze*, *bede*.

20° *Beha*, « écouler » et *beharria* ou *belharria* « oreille » lap. *padgé* « oreille » — mordv. (dial. Mokschane), *pilae* — Mag. *fuel?*

21° *Beldurra*, « peur, crainte ». lap. *paldet* « s'effrayer ». — mordv. *pel* « craindre ». — mag. *feletem*, « crainte ». — suo. *pelko*, *idem*.

22° *Berria*, *barria*, « nouveau ». — suo. *weres*. — lap.

warras. Nous verrons plus loin que tous ces termes possèdent un analogue en copte.

23° *Bestea*, *bertzea* « autre ». — tcher. *vésa*. — jap. *bets*. Nous croyons l'affinité du basque avec les dial. orientaux, purement fortuite sur ce point. Dans *beste*, *bestea*, on retrouve le rad. *be* « soi, soi-même » d'où *berok* « celui, celui-ci même » ; *Berthindu*, « de couleur naturelle », litt. « teint par soi-même, » etc.

24° *Bethea*, « plein ». syr. *byd*, « tout » : — wot. *bydès*, « tout » et *bydesmo* « s'accomplir ». — t. os. *biturmeq*, « s'accomplir ». yak, *byt*, « achever, être pris ». La ressemblance avec les formes celtiques — v. gaul. *bitu*, « monde », d'où le nom des *Bituriges*, de *Bituitus* — irl. *bith*, « monde » v. gal. *bit* — br. *bet* n'existe absolument que quant au son. Le plus sûr, pensons-nous, serait de faire dériver le mot basque du béarn. *Bit*, « juste », lequel ne s'emploie qu'avec d'autres mots, tels que : *bit are*, « juste à ce moment » ; *bit atau*, « juste ainsi » ; *bit debant*, « juste devant, » etc. La transition entre l'idée de « juste » et de « plein » se comprend sans difficulté.

25. *Bost* et *Bortz*, « cinq ». Si l'hypothèse de l'emprunt d'un nom de nombre fait par le basque aux dialectes ougro-finnois ne paraît pas trop hasardeuse, peut-être pourrait-on rapprocher *Bost* du suo. *Wiissi*, *wihissi*, « cinq » — lap. *wit*. — tchérem. *wisit*. — t. os. *bech*. — tchouvache, *pillik*.

26° *Chumea*, « petit ». — ost. yenis *Khomat* ? Encore un terme qui possède son similaire en copte.

27° *Dan*, *danik*, « dès que », — t. os. *den*, *dan ??*

28° *Ebaki*, « couper ». — mag. *vág*. — yak. *bik ??*

29° *Edan*, « boire ». — suo. *yuoda ??* Il est vrai que l'on a en zend *dha* « boire ».

30° *Ederra* « beau ». — ost. *Eder*, « brillant. »

31° *Egi*, « vrai ». — mag. *igaz*, « droit » ?? Cf. aussi le br. *gwir*, « vrai », lequel n'est peut-être autre chose que le lat. *verus*.

32° *Ekhia*, « soleil », d'où, ainsi que l'a constaté le prince L.-L. Bonaparte, *Egun*, *eguna*, « jour », pour *Ekhidun*, litt. « possesseur du soleil », comme *zalduna*, « cavalier », pour *zaldi-duna*, et le composé *Heguzki*, *iguzkhia*, « soleil », litt. « portion du jour, quotidien, diurne ». — kot. *Ega*, *egae*, « soleil » ??

33° *Elhea*, « parole, propos ». — lap. *halo*, « discours ». — suo. *haely;* « bruit de paroles » ??

34° *Emea*, « femelle ». — ost. *ima*, *imi*, « femme, épouse ». — suo. d'*emmaentae*, « épouse ». — esth. *emmaend*. — bouryet. *Eme*. — ost. de l'Obi, *imi*. Le même vocable paraît se retrouver dans les langues chamitiques. Quant au suo. *Waimo*, « femme », il se rattache sans doute à une autre racine. Il n'en serait pas de même des mots suo. *Emmae*, « mère » et esth. *aemma* (même sens), lesquels, sans doute, constituent les racines *emmaentae*, *emmaend*. Nous retrouvons également le mandj. *Eme*, « mère » et l'imbazk *am*, *amma* (même sens).

Plusieurs familles de langues toutes différentes possèdent cependant des termes presque identiques pour rendre l'idée de « mère » ; citons, par exemple : le chald. *ama*, « mater » — malabar *amma*, etc.

35° *Ergia*, « bouvillon ». — suo. *herké*, « taureau ». — lap. *herké*, « renne mâle ». Malgré la ressemblance de sens comme de son des mots finnois avec le terme basque, nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux considérer ce dernier comme formé de la race *ar* « mâle »

adoucie en *er* et de la finale *Ki* ; litt. « masculin, de la nature du mâle » ?

36° *Erhia,* « doigt ». — tcher. *Kurum* « ongle », — mag. *Kœrœm.* — syr. *Kirrim*, « main » ?? Remarquons que d'ordinaire le *K* initial devient *h* en basque, mais ne disparaît pas complètement.

37° *Erhoa* « fou ». — suo. *horaus*, « folie » — mag. *œrul,* « furieux » ??

38° *Eria,* « malade », — mag. *Kör*, « maladie », — mord. *œrma ??* ou suo. *Saïras,* « malade » ?? Le terme basque se rattacherait-il au lat. *aeger ??*

39° *Ethori,* « venir », — aïno. *at* — jap. *italhi ???*

40° *Euria,* « pluie ». Voy. *ora,* « eau ».

41° *Ez*, « non, ne pas ». — mordv. *es.*

42° *Espaina*, « lèvre ». — lap. *Pangsem.* — wog. *Pitmi.* — ost. *Pellem ??* Comment expliquer la syllabe initiale *ez?* On a voulu, fort mal à propos, ce nous semble, identifier le nom de l'Espagne (Hispania) avec *Ezpaïna ;* la péninsule ibérique aurait été, pour ainsi dire, considérée comme la lèvre du continent européen.

43° *Gaua,* « nuit ». — suo. *kaiko,* « ténèbres » — bourget. *Kheï.* — lap. *ikkao*, « nuitamment » ???

44° *Gizena,* « gros ». — lap. *kassek*, « gluant, gros ». — syr. *kuz*, « graisse » ??

Nous aurions lieu de nous demander si le terme basque ne serait pas tout simplement le lat. *viscosus* avec transformation normale du *v* initial en *g* et adjonction de la finale superlative *en ?*

45° *Gizona*, « homme ». — oïg. *Kitchou*, « homme ». — khirg. *Kézé.* — yak. *Kizi.* — t. tart. *Kichi.* — sam. *Kassôwa.* — koïb, *Koudji.* — oed. ost. *Kassek.* — tawg, *Khaza.*

Il est vrai que l'on retrouve en Lase (dial. du Caucase) *goz*, « homo », *Kodji* en mingr. et *Kazi* en géorg.

Tous ces termes, aussi bien que le *Kessoua*, « homme », du mic-mak (dial. canadien), n'offrent sans doute qu'une affinité trompeuse avec le basque *gizona*. Ce mot, nous l'avons vu dans un précédent travail, paraît dériver du v. pr. *guzan*, « homme, vassal », qui, lui-même, est incontestablement de provenance celtique.

46° *Gogoa*, « pensée, sentiment » et *gogoeta*, « réflexion, idée ». — suo. *Kogo*, « sens, sensation » et *Koetus*, « épreuve, essai ». — lap. *Kaetljelem*, « épreuve, péril ». — syr. *Kodya*, « sentir, ressentir ». — mot. *Kadurga*, « penser ». Malgré la ressemblance assez étroite des termes ougro-altaïques et des termes basques, nous ne saurions nous refuser à faire dériver ces derniers des mots fr. *gogue*, *gogo*, *goguette*. Ceux-ci, à leur tour, ont été rapprochés du br. *gogan*, « raillerie » et *gogana*, « se moquer, railler ». Ils auraient donc une origine celtique. Il serait bien possible que le suo *Kogo* soit lui-même pris au fr. *gogo*. Quant à *Koetus* son origine paraît indigène.

47° *Gorria*, « rouge ». — ost. *werde*, « sang », de *werr*, « ruber ». suo. *wer*, « sanguin ». — lap. *war*, id. — tcher. et syr. *wir*, id. — mag. *vér*, « sang ». — mord. (dial. mokschane), *vér*, id. — esth. (dial. de Dorpat), *werrew*, « rouge », de *werri*, « sang ». Dans nombre d'idiomes, le nom du sang sert à former celui de la couleur rouge. Il serait assez difficile, ce nous semble, de ne pas rapprocher l'héb. דם *dam*, « sanguis », de אדם *adam*, « rubuit », d'où le nom d'Adam, d'Edom, « le rouge », sans doute pris métaphor. pour « le brillant, l'illustre » et *odem*, « escarboucle, rubis », gemmes. comme l'on sait,

d'un rouge vif. Cf. l'alg. *miskwi*, « sang » et *misko*, « rouge », — l'iroq. *onekwensa*, « sang » et *onekwentara*, « rouge », le tasman (dial. du *N.-E.*) *Bolouina*, « sang » et *bolouiné*, « rouge ». Nous avons déjà vu qu'un *w* initial est sujet à devenir *g* en basque. De plus, la présence d'un *r*, suivi d'un *d* dans l'ostyak *werde*, « sang », forme certainement archaïque, nous expliquerait le double *r* du basque aussi bien que celui de l'esthonien.

Peut-être sera-t-on surpris que l'euskara ait conservé jusqu'à nos jours un nom de couleur pris aux idiomes de l'Europe Orientale ; mais M. H. Magnus fait fort bien ressortir dans son ouvrage *Untersuchungen ueber den Farbensinn der Naturwœlker*, que les noms désignant le rouge et le jaune, c'est-à-dire deux couleurs à ondes allongées, sont ceux qui se sont le mieux conservés au sein des langues indo-européennes, et que dans plusieurs dialectes, ils se rattachent par un lien de filiation directe à la racine aryaque primitive.

48° *Gosea*, « faim ». — tcher. *Katchkum*, « affamé » — ost. sam. *Kwetchak*, « esurire » ??

49° *gu guk*, « nous ». — chin. *go* « je, moi ». — aïno, *kou*. Nous verrons plus loin que le terme basque offre quelque affinité avec les dialectes de l'Amérique du Nord. Du reste, on ne concevrait guère l'emprunt d'un mot aussi essentiel qu'un pronom personnel.

50° *Hagina*, « dent molaire ». — mag. *fog*, « dent ». — ost. *penk*.

51° *Hamar*, « dix ». — suo. *Kimemen*. — esth. *Kwemmé*. — mord. *Kêmen* kamsch (dial. mérid.) *Koumechtouk*. On sait que le *k* initial devient volontiers un *h* en basque. D'un autre côté, nous admettrions plus volontiers l'emprunt d'un nom de nombre assez élevé, tel que dix, que celui

d'un nom de nombre inférieur. Les Basques primitifs ne possédaient, sans doute, qu'un système de numération des plus rudimentaires. S'étendait-il jusqu'à la dizaine? C'est ce que l'on n'oserait affirmer. Ils ont donc parfaitement pu adopter le terme finnois, de même qu'ils ont adopté le terme d'origine latine *milla* pour « mille ». Du reste, nous verrons tout à l'heure que le terme basque offre aussi de l'analogie avec le chamitique.

52° *Haurra*, « enfant ». — suo. *yrkae*, « fils ». tcher. *ergê*, « enfant ». Faut-il en rapprocher le t. os. *erkek*, « mâle »? En tout cas, le mot basque offrirait davantage d'analogie avec le terme chamitique correspondant. (Voyez plus loin.)

53. *Hautua*, « choix ». — suo. *huuto??* Le final *tu* du basque semble indiquer ici le participe passé, et, pour notre part, nous y verrions volontiers une contraction du lat. *optatum*.

54° *Hegala*, « aile » et *hegaxa*, « plume ». Cf. ost. *têg*, « s'envoler ». Ne vaudrait-il mieux rattacher les deux mots à la race *higi* « se mouvoir »?

55° *Higi*, « se mouvoir ». — mag. *hingat*. — mong. *agas*. — jap. *ougoki???*

56° *Hiru*, « trois ». — mag. *háıom*. — wog. *khorom*. — esth. *kolm*. — suo. *kolmé*. — kalm. *gurba*, *gurban*. sand. (dial. Mandjoure) *irao*. Il est vrai que l'on concevrait difficilement l'emprunt d'un nom de nombre aussi inférieur que celui dont il est question ici. D'ailleurs, nous aurons aussi à signaler une affinité avec les dial. berbers.

57° *Hobiela*, « meilleur ». — suo. *hiwe*, « bon » — esth. *huwae*. — mag. *hue*, « fidèle, loyal. »?? Il est vrai, comme nous l'avons fait ressortir dans un précédent

travail, que l'on pourrait également attribuer au mot basque une provenance indo-européenne. Son origine reste donc des plus incertaines.

58° *Hora*, *ora*, « chien », synonyme de *Zakhurra* et de *Potson*. Le terme basque se rapproche beaucoup de celui qui, dans les dial. turko-mongols, désigne soit le loup, soit le chien, exemple : t. ost. *boûre*, *bouri* « loup ». — soyot. *pur*, *puere*. — carag. *buru*, *buerue*. — ost. *jéoura*., prob. pris aux dialectes turks. — kotte. *biêr*, *bœr*, « loup », — khirg. *bour*, « loup » — tcherem. *piire* (prob. pris ou tartare. — ost. de Bérézoft (d'après Pallas), *evour* « chien ». M. Pictet rattache ces différents termes à la racine mongole *bœræ* « être gris ». Le loup serait donc, par excellence, « l'animal de couleur grise ». Il ne faut pas oublier qu'à l'époque néolithique, le chien domestique des populations de l'Europe occidentale, bien que de petite taille, ressemblait beaucoup au loup. Il en est de même aujourd'hui encore du chien des Indiens de l'Amérique du Nord. On concevrait donc, sans trop de difficulté, que le nom d'une de ces espèces animales se soit parfois trouvé appliqué à l'autre. Maintenant, il n'y aurait rien de trop étrange, non plus, à ce que le terme désignant le chien domestique ait passé des tribus de la Haute-Asie jusque dans l'Extrême-Occident. Celles-ci se trouvent, depuis une époque immémoriale, adonnées à la vie pastorale. Ne serait-ce pas à elle, en définitive, que nous devrions la domestication du chien ? Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore la plupart des peuplades turkes et mongoles, aussi bien que les Aïnos, s'attribuent une descendance canine (1). La chute de

(1) *Les hommes chiens*, p. 299 et suiv. de l'*Athénée oriental* (année 1882).

la labiale initiale est un phénomène assez fréquent en basque. Du reste, le mot *ora* ressemble fort, nous le verrons tout à l'heure, au terme correspondant dans certains dial. de l'Amérique du Nord, mais n'a, sans doute, absolument rien à faire avec l'esp. *Perro* « chien », dont l'origine reste fort obscure.

59° *Horma*, *orma*, « gelée, glace » et *uorma*, « gelée », d'après Larramendi. — lap. *tjüormès*, « grêle ». — suo. *haermae*, « frimas ». — esth. *haerm*, « frimas, gelée ». — your. *ueœrm*, *eaerm*, *hêrm*, « nord ». — sam. Yen. *Oùmou*, « nord ». tawg. *harmugn*, id. L'association de l'idée de « Nord » à celle de « froid, frimas » s'explique sans peine. On conçoit, du reste, facilement aussi que les termes désignant ces choses soient au nombre de ceux que des populations hyperboréennes ont pu le plus facilement communiquer aux nations voisines.

60° *Kali*, « détruire, écraser », ne se dit guère que des insectes que l'on tue. Cf. suo. *Kooletaa*, » tuer ». — lap. *qvoddet*, id. ???

61° *Katardea*, « écureuil » donné par Larramendi. — ost. *Kouthyar*, « polatouche, écureuil volant. » La finale *de* ou *te* en basque est, comme nous l'avons déjà vu, généralement augmentative ou extensive; elle sert aussi à former des infinitifs. Le mot *katardea* signifierait donc litt. « le grand polatouche, le polatouche commun » ou « qui est de l'espèce du polatouche ».

62° *Khea*, « fumée ». — mag. *kæd*, « brouillard ». — lap. *kasad*, « nuage, brouillard ». suo. *kaasu*, « air, vent » ?

63° *Legarra*, « sable, gravier ». — suo. *lika*, « boue » ??

64° *Loa*, « sommeil », d'ou *loegin*, « dormir ». — mag.

ālom. Le basque ne serait-il pas plutôt une contraction du terme enfantin « dodo » ?

65° *Magala*, d'après Larramendi « sein, giron ». ost. *megett??*

66° *Mintza*, « parler » et *mintzoa*, « parole ». C'est évidemment par erreur que ce terme a été rapproché du tcher. *mânam*, « loquor » — mag. *mond*, « dire ». — suom. *mâdm*, « parler ». Nous devons y voir simplement une contraction pour *mihi otzoa*, « bruit de la langue ».

67° *Motz*, « couper ». La légitimité du rapprochement avec le your. *maduou ;* le mag. *mécz*, le t. os. *bitchmeq* semble des plus douteuse.

68° *Muga*, « limite, frontière ». Cf. ost. *moktout?* Peut-être vaut-il mieux recourir à l'hypothèse d'une étymogie celtique. On a en v. br. *macoer*, « mur ». — moy. br. *moguer*. — Br. (moderne), *moger*.

69° *Okhitua*, « vieux, vieilli ». La désinence est participielle. C'est *okh* ou *okhi* qui, seul, constitue la racine. — suo. *ukko*, « vieux ». — mag. *ag*. — ost. *iga*. — aïno, *hok*, « époux ».

70° *Olha*, « avoine ». — Cf. . Tos. *Youlaf*. — kot. *Schouli*. Ne vaudrait-il pas mieux rapprocher le mot basque du lat. *lollium*, « ivraie, folle avoine », avec chute du *l* init. comme dans *aderallua*, « brique », de l'esp. *ladrillo?*

71° *Omenia*, « bruit ». — suo. *huminae*, « bruit sourd, murmure » ?

72° *Ostoa*, « feuille ». — lap. *lasta*. — mord. *listès* — tcher. *listaes*. — suo. *lehti*. Ce mot se retrouve également dans les dialectes slaves. Cf. pol. *lisc*. — tcheq. *litsky*. On a voulu lui trouver une origine indo-européenne,

mais elle nous paraît fort douteuse. Les formes ougro-finnoises offrent, en général, une physionomie plus archaïque, et nous croyons qu'il convient d'y voir un terme emprunté par les Slaves, dès une haute antiquité, à une race allophylle. La chute du *l* init. en basque s'explique sans peine ; voy. *olha*.

73° *Otza*, « bruit ». — lap. *yutsa ???*

74° *Sabela*, « ventre, bedaine ». — suo. *siwäe*, « côté, flanc ». — sam. *sâfe*, « corps » ?

75° *Sagarra*, « Pomme ». — Esth. *suggu*, « fruit ». Ce mot semble isolé au sein du groupe ougro-finnois.

76° *Sagua*, « souris ». georg. *Thagwi*. Ce dernier idiome n'appartient point, comme on le sait, au groupe ougro-finnois. Cependant, la parenté du mot géorgien avec le terme basque ne semble guère contestable. Devons-nous voir ici une nouvelle preuve de l'ancien séjour des ancêtres de la race vasconne dans les régions de l'Europe Orientale ?

77° *Soa*, « regard ». Nous avons rapproché, dans un précédent travail, le mot basque du breton *sell*, « regard », *sellout*, « regarder », aussi bien que du suo. *silmae* « œil » et *silmaeaeis*, « regard ». — esth. *silm*, « œil ». youraké *sao*, « œil ». — mingrélien *toli* ; mais tout ceci semble fort douteux et le terme *soa* pourrait bien être indigène en euskara.

78° *Sua, chua*, « feu » — Cf. koïb. *syou*. — kabutsche, *tso*. — aware, *tsa*. — tchetchense, *tsi*. — ingousche, *tsé*. — suo. *toli*. — mandj. *tova*. — lamoute, *toh*. — lap. *teol*. — tchérém, *tul*.

79° *Sudurra*, « nez ». — mord. (dial. Erkshane), *sudo*. Le double *r* pourrait bien être euphonique, comme dans *gophorra*, « coupe », du bas-latin *cupa*.

80° *Sugea*, « serpent ». — esth. *siug*, mot qui ne paraît pas se retrouver dans les autres dialectes finnois. — Ost. yenis *thieg*. — Tong. *dîski*, *joukin ?*

81° *Ulia*, « mouche ». — suo. *haïlatua*, « s'envoler ». — lap. *haletet*, id. — tcher. *lojos*, *loyos*, « mouche ». — mag. *Légy*. — mong. *ilagakho*, « s'envoler » ?? Tous ces rapprochements peuvent passer pour assez suspects. Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, voir dans *ulia*, *uli*, *un* composé du radic. *eu*, *eusi*, « parler, bruire » et de la suffixe factitive *le*. Aux yeux des Basques, la mouche serait donc l'insecte « qui fait du bruit, qui bourdonne ».

82° *Ura*, « eau ». — imb. *our*, *oulh*. — ost. de Pumpokolsk, *oul*. — aïno, *our*, *ourou* coréen, *moulh*. Nous avons vu dans un précédent travail que le terme basque présente également des affinités avec les dialectes ayro-asiatiques.

83° *Urrun*, « au loin ». — suo. *eris*. — lap. *erit*. — mag. *hárit*, « s'éloigner » ?? Nous n'oserions affirmer la parenté du terme basque avec les mots ougro-finnois correspondants. Peut-être dans *Urrum* retrouvons-nous le pronom *haur* « celui-ci ». Cf. *hurbil*, « proche ».

84° *Usaina*, *urrina*, « odeur ». — suo. *haïsu*, *Kaïsu*, id. ???

85° *Yauna*, « seigneur, maître ». L'origine de ce mot est des plus obscures. On a en yak. *Aioun*, « chaman, prêtre idolâtre ». Faut-il rapprocher du terme basque le mot *Khan* « chef, prince » du tartare ?

86° *Zuria*, *churia*, « blanc ». — mag. *szuerke*, « gris ». wog. *saïrang*, « blanc ». — khirg. *sar*, « jaune ». — koïb. *sáryg*, id. — kar. *sáreg*. — ost. *târax*, « gris » et en dial. surgute, *sour*, « gris ». — bouryet. *shara*, « jaune ».

— jap. *sira*, « blanc ». Voyez plus haut *gorria*, « rouge ». Le blanc peut être pris comme le type par excellence des couleurs claires ; ce sont, en général, celles dont les noms semblent se conserver avec le plus de persistance.

L'origine ougro-altaïque d'une portion de mots contenus dans cette liste ne semble guère contestable ; peut-être en est-il de même d'un certain nombre des éléments de la déclinaison. Tout semble donc indiquer que si les dialectes n'appartiennent pas à la même souche que l'euskara cependant, les peuples qui les parlent se sont trouvés en relations plus ou moins suivies avec les ancêtres de la race vasconne. Au reste, ce sont ces derniers qui ont emprunté aux Ougro-Finnois et non pas les populations des régions orientales qui ont reçu des Vascons. Ce serait une présomption en faveur de la supériorité de civilisation de celles-ci, dès les temps les plus antiques.

H. DE CHARENCEY.

GLOSSAR

ZU

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite.*)

---

scributan, (*skributan*), A 3. in Schrift; Locat. d. unb. D. von *scribu:* Schrift.

scribuz, (*skribuz*), A 3. durch Schrift, schriftlich; französ. : « par écrit »; Instrum. d. unb. D. von *scribu:* Schrift.

scripturan, (*skripturan*), G 6. in der Schrift; Locat. sing. d. b. D. von *scriptura :* (die) Schrift.

secretugui, (*sekretugi*), E 2. (ins)geheim, heimlich; für *secretuqui.* S. d.

secretuqui, (*sekretuki*), E 3. 6. 6. F 2. 4. 6. (ins)geheim, heimlich; Adverbium von *secretu :* geheim, verschwiegen.

seculaco, (*sekulako*), B 7. für immer, ewig, immerwährend, auf immerdar; Genit. adj. von *secula(n)* : in Ewigkeit. S. *seculan.*

seculacos, (*sekulakoz*), C 7. für immer, auf ewig; für *seculacoz.* S. d.

seculacoz, (*sekulakoz*), B 4. C 4. 4. 8. für immer, auf ewig; verkürzt von *seculakozat:* Destinativ des Genit. adj. *seculaco.* S. d.

seculan, (*sekulan*), E 2. G 3. in Ewigkeit, immer, jedes Mal; ein Locativ; *ez seculan:* niemals.

segretu, F 6. geheim, verschwiegen. S. *secretuqui.*

segui, (*segi*), B 5. Begriff des Nachfolgen's, Befolgen's; Radical von *seguitu :* nachgefolgt; Infinit. *seguice :* folgen. Hier verkürzt wegen des Imperat. *veça.*

seguiçeco, (*segizeko*), C 6. um zu folgen; Supinum von *seguitu*. S. *segui*.

segur, B 1. D 2. 3. E 4. 5. F 7. sicher, gewiss, jedenfalls.

segura, G 1. Begriff des Sichern's, Versichern's, Sicherstellen's; Radical von *seguratu*: gesichert; Infinit. *segurace*: sicherstellen; hier verkürzt wegen des Potent. *albayledi*.

segurago, B 5. sicherer; Comparativ von *segur*. S. d.

seguraturic, (*seguraturik*), B 3. zugesichert; Partitiv von *seguratu*. S. *segura*.

segurqui, (*segurki*), A 5. B 1. D 5. F 6. sicher, sicherlich; Adverbium von *segur*. S. d.

sehi, D 3. Diener.

seme, B 2. C 7. D 5. Sohn.

semen, D 5. der Söhne; Genit. possess. plur. d. b. D. von *seme* (s. d.); *semen artian*: unter den Söhnen; buchstäblich: « in der Mitte der Söhne. »

semiaganic, (*semia ganik*), D 5. von dem Sohne; Ablat. sing. d. b. D. von *seme*. S. d. auch *ganic*.

semya, (*semia*), E 2. der Sohn; für *semia*: Nomin. pass. sing. d. b. D. von *seme*. S. d.

sendi, B 1. (F 6.) Begriff des Heilens, Fühlen's, Mitfühlen's; Radical von *senditu*: geheilt, gefühlt; Infinit. *sendice*: heilen, fühlen; hier verkürzt, wegen des Imperat. (F 6.): mit *eçaçu*, (B 1.): ohne Hilfszeitwort.

sendieçaçu, (*sendi ezazu*), F 6. heilet! von *sendi* und *eçaçu*. S. b.

sendo, (C 1.) F 1. Begriff des heil, stark, kräftig sein's; des Heilen's; Radical von *sendotu*, Partic. perf.: geheilt; Infinit. *sendoce*: heilen. Hier (F 1.) verkürzt wegen des Potent. *ezliro*.

sendoen, C 1. der kräftigen, der starken; Genit. possess. plur. d. b. D. von *sendo*. S. d.

sendoturen, F 1. geheilt werdend; Partic. futuri von *sendotu*. S. *sendo*.

sendoturic, (*sendoturik*), D 8. geheilt; Partitiv des Partic. perf. *sendotu*. S. *sendo*.

senhar, F 5. Gemahl, Ehemann, Eheherr.

sentencia, (*sentenzia*), B 7. C 2. das Urtheil, die Entscheidung, der Richterspruch.

sentenciaz, (*sentenziaz*), B 8. durch den Richterspruch, mittelst des Urtheil's; Instrum. sing. d. b. und unb. D. von *sentencia*. S. d.

seynaliac, (*seinaliak*), C 1. die Signale, die Anzeichen; Nomin. pass. plur. der b. D. von *seynale:* Anzeichen.

singularqui, (*singularki*), A 7. besonders, insbesondere; französ.: « singulièrement. » Adverbium von *singular:* eigenthümlich, seltsam.

sinpleada, (*simplea da*), D 6. er, sie, es, man ist der einfältige; von *sinplea*: Nomin. pass. sing. d. b. D. von *sinple:* einfach einfältig, und *da* (s. d.); *balentia sinpleada:* es ist der billige Muth, französ.: « c'est le courage à bon marché. »

so, A (6.) 6. F 4. Blick; *so daudia:* blicken sie denn?

sobegui, (*so begi*), B 1. er, sie, es, man thue Blick!... blicke!... schaue!... überwache!... gebe Acht! von *so* (s. d.) und *begui*. S. d.

sobera, F 3. zu viel. Vgl. spanisch « sobera ». Begriff des Ueberfliessenden, allzu Reichlichen; Radical von *soberatu:* allzu reichlich gemessen; Partic. perf. — Infinit. *soberace:* überfliessen, allzu reichlich bemessen, übertreiben.

soberatuqui, (*soberatuki*), E 4. übertrieben; Adverbium von *soberatu*. S. *sobera*.

sodiagoçu, (*so diagozu*), B 5. Ihr (sing.) habt ihn fortwährend blick(end): höfliche Conversationsform für er bleibt blick(end); von *so* und *diagoçu*. S. b.

soeguic, (*so egik*), A 6. thue Blick! blicke! schaue! von *so* und *eguic*. S. b.

sofriceco, (*sofrizeko*), D 5. um zu (er)leiden; Supinum von *sofritu:* erlitten; Partic. perf. — Infinit. *sofrice:* erleiden.

sofrituz, G 2. durch erlitten(es); Instrum. sing. d. unb. D. von *sofritu*. S. *sofriceco*.

solaz, A 3. Gespräch, Rede, Conversation. Vgl. spanisch: « solaz. »

soldata, A 5. (der) Lohn, (die) Löhnung.

soldataric, (*soldatarik*), A 5. Lohn, Gage, Löhnung; Partitiv von *soldata*. S. d.

(sor), (E 1.) Begriff des Geborenwerden's; Radical von *sortu, sorthu*. S. b. Hier verkürzt wegen des Potentialis *dayte*. — Die Zeitschrift « Euskara » N° 1 (Berlin, 1 October 1886) Seite 3, u, in einem Artikel des Herrn Pfarrer Fh. Linschmann, erwähnt einer Mittheilung des Herrn Professor Hommel, wonach *sor* ursprünglich die Bedeutung von « zwei » gehabt habe; *sortu* hiesse demnach: « zwei geworden. » Dies entspricht dem Ausdruck *erditu:* geboren (habend): halb geworden, halbirt, da *erdi:* « halb » bedeutet.

sorcecoac, (*sorzekoak*), B 8. die, welche geboren werden sollen; Nomin. pass. plur. des Supinums *sorcero:* um geboren zu werden; gleichzeitig Genit. adj. sing. d. b. D. von *sorce* (s. *sorthu*): für das Geborenwerden (bestimmt); beides von *sorthu*. S. d.

sorcen, (*sorzen*), D 7. im geboren werden, geboren werdend; Partic. praes. von *sortu, sorthu*. S. b.

sordayte, (*sor daite*), E 1. er, sie, es, man kann geboren werden, ... kann sich ereignen, ... kann erstehen, ... hereinbrechen, ... erwachsen, ... entstehen; von *sor* und *dayte*. Vgl. die französ. Redensart: « faire naître (une occasion). » hervorrufen, erregen.

sorthu, (*sortu*), D 7. 7. E 4. geboren; Partic. perf. — Infinit. *sorce:* geboren werden. S. *sor*.

sortu, B 8. E 3. geboren; für *sorthu*. S. d. und *sor*.

sortucen, (*sortu zen*), E 3. sie war geboren worden; von *sortu* und *cen*. S. b.

sostengacen, (*sostengazen*), D 5. stützend, (aufrecht) erhaltend; Partic. præs. von *sostengatu:* gestützt; Partic. perf. — Infinit. *sostengace:* (unter)stützen. Vgl. spanisch « sostener (sostengo) » und französ.: « soutenir. »

soynera, (*soinera*), D 7. zur Bekleidung, zum Kleide(n). Directiv sing. d. b. D. von *soyn*: Rücken, Anzug, Kleidung.

sperança, (*speranza*), A 7. C 6. (die) Hoffnung.

su, C 4. Feuer.

sugar, B 4. Feuerflamme; von *su* (s. d.) und *gar*: Flamme.

sugarrian, C 2. in der Fleuerflamme; Locat. sing. d. b. D. von *sugar*. S. d.

suya, (*suia*), C 4. das Feuer; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *su* (s. d.), mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. Vgl. franzoes.: « suie. » Kienruss (baskisch: *khedarre*, *kherrade*).

suyac, (*suiak*), C 2. 2. 3. E 2. das Feuer; Nomin. act. sing. d. b. D. von *su* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel; (C 2. 2.) im Sinne eines Ablativ's: von dem Feuer. (C 3.) die Feuer; Nomin. pass. (Accusat.) plur. von *su*. S. d.

suyan, (*suian*), B 7. G 2. 3. im Feuer; Locat. sing. d. b. D. von *su* (s. d.) mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

T

(-ta), (*da*). er, sie, es, man ist; für *da*. S. d.

(-tan), Endung des Locat. d. unb. D.

(tara), (D 1.) auch *-tarat*, ist die Endung des Directiv's der unb. D.

(-taric-), (*-tarik*). Endung des Ablativ's der unb. D.

te, A 3. gehört zu dem davorstehenden *baitu*. S. *baitute*.

tema, F 3. (der) Eigensinn.

tenpestatez, C 2. mit Sturm; Instrum. d. unb. D. von *tenpestate*, Sturm.

tentacera, (*tentazera*), A 7. zum verführen, zum versuchen; Directiv sing. d. b. D. des Infinit. *tentace*: versuchen; Partic. perf. *tentatu*: versucht.

testimoniotic, (*testimoniotik*), G 1. von dem Zeugniss, vor dem Zeugniss; Ablat. sing. d. b. D. von *testimonio*: Zeugniss.

theologo, C 1. Theologe, Gottesgelahrter.

thesorera, C 6. der Schatzmeister, die Schatzmeisterin.

thornuya, (*tornuia*), G 5. 6. die Aufgabe, die Verwendung; Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. von *thornu*: Reihe, Verwendung, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. Vgl. französ.: « tour. (Elle a eu son tour; elle vient à son tour.) »

(-tic), (*-tik*). Endung des Ablat. sing. d. b. D.

trabayluya, (*trabailuïa*), B 5. die Arbeit; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *trabaylu:* Arbeit, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel.

traydore, (*traidore*), C 8. 8. Verräther.

tribulaturic, (*tribulaturik*), C 1. gestört, aufgeregt, beunruhigt, verstört; Partitiv von *tribulatu:* beunruhigt, Partic. perf. — Infinit. *tribulace*: stören, beunruhigen.

triste, B 8. traurig.

tristeric, (*tristerik*), C 1. traurig; Partitiv von *triste*. S. d.

tristia, B 2. C 7. der, die, das traurige; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *triste*. S. d.

trompetada, C 2. (die) Trompete ist; von *trompeta*: Trompete, und *da* S. d.

(-tu), (A 5.) Endsilbe des Partic. perf. der meisten Zeitwörter, d. h. aller derer, welche im Partic. perf. nicht auf *-i* und *-n* endigen. Letztere sollen ursprünglich auch auf *-i* ausgelautet, aber diesen Vocal verloren haben. — Statt *-tu* auch häufig *-du;* mit unter *-thu*.

tuçu, (*tuzu*), A 3 F (1.) 1. (A 3.) für *duçu;* gehört zu dem Worte *bay* der vorhergehenden Linie, nach dessen *y* sich das *d* in *t* verhärtete. — (F 1, 12) *videytuçu* steht für *vide dituçu*. S. b. — (F 1, 13) *handi tuçu* wird *handi dituçu* zu lesen sein. S. b.

tuyela, (*tuiela*), B 7. für *dituyela,* dass, er, sie, es, man sie (plur.) hat, ... habe; *nahi dituyela,* dass er sie (plur.) wünscht, ... wünsche.

(-tzen), (*-zen*), (G 6) er, sie, es, man war; für *zen*. S. d. — *Ezpaitzen* (s. d.) er, sie, es, man war wirklich nicht, . . wurde in der That nicht.

V

(va-), (*ba-*). für *ba*: wenn; für *bai* oder *bay*: ja, gewiss, wirklich, wahrlich, in der That.

vaçabilça, (*bazabilza*), E 6. Ihr (sing.) geht ja, ... seid gewiss, ... wandelt wirklich; von *va*(*i*) und *çabilça*. S. b.

vacinduque, (*bazinduke*), E 5. Ihr (sing.) würdet es wahrlich haben; von *va*(*i*) und *cinduque*. S. b.

vaciniaqui, (*baziniaki*), F 1. wenn Ihr (sing.) wüsstet; von *va* und *cinaqui*. S. b.

vacinite, (*bazinite*), F 4. 4. Ihr (sing.) wäret wahrlich, wäret Ihr (sing.) doch! von *va*(*i*) und *cinite*. S. b.

vada, (*bada*), B 7. demnach, also, nun aber, nun denn, denn; für *bada*. S. d.

vada, (*bada*), A 8. C 5. D 1. 1. 4. E 2. 7. 8. F 1. 7. wenn er, sie, es, man ist, wenn es gibt, wenn er, sie, es, man wird; von *va* und *da*. S. b. — Auch für *vaita*, *vai-da*: er, sie, es, man ist wirklich (D 1.) — (F 1.) so gibt es...

vadaçagu, (*badazagu*), B 1. D 1. wenn wir es haben; von *va* und *daçagu*. S. b.

vadaquiçu, (*badakizu*), F 1. Ihr (sing.) wisst es wohl; von *va*(*y*) und *daquiçu*. S. b.

vadaquizquigu, (*badakizkigu*), F 4. wenn sie uns sind; von *va* und *daquizquigu*. S. b. *Ohart vadaquizquigu*: wenn sie uns auf die Spur kommen.

vadaraye, (*badaraie*), G 3. wenn man es dir (*eguin*: machen) lässt; von *va* und *daraye*. S. b.

vadeçaçu, (*badezazu*), F 1. Ihr. (sing.) könnt es doch, ... habt es doch; von *va*(*y*) und *deçaçu*. S. b. — *pensa vadeçaçu*: bedenket es doch! Hier Imperativ.

vaderiçut, (*baderizut*), F 7. wenn ich Euch (sing.) beurtheile, ... abschätze; *hon vaderiçut*: wenn ich Euch liebe; von *va* und *deriçut*. S. d. und *irici*.

vadirogu, (*badirogu*), B 2. wenn wir ihn, sie, es haben können; von *va* und *dirogu*. S. b.

vaditu, (*baditu*), B 5. wenn er sie (plur.) hat; von *va* und *ditu*. S. b.

vadituçu, (*badituzu*), F 1. wenn Ihr (sing.) sie (plur.) habt; von *va* und *dituçu*. S. b.

vadu, (*badu*), D 6 wenn er, sie, es, man es hat; von *va* und *du*. S. b.

vaduc, (*baduk*), B 2. D 3. F 7. wenn du es hast; von *va* und *duc*. S. b.

vaduqheçu, (*vadukezu*), E 5. Ihr (sing.) werdet es wohl haben; von *va*(*i*) (s. d.) und *duqheçu*. S. *duqueçu*.

vaduquec, (*badukek*), G 3. du wirst es wohl haben; von *va*(*y*) und *duquec*. S. b.

vaduquegu, (*badukegu*), B 3. wenn wir es haben werden; von *va* und *duquegu*. S. b.

vague, (*bage*), A 3 ohne; auch *bague* und *gabe*.

vahu, (*bahu*), F 8. wenn man dich hätte; von *va* und *hu*; familiäre Conversationsform für wenn du hättest.

(vai), ja, wirklich, wahrlich, jawohl, doch.

vaita, (*baita*), A 8. er, sie, es, man ist ja; von *vai* und *da*. S.

(vaituc), (*baituk*). du hast ihn, sie, es wirklich; von *vai* und *duc*. S. d.

valedi, (*baledi*), E 4 wenn er könnte; von *va* und *ledi*. S. b.

valentiac, (*balenziak*), C 1. die Heldenthaten; Nomin. pass. plur. d b. D. von *valentia*: (die) Tapferkeit, Mannhaftigkeit.

valequie, (*balekie*), C 8. wenn es ihnen (plur.) wäre, ... würde; von *va* und *lequie*; *valequie*: 3 Pers. sing. imperf. supposit. von *içan* (S. d.), mit incorp. Dativ plur. « ihnen ».

valia, (*balia*), A 5. 7. 7. 7. C 5. 5. 6. 6. 7. 8. D 1. 1. 2. E 8. F 5. G 1. 4. Begriff des Nützens, sich Verwendens, des moralischen Einflusses, ... Gewichts; Radical von *valiatu*: genützt, gegolten; Partic. perf. — Infinit. *valiace*: nützen; hier verkürzt wegen der Subj., Imperat. und Potent. — (A 5) ist das Hilfszeitwort des Subj. und (G 1.) das des Imperat. ausgelassen. (C 6, I. und D 1, II.) ist *valia* Substantiv, mit dem Sinne von « Einfluss, Credit ».

valiaco, (*baliako*), C 1. 1. werth. einflussreich, nützlich; Genit. adj. d. b. D. von *valia*. S. d. — Hilfszeitwort weggelassen.

valiçate, (*balizate*), D 6. wenn sie es könnten; von *va* und *liçate*. S. b.

valin, (*balin*), E 8. F 1. wenn.

valinba, (*balinba*), F 8. wenn doch!

valinbalit, (*balinbalit*), E 3. wenn sie sie mir hätte; von *valinba* (s. d.) und *lit*. S. *balit*.

valinbaninz, (*balinbaninz*), E 3. wenn ich doch wäre; von *valinba* (s. d.) und *ninz*. S. *baninz*.

valinetan, (*balinetan*), E 3. F 8. in (dem) Falle, wenn; Locativ d. unb. D. von *valin*. S. d.

valite, (*balite*), C 8. D 4. 8. wenn sie sie (plur.) hätten; von *va* und *lite; valite:* 3 Pers. plur. præs. suppos. von *e(d)uki*. S. d. — Auch: « wenn sie wären; » 3 Pers. plur. futuri supposit. von *edin* intransitiv. S. d. Vgl. Inch. V. b. fol. 95 und fol. 378.

valiz, (*baliz*), E 3. wenn er, sie, es, man wäre; von *va* und *liz; valiz:* 3 Pers. sing. præs. suppos. von *içan*. S. d.

vana, (*bana*), E 2. 4. 5. F 3. G 3. aber, jedoch; *ala vana: alabana*. S. d.

vana, (*bana*), D 3. leer, eitel.

vanagui, (*banagi*), G 1. wenn er, sie, es, man mich macht; von *va* und *nagui*. S. d.

vanerro, (*banerro*), E 3. wenn ich es ihr schildern könnte, ... schilderte; von *va* und *nerro*. S. h.

vaninz, (*baninz*), F 8. wenn ich wäre; von *va* und *ninz*. S. b.

vanitatez, (*banitatez*), B 4. F 7. durch Eitelkeit, durch Selbstgefälligkeit, für Schmeichelei; Instrum. d. unb. D. von *vanitate:* Eitelkeit.

vanitatian, (*banitatian*), B 3. in der Eitelkeit; Locat. sing. d. b. D. von *vanitate*: Eitelkeit; hier für den Directiv *vanitatera*: in die, auf die Eitelkeit, ... Schmeichelei.

(vaniz), (*baniz*), (F 7.) wenn ich bin; von *va* und *niz*. S. b.

vano, (*bano*), B 5. E 2. 2. 3. als (**vor** Comparativen), denn.

vano, (*bano*), (B 6.) D 1. eitel, leer.

vanoqui, (*banoki*), B 6. eitel, leer, unnöthig; Adverbium von *vano*. S. d. — Schiller, Wallenstein: « du sollst den Namen des Herrn, deines Gottes, nicht EITEL auskramen. »

vanuçu, (*banuzu*), F 6. wenn Ihr (sing.) mich habt; von *va* und *nuçu*. S. b.

vaquetu, (*baketu*), E 6. versöhnt, ausgesöhnt, französ.: « pacifié,

apaisé ; » Partic. perf. — Infinit. *vaquece* : Frieden schliessen, beruhigen.

vaqueturic, (*baketurik*), D 8. ausgesöhnt ; in Frieden befindlich ; Partitiv von *vaquetu*. S. d. — *Ezarteyntu elgarrequi vaqueturic* : (buchstäblich) sie bringt sie (telum et vulnus) mit einander zum Frieden ; französ. : (ebenfalls buchstäblich) « elle les met apaisés ensemble. »

varcamenduya, (*barkamenduia*), A 6. die Verzeihung, Vergebung, Begnadigung, Barmherzigkeit ; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *varcamendu*, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. S. *barqhamendu*.

vardin, (*bardin*), C 1. D 6. gleich, gleichviel, gleichwerth, gleichgültig, gleichmässig, gleicherweise.

vardindira, (*bardin dira*), G 1. sie sind gleichwerth ; von *vardin* und *dira*. S. b.

vardinic, (*bardinik*), D 4. gleich ; Partitiv von *vardin* (s. d.) ; *çure vardinic* : Eures Gleichen.

varna, (*barna*), E 3. innen ; *han varna* : darinnen.

varnetic, (*barnetik*), B 8. von innen ; Ablat. d. unb. D. von *varna* (s. d.), auch *varne* : innen.

varnian, (*barnian*), C 4. im Innern ; Locat. sing. d. b. D. von *varne* : innen ; hier für den Directiv *varnera* : in das Innere.

varqhamenduya, (*barkamenduia*), A 7. D 3. die Nachsicht, Verzeihung, das Erbarmen ; siehe *varcamenduya*.

varrena, (*barrena*), E 4. das Untere, Untertheil, die Tiefe, das Tief-innere.

vaten, (*baten*), B 3. 3. E 1. eines, einer ; Genit. possess. d. unb. D. von *vat*. S. *bat*. — (E 1.) für ein.

vatetan, (*batetan*), F 1. in einem, an einem ; Locat. d. unb. D. von *vat*. S. *bat*

vathiric, (*batirik*), C 1. Zögern, Warten ; Partitiv von *vathi* : Geduld, Zögerung. — Gèze hat *bathi*.

vathuz, (*batuz*), E 4. durch Begegnung, Einigung, Zusammentreffen ; Instrum. d. unb. D. des Partic. perf. *vathu* : zusammengetroffen, begegnet. — Infinit. *vace* : begegnen, zusammentreffen. — *Vathu* ist ohne Zweifel von *vat*, *bat* (s. l.) abzuleiten.

vatre, (*batere*), G 3. (mit nachfolgender Verneinung): keiner, auch einer nicht; für *batere*. S. d.

vay, (*bai*), B 5. ja, jawohl, doch, wirklich, in der That.

vaycitut, (*baizitut*), B 4. ich habe Euch (sing.) ja; von *vay* und *citut*. S. b

vayecila, (*baiezila*), B 6. nur, ausser, ausgenommen, es sei denn; für *bayecila*. S. d.

vaynendin, (*bainendin*), F 5. dass ich war, dass ich konnte; von *vay* und *nendin*. S. d.

vayta, (*baita*), A 7. B 3. C 6. E 4. G 4. er, sie, es, man ist wirklich; von *vay* und *da*. S. b.

vaytaçac, (*baitazak*), G 4. du hast ihn, sie, es ja.

vaytadi, (*baitadi*), B 4. er ist, ... kann, ... mag wohl; von *vay* und *dadi*. S. d.

vaytan, (*baitan*), B 5. F 5. in, bei; Partikel des Locativ's bei Personen.

vaytate, (*baitate*), F 8. er, sie, es, man wird gewiss sein; von *vay* und *date*. S. b.

vaytequegu, (*baiteknigu*), D 2. sie wird es uns (gewähren) können; von *vay* (s. d.) und *dequegu* für *daikegu* (*dadikegu*): 3te Person. sing. futuri potent. von *edin* (s. d.) mit incorp. Dativ plur. « uns ».

vaytere, (*baitere*), G 1. gehört zu dem davorstehenden *norc*; *norc vaytere* wer auch immer. Nomin. act. von *norbayt ere*.

vaytuc, (*baituk*), A 7. du hast ihn sicher; von *vay* und *duc*. S. b.

vaytuçuye, (*baituzuie*), C 3. Ihr (plur.) habt es wirklich; von *vay* und *duçuye* für *duçue* mit eingeschobenem *y* vor der Pluralendung.

vaytut, (*baitut*), E 6. 7. G 2. ich habe es ja; von *vay* und *dut*. S. b.

vaytute, (*baitute*), B 7. sie haben es wirklich; von *vay* und *dute*. S. b.

vci, (*uzi*), D 1. 1 3 5. 6 8. E 5. 6. 7. F 2 (2.) 3. 4. 5 5. Begriff des Lassens, Verlassens, Auslassens, Darangebens; Radical, von *vcitu*: verlassen, ausgelassen; Partic. perf. — Infinit. *vzte*

vcice: verlassen, auslassen. Verkürzt wegen der Subj., Imperat., Potent., Supposit., Optat. — D 1. ist beide Male das Hilfszeitwort weggelassen; — F 2. *vci nahi nuçuya*: habt Ihr (sing.) Lust mich zu verlassen, kann als Optativ gelten; dagegen wird die Verkürzung (D 3) *vci darama*: sie verlässt ihn, und (F 5.) *vci daçanorrec*: derjenige, welcher hingibt, — schwieriger zu erklären sein, wenn man nicht annehmen will, dass *vci* auch unveränderlich gebraucht wird, wie *mayte* und andere. *Daçanorrec*, für *daçanec*, hat vor dem Pronomen *orrec*, resp. vor der Endung des Nomin. act. plur. *ec*, die Form des Subjunctiv's, wenn auch in anderer Bedeutung (« welcher », statt « dass »). Sollte daher die Verkürzung zu rechfertigen sein?

vcinaçaçu, (*uzi nazazu*), F 4. lasset ab von mir! lasset mich (in Ruhe)! von *vci* und *naçaçu*. S. b.

vciren, (*uziren*), E 7. (F 8.) verlassen werdend; Partic. futuri von *vcitu*. S. d.

vcirendit, (*uziren dit*), F 8. ich werde sie verlassen; von *vciren* und *dit*. S. b.

vciric, (*uzirik*), D 6. verlassen (habend); Partitiv von *vci*. S. d.

veça, (*beza*), B 4. er soll es haben! er könne es! 3 Pers. sing. imperat. von *eçan*. S. b.

veçala, (*bezala*), A 6. B 4. F 8. G 4. wie, gleichwie.

veçanbat, (*bezanbat*), A 5. ein Gleiches, noch, was... betrifft; von *veça(i)n* und *bat*. S. b.

veçayn, (*bezain*), A 7. E 5. 6. auch, wie, gleich, ebensoviel.

veccatoren, (*bekkatoren*), C 4. der Sünder; Genit. possess. plur. d. b. D. von *veccatore*: Sünder.

veccatutan, (*bekkatutan*), B 4. in Sünde; Locat. d. unb. D. von *veccatu*: Sünde.

veci, (*bezi*), D 1. nur, nichts als, ausser, es sei denn; für *beci*. S. d.

vederac, (*bederak*), B 3. jeder; oft in Verbindung mit *bat* (s. d) und mit diesem meist zusammengeschrieben; *batbederac*: ein jeder. S. *bederac*.

vedi, (*bedi*), B 5. G 1. er, sie, es, man sei! 3 Pers. sing. imperat. von *edin* S. d.

vego, (*bego*), E 7. er, sie, es, man bleibe, ... weile; 3 Pers. sing. imperat. von *egon*. S. d.

(vegui), (*begi*), (A 6. 8. B 2. 6. 6. C 4. 4. 7. D 5. E 4. 6. F 5. 6. G 1. 4) Auge. — Auch 3 Pers. singul. imperat. von *eguin* (s. d.) und bedeutet dann: « er soll es thun. »

veguia, (*begia*), F 6. das Auge; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vegui*. S. d.

veguiac, (*begiak*), A 6. C 4. das Auge; Nomin. act. sing. d. b. D. von *vegui*. S. S. — Auch « die Augen »; Nomin. pass. plur. d. b. D.

veguietan, (*begietan*), B 2. E 4. in den Augen, vor den Augen; Locat. plur. d. b. D. von *vegui*. S. d.

veguietaric, (*begietarik*), E 6. von den Augen, aus den Augen; Ablat. plur. d. b. D. von *vegui*. S. d.

veguira, (*begira*), B 6. 6. C 4. (D 5.) G 1. 1. 4. Begriff des Hütens, Bewahrens, Ueberwachens; Radical von *veguiratu:* behütet, gehütet; Partic. perf. — Infinit. *veguirace:* hüten, bewahren, besbachten. — *Veguira* ist der Directiv sing. d. b. D. von *vegui* (S. d.) und bedeutet « das Auge dahin, nach dem Auge hin ». Hier verkürzt wegen des Imperat. *diçagula, guiçaçu,* des Potent. *ecin*. (B 6, II. und G 4.) Imperative ohne Hilfszeitwort, wie man im Deutschen sagen kann « aufpassen! aufgepasst! » anstatt: « passt auf! » S. *beguira*.

veguiratu, (*begiratu*), D 5. beschützt, bewacht; S. *veguira*.

veguitartez, (*begitartez*), F 5. mit (dem) Gesicht; Instrum. d. unb. D. von *veguitarte:* Antlitz, Gesicht.

veguitartia, (*begitartia*), A 8. C 7. das Gesicht, das Angesicht, das Antlitz; Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. von *veguitarte*. S. *veguitartez*.

veha, (*beha*), B 4. C 8. D 8. F 6. Begriff des Hörens, Horchens, Wahrnehmens, Schauens, Betrachtens; Radical von *vehatu*. Partic. perf. gehört, wahrgenommen, gehört; — Infinit, *vehace:* hören, schauen; *veha valite:* wenn sie aufmerkten. Verkürzt wegen des Suppositiv's *valite,* des Potent. *enaquiduçu* und des Imperat. (ohne Hilfszeitwort), (B 4.).

vehar, (*behar*), B 4. 8. C 1. 2. 6. D 1. 2. E 2. 6. 8. F 3. 4. 5. Begriff der Nothwendigkeit; Radical von *vehartu:* genöthigt; Partic.

perf. — Infinit. *veharce:* nöthigen; *vehar dugu:* wir müssen. *Vehar* wird meistens unveränderlich gebraucht, wie *maite, mayte.*

vehardici, (*behardizi*), G 2. er, sie, es, man muss; von *vehar* und *dici.* S. b.

vehardicit, (*behardizit*), E 5. 6. 6. F 8. ich habe es nöthig, ich muss es; von *vehar* und *dicit.* S. b.

vehardicixahutu, (*behar dizi chahutu*), G 2. es muss gereinigt sein, ... werden; von *vehar, dici* und *xahutu.* S. d.

vehardira, (*behar dira*), B 8. sie sind nothwendig, sie sind gerichtsbar, ... zuständig; von *vehar* und *dira.* S. b.

vehardiren, (*behar diren*), A 7. welche nöthig sind; von *vehar* und *diren.* S. d.

vehardolore, (*behar dolore*), C 8. Schmerz (ist) nothwendig; von *behar* und *dolore.* S. b. — Das Hilfszeitwort ist weggelassen.

vehardudan, (*behar dudan*), G 2. dass ich muss, . . müsste; von *vehar* und *dudan.* S. b.

vehardugu, (*behar dugu*), B 1. 1. 1. G 2. wir müssen; von *vehar* und *dugu.*

vehardugun, (*behar dugun*), B 3. dass wir es nöthig haben, dass wir müssen; von *vehar* und *dugun.* S. b.

veharduta, (*behar duta*), E 5. muss ich? von *vehar, dut* und *-a* der Frage. S. d.

(vehardute), (*behar dute*), (B 8.) sie müssen; von *vehar* und *dute.* S. b.

veharduyen, (*behar duien*), F 8. was da soll, was da nöthig ist; von *vehar* und *duyen.* S. b.

veharluque, (*behar luke*), D 7. sie müsste es haben; von *vehar* und *luque.* S. b.

veharra, (*beharra*), E 5. die Nothwendigkeit, die Noth; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vehar.* S. d.

veharren, (*beharren*), E 8. nöthigst, am nöthigsten; Superlativ von *vehar.* S. d.

veharrez, (*beharrez*), E 6. nöthig, bedürftig, mit Bedürfniss, aus Unruhe; Instrum. d. unb. D. von *vehar.* S. d.

veharric, (*beharrik*), E 6. nothwendig, nöthig; Partitiv von *vehar.* S. d.

veheyti, (*beheiti*), C 2. nach unten; *goyti eta veheyti*: auf und nieder. S. *goyti*.

vehin, (*behin*), C 2. D 2. E 6. einmal.

veldur, (*beldur*), E 1. Begriff der Furcht, Angst, Befürchtung; ängstlich, furchtsam; Radical von *veldurtu*: geängstigt; Partic. perf. — Infinit. *veldurce*: sich ängtigen.

veldurgabe, (*beldur gabe*), E 4. ohne Furcht, ohne Angst, ohne Beklemmung; Caritiv d. unb. D. von *veldur*. S. d. und *gabe*

veldurra, (*beldurra*), F 7. die Furcht; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *veldur*. S. d.

veldurrequi, (*beldurreki*), E 1. mit Furcht, mit Angst; Sociat. d. unb. D. von *veldur*. S. d.

veldurrez, (*beldurrez*), E 6. aus Furcht, mit Angst, durch Angst; Instrum. d. unb. D. von *veldur*. S. d.

veldurric, (*beldurrik*), E 8. ängstlich, furchtsam; Furcht, Angst, Unruhe; Partitiv von *veldur*. S. d.

veldurturic, (*beldurturik*), F 4. geängstigt, in Furcht gesetzt, beunruhigt; Partitiv von *veldurtu*. S. *veldur*.

velharra, (*belharra*), D 2. das Gras, das Kraut; Nomin. pass. sing. d. d. D. von *velhar*: Gras.

venci, (*benzi*), A 8. besiegen; Begriff des Besiegens; Radical von *vencitu*: besiegt; Partic. perf. — Infinit. *vencice*: besiegen.

venturatuz, (*benturatuz*), E 3. mit Gewagtem, mit Wagniss, mit Erkühntsein; eigenthümlicher Instrum. d. unb. D. des Partic. perf. *venturatu*: gewagt, erkühnt; Infinit. *venturace*: sich erkühnen, wagen.

veqhan, (*bekan*), E 1. selten, vereinzelt.

veqhatoria, (*bekatoria*), B 7. 8. der Sünder; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *veqhatore*. S. *beqhatore*.

vequit, (*bekit*), E 8 er, sie, es, man sei mir; 3 Pers. sing. imperat. von *içän* (?) (s. d.), mit incorp. Dativ «mir».

vera, (*bera*), B 8. C 2. D 4. 8. er, sie, es, man selbst.

verac, (*berak*), C 5. G 1. 2. er selbst, von ihm selbst; Nomin. act. von *vera*. S. d.

veraz, (*beraz*), D 4. F 7. mit ihm selbst, durch ihn selbst, ausser ihm selbst; Instrum. von *vera*. S. d.

verce, (*berze*), A 7. C 1. 6. D 4. 7. E 7. F 2 G 2. 3. ander.

vercecoa, (*berzekoa*), G 3. der, die, das dem anderen gehörige, ... fremde; Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. des Genit. adj. sing. d. b. D. *verceco* von *verce*. S. d.

vercen, (*berzen*), G 1. 3. der anderen; Genit possess. plur. d. b. D. von *verce*. S. d.

vercer, (*berzer*), E 7. den anderen; Dativ plur. d. b D. von *verce*.

vercerena, (*berzerena*), B 6. E 1. der, die, das einem anderen gehörige, ... fremde; Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. des Genit. possess. d. unb. D. von *verce*. S d. Vgl. *vercecoa*.

verceric, (*berzerik*), E 7. F 8. Anderes; Partitiv von *verce*. S. d.

vercia, (*berzia*), E 2. 7. der, die, das andere; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *verce*. S. d.

vercian, (*berzian*), B 2. in der anderen; Locat. sing. d. b. D. von *verce*. S. d.

verciaren, (*berziaren*), E 1. des anderen; Genit. possess. sing. d. b. D. von *verce*. S. d.

verda, (*berda*), E 3 gehört zu dem vorangehenden *hala*. S. *halaverda*.

verdi, (*berdi*), E 7. grün, jung.

vere, (*bere*), A 6. 7. 8. B (1.) 3. 4. 6. 8. C 1. 4. D 3. F 1. 6. G 2 2. sein, ihr; selbst, auch.

vereodolaz, (*bere odolaz*), B 1. mit seinem ..., durch sein Blut; von *vere* und *odolaz*. S. b.

veretara, (*beretara*), C 4. nach dem seinigen, ... ihrigen; Directiv d. unb. und plur. d. b. D. von *vere* S. d.

veria, (*beria*), B 6. 8. D 3. der, die, das Seinige, ... Ihrige; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vere*. S. d.

verian, (*berian*), A 7. C 4. (E 3) in dem seinigen, ... ihrigen; an seinem, an ihrem; selbst; Locat. sing. d. b. D. von *vere*. S. d. — *Oren berian:* in derselben Stunde.

vero, (*bero*), C 3. warm, erwärmt, erhitzt, geheizt, Wärme; hat

hier Antheil an der Supinumendung des nachfolgenden *harceco ; veroceco* : um zu erhitzen ; *verotu* : erhitzt, Partic. perf. — Infinit. *veroce* : erwärmen.

veroric, (*berorik*), D 3. warm, erwärmt, erhitzt ; Partitiv von *vero*. S. d.

verri, (*berri*), F 5. neu.

verridu, (*berridu*), E 5. für *verritu ;* erneut, aufgefrischt ; Partic. perf. von *verri* (s. d.). — Infinit. *verrice* : erneuen. Könnte auch *verri du* : er, sie, es, man hat ihn neu, — heissen.

verriz, (*berriz*), B 2. von Neuem ; Instrum. d. unb. D. von *verri*. S. d.

vertan, (*bertan*), A 6. 8. B 2. 2. C 2. E 1. F 7. auf der Stelle, am Orte selbst, offenbar, sofort, hierselbst, zur Stelle, an Ort und Stelle ; ein Locat. d. unb D.

V. STEMPF.

(A suivre.)

LES MANUSCRITS BASQUES

DE PIERRE D'URTE, DE SAINT-JEAN-DE-LUZ

(Vers 1700).

On avait signalé, il y a plusieurs années déjà, quelques manuscrits basques ou relatifs à la langue basque, qui faisaient partie de la bibliothèque de lord Macclesfield, à Shirburn, comté d'Oxford (Angleterre). Vus et décrits sommairement en 1884 par M. J. Rhys, le célèbre celtisant, et par le prince L.-L. Bonaparte, ces manuscrits ont été tout dernièrement, grâce à l'obligeance de leur propriétaire, minutieusement étudiés et même en partie copiés par le savant M. Llewelyn Thomas, d'Oxford. Ils sont très certainement tous de la même main et proviennent d'un certain Pierre d'Urte, de Saint-Jean-de-Luz, qui est cité en 1715 par D. Wilkins comme ayant fourni un *Pater* en basque pour la collection de Chamberlayne. J'ai fait voir ailleurs qu'il y avait à Saint-Jean-de Luz, au XVIIe siècle, une famille d'Urte : le nom est écrit Ourte, Urte, Vrte, Vrthe, suivant le caprice de l'écrivain, dans les actes de naissance ou de décès de la paroisse. Il est probable que ce d'Urte, né en 1664, devint prêtre catholique, se convertit ensuite au protestantisme, exerça les fonctions de

« ministre du Saint-Évangile », et, lors de la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre, où il mourut.

M. Thomas veut bien me communiquer la note suivante de M. A. Clark :

« *Basque mss. in the Earl of Macclesfield's Library at Shirburn Castle* (*Oxfordshire*). — The mss. of Pierre d'Vrte are now contained in 7 folio volumes. They are (I) a grammar, (II) a Dictionary (incomplete), in 5 volumes, (III) a version of Genesis and part of Exodus.

« I. D'URTE'S BASQUE GRAMMAR. — Press-mark *North Library,* 112 H 18. A folio volume of 540 pages bound in whole calf about 1860, by Hatton, of Manchester : written on both sides of the leaf. The following is a transcript of the first page :

« Gra*m*aire Cantabrique
« faite
« Par Pierre d'Urte,

« Min. du St Evangile, natif de s^t^ Ieandeluz de la Province de Labour dans la Cantabrie françoise ditte vulgairm^t^ pais de basque ou biscaye, Escalherria ou bizcaya.

« De Toute la Cantabrie françoise ou l'on parle le meilleur basque c'est dans la province de Labour, qu'on nomme Laphurdi et surtout a s^t^ Jeandeluz et a Sara deux parroisses de cette province distantes de deux petites lieues l'une de l'autre. C'est ce que tout le ⁵ avoue vnanim^t^ en ce païs là.

I. L'ORTHOGRAPHE CANTABRIQUE.

« Les Cantabres ont les memes lettres capitales et petites que les françois ; elles se forment come les leurs mais les Cantabres ont le .k. de plus : toutes leurs lettres se prononcent come celles des francois exceptez v, u, x et le z. L'v. u. se prononce comme l'oo anglois et come l'ou françois. L'x se prononce ex et le z jzedec.

« Ces lettres sont voyelles et consones. Il y en a cinq voyelles, a. e. i. o. u. y. Des lettres consonnes il y en a 4 liquides, l. m. n. r.

« Du son des lettres
« Voyelles.
« du son de l'A.

« L'A se prononce par tout Enéä, mien. oguiä, pain. arnoä, vin. suä, feu. aïta, pere. haü, ceci. hors » (end of page 1).

NOTA. — The handwriting is distinctly of the beginning of the 18th century, and is probably D'urte's autograph. The paper measures 12 1/2 inches by 8 inches.

On p. 13 we have the Paster noster (1) en tutoyant (2) sans tutoyer au singulier. On p. 14 the Credo.

From p. 15 to 39 is a set of vocabularies French-Basque beginning :

« Des parties de l'oraison.
« Nom substantif appellatif, etc.
« Dieu Jaincoä.
« Jesu Christ. Jessuchristo.
« le st Esprit. Spiritu sainduä... »

On p. 28 column 1 at the foot is a vocabulary:

« des choses qui se fondent.

« Clou. Itçéä.

« Cloche. esquilla... »

On p. 28 col. 2 is a vocabulary:

« Des choses d'une boutique... »

On p. 29 col. 1 is a vocabulary:

« gens de metier etc.

« Boulanger. Okingna... »

On p. 29 col. 2 is a vocabulary:

« des vers.

« un ver. harra ou çhiçhariä... »

On p. 45 we have:

« Type Generalle de la Declinaison du nom substantif et adjectif... »

On p. 73 we have:

« Les Verbes auxiliaires Cantabriques.

« Je suis ni naiz et j'ay nic Dut.

« avec leurs composez... »

The verb occupies the rest of the treatise (1).

Page 538 seems to be the end of the treatise, the second column being blank and the first ending:

« Soli Deo honor
« et Gloria in
« sæcula sæculorum
« Amen ».

The leaf which follows is probably misplaced. It ends thus on p. 540 col. 2:

(1) This is not so, for at p. 425 the verbs end; then come adverbs, participles, prepositions, interjections, Syntax, etc. [Ll. Th.]

« nous t'avons. nos habemus tibi. nos damus tibi.

« Badautçugu. Badarotçugu. Badaronagu (1).

« nous vous auons. nos habemus vobis. nos damus vobis ».

II. D'URTE'S LATIN-BASQUE DICTIONARY. — This a fragment being carried on only to *commotus*. Formerly this fragment was unbound in 26 parts on bundles. Now it is bound in 5 volumes, each about two inches thick. The following is a synopsis of these volumes :

Vol.	*Press. mark*	*Pages*	*old parts*	*1st word*	*Last word*
I	112. H. 13	553	1-10	a ab	amœnare
II	— H. 14	548	6-11	amandatio	astrepere alicui
III	— H. 15	450	12-16	astricte	caduciter
IV	— H. 16	476	17-21	caducum	cholera
V	— H. 17	470	22-26	cholericus	commotus

This is exclusive of several pages of various welsh mss. (4° size) inserted in vol. III by mistake.

Volume I leaves 1 et 2 contain 12 prefatory observations on the verb beginning : « Duo sunt genera verborum ».

On leaf 3 the Dictionary begins thus :

« Dictionarium
« Latino-Cantabricum
« vel
« Dicçionario Latignescara
« vel
« Latignescarazco Dicçionarioa
« vel
« Dicçionario Latignescarazcoa ».

(1) The Basque rendering has been cut off by the binder only the top of the letters remaining. Probably only one line of it was given on this page.

A

« a ab abs

« ab oriente Orientétic orientetican.

The end of vol. I is :

« amœnare.

« atsseguign. 1 hartcea, 2 hartcen, 3 hart (1), 4 har, 5 hartuco hartu (1) ren. 1 alegueratçea.

Vol. II begins in continuation of I :

« A 1 alegueratçëa 2 alegueratcen 3 aleguerata 4 aleguera 5 alegueratuco 6 alegueraturen.

Vol. II ends :

« astrepere alicui ad

Vol. III begins (in continuation) :

« ad aures alicujus

« nihori soignu chiriçhca. habarrots ».

The last words in the letter A are :

« azimuth

« azora

« azyma

« azymus ».

(with Basque equivalents. — Ll. Th.)

The letter B begins :

« B. Babae. Jessus. Jessus Jessus. Jaincoa. O ene Jaincoa ! ô ene Jauna !

« Babylonica vestis.

« Tresna pincardatuac ».

« The article Bellum begins :

(1) Note probably a letter or letters cut off by the binder (I don't think so. — Ll. Th.)

« Bellum. Guerla. Gudua. Batailla. Gombata. Guerlaco biçia. Guerlan bicitcea. Guerlaco bicitcea.

« Simulacra belli. Çamarir vel çamari gagnean ».

The letter B ends :

« Bytyros. harrumahastia. Janmahastia. Harrumahastiharra. Janmahastiharra. Mahastierssaia. Mahastierssayharra ».

The letter C begins :

« Cabala. Dotrina misteriossoa ».

Vol. III ends with « caduciter » and its Basque equivalents.

Vol. IV begins :

« Cad... ethorqueria.

ends :

« colera. stomachi coleram enomere. Bere colera 1. gombitatcea 2. gombitateen, 3. gombitatu, 4. gombita, 5. gombitatuco, gombitaturen vel ».

Vol. V begins :

« vel 1. descargatcea, 2. descargateen, 3. descargatu, 4. des ».

Vol. V ends in the renderings of commotus, the last words being :

« altaeraguigna, altareragignaicacoa. Nahassarcia, nahassariciricacoa. Col' eruta. Coleraracio ».

« coleraracio » is the catch word which would begin the next page, so it is probable that at one time there was more of this Dictionary in existence.

M. Llewelyn Thomas veut bien me communiquer le *Pater* tel qu'il est donné à la page 13 de la grammaire :

« Notre père en la Langue Cantabrique.

« 1° En tutoyant.

« 1. Gure' aita cerne'tan *aïcéna*.

« 2. Erabill *bedi* sainduqui hire' içéna.

« 3. Ethor *bedi* hire' Erressuma.

« 4. Eguin *bedi* hire' Borondatéa, ceruan beçala lurréan ere.

« 5. Eman *dieçaguc* egun gueure' egunorozco oguia.

« 6. Eta barkha *dietçaguc* gueure' çorrac guc ere guregana çordun *direnei* barkhatcen *diotçaguten* beçala.

« 7. Eta *ezçaïtcacála* vtç tentacionétan Erortçera aïtcitic beguira *gaïtcac* gaitç guçietaric. Halabiz. »

Les italiques dénotent les verbes auxiliaires.

« 2° Sans tutoyer au singulier.

« 1. Gure aita ceruetan etc.

« Au lieu de *aïçena* qui es on di *çarena*. Au lieu de hiré ton. on dit çure. Au lieu de *dieçaguc* on dit *dieçaguçu*. Au lieu de *dietçaguc* on dit *dietçagutçu*. Au lieu de *Ezcaitçacalá* on dit *ezcatçaitçula*. Au lieu de *gaïtcac* on dit *gaïtçatçu* ».

Je vais reproduire ci-après les notes en latin mises par d'Urte en tête de son Dictionnaire, d'après une copie rigoureusement exacte qu'a bien voulu m'en envoyer M. Llewelyn Thomas :

These Notes on the Basque Verb are prefixed to d'Urte's Dictionary. It seems best to have them in the same volume as the Grammar.

Dictionarium etc.

N. 1. Duo sunt genera verborum : alia auxiliaria vel adjuvantia dicta : auxiliata vel adjuvata alia Illa, verba nempe primi generis conjugantur vbertim in Gramatica.

hœc vel secundi generis in dictionario. vel in sequente notatione extant omnino conjugata.

N. 2. quintuplex datur infinitiuns modus omnium verborum (aliquibus exceptis quibus est solummodo quadruplex) numeris distinctus vt

1 mintcátçea. 2 mintçatçen. 3 mintçatu. 4 mintça. 5 mintcatuco vel mintçaturen. loqui etc.

1 Irakhastea. 2 Irakhasten. 3 Irakhatssi. 4 Irakhats. 5 Irakhatssico vel Irakhatssiren. docere etc.

1 Eguitea. 2 eguiten. 3 eguign vel eguin. 4. eguignen vel eguingo. facere etc.

1 ematea. 2 ematen. 3 eman. 4 emanen vel emango. dare etc, (goatea etc. erased).

N. 3. primus infinitiuus modus terminatur semper in ea vt 1 minçátçea 1 Irakhastea etc. et tenet Locum sœpe sæpius nominis substantiui : vt mintçátçea. elocutio. enunciatio. secundus tertius quartus vel breuior et quintus ponuntur cum verbo possum vt 4 mintça naiteque etc. possum Loqui. ecin 5 mintça naiteque non possum loqui. 4 Irakhats deçaquet possum docere etc. eçign 4 irakhats deçaquet non possum docere 4 mintça vel 5 mintçatuco nintéque loquerer. i. possem Loqui. eçin, 4 mintça vel 5 mintçatuco nintéque non Loquerer i. non possem Loqui etc. 4 Irakhats neçaque vel 5 Irakhatssico nuque. docerem i. possem docere. eznuque 5 irakhatssico vel ez neçaque 4 Irakhats. non docerem. i. non possem docere. etc. tertius iterum adjungitur verbo volo vel nolo. nahi dut 3 mintçatu volo loqui eztut nahi 3 mintçatu nolo loqui. secundus denuó ancillatur uerbo incipere vt 2. mintcateen hasten naïz, incipio loqui. 2 Irakhasten hasten naiz incipio docere.

sed secundus infinitiuus modus verborum exceptorum vtrique administrat verbo videlicet possum et verbo volo vel nolo. eman deçaquet possum dare 3 eman decaquet possum dare. eçign 3 eman decaquet. goan nahi dut. volo ire. eztut nahi goán nolo ire. 3 eman nahi dut volo dare eztut nahi 3 eman. nolo dare.

N. 4. in pluribus Cantabriæ partibus vtitur tertio infinitiuo modo cum verbo possum vt 3 mintçatu naiteque pro 4 mintça naiteque. possum Loqui. etc.

N. 5. quartus infinitiuus modus uel breuior ponitur cum verbo possum uerborum passiuorum et neutrorum loco infinitiui modi passiui vt 4 maita daiteque. loco maitatua 4 içan daitéque 4 irakhats daitéque loco irakhatssia içan daiteque potest doceri.

N° 6. Tot sunt infinitiui modi totidem sunt verba (secluso 1 infinitiuo modo) nec plus nec minus, cuilibet modo vel tempori inseruientia siue in Prima persona siue in secunda siue in tertia. siue in singulari numero siue in plurali. mediantibus tamen nec non definientibus verbis auxiliariis vel adjuuantibus. hujusce regulæ perplurima hic sparsim reperientur Exempla et in toto Dictionario.

N. 7. secundus infinitiuus modus numeri 2i ancillatur Indicatiuo modo temp præs. et præterito imperf sequenti. vt 2 mintçátcen naïz Loquor etc. 2 mintcatcen gare Loquimur. etc. 2 Irakhasten dut doceo etc. 2 Irakhásten dugu docemus etc. 2 mintçatçen nintçen Loquebar etc. 2 mintçatcen guignen Loquebamur etc. 2 Irakhasten nuen. docebam etc. 2 Irakhasten güinduen docebamus etc.

N. 8. tertius infinit. mod. num. 3. administrat præterito perf. et plusquam perfecto. vt 3 mintçatu naiz. locutus sum etc. 3 mintçatu gare, Locuti sumus etc. 3 irakhatssi

dut. Docui etc. 3 Irakhatssi dugu docuimus etc. 3 mintçátu nintçen Locutus eram 3 mintçátu guignen Locuti eramus etc. 3 Irakhatssi nuen. docueram. 3 irakhatssi guinduen docueramus etc.

N. 9. quartus inf. mod. num. 4. inseruit Imperatiuo. vt mintça çaïte. Loquere etc.

4 mintça çaitézte Loquimini. 4 Irakhats çáçu. doce. 4 Irakhats çáçue docete.

4 mintça nadign. loquar. etc. 4 mintça gaitecen vel gaitéan. Loquamur. 4 Irakhats deçadan doceam 4 Irakhats deçagun doceamus 4 mintça bedi. vel dadilla vel dadillala loquatur.

4 mintça beitez vel daiteçéla vel daiteala Loquantur.

N. 10. 5. inf mod. num. 5 ancillatnr futuro. vt 5 mintçatuco vel mintçaturen naiz Loquar etc. 5 mintçatuco... gare. Loquemur.

5 Irakhatssico dut docebo. Irakhatssico dugu docebimus.

N. 11. tertius et quartus infi. mod. ancillantur modo optatiuo : vt

oçhala 4 mintça... nadign. néndign vtinam Loquar Loquerer. oçhala. 4 Irakhats... deçadan. necan vtinam doceam. docerem ochala 3 mintcatu... nintçen vel banintç. vtinam Locutus fuerim. oçhala 3 Irakhatssi... nen vel banu vtinam docuerim etc.

N° 12. omnia participia passiua formantur de tertio infinitiuo modo addendo a in fine vt 3 Irakhatssi. Irakhatssia doctus 3.

3 eguign. eguigna factus. 3 eman. emana datus. 3 içatu. içatua habitus. 3 erabilli erabillia motus etc.

A ab abs.

III. TRADUCTION DE LA GENÈSE ET DE L'EXODE.

Cette traduction, sur laquelle M. Ll. Thomas a donné des détails très précis dans l'*Academy* du 21 janvier 1893, porte pour press-mark : « North Library I f iii » et forme un manuscrit de 121 feuillets écrits, suivis de 7 feuillets blancs ; il comprend seulement la *Genèse* et une partie de l'*Exode* (il s'arrête au v. 6 du ch. XXII). Cette traduction, écrite d'une bonne main, paraît bien, d'après l'écriture, remonter au commencement du XVIIIe siècle. Le manuscrit est écrit des deux côtés du papier, sur deux colonnes, d'une main nette et ferme. Les divisions des mots, à la fin des lignes, sont fréquentes et arbitraires, de même que l'orthographe du même mot est assez souvent variable. Les chapitres commencent par une grande lettre, quelquefois ornementée. Les noms propres ont tantôt pour initiale une majuscule, tantôt une lettre ordinaire. Les feuillets étaient primitivement numérotés au coin supérieur droit ; mais le relieur a coupé quelques-uns de ces numéros, de même qu'il a enlevé des bouts de lignes en rognant les marges latérales. Le volume est relié en maroquin plein, avec dentelle dorée, et porte les armes du comte de Macclesfield. Il mesure 12 1/2 pouces sur 8 (c'est-à-dire 304 millimètres sur 203).

Outre le manuscrit original, la bibliothèque de Lord Macclesfield possède une copie faite en 1807 par le révérend Samuel Greatheed, en deux petits volumes de 92 feuillets chacun (press-mark : North Library I. g. 15 et I. g. 16), mesurant 7 pouces 1/4 sur 4 1/2 (184,5 millimètres sur 114,5). Ce sont des cahiers de notes ordinaires,

avec couvertures de cuir rouge. L'écriture est menue et claire; mais les versets ne sont pas séparés, et les sommaires des chapitres sont en notes au bas des pages. La copie est faite avec soin, et, comme elle a été faite avant que l'original fût relié, elle permet de compléter les bouts de lignes enlevés par le relieur. Le premier cahier comprend la *Genèse*, le second l'*Exode* et de plus une dissertation de 21 pages sur la Grammaire basque.

M. Ll. Thomas a bien voulu m'envoyer une copie de cette dissertation, en tête de laquelle on lit :

« Notes and Obsñs
« on the Grammar of the Cantabrian
« or Basque Language. »

« Note. — These notes et observations were written in 1807 by the late Samuel Greatheed F. S. A. to whom the mss. (or the greatest portion of them) of Pierre d'Urte (who, perhaps by oversight, is, in the course of them, spoken of by Mr Greatheed as « our anonymous author ») were lent by George, 4th Earl of Macclesfield, Shirburn — E. E. — March 1862.

« E. E. is Edward Edwards, who catalogued the Shirburn Library. There is no reason to think that Greatheed knew that P. d'Urte was the author, as his name appears only in the Grammar — Ll. Th. »

Greatheed commence par copier, en y faisant quelques changements, les notes en latin que d'Urte a mises en tête de son Dictionnaire. Il donne ensuite, d'après la Grammaire de Larramendi, une analyse du verbe basque. Il rappelle que Larramendi distingue trois dialectes basques : le biscayen, le guipuzcoan et le navarrais ou labourdin, et

suppose que la traduction de d'Urte est écrite en biscayen. Puis il analyse et critique les tableaux et schêmes de Larramendi pour les conjugaisons auxiliaires, relatives, etc. Il ne me paraît pas utile de reproduire ce travail, qui n'offre plus aujourd'hui un grand intérêt. La grammaire de Larramendi est si commune qu'elle peut être trouvée et lue partout.

Les mss. de d'Urte, légués par W. Jones, père de l'orientaliste, au second comte de Macclesfield, paraissent avoir appartenu auparavant au docteur Ed. Browne, à MM. Ed. Lwyd et Morris Williams.

M. Ll. Thomas a bien voulu me communiquer la copie, qui va être prochainement livrée à l'impression, des traductions bibliques de d'Urte. Comme l'a fait observer le prince L.-L. Bonaparte, le langage en est presque tout à fait le même que le dialecte actuel de Saint-Jean-de-Luz. A côté de mots tombés en désuétude, tels que *oçar* « chien, gros chien », on en rencontre d'autres avec leurs acceptions spéciales d'aujourd'hui. J'ai remarqué cependant certaines particularités : ainsi « vache » est rendu non pas par *behi*, mais par *chahal* qui signifie proprement « veau, mâle ou femelle ». Quelques erreurs viennent probablement d'un scrupule de traducteur trompé par des coquilles du texte français qu'il avait sous les yeux ; par exemple, quand « famine » est rendu par « famme, femme », *emazte*, ou « serf » par « cerf » *orkhaitz*. La traduction me paraît en général simple, exacte et fidèle ; elle a été faite évidemment avec le plus grand soin et supporte très bien la comparaison avec Liçarrague. La préoccupation de rendre toujours le tutoiement de l'original nous a conservé, comme c'est le cas dans Liçarrague, de très curieuses formes allocutives ; et

je remarque que d'Urte les emploie même lorsqu'on parle à plusieurs personnes (du même sexe, bien entendu).

Je reviendrai plus en détail sur l'intérêt linguistique de cette traduction lorsqu'elle aura vu le jour, ce qui ne saurait tarder beaucoup désormais. En attendant, il faut féliciter M. Ll. Thomas de son zèle, de son activité, de sa patience, et le remercier vivement du grand service qu'il rend à la science.

Julien VINSON.

BIBLIOGRAPHIE

Les publications sur l'Inde de M. E. Lamairesse. — Paris, 1868-1895.

Mon attention a été attirée sur les ouvrages de M. Lamairesse, à l'occasion d'une affaire judiciaire toute récente. Un éditeur de livres plus ou moins scientifiques (ils vont de la médecine au spiritisme) avait été poursuivi à la requête de la fameuse « ligue contre la licence des rues ». Cette estimable société, digne de la pudibonde Angleterre, s'était avisée que, parmi les ouvrages édités par M. G. Carré, il y en avait plusieurs d'un caractère absolument pornographique qui portaient le nom de M. E. Lamairesse, ancien Ingénieur en chef des établissements français dans l'Inde de 1860 à 1867. M. Carré était venu me demander mon opinion sur les travaux de l'habile Ingénieur. Je n'ai fait aucune difficulté de reconnaître que ces travaux avaient un caractère scientifique incontestable et que, s'il s'y rencontrait des choses peu morales, l'auteur ne les avait point eues plus spécialement en vue que le reste.

A cette occasion, j'ai relu les ouvrages de M. Lamairesse, que je connaissais déjà, et j'ai parcouru ceux que je n'avais pas lus encore. Dès 1871, j'avais rendu compte de l'un d'entre eux dans les *Mémoires de l'Athénée oriental*, et

j'avais montré que les traductions de M. Lamairesse étaient faites de seconde main par une personne fort instruite, mais ayant plus de bonne volonté que d'aptitudes spéciales, et insuffisamment préparée aux études orientales. La même impression se dégage de toutes les autres publications du même auteur : les textes sont toujours cités, résumés ou traduits d'après de vieilles traductions anglaises ou autres, d'ailleurs assez insouciamment faites, avec ce laisser-aller qui était de mode il y a une cinquantaine d'années ; — les détails ethnographiques ou religieux sont donnés également d'après des livres parfois anciens, les uns excellents, d'autres très médiocres ; — les conclusions sont hâtives et quelquefois hasardées. Je remarque en passant l'irrégularité des transcriptions ; ainsi, M. Lamairesse écrit *kapilavastou*, *kapilawot*, *Laskmahna*, *Bhagavat Gitta* ou *Ghita*, *Azadatah*, *Mahaiana*, etc. Il est vrai que M. Lamairesse paraît généralement enclin à estropier tous les noms propres : c'est ainsi qu'il appelle *Jacouliot* le faiseur, nommé *Jacolliot*, qui a publié de 1873 à 1880 un grand nombre de livres ultra-fantaisistes, pour ne rien dire de plus, sur l'Inde et les choses indiennes.

M. Lamairesse, lui, est certainement de bonne foi. Son tort a été de croire qu'on peut pour ainsi dire s'improviser orientaliste et qu'il suffit d'une lecture considérable, d'un style suffisamment précis, d'un raisonnement habile et ingénieux, pour écrire un beau jour sur les mœurs, les langues et les religions de l'Inde. Et il est tombé dans une erreur commune à beaucoup d'hommes du monde : on se trouve un jour, par hasard, en présence de documents littéraires, de faits inconnus ou peu connus dans la sphère qui vous entoure. De là à conclure qu'on a fait une

découverte, il n'y a qu'un pas et, sans s'informer de ce qui a déjà pu être écrit sur la question, on s'empresse de composer des livres de vulgarisation rédigés avec une conscience parfaite, avec un travail très réel, mais dont la portée ne peut jamais être que très restreinte.

Pour se rendre compte de cet état d'esprit et de cette manière de procéder. Il suffit de dresser la liste des « autorités » de M. Lamairesse : MM. de Vogué, de Maspéro (*sic*), Dollinger, Anquetil, Léon Feer, Senard (*sic*), E. Burnouf, l'abbé Dubois, l'évêque Laouënan, Schœbel, de Milloué, A. P. Sinnett, etc. ; il y en a, comme on voit, pour tous les goûts !

Aussi les idées de M. Lamairesse sont-elles souvent très originales, mais en même temps un peu surprenantes pour ceux qui sont au courant de l'état des études indiennes. Puis-je par exemple laisser passer sans réserves cette proposition que « la prédication du Bouddha » avait pour but de « substituer l'altruisme et le prosélytisme à l'égoïsme religieux et social ? » Est-il admissible qu'on exclue d'une étude sur la genèse des religions les Juifs qui ont « reçu la révélation de Moïse ? » Est-il exact de dire que le Bouddha eut deux dogmes essentiels, la métempsycose et la miséricorde ? Enfin qui admettrait cette définition du *Nirvâna :* « un état définitif de béatitude à la fois omniscience et perfection absolue ? »

Voici les titres des ouvrages de M. Lamairesse que j'ai sous les yeux :

1° *Poésies populaires du sud de l'Inde*, Paris, 1867, in-12, 364 p. ;

2° *Chants populaires du sud de l'Inde*, Paris, 1868, in-12, 334 p. ;

Ces deux volumes sont des recueils de traductions du tamoul. Le plus souvent, les textes ne sont pas désignés d'une façon assez précise pour qu'on puisse les rechercher et contrôler les traductions. Le morceau principal est formé par les *Kur'aḷ de Tiruvaḷḷuva :* la traduction est longue, diffuse, paraphrasée et faite par un Indien évidemment. Il y a une pièce très érotique que je ne vois guère l'utilité d'avoir publiée.

3° Le *Kâma-soûtra* de *Vatryayana*, Paris, G. Carré, 1891, in-8, xxxij-296 p.

Avec ce sous-titre : « morale des brahmes », qui n'est pas le moins du monde justifié. Le livre est érotique et rien de plus ; il est curieux et intéressant, mais n'a rien de religieux ou de sacré. La traduction, faite de seconde main, sur l'anglais sans doute, est accompagnée de nombreuses notes et références.

4° *L'Inde avant le Bouddha*, 1892, in-12, iv-323 p. ;

5° *La vie du Bouddha*, 1892, in-12, iv-288 p. ;

6° *L'Inde après le Boudha*, 1892, in-12, iv-464 p. ;

7° *Le Prem-Sagar*, 1893, in-8, iv-xlix-346 p.

M. Lamairesse n'a donné aucune notice, aucun détail bibliographique sur cet ouvrage, qu'il présente seulement comme un résumé du *Bhagavata-purâna*.

La traduction est évidemment faite de seconde main. Je prends pour exemple le commencement du premier chapitre. M. Lamairesse dit :

« Parikshit, qui, après la disparition de Krishna, avait hérité de l'Empire de Pandavas, fit à la chasse la rencontre du Kali-Yuga (âge de fer) qui, sous les traits d'un horrible Sudra, pourchassait devant lui, en les chargeant de coups, la Religion et la Terre, personnifiées par un bœuf et une vache... »

Or, le texte est ainsi conçu :

« *Jab çri Kṛṣṇa antardhyân harô tab pâṇḍava tô mahâdukhî hô. Hastinâpur kâ râjâ Parikṣit kô dê himâlay galnê gayé âur râjâ Parikṣit sab dês jit dharm râj karṇé lagé. Kitnê êk din pîtchê êk din râjâ Parikṣit âkhêt kô gayê tô wahân dêkhâ ki êk gâê âur bâil âur dâuṛê tchalê âté hâin tin kê pîtchê mûsal hâth liyê êk sûdr mârtâ âtâ hâi. Jab wê pâs pahuntchê tab râjâ nê sûdr kô bulâ kar kahâ : arê tû kâun hâi.....* »

Ce qui signifie :

« Quand le très-illustre Krichna entra dans l'invisibilité,
« alors les Pândava devinrent très affligés. Ils donnèrent
« (le royaume) à Parikchit, roi de Hastinâpur, et allèrent
« se perdre (dans) l'Himâlaya, et le roi Parikchit, ayant
« conquis tout le pays, commença à faire régner la justice.
« Au bout d'un certain nombre de jours, un jour, le roi
« Parikchit alla à la chasse. Alors là, il vit qu'une vache et
« un buffle venaient en courant ; derrière eux, un Soudra,
« un gros bâton à la main, venait les frappant. Quand ils
« arrivèrent près (de lui), le roi appela le Soudra et lui
« dit : hé ! toi, qui es-tu ?..... »

Le *Prêm Sâgar*, rédigé en prose hindie mêlée de vers, par Lallu-Singh, au commencement de ce siècle, a été imprimé pour la première fois à Calcutta en 1810. Il en existe deux traductions anglaises (Hollings, 1848 et Eastwick, 1851). C'est le développement du dixième livre du *Bhagavata-Purâṇa*.

Julien Vinson.

VARIA

LA VERSIFICATION BASQUE DE BERNARD D'ECHEPARE (1545).

Ayant étudié le volume magnifique intitulé *Les exploits de Basile Digénis Acritas, épopée byzantine, publiée d'après le manuscrit de Grotta-Ferrata, par Émile Legrand, professeur à l'École nationale des langues orientales*, Paris, 1892, j'ai remarqué que la mesure de ce texte du XIe siècle correspond exactement à celle des distiques rimés du premier poète connu du pays basque. Que l'on compare par exemple, la stance :

Ordu hartan afer date hari apellacia
Harc ehori eztemayo oren vaten epphia
Ecetare estimacen chipia ez handia
Bat vederac egarrico orduyan vere haxia.

avec les lignes suivantes du joli poème grec :

Οὔτε θηρίον προσέκρουσεν, ὁ νέος ἀπεκρίθη,
ἀλλ' οὔτε πάλιν θόρυβος ἐτάραξε ψυχήν μου,
εἴπερ δέ τις μ' ἐβάσκανε, μή με τὴν καταρᾶσαι,
τὴν μηδὲν ἀδικήσασαν· ἐγὼ γὰρ ὑγιαίνω.

et il sautera aux yeux que le rhythme en est identique. J'en ai dit autant à M. E. Legrand, qui a bien voulu me renvoyer au volume

intitulé « *Mediœval Greek Texts* » by William-Wagner, London (Philological Society) 1870 ; où dans les *Prolegomena* on discute le mètre en question. Il porte, paraît-il, depuis le onzième siècle, le nom de vers politique, στίχος πολιτικὸς, parce qu'il était en vogue à Constantinopolis. M. Wagner cite des vers d'Aristophane, du Persæ d'Eschyle, et quelques rares lignes d'Euripide et de Sophocle, qui sont ainsi construites. De plus, M. Legrand m'a montré dans « *Notices et documents publiés pour la société de l'histoire de France* (Jourdain, Paris 1884, p. 81) » des vers politiques en latin qui commencent ainsi :

Armonicae facultatis aspirante gratiâ
Stat referre summos viros, litterarum lumina,
Quos recenti recordatur mens dolore saucia.

Bestiali feritate mors acerba seviens,
In scolares conjurata velut hostis pestilens,
Passim ledit dirae stragi, plus quam molo insolens,

texte écrit probablement à Liège entre 1028 et 1033 ». M. Legrand pense qu'on trouvera même la musique qui conviendrait aux hémistiches du poète basque parmi les « *Trente mélodies populaires de Grèce et d'Orient recueillies et harmonisées* par L.-A. Bourgault-Ducoudray, Paris 1877 » mais, puisque les Basques ont une musique indigène, qui est aussi belle et *sui generis* que leur architecture, comme le savent tous ceux qui ont exploré quelque peu le pays basque, il serait parfaitement possible de trouver dans leur propre répertoire l'air qu'il faut. Je prends cette occasion de demander si l'inaugurateur de la littérature heuscarienne serait le même individu que celui qu'on appelle *Bertrandus de Chaparre*, « rector sancti Michaelis veteris » dans un document de l'an 1533, publié aux pages XLIX et L du *Bréviaire de Lescar de 1541*, Pau et Paris 1891 ; et s'il a pu connaître Iohannes Leiçarraga de Berascoiz (Briscous), qui a publié son *Testamentu Berria* en 1571 ?

Edward Spencer DODGSON. 10 juillet 1893.

Jean Etcheberri, curé de Zubiburu, auteur du Manuel Devotio-

nezcoa, MDCXXVII (nº 14 a. dans la Bibliographie de la langue basque de M. J. Vinson, 1891), a employé la même mesure que Dechepare e. g. page 131 :

Hunerano ibilli naiz bethi tristetietan,
Noiz bat bedere sar nadin alleguerantcietan.
Parabisuaren bada aiphatceac, Iaincoa,
Handiroqui bozten darot neure triste gogoa.

E. S. D.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

LITTÉRATURE TAMOULE ANCIENNE

LE SILAPPADIGÂRAM

Dans un article précédent (t. XXII, p. 1-32, 107-133), j'ai montré que la littérature tamoule ancienne comptait, d'après les grammairiens autorisés, cinq épopées classiques, dont deux, le *Vaḷeiyâbadi* et le *Kuṇḍalagêçi*, ne sont point parvenues jusqu'à nous. J'annonçais que la plus importante des trois autres, le *Sindâmaṇi* (Sar. *Tchintâmaṇi*) venait de voir le jour à Madras, et j'en donnais une analyse complète avec quelques extraits textuels.

Une des deux épopées encore inédites a été publiée à Madras en 1892, et j'en ai reçu tout récemment un exemplaire. Le volume porte le titre suivant : « Ôm ! Gaṇapati vienne à notre aide ! Silappadigâram qu'a daigné faire Iḷankôvaḍigaḷ ; texte et commentaire de Aḍiyârkkunallâr. Vê. Sâminâdaiyar, d'Uttamadânapura, qui est professeur de tamoul au collège de Kumbhacônam, les a revus en comparant les formes de plusieurs manuscrits, et ils ont été imprimés à Madras, dans l'imprimerie du Jubilé de Vê. Nâ. 1892. Copyright registered. Le prix de ceci est de 5 roupies et demie (1) ». Le volume, élégamment cartonné

(1) Environ dix francs.

à l'anglaise, comprend (iv) - lxvj - (ij) - 497 p. ; on y a joint une brochure du même format (gr. in-8°), de (iv)-76-ij - ij p., avec titre spécial, qui contient un autre commentaire : « explication de mots difficiles » et qui est de la même année, de la même imprimerie et du même éditeur.

Cet éditeur, le savant Vê. Sâminâdaiyar (skr. Svâminâthârya), fait preuve une fois de plus dans cette publication de sa science profonde, de son zèle infatigable et de son talent expérimenté. Il expose d'abord, dans une excellente préface, les difficultés particulières qu'il a rencontrées, les nombreux exemplaires qu'il a dû consulter, les recherches auxquelles il s'est livré, etc. Puis viennent deux courtes biographies de l'auteur et du principal commentateur, une notice sur les ouvrages cités dans le commentaire, une liste des collectivités (quatre sortes de femmes, trois parasols, etc.), un index des particularités remarquables, un vocabulaire des mots difficiles, une liste des citations anonymes, un résumé du poème, un dictionnaire des noms de lieux et de personnes. Suit le texte du poème (environ 5000 vers) et le commentaire.

Svâminâthârya expose entre autres choses qu'il n'a pu, malgré des recherches faites partout, jusqu'à Paris et en Angleterre, trouver le commentaire complet. Sur les trente chants qui, outre la préface, composent tout l'ouvrage, dix-huit seulement ont conservé leur commentaire ; le 7e chant et les chants 20 à 30 en sont absolument dépourvus, ou du moins aucun manuscrit les contenant n'a pu être encore découvert. L'éditeur a pourtant consulté 23 copies, dont 8 ne contenaient uniquement que le texte. Il ne s'agit ici, bien entendu, que du commentaire détaillé,

attribué à Aḍiyârkkunallâr, car on connaît un commentaire plus ancien, beaucoup moins étendu, simple explication de mots et de passages difficiles, qu'on possède à peu près tout entier, et que l'éditeur a publié séparément à la fin du volume : il ne se trouvait d'ailleurs que dans un seul manuscrit, très ancien, et dont l'état était déplorable. Ces deux commentaires, qui donnent parfois des sens divers au même passage, ont été faits, du reste, sur des textes un peu différents. Il y a dans le plus ancien, dont l'auteur est tout à fait inconnu, des indices de l'existence antérieure d'un autre commentaire explicatif entièrement perdu aujourd'hui.

Ces détails sont fort intéressants, car ils nous font voir comment ont été composés la plupart des commentaires qui accompagnent les vieux livres. Les contemporains lettrés de ces antiques poèmes devaient les comprendre sans trop de peine ; plus tard, pour en faciliter la lecture, on y joignit une liste de mots, puis de passages difficiles ; enfin, il devint nécessaire de paraphraser constamment le vieux texte, de le traduire en prose et d'y joindre des explications grammaticales et autres. J'ajoute que ces commentaires eux-mêmes sont aujourd'hui souvent difficiles à entendre et ne sont point à la portée des travailleurs ordinaires.

Le *Silappadigâram* — mot formé du tamoul *çilappu* (oblique de *çilambu* « anneau de jambe ») et du sanskrit *adhikâra* « division, section, livre » — signifie proprement « le livre de l'anneau ». Il raconte comment un riche négociant de Kâvêripaṭṭanam Gôbala fut mis à mort à Maduré à cause d'un anneau qui appartenait à Kannagi, sa femme : il voulait le vendre, mais on l'accusa de l'avoir volé à la reine du Pâṇḍi ; puis le poème expose comment la malédiction de

Ka*nn*agi amena la ruine du pays, comment le crime fut expié, comment enfin le roi du Tchêra organisa un culte véritable à Ka*nn*agi, devenue en quelque sorte la déesse, la patronne de l'amour conjugal. Le volume, dont l'action se passe successivement dans les trois pays tamouls, *Tchôla*, *Pâṇḍi* et *Tchêra*, a un caractère religieux, djainiste, très nettement marqué. Mais Gôbala avait eu d'une maîtresse une fille naturelle, adultérine, *Maṇimêgalei* (skr. *Maṇimêkhalâ*) qui se consacra à la vie ascétique et dont l'histoire est racontée dans le troisième poème classique conservé qui porte son nom. Ces deux poèmes se suivent donc et se complètent l'un par l'autre. Si je remarque que le *Vaḷeiyâbadi*, dont le nom paraît signifier « le chef inflexible », est écrit dans le même mètre que les deux autres, et que le *kuṇḍalagêçi* paraît être un nom de femme analogue à celui de *Maṇimêgalei* (il pourrait signifier « la chevelure aux grandes boucles d'oreilles »), j'imagine que ces quatre poèmes faisaient partie de ce qu'on pourrait appeler un même cycle légendaire, djâiniste, localisé et tout à fait original. Il ne semble pas en effet que le *Silappadigâram* et le *Maṇimêgalei* soient traduits du sanskrit ou d'une autre langue étrangère ; beaucoup des noms de personnes y sont purement dravidiens. Le *Maṇimêgalei* a été composé, nous dit-on, par le riche négociant en grains *Çâtta* (skr. *Çâstâ*) à la prière d'*Iḷankôvaḍigaḷ* « le jeune roi serviteur », qui, lui, avait composé le *Silappadigâram* à la prière de *Çâtta*. *Iḷankôvaḍigaḷ* « le jeune roi serviteur », nom du frère cadet d'un roi Tchêra, me paraît être un surnom, de même que celui d'*Aḍiyârkkunallâr*, le plus récent commentateur, qui signifie : « celui qui est bon aux inférieurs ».

Le *Maṇimêgalei* et la plus grande partie du *Silappadigâ-*

ram sont en vers *agaval* ; c'est une sorte de prose rythmée, formée de vers de quatre pieds consonants deux à deux et assonants par hémistiches (1) ; l'avant-dernier vers n'a souvent que trois pieds et le dernier doit finir par *ê*, *ô*, *î*, *â*, *éna*. Un *agaval* ne doit au surplus former qu'une seule phrase, quelle que soit sa longueur ; on y arrive à l'aide des noms verbaux et des gérondifs, mais l'intelligence du texte en est rendue très compliquée et, dans une traduction européenne, il devient nécessaire de séparer les phrases ainsi artificiellement réunies. Ajoutons que l'*agaval* est probablement le mètre le plus ancien de la poésie tamoule, que les poèmes dans ce mètre abondent en expressions spéciales, en mots tombés en désuétude, en formes verbales et nominales indistinctes, etc. (2), et l'on comprendra aisément pourquoi ces œuvres remarquables ont été, en dehors de la réprobation que leur attirait leur caractère religieux hétérodoxe, depuis longtemps négligées, oubliées et méconnues.

Voici la traduction du résumé de Svâminâthârya :

(1) J'appelle *consonnance* la répétition ou l'accord phonétique de la consonne qui commence la seconde syllabe de chaque vers, et *assonance* la répétition ou l'accord euphonique de la première lettre des mots ou des vers ; p. ex. : le *Maṇimêgalei* commence ainsi :

Iḷankadirñâyir'elluntônd'al
Viḷangoḷimêniviriçaḍeiyâtti...

ici, *ḷ* et *ḷ* consonnent ; *i* et *é*, *vi* et *ví* assonnent.

(2) Je citerai entre autres les très intéressantes formes telles que la suivante (ch. XVI, v. 11) : *vandirkku*, qui doit être traduit : « à vous qui êtes venue » et qui est adressée honorifiquement à une seule personne, à Kaṇṇagi, au singulier.

Premier Livre. — À PUGÂR.

Dans la ville de *Pugâr* ou *Kâvêripaṭṭanam*, dont le port, où les eaux de la Kâvêri se mêlent à l'Océan, est *Djangamukha*; qui est une des anciennes résidences des rois *Tchôḷa*; et qui est extrêmement louée et célébrée par les grands hommes; régnait le roi *Tchôla Karikâla*. A cette époque, vivait là *Mahâçâtvân*, de la race la plus considérée parmi les trois classes de commerçants. Il célébra avec beaucoup de pompe le mariage de son fils *Gôbala* avec *Kaṇṇagi*, fille de *Mahânâyakka* de la même race et de la même ville. Gôbala avait pour elle beaucoup d'affection; il était au comble du bonheur et en éprouvait un orgueil, lorsqu'un jour *Pérumanetikijatti*, sa mère, désireuse de voir s'accroître encore les mérites de son fils et de sa belle-fille qui pratiquaient d'une main sûre toutes les observances de la vertu domestique, leur fit approprier une autre demeure qu'elle emplit de tout ce qui était nécessaire à la pratique de cette vertu, y plaça des serviteurs habiles et les y installa tous les deux. Ils y vécurent dans la félicité, dans une parfaite unité d'esprit, secourant les malheureux, vénérant les sages, allant à la recherche des ascètes et accomplissant sans défaillance tous les autres devoirs domestiques. Plusieurs années se passèrent ainsi.

Cependant, Gôbala devint amoureux d'une fille de théâtre, *Mâdhavi*, qui était d'une grande beauté et qui excellait dans le chant, la danse et les arts d'agrément : il lui donnait jour par jour toutes sortes de richesses, ne la quittait plus et vivait près d'elle dans les plaisirs. *Kaṇṇagi*

souffrait horriblement de cet insupportable abandon, mais elle ne laissait rien voir de sa souffrance et, sans témoigner le moindre mécontentement à son époux, continuait à pratiquer exactement tous les devoirs de la vie domestique. A ce moment, arriva la fête habituelle d'Indra. A la fin de cette fête, les habitants de Kâvêripaṭṭanam s'en allèrent avec tous leurs gens en villégiature au bord de la mer. Gôbala y alla aussi avec Mâdhavi, s'y installa, et se mit, prenant le luth que sa maîtresse avait en mains, à chanter des vers de diverses espèces. Comme ces chants embrassaient tout le charme des diverses émotions de l'amour, Mâdhavi pensa : « il a de l'amour pour d'autres femmes que moi », et, tout affligée, lui reprit le luth et chanta à son tour des vers exprimant les diverses sensations de l'amour, dissimulant ce qu'elle éprouvait sur l'infidélité possible de son amant. En l'entendant, Gôbala supposa qu'elle pensait à un autre que lui et plein de trouble et de confusion par l'effet inévitable des actions de la vie précédente, sans s'expliquer avec elle, revint chez lui. Il y trouva Ka*nn*agi qui était en conversation avec une bramine, sa confidente, *Dêvanti;* et l'amena dans la chambre conjugale. Là, il ne tarda pas à s'apercevoir que le corps de sa femme était flétri et que son cœur était plein de douleur, et il lui dit : « J'ai gaspillé toutes les richesses qu'avaient amassées mes ancêtres, parce que je me suis laissé prendre aux artifices des courtisanes qui font prendre le vrai pour le faux ; cela m'a couvert de honte ». Ka*nn*agi, supposant qu'il n'avait dit cela que parce qu'il n'avait plus d'argent pour en donner à Mâdhavi, lui répondit : « J'ai encore des anneaux de jambes (*çilambu*) ; prenez-les et donnez-les ». Mais il reprit : « Je pensais à aller vendre ces anneaux à Maduré, à

en employer l'argent à faire du commerce et à rétablir ma fortune ; il faut que tu viennes avec moi » et elle y consentit. Gôbala donna rendez-vous à Ka*nn*agi pour la dernière veille de la nuit et ils partirent sans que personne à Kâvêripaṭṭanam s'en aperçût. Ils se dirigèrent vers le sud, en suivant la rive septentrionale de la Kâvêri, et arrivèrent à un bosquet fleuri. Là, ils trouvèrent une vieille ascète djâina, *Kâuntî*, qui y accomplissait sa pénitence, et la saluèrent respectueusement. Elle leur dit : « Je vais aller avec vous pour écouter les enseignements des grands sages de Maduré », et ils continuèrent la route avec elle. Ils arrivèrent à un couvent de Djâinas, virent les moines qui s'y étaient retirés, puis montèrent sur un radeau, traversèrent la Kâvêri et s'arrêtèrent dans un bosquet sur la rive méridionale du fleuve. Là, Kâunti maudit et changea en renards une courtisane et un débauché qui étaient venus insulter Gôbala et Ka*nn*agi ; mais, à la prière des deux voyageurs émus de pitié, elle adoucit la force de sa malédiction et réduisit à un an la durée de la métamorphose. Puis, tous les trois, ils arrivèrent à Ur'eiyûr.

Livre second. — À Maduré.

Les trois voyageurs, après s'être reposés dans cette ville, en repartirent le lendemain matin et marchèrent jusqu'à une certaine distance où ils se reposèrent et demandèreut leur chemin à un sage qui survint. Ils continuèrent leur route sur ses indications. Or, un matin, Gôbala, laissant là Kâuntî et Ka*nn*agi, dans le but d'accomplir ses devoirs

matutinaux, alla dans un bosquet voisin. Il y rencontra un sage qui venait de Kâvêripaṭṭaṇam, *Kâuçika*, lequel lui remit une ôle écrite par Mâdhavi désespérée de son départ. Il apprit de lui, avec beaucoup de peine, tout le chagrin que son départ causait à son père, à sa mère, à ses amis et à Mâdhavi ; et il le renvoya pour faire connaître à son père les causes de son départ et lui affirmer sa vénération. Alors, il rejoignit Kâuntî et Ka*nn*agi et se remit en marche avec elles. A moitié chemin environ, ils rencontrèrent des chanteurs ambulants auprès desquels ils s'informèrent de la longueur de la route. Ils atteignirent ensuite la rivière *Vaigei*, à laquelle ils présentèrent leurs hommages, la traversèrent sur un radeau et s'arrêtèrent dans une maison de *munis* qui était en dehors des remparts.

Le lendemain matin, Gôbala après avoir salué Kâuntî, lui raconta tous leurs malheurs ; elle le consola et le rassura. Alors il lui confia Ka*nn*agi et entra à Maduré pour y chercher un endroit propre à son commerce ; il en parcourut les détours et vint rendre compte à Kâunti de la beauté de cette ville. Alors arriva son ami *Mâḍala*, avec qui il engagea une longue conversation. Cependant, Kâunti, considérant la bonne conduite de *Mâdari*, la maîtresse des bergères, pensait qu'on pourrait, en toute sûreté, mettre Ka*nn*agi sous sa garde ; elle la fit venir, lui exposa la chasteté éminente et la délicatesse de Ka*nn*agi qu'elle remit entre ses mains. *Mâdari* la reçut avec la plus grande joie et l'emmena, ainsi que Gôbala, chez elle, dans le village des bergers. Elle les y installa dans une cabane de construction toute récente, donna à Ka*nn*agi pour compagne sa propre fille Aryâ, et lui procura tout ce qui était nécessaire pour la tenue d'un ménage. Ka*nn*agi servit un

repas admirablement préparé à Gôbala, qui s'en nourrit avec le plus grand plaisir. Il attira alors près de lui sa femme et lui dit : « Quel chagrin ont dû éprouver nos parents en pensant que tu es arrivée dans ce pays désert ? Nous qui avions un bonheur si grand, est-ce un rêve que les cruels tourments dont nous souffrons ? Si c'est une réalité, quelles sont les mauvaises actions des vies passées qui en sont la cause ? Je n'ai rien su ; j'ai fait ma société des libertins et des mauvais sujets, je suis allé dans des compagnies de calomniateurs et de médisants et je suis devenu un grand pécheur ; pourrai-je désormais avoir, non pas une bonne, mais une mauvaise existence ? J'ai manqué même aux instructions des deux premiers guides (le roi et le précepteur) ; je t'ai causé de la douleur, et je n'ai pas le moins du monde pensé qu'une pareille conduite était détestable ! » et, après s'être ainsi longuement accusé, il ajouta : « Tu as quitté tes parents et tout pour venir avec moi, ornée de ta pudeur et de ta chasteté, pour m'éviter l'isolement, ô mon or, ô mon rameau, ô ma belle guirlande fleurie, ô ma poupée modeste, ô ma lampe éclatante, ô ma chaste liane, ô ma splendide déesse ! Voici que je vais vendre à l'instant un de tes anneaux de jambes ; puisses-tu ne pas te désoler d'être seule jusqu'à mon retour ! » Puis, prenant un de ces anneaux, et, cachant ses larmes pour ne pas affliger sa jeune femme, il quitta la maison, tout troublé de se séparer d'elle. Sans faire attention aux mauvais présages qui se présentèrent à lui, il entra dans la rue du Bazar. Là, il aperçut un bijoutier d'or qui venait en tête de cent autres, et pensa : « Celui-ci a dû être distingué par le roi » ; il s'approcha de lui et lui dit : « Es-tu capable de déterminer le prix d'un anneau de

jambes digne de parer l'épouse d'un roi ? » L'orfèvre se vanta de sa grande habileté, et Gôbala lui montra l'anneau qu'il apportait. Après l'avoir regardé, l'orfèvre lui dit : « Je vais le montrer au Roi ; jusqu'à ce que je revienne, attends-moi dans ma maison qui est tout près d'ici », et il la lui montra. Gôbala s'y assit pour attendre. L'orfèvre se trouvait avoir précédemment volé par ruse un des anneaux de la reine, et il s'était dit : « Si le roi avait quelque soupçon du vol que j'ai commis, je puis, à l'aide de cet étranger qui apporte un anneau tout pareil à celui que j'ai dérobé, chasser toute suspicion ». Le roi, pour mettre un terme à une bouderie de sa femme, avait quitté son propre palais et était allé chez elle lui témoigner son amour : c'était le Pâṇḍya *Néḍunçéjiya*. L'orfèvre alla l'y trouver, se prosterna devant lui, lui fit son compliment et lui dit : « L'individu qui, sans levier ou autres instruments, a volé l'anneau qui était dans le palais, se trouve en ce moment dans mon humble demeure, où il s'est présenté avec l'anneau ». Appelant des gardes, le roi pensa à dire : « Si celui dont parle l'orfèvre est vraiment chez lui avec l'anneau, allez le prendre avec l'anneau pour le tuer », mais, comme c'était le moment où l'*activité* (1) faisait sentir ses effets, il dit seulement : « Tuez l'homme et rapportez l'anneau ». A cet ordre, l'orfèvre fut très content, car il pensait que sa combinaison avait réussi ; il s'en revint, avec les gardes, trouver Gôbala, auquel il dit :

(1) C'est-à-dire le *karma*, l'action, l'effet inévitable de la vie individuelle, du bien et du mal, qui doivent être compensés et détruits dans une vie postérieure, afin qu'on puisse éviter la renaissance et arriver au *Nirvâṇa*, à l'absorption dans le Grand Tout, dans l'âme universelle.

« Ces hommes sont envoyés par le roi pour voir l'anneau ». Les gardes, voyant la figure, la tenue et les allures de Gôbala, déclarèrent qu'il n'était point un voleur ; mais l'orfèvre les insulta, et, pour leur démontrer que l'étranger était un voleur, leur lut les détails des livres de vol. L'un de ces hommes ignorants, ne craignant point le meurtre, courut alors à Gôbala et l'abattit, le perçant de son épée.

Cependant, dans le village de bergers où était restée *Kaṇṇagi*, beaucoup de mauvais présages se manifestèrent ; pour conjurer le sort, Mâdari et ses compagnes dansèrent la ronde sacrée en l'honneur de Vichnou ; puis Mâdari alla se baigner dans la Vaigei. Pendant ce temps, une femme venait de Maduré apporter la nouvelle que Gôbala, convaincu de vol, avait été mis à mort par les archers du roi ; en l'apprenant, Ka*nn*agi se mit à trembler, s'évanouit, se laissa aller à des plaintes déchirantes, et, résolue de mourir avec son mari, interpella le soleil en ces termes, du milieu des bergères : « O bienheureux (astre) rayonnant ! sais-tu que mon mari est un voleur ? » Et il lui répondit d'une voix incorporelle : « Ton mari n'est pas un voleur ; le feu dévorera bientôt cette ville qui l'a traité de voleur ! » Alors, Ka*nn*agi, pleine d'une grande colère, sortit en tenant à la main le second anneau qui lui restait, courut sur la route d'une telle manière que tous ceux qui la voyaient en étaient émus, et elle dit, tout en pleurs, aux femmes qui l'entouraient : « Je veux encore voir mon mari et entendre ses bonnes paroles ; si je n'y réussis pas, méprisez-moi ». Après ce serment solennel, elle se fit conduire à l'endroit où Gôbala gisait avec son horrible plaie, et, au comble de la douleur, lui adressa d'ardents

appels et l'embrassa violemment. Alors il recouvra la vie, se leva, lui dit : « Ne flétris pas ton visage qui ressemble à la lune », et, de la main, essuya ses larmes; elle l'adora, lui prenant les pieds dans ses deux mains. Il lui dit ensuite : « Tu dois rester ici », et quittant et rejetant son corps, il alla se réunir aux dieux dans le Svarga.

Cependant, la femme du Pândya Néḍunçéjiya eut une série de mauvais rêves et elle alla les raconter à son mari. A ce moment même, Ka*nn*agi, incapable de résister à sa fureur, arrivait à la porte du palais ; elle fit connaître au roi, par le portier, son arrivée, et fut introduite devant lui. Sur la demande du roi, elle lui dit son nom, son pays, etc., et lui reprocha en termes énergiques la cruelle injustice avec laquelle, sans réfléchir, il avait fait périr Gôbala ; puis, pour lui prouver que Gôbala n'était point un voleur, elle lui déclara que, dans son anneau, il y avait des rubis ; le roi dit que, dans celui de sa femme, il y avait des perles, et il ordonna d'apporter l'anneau qui était resté à côté du cadavre de Gôbala. Aussitôt Ka*nn*agi le prit, le brisa, et on en vit sortir des rubis. A cette vue, le roi se mit à trembler : « Est-ce moi ? s'écria-t-il, moi, le roi, qui ai ajouté foi aux dires de ce méprisable orfèvre ! est-ce moi, le roi ? Hélas ! ma race illustre qui avait acquis jadis tant de gloire, est, désormais, souillée par moi ! Puisse la vie m'abandonner à instant ! » et, à l'instant même, plein de honte et de remords, il tomba de son trône et rendit l'âme. Sa femme, ignorante du crime, se jeta suppliante aux pieds de Ka*nn*agi ; mais celle-ci s'écria solennellement : « S'il est vrai que je suis une épouse dévouée, vois, je vais détruire cette ville ! » Et, après un moment, de sa main droite, arrachant sa mamelle gauche, elle la lança sur la

ville. Aussitôt arriva le dieu Agni, avec toutes les allures d'un brame, qui lui dit : « O grande épouse modèle! j'ai déjà reçu l'ordre de détruire cette ville le jour où l'on t'y ferait du tort ; que faut-il détruire maintenant? » Elle lui répondit : « Épargne les brames, les gens vertueux, les jeunes épouses chastes, les vieillards et les enfants; mais attaque-toi aux méchants ! » Et, à peine eut-elle parlé que le feu fit son œuvre dans ces conditions. Aussitôt, les quatre Bhûtas maritimes, protecteurs de la cité, s'en allèrent épouvantés ; la déesse tutélaire de Maduré, ne pouvant supporter la vue du feu commençant à prendre à la fois dans plusieurs quartiers de la ville, vint se présenter devant Kaṇṇagi et lui parla en ces termes : « Je suis la divinité de cette ville ; je viens te dire plusieurs choses; veuille bien les écouter. Parmi les Pâṇḍyas qui ont jadis régné dans cette ville, aucun n'a été ni peu ni beaucoup injuste; Néḍunçéjiya, le dernier, était de la même nature; mais je vais t'expliquer comment est arrivée l'injustice dont tu te plains. Jadis, Vaçu, roi de Simhapura, dans le Kalinga, et Kumara, roi de Kapilapura, se haïssaient à un tel point qu'ils ne cherchaient plus qu'à se combattre et à se vaincre l'un l'autre. A cette époque, un nommé Bharata, serviteur du roi de Simhapura, dénonça au roi, comme espion de son ennemi, un nommé Djangama, qui avait pour métier d'aller vendre des menus objets de provisions dans la rue du Bazar ; il fut pris et mis à mort. La femme de Djangama, Nilî, dans l'excès de sa douleur, erra pendant quatorze jours en plusieurs endroits, puis elle monta sur une montagne, pensant à perdre la vie pour se réunir à son époux : « Puissent ceux qui nous ont causé cette douleur l'éprouver à leur tour dans la vie future !

s'écria-t-elle, et elle mourut après avoir lancé cette malédiction. Ce Bharata renaquit sous la forme de Gôbala ; c'est pour cela que vous avez souffert ces peines. Le quatorzième jour, à partir d'aujourd'hui, tu verras ton époux et tu seras réunie à lui ». Ka*nn*agi, un peu rassurée, quitta Maduré, et, suivant le rêve de la Vâigei, se dirigea vers l'Ouest, atteignit la région des montagnes, y monta sur le mont Tirutchénkundu, et y demeura sous l'ombrage d'un *pterocarpus*. Quand le quatorzième jour se fut écoulé, elle eut la joie de revoir son époux Gôbala qui se présenta à elle sous une forme divine. Elle monta avec lui sur son char et arriva au Svarga, entourée des hommages de tous les dieux.

Livre troisième. — À Vandji.

Les femmes de chasseurs et les chasseurs eux-mêmes, qui avaient vu Ka*nn*agi monter en char avec son époux et s'en aller au Svarga, pleins d'admiration, firent célébrer dans leur village une danse solennelle en l'honneur de Ka*nn*agi. Puis, ils pensèrent qu'il fallait faire connaître ce miracle à leur roi *Çénkuṭṭuva,* et allèrent lui porter des présents de diverses espèces. Ils rencontrèrent le roi Tchêra Çenkuṭṭuva dans les dunes qui couvraient le rivage d'une grande rivière où il était venu, accompagné de ses quatre armées, avec sa femme *Vênmâl* et son jeune frère *Iḷankôvaḍigaḷ,* dans le but d'inspecter les montagnes. Après lui avoir présenté leurs hommages, ils lui exposèrent l'événement. Comme le roi s'en émerveillait, un maître de tamoul célèbre de Maduré qui était venu là, Çâstâ, lui ra-

conta en détail le meurtre de Gôbala, le désespoir et la vengeance de Ka*nn*agi et le récit qu'avait fait à celle-ci le dieu de Maduré. Çenkuṭṭuva, ému de pitié par la mort du Pândya, résolut de rendre célèbre Ka*nn*agi, comme la déesse des épouses dévouées, et délibéra avec ses ministres sur le moyen de se procurer du marbre pour lui faire élever une statue. Mais des *munis* descendus de l'Himalâya vinrent lui dire que Kanaka et Vidjaya, rois aryens, avaient méprisé les rois du pays tamoul. Çenkuṭṭuvà fit le serment de vaincre ces rois et de mettre sur leur couronne la statue de Ka*nn*agi. Il se mit aussitôt en marche avec ses armées et s'arrêta aux Nîlagiris, où il reçut les bénédictions des *munis* venus de l'Himalâya. Puis il alla jusqu'à la Gangâ, qu'il franchit sur un radeau que lui avaient préparé les *Karna,* rois de ses amis. Sur le bord opposé de la rivière, il livra bataille à Kanaka et à Vidjaya, qui étaient venus à sa rencontre, ainsi qu'à Uttara et autres rois leurs alliés. Il remporta la victoire, s'empara même de la personne de ces rois, qui avaient pris la fuite déguisés en pénitents ou autrement, et les détrôna. Puis il envoya ses armées sous les ordres de son ministre *Villavankôdei*, et fit prendre dans l'Himalaya des pierres qu'il mit sur les couronnes de Kanaka et Vidjaya. Après avoir, selon les rites, vénéré les eaux de la Gangâ, il la traversa de nouveau et s'arrêta avec ses armées sur la rive méridionale du fleuve. Là, il apprit de Mâḍala, qui était venu se baigner dans la Gangâ, l'histoire de Gôbala et la destinée de son frère Ḷankô qui devait lui succéder, et il lui fit un don de cinquante *tulâm* d'or (700 livres) qui était son poids. Puis il envoya Nîla et d'autres messagers montrer aux rois Tchôla et Pândya ses prisonniers Kanaka et Vid-

jaya ; et il repartit avec ses armées. Après avoir inspecté tous les pays intermédiaires, il revint à la grande ville de Vandji, où il fut accueilli par un enthousiasme général, et où il vécut parfaitement heureux. Cependant, un jour, Nila et les autres messagers qu'il avait expédiés vinrent le retrouver et lui dire que les rois Tchôla et Pândya n'avaient pas fait cas de l'arrivée de Kanaka et de Vidjaya, vaincus et prisonniers. Le roi se mit dans une grande colère, mais Mâḍala qui se trouvait là lui dit : « Calme ta colère ; la jeunesse, la fortune, le corps et le reste ne durent pas ; il faut maintenant faire faire un sacrifice qui procurera un grand bien » et il lui en exposa les nombreuses raisons. Le roi se calma, envoya des hommes chercher tout ce qui était nécessaire au sacrifice dont parlait Maḍala, fit sortir de prison les rois aryas et les autres et ordonna à son ministre Villavankôdei de leur donner tout ce dont ils avaient besoin. Puis il se mit en marche avec un grand nombre de sages, célébra solennellement la consécration de la statue de Ka*nn*agi, patronne de la fidélité conjugale, érigée avec la pierre rapportée de l'Himalâya dans un temple construit par les plus habiles ouvriers, donna des ordres pour que les offices s'y accomplissent selon les rites, et resta là. Cependant, Dêvanti, la nourrice de Ka*nn*agi, et sa compagne favorite, ayant appris par Maḍala le meurtre de Gôbala et les autres événements, quittèrent Kâvêripaṭṭanam pour se rendre à Maduré. Elles n'y trouvèrent plus Ka*nn*agi, mais elles virent Aryâ, la fille de Mâdari, et, l'emmenant avec elles, gagnèrent, en suivant les rives de la Vaigei, le pays des montagnes. Là, elles virent Çenkuṭṭuva, lui firent connaître qui elles étaient et se désolèrent devant lui de leur insupportable séparation

d'avec Ka*nn*agi. Alors Ka*nn*agi, se manifestant sous sa forme divine, apparut à Çenkuṭṭuva et le combla d'éloges. Puis, Dêvanti raconta à Çenkuṭṭuva la pénitence de Maniamêkhalâ, fille de Mâdhavi (et de Gôbala) ; par l'ordre du dieu Çâttâ, plein d'enthousiasme pour elle, Mâdala jeta sur trois jeunes femmes qui étaient venues là l'eau de sa calebasse ; Çenkuṭṭuva reconnut aussitôt que ces trois personnes qui se désolaient sur Ka*nn*agi étaient des renaissances de la mère de Ka*nn*agi, de la mère de Gôbala et de Mâdari, et, ayant appris de Mâdala les causes de cette renaissance, il dit à Dêvanti comment il fallait à jamais fonder le culte de Ka*nn*agi, et adora lui-même trois fois cette divinité nouvelle. Alors, les rois Aryas, les rois Mâlvas, et Gadjabâhu, roi de Lankâpura, vinrent rendre leurs hommages à cette divinité en ces termes : « Veuillez nous faire la faveur d'apparaître dans nos pays, dans les cérémonies que nous vous offrirons, comme vous l'avez fait à ce Çenkuṭṭuva », et l'on entendit une voix qui disait : « Je vous accorde la grâce que vous me demandez ». En l'entendant, Çenkuṭṭuva et les autres rois furent remplis de contentement ; puis Çenkuṭṭuva entra avec Mâdala dans la salle du sacrifice. Iḷankôvaḍigaḷ se rendit au temple de la déesse de la fidélité conjugale ; la déesse apparut devant lui, au-dessus de Dêvanti, et lui raconta toutes les aventures qui ont été résumées ci-dessus.

Depuis le moment où Gôbala avait été massacré, il n'était pas tombé de pluie à Maduré ; la misère et la maladie s'y multiplaient. Le roi de Kot'kei, *Iḷançéjiya*, offrit à la déesse de la fidélité conjugale le sacrifice public de mille orfèvres, pour expier le crime commis, et fit célébrer une grande fête. Alors, il tomba dans le pays une

pluie abondante; la misère et la pauvreté disparurent. En apprenant cette nouvelle, les rois du Kongu, Gadjabâhu, roi de Lankâpura, et Perunat'kiḷḷi, roi d'Ur'eiyûr, dans le Tchôla, firent élever des temples à Ka*nn*agi, prescrivirent qu'on y célébrât des offices à perpétuité, et leurs pays devinrent riches et prospères.

Pour donner un spécimen du style et de l'allure générale du poème, je crois utile de traduire ci-après un chapitre que j'ai pris au hasard et qui forme une phrase de deux cent dix-sept vers:

CHANT SEIZIÈME

Le Meurtre.

La femme de la joyeuse race des bergers, qui avait pris la garde de la belle si précieuse, l'installa dans une habitation neuve, petite maison aux jolis murs teints d'ocre rouge, dans la demeure entourée de haies solides où vivent du produit de la vente de leur lait les bergers et les bergères ; avec le concours de quelques bergères aux bracelets nombreux, elle fit baigner dans l'eau fraîche les voyageurs à la guirlande de fleurs parfumées, et elle lui dit en lui faisant honneur : « Veuillez demeurer ici avec moi, ô « femme aux belles fleurs ; je veillerai sur vous comme « sur de l'or ; voyez, ma fille Aryâ sera toute à votre service, « puisque vous êtes venue avec une beauté sans artifice « qui détruit toute la splendeur des bijoux d'or superbe

« dont se parent les filles de Maduré ». Elle ajouta : « Votre « époux souffre-t-il encore, maintenant qu'il a reposé sa « tête dans un endroit sans tristesse, après avoir quitté la « voie douloureuse où s'exercent les grandes pénitences ? « Vos servantes sont des ascètes qui prient. Jeunes filles, « avec vos belles-sœurs, apportez sans tarder de beaux « vases prêts pour faire la nourriture des repas du jour ». Elle dit, et les filles de la caste des bergers, sans manquer à leur devoir, vinrent apporter avec les vases nécessaires les fruits gros et mûrs ou verts du jaquier qui a une grande célébrité, les fruits acides (du concombre) aux raies irrégulières, les fruits de couleur verte du datura, et ceux du manguier avec la douce banane, ainsi que le riz de première qualité et le produit de leur lait (le beurre), en disant : « Prends, ô femme aux bracelets tordus ! » Elle coupa à l'aide d'une hachette recourbée, en faisant rougir ses doigts, les nombreux fruits ; son beau visage était couvert de transpiration, ses yeux superbes rougissaient, et elle était dans la cuisine aux parois sombres, avec Aryâ qui allumait un feu de paille ; puis, dans son inconsciente habileté, elle prépara le repas de son bien-aimé. La femme aux mains fortifiées par le maniement des instruments brillants comme le rameau du palmier salua de ses mains fleuries et de son front qui fait honte à la terre l'eau où son époux, assis sur un escabeau, avait lavé les fleurs de ses pieds ; puis, comme ayant évité les soucis des filles de la terre, elle étendit devant lui un régime de bananes qu'elle avait fait passer de ses mains dans de l'eau fraîche et elle lui dit : « Seigneur, veuillez ici manger cette ambroisie ! » Lorsqu'elle eut observé tous les rites prescrits par le vêda difficile pour ceux qui viennent après les rois, Aryâ et sa

mère, saisies d'admiration, disaient: « Ce prince, qui mange « là cette superbe ambroisie, est-il donc le beau jeune « homme aux fleurs fraîches qui est venu cacher sa peine « dans un village de bergers? et cette belle, aux bras « ornés de bracelets, est-elle la lampe qui a chassé la « tristesse de celui qui est beau comme les perles pures « de notre vieille rivière Tojunâ? Nous avons là un admi- « rable spectacle que peuvent à peine embrasser nos « yeux ». Cependant, lorsqu'elle lui eut donné le bétel et la noix d'arec, l'illustre qui venait de manger agréablement appela la femme aux longs et noirs cheveux et la prit près de lui: « Tout est-il assez fort pour traverser un chemin pierreux? quand les petits pieds de cette jeune femme marchent sur la route pénible, aux pierres cruelles, nos ancêtres en ont pitié et en souffrent-ils? est-ce un rêve? est-ce l'effet de l'activité? J'ai le cœur troublé et je ne sais rien: y a-t-il une bonne voie pour moi qui ai tué le désir des sages, après avoir bu l'oubli, pratiqué le long mépris, enfilé des paroles inutiles avec des libertins passionnés et des oisifs bavards? J'ai manqué même aux ordres de mes ancêtres; j'ai fait des vilenies même à toi, si pure et si sage; je n'ai pas vu où était le mal. Quand je t'ai dit: « Lève-toi pour aller à la grande ville », tu t'es levée: qu'as-tu fait? » — « J'avais négligé de donner aux gens vertueux, de vénérer les sages, d'aller au-devant des ascètes, de rechercher les hôtes à la vieille réputation; votre grande amie et le maître de la grande justice, dont la réputation est absolument inébranlable, ont souffert dans leur cœur en voyant le sourire de ma bouche qui était prêt à dire ma douleur et ma souffrance, alors que, ne te voyant pas devant moi, je dissimulais ma peine; ils m'ont

soutenue, en me louant, par de douces paroles. Vous aviez une conduite extraordinaire, et je vivais le cœur immuable ; aussi me suis-je levée obéissante », répondit-elle, et il reprit : « Tu as abandonné ta famille à commencer par ta maison, tes jeunes servantes, tes nombreux serviteurs, tes compagnes ; avec ta pudeur, ta naïveté, ta chasteté qu'on aime, ta beauté superbe, tu m'as accompagné pour calmer mon chagrin, ô mon or, ô ma liane, ô toi qui portes une belle guirlande, ô femme pleine de pudeur, ô lumière de la vaste terre, ô chaste rameau, ô bienheureuse ! Je vais prendre un des anneaux qui ornent tes petits pieds, je le vendrai et je reviendrai aussitôt ; attends-moi sans trouble ! » et, après avoir embrassé tout entière sa bien-aimée, dont les yeux ressemblaient à de noirs cyprins, ému au fond du cœur de voir qu'elle restait là, seule, sans compagnes, mais cachant ses larmes et montrant un œil sec, il quitta la demeure des bergers aux nombreux troupeaux et, d'une marche ferme, il gagna la rue. Il s'y présenta à lui un bœuf à bosse, mais il ne sut pas que c'était un mauvais présage, car il n'était pas au courant de ce que connaissent les bergers. Il passa par les longues rues ordinaires, s'engagea dans la rue des Femmes et atteignit la rue du Grand-Marché. Il vit venir, après cent artisans qui travaillent les métaux et font de fins ouvrages, un artisan qui tenait à la main sa pince, qu'on regardait avec considération et qui avait grand air, et il se dit : « Celui-ci doit être un orfèvre qui a la « faveur du monarque méridional » ; il lui demanda : « Es-« tu capable de donner le prix exact d'un ornement de « jambes qui conviendrait à la femme du souverain ? » Ce messager de mort lui répondit : « Bien que je ne sois qu'un « ignorant, c'est moi qui fabrique la couronne et les bijoux

« (royaux) » ; alors (Gôbala) ouvrit le sac qui renfermait l'anneau inappréciable. L'orfèvre aux intentions mauvaises examina avec plaisir tout le travail de l'anneau superbe, aux renflements d'or pur, aux chatons pressés qui retenaient les diamants et les joyaux magnifiques ; puis il dit : « Cet anneau ne saurait convenir qu'à la grande femme du roi ; pendant que j'irai parler à ce puissant monarque, demeurez ici dans mon humble habitation », et Gôbala entra dans la demeure de cet homme vil, à l'intérieur des remparts divins. L'orfèvre s'en alla, le cœur rassuré, se disant : « Je vais faire aller sur ce nouveau venu qui a changé de pays (les soupçons qu'on peut avoir) avant qu'ils ne se répandent et arrivent au roi ». Le roi venait de quitter la réunion des ministres et se dirigeait vers le palais où demeurait la grande reine avec ses compagnes aux longs yeux pleins de traits rouges, parce qu'il n'avait pu se réunir à elle, cette belle de grande race qui disait avoir mal à la tête pour cacher au fond de son cœur la jalousie qui l'avait prise quand elle avait pensé qu'il serait séduit par la danse des filles de Madurê, par leurs chants variés et par les mélodies de leurs luths. L'(orfèvre) l'aperçut sur le seuil de la dernière porte ; il tomba à terre, s'étendit, se courba et rendit plusieurs fois hommage, puis il dit : « Le voleur qui, sans levier et sans crochet, aidé seule-« ment d'une formule magique, a emporté l'anneau du « palais, plongeant les gardiens de la porte dans un som-« meil troublant, a échappé aux surveillants de cette grande « ville : il est en ce moment dans ma très humble de-« meure ». Le roi, à la guirlande de fleurs épanouies, ne réfléchissant plus à rien par suite de l'efficacité de l'activité, appela les gardiens de la ville et leur dit ; « Si

« l'anneau des jambes de ma liane fleurie aux longues « tresses se trouve entre les mains de ce misérable voleur, « tuez-le et apportez ici cet anneau ». L'orfèvre, qui accomplissait une noire besogne, se dit, en entendant le roi donner cet ordre : « La suggestion de ma pensée a « réussi », et il revint trouver Gôbala qui était pris dans l'irrésistible filet de la mauvaise activité. Il lui dit : « Ceux-« ci sont venus, par l'ordre du roi à la vaillante armée, « pour voir l'anneau », et l'orfèvre aux actions pleines de fausseté montra l'anneau fabriqué en expliquant tous les détails de la fabrication. « D'après les détails de son aspect, « celui qui est là n'est point celui qui a mérité la mort », dirent les hommes ; mais l'orfèvre aux noirs desseins se moqua d'eux et leur démontra leur erreur en ces termes : « Les hommes qui vivent de vol, issus d'une race vile, ont « coutume de s'aider de huit choses : formules magiques, « divinité protectrice, poudres spéciales, présages divina-« toires, ruse, lieu favorable, temps opportun et instru-« ments, n'est-ce pas ? Si vous êtes troublés par les « poudres (de cet individu), vous ressentirez tous la grande « colère de notre illustre monarque. Si les voleurs récitent « de leurs langues des formules magiques, les verrons-« nous encore, comme les fils invisibles d'Indra ? S'ils « sont rassurés par la protection apparente d'une divinité, « ils nous échappent, même s'ils nous montrent leurs « mains pleines d'objets volés. S'ils nous troublent par des « poudres, y aura-t-il un endroit où nous pourrons nous « diriger ? S'ils se servent de l'art divinatoire, les choses « les plus difficiles à se procurer viendront dans leurs « mains, et s'ils usent de supercheries habiles, ils s'em-« pareront même de la guirlande d'Indra. S'ils disent : Cet

« endroit est bon pour cacher ces choses, qui pourra les « voir dans cet endroit ? S'ils songent bien au temps « opportun et mettent leurs mains sur certains objets, les « dieux eux-mêmes pourront-ils les connaître ? S'ils se « servent d'instruments pour se procurer des choses pré- « cieuses, qui pourra les voir sur la vaste terre ? Ces deux « choses : le jour, la nuit, n'existent pas pour eux. Si « nous étudions la science du sol, il n'y a plus de refuge « pour nous. Lorsqu'un voleur, arrivé sous la forme d'un « ambassadeur, entra la nuit (dans le palais) sous la forme « d'une femme, s'avança sans peur à l'ombre d'une lampe et « s'empara avec la rapidité de l'éclair du diamant rayonnant « comme le soleil qui ornait le brillant collier du jeune « prince royal ; celui-ci ouvrit les yeux, et ne voyant plus le « collier sur son cou tira son épée, mais le voleur s'empara « du fourreau avec lequel il para tous les coups ; puis, « pour éprouver sa force, il le lia à une colonne ; le voleur, « habile dans son art, disparut. S'il y a des gens qui l'ont « vu, montrez-les-moi. Y a-t-il dans le monde des gens « qui égalent ces voleurs ? » Ainsi parla l'orfèvre aux noirs desseins ; et un jeune homme, qui tenait dans sa large main un javelot droit, s'écria : « Armé d'un fer qui creuse « la terre, vêtu d'étoffes de couleur bleue, un individu a « apparu dans l'obscurité profonde de la nuit, semblable « au tigre acharné par l'ardeur de son désir pour les bijoux ; « à la faveur de l'obscurité qui, au milieu de la journée, « enveloppait toute la ville, j'ai dégaîné mon épée, il la « saisit, et, même en m'attachant à lui ardemment, je l'ai « vu disparaître à mes yeux. Leurs œuvres sont impéné- « trables. Le roi se fâchera. Que convient-il de faire, dites, « ô vous qui êtes couverts d'armes ? » A ces mots, un

brutal ignorant frappa (Gôbala) de l'épée nue qu'il tenait à la main : le corps fut traversé, le sang coula à travers la plaie et se répandit partout, la déesse de la terre éprouva une violente douleur, le sceptre droit du roi se fléchit, et Gôbala tomba, par l'effet de la vieille activité.

Il me semble également intéressant de traduire ci-après la préface :

« A Iḷankôvaḍigaḷ, roi du Tchêra occidental qui avait renoncé à son royaume et s'était retiré dans le district de Kuṇavâyil, des *Kur'ava* (1) de la montagne étaient venus dire en foule : « Sous l'ombre épaisse d'un *pterocarpus,* une grande et sainte épouse fidèle, ayant un sein enlevé, est venue se reposer ; les gens du roi des dieux lui ont fait voir son époux bien-aimé et sont remontés avec elle dans le monde céleste à la vue du nôtre : daigne nous rendre compte d'une telle merveille », lui dirent-ils ; mais Çâstâ au frais tamoul qui se trouvait près de lui fut celui qui l'expliqua en disant : « Je ferai connaître la chose en détail dans la ville de Pugâr, à l'indestructible gloire, antique cité du roi Tchôla qui porte une guirlande de perles, il y avait un commerçant nommé Gôbala. Il perdit une fortune difficile à acquérir par la passion que lui inspira une fille de théâtre, lors de représentations qui eurent lieu dans cette ville. Il désira vendre un anneau bruyant qui ornait la jambe de sa femme Ka*nn*agi, et se rendit à Maduré, aux ermitages très renommés, (ville) du Pândya à la gloire longuement célébrée. Il montra l'anneau à un artisan qui

(1) Habitants de la montagne, chasseurs, fabricants de paniers, etc,

travaille l'or, en passant dans la rue aux vastes maisons ; celui-ci lui dit : « Cet anneau ne saurait convenir à une autre qu'à la grande épouse du roi ; reste ici », et il alla dire (au roi) qu'il avait vu entre les mains d'un voleur l'anneau aux petites pierres intérieures qu'il avait (lui-même) dérobé auparavant. Comme c'était le temps où l'activité devait fructifier, le prince au margosier fleuri, sans réfléchir, appela ses gardes vigilants et leur dit : « Tuez ce voleur et apportez ici l'anneau ». La femme de Gôbala qui gisait sur le terrain du meurtre, ne pouvant avoir de consolation, versant des larmes de ses longs yeux, comme elle était une épouse fidèle, arracha pour la ruine du Paṇḍya un de ses seins fait pour être orné de perles et le jeta enflammé sur la cité aux belles maisons ; elle devint une déesse de la fidélité conjugale louée par beaucoup et c'est elle (qu'ont vue les *Kur'ava*) ».

« — Qu'est-ce que cette fructification de l'activité ? » demanda le roi.

« — O vaillant ! (répondit Çâstâ), écoute : dans le palais d'argent du bosquet superbe où réside le roi dont la couronne est ornée de *cassia*, j'étais endormi dans une profonde obscurité : la grande déesse de Maduré vint apparaître à l'épouse fidèle qui souffrait d'une douleur extrême et lui dit : « O toi dont le sein irrité a produit un feu dévorant, la vieille activité arrivant à son terme pour vous ; dans une ancienne renaissance, ô rameau vert, avec ton époux tu avais été l'objet de la malédiction de la femme du marchand Djangama dans la ville de Simhapura dont la renommée est impérissable ; c'est pourquoi, ô femme à la chevelure éclatante, tu ne verras ton époux qu'au bout de deux fois sept jours accomplis et non plus sous la forme des hommes

inférieurs, mais sous celle des habitants du ciel. J'ai entendu ce discours infaillible ».

« — Nous composerons un poème harmonieux qui portera le nom de *Çilappadigâram,* à cause de cet anneau qui a occasionné bien des douleurs, et il racontera comment la vertu est une cause de mort pour les rois qui ont conservé quelque dignité, comment les grands vénèrent l'épouse fidèle à l'ardente parole, comment (enfin) se manifeste le produit de l'activité ».

Ainsi parla le prince, et Çâstâ lui répondit : « Daigne, ô Aḍigaḷ, nous donner ce poème qui plaira aux trois monarques (du Sud) dont les couronnes sont puissantes ».

Alors, Aḍigaḷ, à la parole éloquente, daigna composer un poème harmonieux qui comprend six fois cinq chapitres, c'est-à-dire : les chants d'éloges et de prospérités, le conte où les anciens ont fait pratiquer la vertu domestique, le conte où la comédienne Mâdhavi organisa une réunion, le conte où est exposée la beauté d'une guirlande au crépuscule, le conte où la ville célébrait la fête d'Indra, le conte où l'on se baignait à la mer, la description des chants où se brisaient les rameaux, le conte où Mâdhavi pleura quand le printemps fut passé, le conte où est rapporté le rêve cruel (de Kannagi), le conte où fut parcouru le pays après la question posée, le conte où la forêt fut parcourue, la description de la danse de la chasse, le conte où l'on s'arrêta dans le faubourg avec la femme aux guirlandes épanouies, le conte où fut vue la ville au bruit retentissant, le conte où la femme superbe fut confiée à une gardienne attentive, le conte où fut commis le meurtre, la danse sacrée des bergères, la série de douleurs que causa l'horrible nouvelle, la description de la course affolée à travers la ville,

le conte de la discussion avec le roi plein de gloire, la série des imprécations, le conte du feu survenu, le conte du récit de la divinité sacrée apparue, la danse pieuse dans la montagne des femmes aux guirlandes flétries ; et, avec ces choses, les contes de la vision, de la recherche du marbre, de la traversée du fleuve, de l'érection, des éloges et de la grâce accordée.

Le marchand de grains Çâstâ l'a entendu.

Telle est la préface où sont résumés les principaux objets de l'existence (1).

Svâminâthârya, en m'adressant un exemplaire de cette belle publication, m'annonçait, le 18 mai dernier, que l'impression du *Maṇimêgalei* allait commencer une dizaine de jours après. On ne trouvera sans doute pas mauvais que je me permette de donner une idée de l'ouvrage, en traduisant la dernière partie de la préface, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale. Cet exemplaire, comme je l'ai déjà dit en 1888, est en grande partie inutilisable, parce que, comme il a été sans doute copié sur un vieux manuscrit en mauvais état, beaucoup de passages — les plus longs ne vont pas à la longueur d'un vers — ont été laissés en blancs :

« A la demande que daigna lui adresser le roi Iḷankô, le prospère négociant en grains Çâstâ, fit connaître en cinq fois six chants la qualité du beau tamoul et les vertus de Manimêkhalâ, c'est-à-dire la célébration d'une grande fête

(1) Vertu, fortune, plaisir, but suprême.

au Sage suprême avec une centaine de sacrifices dans la ville antique à la grande célébrité doublement illustre, le récit fait par Tchitrabhâdra au cœur affligé comme une fleur épanouie, à Mâdhavi qui portait une guirlande parfumée, la promenade de Manimêkhalâ dans le bosquet aux fleurs abondantes où elle voulait cueillir un grand bouquet, sa fuite dans le palais des miroirs lorsqu'elle aperçut dans ce bosquet le jeune prince royal, le refuge accordé à Manimêkhalâ dans le buisson de pierreries par le dieu Manimêkhalâ qui lui apparut après que le prince ayant vu la jeune fille entrer dans le palais fut troublé dans son cœur inconsolable, le réveil de Djutamati par ce dieu suprême à la magnifique ceinture, la douleur solitaire de la belle aux brillants bijoux lorsqu'elle se rendit compte de son sommeil, la manière dont elle comprit les renaissances anciennes dans l'ermitage à la splendeur éclatante, la remise d'une écuelle à la naïve liane, le culte que la jeune liane après qu'elle eut reçu l'écuelle rendit avec les mères aux sages dont les austérités sont partout célébrées, comment Abhadra aux pieds vertueux donna à cette guirlande parfumée de pieuses instructions, la manière dont Tchintâdêvî donna cette écuelle à Abhadra, la course pour demander l'aumône dans les rues de la ville de cette liane charmante qui avait pris une autre écuelle, la mise dans l'écuelle garnie de coquillages d'aliments convenables par les épouses modèles, l'arrivée au monastère de la belle jeune fille qui avait détruit le mal amassé par les soins de la cruelle Tchaṇḍikâ, le voyage du prince royal orné de guirlandes de fleurs parfumées à la recherche de la femme aux beaux bijoux qui était arrivée au monastère, l'apparition sous la forme d'une femme d'un sage habile devant

le prince royal qui avait atteint le monastère, la manière dont la citadelle fortifiée du prince au javelot meurtrier devint une citadelle de la vertu, la manière dont le sage habile troublé frappa de l'épée et marqua le fils du roi qui ne pouvait demeurer sans l'approche de la femme aux beaux bijoux malgré ses artifices, comment par la parole d'une divinité fut dissipé le tourment de....., l'ordre donné par le roi aux anneaux retentissants d'emprisonner la femme aux beaux bracelets, sa délivrance de la prison, son arrivée au pays d'Abhadra..... aux fleurs parfumées, sa fuite dans le buisson de pierreries lorsqu'il y arriva avec elle, son entrée dans la grande ville de Vandji sous la forme d'une bergère, la leçon de subtilité que lui donnèrent les docteurs de la secte lorsqu'elle leur demanda : « Dites-moi les bonnes choses qui détruisent les fautes ? », l'entrée de la liane fleurie dans la grande ville de Kântchi lorsqu'avec les mères elle eut vénéré les sages, la manière dont elle adora les pieds de celui qui a échappé aux cinq formes illusoires, enfin la pénitence de la jeune femme qui pratiquait les austérités, écoutait les saintes lois et disait : « Périsse la force du péché ! »....

Lorsque le texte complet du *Maṇimêgalei* aura paru, je reviendrai sur cet ouvrage ; le savant et habile éditeur pourra être fier du service qu'il aura ainsi rendu aux études dravidiennes. Déjà, pour lui témoigner personnellement l'estime et la haute opinion que j'ai conçue pour lui et pour ses travaux, je lui ai adressé, aussitôt que j'ai reçu sa dernière publication, les vers tamouls suivants dans le mètre du *Çilappadigâram :*

Ḷaṅkadirñâyir'iruḍor'unîkkîyapi. . . . n'
viḷangiḍeitchangér'ivéṇḍireikkaḍalçù . . j
mânilamadan'ilvôjmar'eimiguçôja. . . . p
pûnilattalarndapugârnagarattu. . . . . k
kôvalan'kaṇṇagitaṅkûr'aruman'bo. . . . ḍu
pâvalamuḍeiyâṭkuppal'poruṭparatta. . . lu
mângavant'uyaramumaṇikiḷarçilam. . . bei
vângubupôyalumadureiyil'kollei . . . . p
paḍalumudaliyapar'eitaruñçari. . . . . dei
yaḍalvin'eipayan'ér'iyar'amporuḷin'bam. vî
ḍen'n'eiyântéḷikkir'avin'imojakkâppi. . . ya
man'n'iyatêr'alin'makkaḷpôt't'i. . . . . ya
çilappadigârañçir'andapéya . . . . . râ
lulagélâmar'iyavolittérutchenneikka. . . ṇ
ṇatchiḍavalarttîraḍeindapérumpuga. . . j
matchilânâmagaṇmaditérindiçeik. . . . ku
morupêragattiçyan'urukkoṇ . . . . . ḍu
maruḷuḍeimaṇmiçeivandutônd'in'ân'é . . n'a

« Vous avez eu le talent de faire imprimer à Madras, aux rues bruyantes, de façon à ce que tout le monde (savant) le connaisse, le poème aux doux mots, que louent les hommes au savoir assuré, qui s'appelle le *Çilappadigâram;* qui explique ce que sont la vertu, la fortune, l'amour, le but suprême, par la voie des effets de la puissante activité ; histoire qui raconte le rare amour de Gôbala et de Ka*nn*agi de la ville de Kâvêripaṭṭanam, épanouie sur le sol fleuri du Çôja (Tchôla), plein de piété et de prospérité sur la vaste terre qu'entoure la mer aux vagues blanches qui rejettent les coquillages brillants après que le soleil aux jeunes rayons a chassé toutes les ténèbres, la distribution de beaucoup de richesses à l'habile cantatrice, la douleur de Gôbala, son départ avec l'anneau

splendide, sa mise à mort à Maduré, et le reste : — la déesse de l'éloquence (Sarasvati) peut dire en apprenant la gloire que vous avez obtenue ainsi : « un grand Agastya sous la forme (humaine) a apparu sur la terre pleine de trouble ».

Paris, 19 juillet 1893.

JULIEN VINSON.

VOCABULAIRES BASQUES

DE PIERRE D'URTE

On a vu, dans le numéro de juillet dernier (pages 255 à 259) que Pierre d'Urte a laissé en manuscrit une Grammaire où il a donné (pages 15 à 39) une série de Vocabulaires français-basques. M. A. Clark veut bien m'adresser une copie très exacte de ces vocabulaires ; il a conservé, avec la plus scrupuleuse exactitude, l'orthographe, les accents, les cédilles, les signes et les points du manuscrit original.

M. Ll. Thomas m'a fait connaître qu'il avait découvert sur Pierre d'Urte un renseignement fort intéressant, que j'ai pu vérifier. On lit dans la *France protestante* des frères HAAG (seconde édition dirigée par M. Henri Bordier, t. V, col. 1063) : « Pierre d'Urte, de Saint-Jean-de-Luz, prêtre converti, assisté à Londres (15 l.) avec sa femme et son enfant, 1706 ». Aucune référence n'est indiquée. Il s'agit probablement de livres sterlings : 15 livres feraient 375 francs.

DES PARTIES DE L'ORAISON

Nom substantif appellatif, etc.

Dieu,	*Jaincóä.*
Jesu Christ,	*Jessu Christo.*
le St Esprit,	*I[z]piritu saindúä.*
createur,	*creatçaïllea* ou *eguilléä.*
redempteur,	*errescatatçaïlléä.*
Notre Dame,	*Andredena-Maria.*
un saint,	*saindúä.*
un euangeliste.	*ebanjelista.*
un apotre,	*aposloluä.*
un martyr,	*marthyra.*
un confesseur,	*confessoréä.*
un patriarche,	*patriarca.*
un profete,	*profeta.*
un bienheureux,	*dohatssúä.*
eternité,	*eternitatéä.*
la nature,	*natura.*
paradis,	*parabissúä.*
un esprit,	*izpiritúä.*

(Page 16.)

un ange,	*aingueruä.*
archange,	*arcœnjeluä.*
çherubin,	*çherubigna.*
seraphin,	*serafigna.*
trone,	*tronúä.*
limbe,	*limbóä.*
enfer,	*ifernúä.*
demon,	*demonioa.*
diable,	*deäbrúä.*
fantome,	*fantasma.*
faux dieux,	*Jaïncofaltssóäc.*

Monde,	*mundúä.*
caos, abime,	*leçéa.*
çiel,	*çerúä.*
ciel empiré,	*çerugoréna.*
çiel étoilé,	*çeru içarztatúä.*
soleil,	*iguzquia.*
lune,	*illharguia.*
astre,	*arguiçaguia.*
planette,	*planeta.*
comete,	*cometa.*
etoile,	*içarra.*
Saturne,	*Saturno.*
Jupiter,	*Jupiter.*
Mars,	*Marss.*
Venus,	*Venuss.*
Mercure,	*Mercurio.*
l'arc en ciel,	*hortçadárra.*
l'air,	*airéä.*
la terre,	*lurra.*
terre (*arida, siccum*),	*leyhórra.*
l'eau,	*vra.*
le feu,	*súä* ou *súba.*
nuée,	*hedóya.*
orage,	*aguaçéra.*
vent,	*haïçéä.*
pluye,	*vriä.*
tonerre,	*ihurtçiriä.*
eclair,	*çhizmiçhzta.*
grele,	*balaçúça.*
printemps,	*vdahastéä.*
l'esté,	*vda.*
l'automne,	*negukastéä.*
l'hyver,	*negúä.*
Janvier,	*Vrtharilla.*
Feburier,	*Otssailla.*
Mars,	*Martçhóä.*

Avril,	*Aphirilla.*
May,	*Mayhátça.*
Juïn,	*Ereäróä, Jugna.*
Juillet,	*Vztaïla, Juilla.*
Aoust,	*Aboztúä.*

(Page 17.)

Septembre,	*Buruilla* ou *Setéme.*
Octobre,	*Otobré* ou *Vrría.*
Novembre,	*No benbré* ou *hacilla.*
Deçembre,	*Deçembre* ou *abendóä.*

Luçifer,	*Luçifer.*
damnation,	*danaçióä* ou *danacioneä.*
tourment,	*tormenta.*
malediction,	*madariçióä* ou *madariçionêä.*
peine,	*pena.*
excommunication,	*escumicúä.*
sorçier,	*sorguigna.*
l'orgueil,	*superbióä* ou *vrguillutassuna.*
avarice,	*abaríçiä.*
gourmandise,	*gormandiça.*
luxure,	*lohitassúna.*
envie,	*imbidia.*
ire,	*coléra.*
paresse,	*naguitassúna.*

Tremblement,	*ikhára.*
sable,	*haréä.*
graisse,	*guiçentassúna.*
sterilité,	*agortéä.*
seicheresse,	*idortassuna.*
bonté,	*ontassúna.*
argile,	*buztignóä.*
politesse,	*leguntassúna.*
montagne,	*mendiä.*

vallée,	*çelháya.*
plaine,	*lanóä.*
roçher,	*arróca.*
pierre,	*harríä.*
fosse,	*phutçúä.*
bouë,	*bassa.*

---

le corps,	*gorphútça.*
l'ame,	*arima.*
un membre,	*mïembróä.*
la peau,	*larrúä.*
la chair,	*haraguiä.*
un os,	*heçúrra.*
le maigre,	*guignhárra.*
la mouëlle,	*fúgna.*

(Page 18.)

une veine,	*çagna.*
la téte,	*burúä.*
les cheveux,	*illéäc.*
les sourçils,	*bephurúäe.*
le front,	*copéta.*
l'oreille,	*beharria.*
l'œil,	*beguia.*
le coin de l'œil.	*beguiondóä*
la prunelle de l'œil,	*beguignignicóä.*
le nez,	*sudúrra.*
narines,	*sudurçillhóäc.*
la jouë,	*maçéla.*
la façe,	*bissaya.*
la levre,	*espágna.*
la bouche,	*ahóä.*
l'haleine,	*hatssa.*
les gençives,	*hobiäc.*
une dent,	*hortça.*

le col,	*lephóä.*
le menton,	*cocótssa.*
la gorge,	*çintçúrra.*
le çerveau,	*burufúgna.*
le dos,	*bizcárra.*
le ventre,	*sabéla.*
le coté,	*sahetssa.*
le cueur,	*bihótça.*
le foy,	*guibéla.*
le polmon,	*bulhárra.*
l'estomac,	*estomáca.*
les boyaux,	*hertçéäc.*
l'epaule,	*sorbálda.*
le bras,	*bessóa.*
la main,	*escúä.*
l'aisselle,	*sorbaldazpiä.*
le coude,	*vkhondóä.*
un doigt,	*erhiä.*
un ongle,	*behátça.*
les reins,	*errágnac.*
la cuisse,	*ichtérra.*
le genouil,	*belhaüna.*
la jambe,	*cangóä.*
le talon,	*thalógna.*
l'os de la jambe,	*bermatçaquíä.*
la cheville du pied,	*açhirógna.*
entrailles,	*errájac.*
nombril,	*çhillcóä.*
barbe,	*biçárra.*

Pain,	*oguíä.*
beurre,	*búrra.*

(Page 19.)

croute,	*muscúrra.*

la mie,	*mamia.*
gateau,	*ophilla.*
froment,	*oguinostraya.*
çhair, viande,	*haraguiä.*
bœuf,	*idia.*
toreau,	*çeçéna.*
veau,	*çhahála.*
mouton,	*çhikhiróä.*
brebis,	*ardia.*
agneau,	*bildotssa.*
çhevre,	*ahuntça.*
bouc,	*akhérra.*
vaçhe,	*behiä.*
porçeau,	*vrdéä.*
coçhon,	*çherria.*
lard,	*vrdaia.*
jambon,	*vrdaïazpiä.*
queue,	*buztána.*
corne,	*adarra.*
lieure,	*herbia.*
paté,	*pastissa.*
poulet,	*oillanda.*
çhapon,	*gaphógna.*
pigeonneau,	*vssocuméä.*
dindon,	*indioillóä.*
poule,	*oillóä.*
coq,	*oïllárra.*
oye,	*antçára.*
pigeon,	*ussóä.*
becasse,	*pecáda.*
becassine,	*becassigna.*
perdrix,	*epherra.*
caille,	*caïlla.*
canard,	*ahatéä.*
un toour,	*billigarróä.*
merle,	*çoçóä.*

œuf,	*arroltçéä.*
omelettes,	*arroltçecajac.*
béte,	*bestia* ou *abréä.*
çheval,	*çamaría.*
lion,	*lehogna.*
cerf,	*oregna.*
loup,	*otssoa.*
chien,	*phatcóa, photçhóä* ou *oçárra.*
renard,	*açheria.*
sanglier,	*bassordéä.*
ours,	*hartça.*
chat,	*gathúä.*

(Page 20.)

asne,	*astóa.*
aigle,	*arranóä.*
corbeau,	*beléä.*
un pie,	*fica.*
allouette,	*ailláuda.*
hibou,	*huntça.*
passereau,	*carrajóä* ou *etçheçhoriä.*
irondelle,	*enáda.*
un çigne,	*çhigna.*
çhauvesouris,	*gaüënáda.*
milan,	*mirúä.*
perroquet,	*papagáya.*
un aile,	*hegala.*
pondre,	*errutéä.*
nid,	*ohatçéä.*
caje,	*cajóla.*
fromage,	*gasna.*
huile,	*olióä.*
poivre,	*bipherra.*
vinaigre,	*mignagréa* ou *ozpigna.*
raves, navets,	*harbiäc.*
soupe,	*çopa.*

lait,	*esnéä.*
sauçiçe,	*lukháïnca.*
fruit,	*fruitúä.*
pomme,	*sagárra.*
poire,	*vdaréa.*
noix,	*eltçáürra* ou *intçáürra.*
prune,	*arana.*
çerise,	*guereçia.*
fraises,	*arregac.*
salade,	*entssaláda.*
jardin,	*baratçéä.*
jardinier,	*baratçeçágna.*
oignon,	*tipula.*
l'ail,	*baratçhuriä.*
porreaux,	*forrúäc.*
choux,	*açac.*
choux cabus,	*açakhóbac.*
perseil,	*perressilla.*
laïtue,	*letçhúga.*
sauge,	*sabiachuria.*
oseille,	*mignéta.*
any,	*aniça.*
fenouill,	*millúä.*
pourpier,	*berdolágua.*
raçine,	*erróä.*
ortye,	*haussigna.*
melon,	*melógna.*
fleur,	*loréä.*
œillet,	*dulufráya.*

(Page 21.)

rose,	*arróssa.*
rosier,	*arrossondóä.*
laurier,	*erramúä.*
arbre,	*arbola.*
pomier,	*sagarondóä.*

porier,	*vdareöndóä.*
amande,	*arbendola.*
amandier,	*arbendolondóa.*
vigne,	*mahastia.*
brançhe,	*adárra.*
feuille,	*ostóa.*
bouton,	*botógna.*
prunier,	*aranondóä.*
fontaine,	*ithurria.*
noisette,	*hurra.*
meure,	*martçúca.*
meure sauvage,	*larremartçúca.*
figue,	*ficoa.*
raisin,	*mahatssa.*
feuilles de vigne,	*mahatssostoac.*
çhampignon,	*perretçhicúä.*
orange,	*laranja.*
çhataine,	*gaztagna.*
du bois,	*egurra.*
une forest, un bois,	*oyhána.*

Poisson,	*arrágna.*
saumon,	*içoquigna.*
sole,	*çóla.*
mourüe,	*bacaillaüa.*
ecrevisse,	*langrosta.*
harang,	*harenca.*
sardine,	*çhardigna.*
meuille,	*corrocógna.*
grosse meuille,	*laçúna.*
truite,	*amüarrágna.*
maquereau,	*maqueréla* ou *çhilçharróä.*
anguille,	*ainguíra.*
pesche,	*arrántça.*
pescheur,	*arrantçaléä.*

filé,	*saréä.*
hameçon,	*amúä.*
mer,	*itssassóä.*
fleaux,	*vhigna.*
fleux, refleux,	*berressáca.*
balaine,	*balea.*
marsouïn,	*içurdéä.*
plie,	*pladuça.*
alose,	*coláça.*

(Page 22.)

du vin,	*arnóä.*
biere,	*bira.*
sidre,	*sagardóä* ou *sagarnóa.*
l'eau,	*vra.*
table,	*mahagna.*
nape,	*dafaïlla.*
serviette,	*çerbïéta.*
assiette,	*trintçhógna.*
plat,	*plata.*
couteau,	*canibeta.*
cuillere,	*cuillida.*
salliere,	*gatçvntciä.*
ecüelle,	*gathillúä.*
sel,	*gatça.*
fourçhette,	*matchardéä* [substituted for *sarfurtçha*].
verre,	*beÿra.*
pot,	*eltçéä.*

Palais,	*palacióä.*
çhateau,	*gaztelúä.*
maison,	*etçhéä.*
çhambre,	*guela.*
çave,	*khába.*

cuisine,	*cuçigna.*
les lieux,	*sequerétac.*
le four,	*labéä.*
escaliers,	*escabelac.*
sale,	*sala.*
porte,	*athea.*
fenetre,	*leyhóä.*
grenier,	*galetaz, soillharää.*
cabinet,	*cabinéta.*
cheminée,	*çhiminiya.*
armoire,	*armarióä.*
clef,	*gakhóä* ou *guiltça.*
lit,	*ohéä.*
couverture,	*estalquiä.*
un drap,	*mihisséä.*
lit de plume,	*gasna.*
matelas,	*mataláça.*
oreiller,	*lumátça.*
paillaçe,	*paillaça.*
paille,	*lastóä.*
rideaux,	*erridabac* ou *erridaüac.*
le haut du lit,	*oheçerúa.*
bois de lit,	*cuçhéta.*
ruelle de lit,	*oheartéä.*
coffre,	*çofréä* ou *cutça.*
miroir,	*mirailla* ou *ispillúä.*
tableau,	*erretháula.*
portrait,	*porteléta.*

(Page 23.)

image,	*imajína.*
bassinoire,	*oheberotçecóa.*
poutre,	*laça.*
tapisserie,	*tapiceriä* [substituted for *tapisseriä*].
tapis,	*tapiça* [substituted for *tapissa*].

foyer,	*sukhaldéa.*
çhenets,	*suburdignac.*
pale à feu,	*suphála.*
pinçettes,	*pintçetac.*
souflets,	*hauscóäc.*
cramailliere,	*larátça.*
plaque a feu,	*suparéta.*
paroy,	*paréta.*
palais,	*jaüreguiä.*
chaudron,	*panjerúä.*
broçhe,	*guerréna.*
cuve,	*thigna.*
çhaleur,	*berotassúna.*

Perruque,	*perrúca.*
çhapeau,	*çhapela.*
bonnet,	*bonterúä* ou *gaphelúä.*
bonnet de nuit,	*gaübonéta.*
çhemise,	*athórra.*
casaque,	*cassáca.*
manteau,	*capa.*
culottes,	*gáltçac.*
des bas,	*galtçardiac.*
bas de soye,	*çiricuzco' galtçardiäc.*
linge,	*linja.*
pantoufles,	*mantufléac.*
souliers,	*çapátac.*
habits,	*tresnac.*
mouchoir,	*mocanéssa.*
robbe de chambre,	*gauarrópa* ou *guelarrópa.*
camisole,	*cammissóla.*
epée.	*ezpáta.*
cravate,	*lephocóä.*
colet,	*mantçhéta.*
ruban,	*erribána.*
attaçhes,	*lokharriäc.*

boutons,	*botógnac.*
gans,	*escularrüäc.*
eprons,	*ezprógnac.*
coiffe,	*burucóä.*
juppe,	*cotillúna.*
robbe,	*arrópa.*
robbe de soye,	*sedazco' arrópa.*

Pere,	*aïta.*

(Page 24.)

mere,	*ama.*
oncle,	*ossaba.*
tante,	*içéba.*
beau pere,	*vgazaïta.*
belle mere,	*vgazáma.*
beau frere, belle sœur,	*cognáta.*
neveu, niece,	*illóba.*
cousin,	*cussigna.*
frere,	*anáya.*
sœur de frere,	*arréba.*
sœur de sœur,	*aïzpa.*
grand pere,	*aïtásso.*
grand'mere,	*amásso.*
parent,	*ahaidéä.*
filleul,	*semebitçhiä.*
filleule,	*alababitçhiä.*
fils,	*seméä.*
fille,	*alaba.*
enfant (garçon),	*mutilla.*
enfant (fille),	*nescátçha.*
gendre, nore,	*errágna.*

domestiques,	*sehiac.*
serviteur (garçon),	*muthilla çerbitçaria.*
servante,	*nescatóä çerbitçaria.*
maître,	*naussia.*
maîtresse,	
cousin germain,	*lehen cussigna.*
cousine germaine,	
cousin second,	*bertçencussigna.*
compagnon,	*lagúna.*
compagne,	
compere,	*compaya.*
commere,	*comaya.*
amy,	*adisquidéä.*
mignon,	*puillita.*
voisin,	*hauçóä.*
voisinage,	
Monsieur,	*jauna.*
Mademoiselle,	*andréä.*
Madame,	
fille de chambre,	*anderauéna.*
enfant,	*haurra.*
apprentif,	*aprendiça.*
nourrice,	*vnhidéä.*

Sauveur,	*salbatcaïllea, salbadoréä.*
empereur,	*emperadoréä.*
roy,	*erregue.*
reine,	*erreguigna.*

(Page 25.)

arçhiduc,	*artçhiduquéä.*
arçhiduçhesse,	*artçhiduquéssa.*
duc,	*duquéä.*
duchesse,	*duquéssa.*
prince,	*printçéä.*

princesse,	*printçéssa.*
viceroy,	*biz Erregue.*
ambassadeur,	*embaçhadoréä.*
comte,	*condéä.*
comtesse,	*condéssa.*
marquis, marquise,	*marquissa.*
çhef,	*buruçaguiä.*
general,	*jenerala.*
baron,	*baróna.*
baronne,	*baronessa.*
viscomte,	*bizcundéä.*
viscomtesse,	*biscundéssa.*
chevalier,	*cabailleróä.*
gentilhomme,	*aïtonenseméä.*
colonel,	*colonéla.*
lieutenant-colonel,	*colonel' lotignénta.*
major,	*major.*
capitaine,	*capitágna.*
lieutenant,	*lotignénta.*
enseigne,	*banderçágna.*
armée,	*armada.*

Le jour de noel,	*eguberri.*
les fétes,	*bestac.*
les innoçens,	*Inocenteneguna.*
les Rois d'Epiphani,	*Trufaniä.*
le chandeleur,	*amabirgina candelerecóä.*
mardy gras,	*ihaütegúna.*
jeudy gras,	*ortçegunguiçen.*
dimençhe gras,	*çaldunihárite.*
mercredi des cendres,	*hausterri.*
careme,	*gariçúma.*
dimenche de rameaux,	*erramueguna.*
semaine sainte,	*aste saindúä.*
jeudy saint,	*ortçegunsaindúä.*

vendredy saint,	*ortçirale saindúä.*
Páque,	*bazco.*

(Page 26.)

fétes de paques,	*bazcobestac.*
pentecóte,	*mendecóste.*
ascenscion,	*açençioeguna* ou *jondonisalbatóre.*
rogaisons,	*lethaguignac.*
feste Dieu,	*bestaberri.*
St Pierre,	*jondonipetri.*
St Paul,	*jondonipaulo.*
St Laurens,	*Jondoni Laurendi.*
Tous saints,	*imuru saïndúru.*
l'Avent,	*abendóä*
messe,	*meça.*
sermon,	*sermoya* ou *predicúä.*
parolle,	*hitça.*
Lundy,	*astelehéna.*
Mardy,	*asteartea.*
Mercredy,	*asteazquéna.*
Jeudy,	*ortçegúna.*
Vendredy,	*ortçiraléä.*
Samedy,	*larumbáta.*
Dimenche,	*igandéä.*
un siecle,	*mendéä.*
un an,	*vrthéä.*
un mois,	*illhabethéä.*
semaine,	*astéa.*
jour,	*egúna.*
heure,	*oréna.*
minute,	*minúta.*
moment,	*moména.*
un point, bout,	*púnta.*
blancheur,	*çhuritassúna.*

Europe,	*Europa.*
Asie,	*Assia.*
Amerique,	*America.*
un royaume,	*erressuma.*
province,	*probintçia.*
ville,	*hiria.*
ville capitale,	*hirinaussiä.*
bourg,	*herriä.*
village,	*bassaherriä.*
Angleterre,	*Angueletérra.*
Ecosse,	*Escossia.*
Ir'lande,	*Irlanda.*
France,	*Frantçia.*
Espagne,	*Espagnia.*
Hollande,	*Hollanda.*
Flandre,	*Flandress.*
republique,	*errepublica.*
parroisse,	*parropia.*

(Page 27.)

çhapelle,	*capéra.*
eglise,	*eliça.*
un curé,	*errotóra.*
un vicaire,	*bicariöä.*

Justice,	*justiçia.*
juge,	*juiéa.*
Parlement,	*parlamenta.*
president,	*presidenta.*
conseiller,	*conseillera.*
l'advocat,	*abocáta.*
un procureur,	*procuradoréä.*
sarjent,	*sarijenta.*
notaire,	*notariöä.*

archevéque,	*artçhiphizpicúä.*
evêque,	*iphizpicúa.*
predicateur,	*predicadoréa* ou *predicariä.*
pretre,	*aphéça.*
un lecteur,	*iracurtçailléä.*
maison de ville,	*hiricoetçhéä.*
pavé,	*galtçáda.*
rüe,	*carrica.*
un coin,	*cantogna.*
une tour,	*dorr ä.*
un pont,	*çubiä.*
gouverneur,	*gobernadoréä.*
çharrue,	*corréta*
çharrete,	*órgac.*
charretier,	*itçágna.*
roüe,	*arróda.*
fouet,	*açotóa.*
verge ou baton long a picquer les bœufs,	*akhuillóä.*
berger, pasteur,	*artçágna.*
paisan,	*bassajáuna* ou *larreguicóna.*
troupe,	*tropéta.*
troupeau,	*arthaldéä.*
monçeau,	*multçóä*
assemblée, chapitre, consistoire,	*biltçarra, capitua, bilduma.*
peuple,	*poblúä.*
oraison,	*oracignóa* ou *oracionéa* ou *othoitça.*
siffler,	*çhiztúä.*
bruit,	*habarrótssa.*

cry effroyable,	*çh'riçhea* ou *deyhadárra.*
hennissement,	*irrintçirigna.*
plainte,	*errencúra* ou *intçirigna.*

(Page 28.)

Vendenges,	*mendégnac.*
un faux,	*ihitaya.*
un champ,	*larréä.*
du blé,	*oguibihia.*
seigle,	*çekhaléa.*
l'avoine,	*olóä.*
pois,	*illharrac.*
febues,	*babac.*
une haye,	*leçógna.*
ronce,	*arantçéa.*
paille,	*lastóä.*
un sac,	*çakhúä.*
epine,	*elhorriä.*
un lien,	*lokharria.*
fumier,	*ongarriä.*
un pré,	*errepira.*
herbe,	*belhárra.*
çhene,	*haritça.*
la chasse,	*ihiçiä.*
jeu,	*jocóä.*

Des choses qui se fondent.

clou,	*itçéä.*
cloçhe,	*ezquilla.*
fer,	*burdigna.*
cuivre,	*cobréä.*
l'etain,	*eztagnúä.*
l'acier,	*altçaïrúä.*
plomb,	*berúna.*

l'argent vif,	*çillharbiçia.*
l'argent en espece,	*çillhárra.*
l'or,	*vrréä.*
argent, mot generique,	*diráä.*

Des choses d'une boutique.

de la soye (fil à coudre),	*çiricúä.*
de la soye (etoffe),	*séda.*
du fil,	*haríä.*
eguille,	*orrátça.*
epingle,	*ispilingua.*
un dé,	*dithariä.*
un gaîne,	*maguigna.*
un etuï a eguilles,	*orratçtoquia.*
ecritoire,	*iscribaniac.*
canif,	*trentçhapluma.*
coton,	*cotógna.*
plume,	*pluma.*
serrure,	*sarrailla.*
laçet,	*abilléta.*
couteau qui plie *ou* rasoir,	*nabala.*
lampe,	*crisseillúä.*
çiseaux,	*haiçhtúrrac.*
cruçhe,	*pegárra.*
peigne,	*orraçéä.*

(Page 29.)

drap,	*oyhála.*

(*A suivre.*)

GLOSSAR

ZU

DECHEPARE'S POESIEN

(Siehe Uebersetzung : Januarheft 1887, pag. 1-20, Juliheft 1888, pag. 235-258, Januarheft 1889, pag. 73-95, etc.)

(*Suite et fin.*)

---

vertaric, (*bertarik*), A 6. G 2. sofort, sogleich, auf der Stelle; ein Ablativ d. unb. D.

verthute, (*bertute*), C 5. 6. Tugend.

verthutetan, (*bertutetan*), C 6. 7. in Tugend, in den Tugenden; Locat. d. unb. und plur. d. b. D. von *verthute*. S. d.

vertutea, (*bertutea*), D 8. die Tugend; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vertute*. S. *verthute*.

veryan, (*berian*), E 3. in demselben; Locat. sing. d. b. D. von *vere*.

vesta, (*besta*), A 7. (das) Fest, (der) Festtag, Namenstag.

vestac, (*bestak*), B 6. die Feste, Festtage, Feiertage, Namenstage; Nomin. pass. plur. (Accusat.) von *vesta*. S. d.

veteren, (*beteren*). E 7. scheint für *veteturen* zu stehen : « erfüllen..., überschütten..., anfüllen... überhäufen werdend ; Partic. futuri von *vetetu* (hier von *vete*) voll, erfüllt; Partic. perf. von *vete ;* — Infinit. *vetece :* anfüllen. S. *bethe*.

vetheren, (*beteren*), F 4. S. *veteren*.

(vezticia), (*beztizia*), (A 8.) das Ankleiden,... Bekleiden; Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. des Infinit. *veztice :* kleiden; *veztitu :* bekleidet; Partic. perf.

viac, (*biak*), D 8. die zwei, die beiden; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *vi, bi :* zwei.

viage, (*biaje*), B 1. Reise.

vici, (*bizi*), (A 6.) B 4. 5. 6. 6. C 6. D 1. 3. F 6. belebt, lebend, lebendig, lebhaft; Leben; *sugar vici:* brennende Feuerflamme.

vicia, (*bizia*), A 4. 6. B 2. 2. 3. 4. C 3 6. 7. 8. F 4. G 4. das Leben, der belebte, lebende; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vici*. S. d.

viciada, (*bizia da*), D 1. er ist belebt, sie ist lebendig; das Leben ist; von *vicia* und *da*. S. d.

vician, (*bizian*), B 4. C 3. D 1. E 6. F 1. im Leben, im lebhaften; lebenslang. Locat. sing. d. b. D. von *vici*.

viciciren, (*bizi ziren*), A 6. dass sie belebt (lebendig) waren; von *vici* und *ciren*. S. b.

vicininçande, (*bizi ninzande*), F 7. ich wäre lebendig; von *vici* und *ninçande*. S. b.

vicinyçan (*bizi nizan*), E 7. dass ich lebendig bin; von *vici* und *nyçan*. S. b.

viciric, (*bizirik*), B 7. D 4. E 5. G 2. belebt, am Leben, lebendig; Partitiv von *vici*. S. d.

vicy, (*bizi*), E 1. lebend, lebendig, am Leben. S. *vici*.

vide, (*bide*), A 7. B 7. E 3. F 8. G 1. Weg, Pflicht, Mittel, Vertheidigungsmittel, Gelegenheit, Begriff, Erklärung; *vide gabia* (B 7.) das Unrecht, die Ungerechtigkeit, *vide gabe* (G 1.) ungerechterweise.

P. Novia de Salcedo sagt, pag. 307 seines Baskischen Wörterbuches, unter dem Artikel *Bidé*. « Esta particula, interpuesta en las voces compuestas, equivale á un supuesto de hecho realizado, y pospuesta en la contestación á, parece: *etorri bide da*, debe de haber venido; *uste bidé du*, debe de pensar; *bai bidé*, parece que sí. »

videgabia, (*bide gabia*), A 8. das Unrecht, die Ungerechtigkeit; von *vide* und *gabia*. S. d.

videric, (*biderik*), B 1. Weg, Ausweg, Mittel; Partitiv von *vide*. S. d.

videytuçu, (*bide dituçu*), F 1. Ihr (sing.) müsst sie (plur.) wohl haben. — Von *vide* und *dituçu*. S. b.

videzco, (*bidezko*), A 3. gerecht, rechtlich, gerade(wegs); Genit. adj. sing. d. b. D. des Instrum. d. unb. D. *videz* von *vide*. S. d.

— Die Verbindung der beiden Casus hat den Zweck einen Stoff, ein Material, zu bezeichnen; *vrhezco:* golden, *cilharrezco:* silbern.

vidia, (*bidia*), A 6. C 7. 7. G 4. der Weg, das Mittel; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vide.*

vihia, (*bihia*), E 2. das Korn, der Weizen; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vihi:* Korn.

vihoça, (*bihoza*), E 3. 3. 3. 4. 6. F 3. 7. 8. das Herz; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vihoz:* Herz.

vihoçazayt, (*bihoza zait*), E 3. das Herz ist mir, das Herz wird mir; *vihoça* und *zayt.* S. b.

vihoceco, (*bihozeko*), F 1. Herzens..., des Herzens; Genit. adj. sing. d. b. D. von *vihoz.* S. d.

vihocera, (*bihozera*), B 5. zum Herzen, nach dem Herzen hin; Direct. sing. d. b. D. von *vihoz.* S. d.

vihocian, (*bihozian*), B 1. E 4. 4. F 1. 2. im Herzen; Locat. sing. d. b. D. von *vihoz* (s. d.) — (E 4, 1.) Der Locativ scheint hier für den Directiv *vihocera* zu stehen. Eingeschobenes *i* vor dem Artikel.

vihoz, (*bihoz*), B 2. F 7. 7. Herz.

vihoza, (*bihoza*), E 4. das Herz.

vilania, (*bilania*), D 8. die Gemeinheit; französ.: « la vilenie, le mauvais procédé. »

vilcen, (*bilzen*), A 5. (5.) einsammelnd, einheimsend, einthuend; Partic. præs. von *vildu:* gesammelt; Partic. perf. — Infinit. *vilce:* sammeln.

vilcendici, (*bilzen dizi*), A 5. Ihr (sing.) habt ihn im Einsammeln, für; « er sammelt es ein; » von *vilcen* und *dici.* S. b.

vilcenditu, (*bilzen ditu*), B 4. er versammelt sie (plur.) von *vilcen* und *ditu.* S. d.

vilduric, (*bildurik*), B 6. C 2. versammelt, gesammelt; Partitiv von *vildu.* S. *vilcen.*

viocian, (*biozian*), B 2. im Herzen; Locat. sing. d. b. D. von *vioz:* Herz. S. *vihoz.* Eingeschobenes *i* vor dem Artikel; steht hier augenscheinlich für den Directiv *viocera* S. *vihocera.*

virgen, (*birjen*), C 5. D 1. Jungfrau, jungfräulich.

virginaric, (*birjinarik*), D 4. Jungfrau, jungfräulich; Partitiv von *virgina:* (die) Jungfrau, jungfräulich; das *-a* scheint zum Radical zu gehören, sonst würde es im Partitiv nicht bleiben können.

virthute, (*birtute*), A 3. Tugend.

vistaz, (*bistaz*), D 2. mit dem Auschauen; Instrum. sing. d. b. und unb. D. von *vista:* das Schauen, das Anblicken, das Sehen.

vndar, (*undar*), C 4. letzt, übrig.

vnharçuna, (*unharzuna*), A 8. das Gut, das Vermögen; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vnharçun:* Gut.

vnhasuna, (*unhasuna*), B 6. das Gut, das Vermögen; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vnhasun:* Vermögen, Gut, Habe; vgl. *vnharçuna.*

vnsa, (*unsa*), A 5. 6. 7. B 6. C 7. 7. D 1. 5. E 6. 6. 8. F 1. 1. 3. 6. 7. G 1. 2. 3. wohl, gut, recht, richtig. Adverbium von *vn, on.* Vgl. französ.: « bon » und « bien ».

vorchatu, (*borchatu*), F 5. vergewaltigt, genöthigt; Partic. perf. — Infinit. *vorchace:* vergewaltigen, nöthigen, rauh anlassen.

vorondatez, (*borondatez*), A 5. mit Willen, mit Willenskraft; Instrum. d. unb. D. von *vorondate:* Wille, Wollen.

vorondatia, (*borondatia*), B 5. C 7. der Wille, die Willenskraft, das Wollen; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vorondate.* S. *vorondatez.*

vorthizich, (*bortizich*), B 8. selbst (so) gewaltig; von *vorthiz(i)* und *-ch.* S. 1. — *Vorthiz(i)*: gewaltig, stark, kräftig, heftig. Das *i* scheint vor *-ch* eingeschoben zu sein.

vorthizqui, (*bortizki*), A 8. gewaltig, stark, kräftig, heftig; Adverbium von *vorthiz(i).* S. *vorthizich.*

vortician, (*bortizian*), B 1. in dem gewaltigen, ... heftigen, ... schrecklichen; Locat. sing. d. b. D. von *vortiz.* S. *vorthizich.* Eingeschobenes *i* vor dem Artikel.

vortizqui, (*bortizki*), B 7. S. *vorthizqui.*

vothereric, (*botererik*), B 7. Macht, Gewalt; Partitiv von *vothere:* Macht.

vozturic, (*bozturik*), G 1. erfreut, belustigt; Partitiv des Partic. perf. *voztu:* erfreut.

vqhen, (*uken*), B 2. C 3. 3. 8. 8. 8. D 2. 2. 4. G 6. Begriff des Habens, Bekommens, Empfangens, Besitzens; auch Partic. perf., gehabt; Infinit. *vqheite, vqhaite:* haben.

vqhendicit, (*uken dizit*), E 5. ich habe es gehabt; von *vqhen* und *dicit*. S. b.

(vqhenen), (*ukenen*), (A 5. E 1. 1. 5 6.) haben werdend; Partic. futuri. von *vqhen*. S. d.

vqhenendu, (*ukenen du*), A 5. E 1. 1. er wird es haben; von *vqhenen* und *du*. S. b.

vqhenendut, (*ukenen dut*), E 5. 6. ich werde es haben; von *vqhenen* und *dut*. S. b.

vqheyteco, (*ukeiteko*), A 7. E 8. um zu haben; Supinum von *vqhen*. S. d.

(vqueyena), (*hukeiena*), (B 5.) S. *huqueyena*.

vrcaturic, (*urkaturik*), B 1. aufgehängt; Partitiv des Partic. perf. *vrcatu:* gehängt; Infinit. *vrcace:* hängen.

vrhe, (*urhê*), G 2. Gold.

(vrricari), (*urrikari*), (F 1.) bemitleidenswerth, bedauerlich.

vrricarinanguidiçu, (*urrikari nangidizu*), F 1. Ihr (sing.) würdet mich (für) bedauernswerth halten; von *vrricari* und *nanguidiçu*. S. b.

vrthia, (*urtia*), A 5. das Jahr; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *vrthe:* Jahr.

vste, (*uste*), A 3. B 4. C 8. D 1. 3. E 1. 2. 7. 7. F 7. G 2. Begriff des Glaubens, sich Versehens, Meinens, Erwartens, Dafürhaltens; Radical des Partic. perf. *vsteu:* geglaubt; Infinit. *vstece:* glauben. Meist unveränderlich gebraucht. *Vste gabe:* unversehens.

vsteçuten, (*uste zuten*), G 5. Sie hatten geglaubt; von *vste* und *çuten*. S. b.

vstediat, (*uste diat*), E 7. ich glaube es dir; von *vste* und *diat*. S. b.

vsteduc, (*uste duk*), E 7. du glaubst es; von *vste* und *duc*. S. b.

vsteduten, (*uste duten*), G 1. dass sie glaubten, was sie glaubten, wie sie glaubten; von *vste* und *duten*. S. b.

vstelcera, (*ustelzera*), A 8. zum Verwesen, zum Verfaulen hin;

Direct. sing. d. b. D. von *vstelce:* verwesen; Infinit. von *vsteldu:* verfault; Partic. perf.

vstez, (*ustez*), D 3. mit Glauben; Instrum. d. unb. D. von *vste.* S. d.

vstian, (*ustian*), E 7. G 2. im Glauben, im Dafürhalten; Locat. sing. d. b. D. von *aste.* S. d.

vuluzcorria, (*buluzkorria*), B 1. der nackte, der entblösste; Nomin. pass. sing. (Accusat.) d. b. D. von *vuluzcor:* bloss, nackt.

vzi, (*uzi*), F 2. Begriff des Verlassen's. S. *vci.*

(vziniro), (*uzi niro*), (F 2.) ich würde sie (sing.) verlassen,... dàrangeben; von *vzi* und *niro.* S. b. — Im Original getrennt gedruckt.

vztaçu, (*uztazu*), F 2. 4. 4. 7. lasset mich, lasset ab von mir; 2 Pers. sing. imperat. höfl. Form von *vzi;* (s. *vci*); mit incorp. Dativ: « mir ».

vzten, (*uzten*), D 3. 3. F 3. verlassend; Partic. præs. von *vzi* (s. d.), Partic. perf.: verlassen; Infinit. *vzte:* verlassen.

X

xahu, (*chahu, tsahu*), C 2. 3. Begriff des Gereinigtsein's; Radical von *xahutu,* Partic. perf.: gereinigt; — Infinit. *xahuce:* reinigen; hier verkürzt wegen des Subj. *deçan* (C 2.); — (C 3.) hat *xahu* Antheil an der Supinum-Endung von *harceco* und steht für *xahuceco*

xahuric, (*chahurik, tsahurik*), D 7. rein, gereinigt; Partitiv von *xahu.* S. d.

(xahutu), (*chahutu, tsahutu*), (G 2.) gereinigt. S. *xahu.*

Y

(-y-), (*-i-*), in der Soule häufig zwischen Radical und Artikel eingeschoben. S. *-i-.*

yaçadaçu, (*iazadazu*), A 7. habet es mir! 2 Pers. sing. höfl. Form Imperat. von *eçan* (s. d.) mit incorp. Dativ « mir »; steht für *yçadaçu*, (Inchauspe V. B. fol. 93 hat *itzadazu*); *ençun yaçadaçu:* höret mir zu! Siehe *diezadazun*, Inch. V. B. pag. 483, welches man mit: « es sei mir von Euch (sing.) » übersetzen könnte.

yçan, (*izan*), A 6. 6. B 6. D 3. 4. F 7. Begriff des Seins; Radical und Partic. perf. gewesen, geworden; — Infinit. *yçate*, *yçaite:* sein. S. *içan*. A 6. 6. B 6. für *hyçan:* dass du bist; 2 Pers. sing. præs. indic., *hyz*, *hiz*, von *içan* (s. d.) mit angehängtem *-n:* dass, und eingeschobenem *-a-*.

yçanda, (*izan da*), E 6. er, sie, es, man ist gewesen,... geworden; von *yçan* und *da*. S. b.

yçanen, (*izanen*), C (1.) 4. E 8. sein werdend; Partic. praes. von *yçan*. S. d. und *içan*.

yçanenda, (*izanen da*), C 1. er wird sein, er wird es sein, von *yçanen* und *da*. S. b.

yçanenden, (*izanen den*), C 4. welcher sein wird, dass er sein wird; von *yçanen* und *den*. S. b.

yçanuçu, (*izan nuzu*), E 2. Ihr (sing.) habt mich gewesen; für « ich bin gewesen »; von *yçan* und *nuçu*. S. b.

yçatia, (*izatia*), E 5, das Sein; Nomin. pass. sing. d. b. D. des Infinit. *yçate*. S. *yçan* und *içan*.

ycen, (*izen*), C 5. Name.

ycena, (*izena*), B 6. der Name; Nomin pass. sing. d. b. D. von *ycen*. S. d.

ycenetan, (*izenetan*), A 7. namens, in Namen; Locat. d. unb. D. und plur. d. b. D. von *ycen*. — *Noren ycenetan:* in wessen Namen.

ycenian, (*izenian*), C 3. in dem Namen; Locat. sing. d. b. D. von *ycen*. S d.

ycerdi, (*izerdi*), C 2. Schweiss.

ychasoa, (*ichasoa*), B 2. das Meer, die See; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ychaso:* Meer. S. *ychassoa*.

ychassoa, (*ichassoa*), C 2. D 1. das Meer, die See; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ychasso:* Meer.

ychassoac, (*ichassoak*), E 2. das Meer; Nomin. act. sing. d. b. D. von *ychasso*. S. *ychassoa*.

ychassoan, (*ichassoan*), D 2. in dem Meere; Locat. sing. d. b. D. von *ychasso*. S. *ychassoa*.

ycigarri, (*izigarri*), B 4. G 3. furchtbar, fürchterlich, grausig, entsetzlich. — S. *icigarri*.

ycigarria, (*izigarria*), C 7. der furchtbare, ... fürchterliche, ... entsetzliche, ... grausige; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *ycigarri*. S. d. und *icigarri*.

yçul, (*izul*), F 5. Begriff des Umwenden's, ... Zurückkehren's; Radical des Partic. perf. *yçuli:* umgewendet; — Infinit. *yçulce:* umwenden, zurückkehren.

(yçuna), (*izuna*), (F 5.) (die) Furcht; von *izu, içu, ici:* Begriff des sich Fürchten's. S. *icigarri;* — *ahalgueyçuna:* (die) Furcht vor Schande.

ydaçu, (*idazu*), A 7. 7. B 5. F 6. G 4. gebet mir! Unregelmässige 2 Pers. sing. höfl. Form imperat. von *eman* (s. d.) mit incorp. Dativ « mir ». — Inchauspe V. B. fol. 459 hat *indazu*. Die Form *ydaçu* dürfte von *eguin:* machen (*eguidaçu*) herzuleiten sein. Auch in nachlässigem Französisch kann man hören: « faire une somme à quelqu'un, » für: « donner une somme. »

yfernuco, (*ifernuko*), C 7. höllisch; Genit. adj. sing. der b. D. von *yfernu:* Hölle. S. *ifernuco*.

yfernuya, (*ifernuia*), B 7. 8. G 3. die Hölle; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *yfernu:* Hölle, mit eingeschobenem *-y-* vor dem Artikel. S. *ifernuco*.

yfernuyan, (*ifernuian*), B 4. 7. 7. in der Hölle; Locat. sing. d. b. D. von *yfernu:* Hölle, mit eingeschobenem *-y-* vor dem Artikel. S. *ifernuyan*.

ygandiac, (*igandiak*), B 6. die Sonntage; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *ygande:* Sonntag. S. *igandeco*.

ygandian, (*igandian*), B 1. am Sonntag; Locat. sing. d. b. D. von *ygande*. S. *igandian*.

(yganen), (*iganen*), (C 2.) steigen werdend; Partic. futuri von *ygan:* Begriff des Steigens und Partic perf.: gestiegen; Infinit. *ygaite:* steigen. S. *iganen*.

yganenda, (*iganen da*), C 2. er, sie, es, man wird steigen; von *yganen* und *da*.

(ygor), (*igor*), (A 8. B 7.) Begriff des Sendens, ... Schickens; Partic. perf. *ygorri:* gesandt; Infinit. *ygorte:* senden. S. *igorten*.

ygoriçan, (*igor izan*), B 7. dass sie gesandt werden, dass sie geschickt seien; dass sie zu senden seien (?); von *ygor* und *içan*. S. b. — Letzteres ist Radical, des Imperativ's wegen, dessen Hilfszeitwort übrigens fehlt.

ygorritu, (*igorri du*), A 8. er, sie, es, man hat es weggeschickt; von *ygorri* und *du*. S. d. und *ygor*.

(ygorten), (*igorten*), (B 6.) im Senden, sendend; Partic. præs. von *ygorri*. S. *ygor*.

ygortendu, (*igorten du*), B 6. er schickt ihn, er sendet es; von *ygorten* und *du*. S. d.

yguzquia, (*iguzkia*), C 3. 4. D 2. die Sonne; Nomin. pass. sing. von *yguzqui:* Sonne. S. *ydusquia*.

yhaurc, (*hihaurk*), G 4. du selbst. S. *ihaurc*.

yqharaturic, (*ikaraturik*), B 7. erschreckt, geschüttelt, erschüttert; französ.: « ébranlé, secoué; » Partitiv des Partic. perf. *yqharatu:* geschüttelt; — Infinit. *yqharace:* schütteln.

yrabacia, (*irabazia*), B 7. C 4. E 2. das Gewinnen, der Gewinn, der Vortheil; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *yrabace:* gewinnen; Infinit. des Partic. perf. *yrabaci:* gewonnen.

yrabaz, (*irabaz*), C 6. Begriff des Gewinnens; Radical des Partic. perf. *yrabaci*. S. *yrabacia*. Hier verkürzt wegen des Imperat., ohne Hilfszeitwort.

(yragan), (*iragan*), (C 8.) Begriff des Vorübergehens, und Partic. perf. « vorübergegangen »; — Infinit. *yragaite:* vorübergehen.

yragandate, (*iragan date*), C 8. es wird vorüber (gegangen) sein; von *yragan* und *date*. S. b.

yraganden, (*iragan den*), E 5. welcher vorübergegangen ist; dass er vorübergegangen ist, ... sei; von *yragan* und *den*. S. b.

yraganez, (*iraganez*), F 5. mit vorübergegangener; Instrum. d. unb. und sing. d. b. D. von *yragan*. S. d.

(yraunen), (*iraunen*), (C 4,) ausharren werdend; Partic. futuri von *yraun:* ausgedauert, ausgehalten; Partic. perf. — Infinit. *yraute:* dauern, ausharren. *Yraun* ist gleichzeitig Radical (Begriff des Ausdauerns).

yraunendu, (*iraunen du*), C 4. er, sie, es, man wird ausdauern, ... aushalten, ... wahren; von *yraunen* und *du*.

yraungui, (*iraungi*), E 2. gelöscht; Partic. perf. — Infinit. *yraunguice:* löschen. *Yraungui* scheint hier als Radical, als Begriff des Löschens gebraucht zu sein.

yrauteco, (*irauteko*), B 5. um auszudauern, um auszuharren, auszuhalten; Supinum von *yraun*. S. *yraunen*.

yrayz, (*iraiz*), C 5. Begriff des Werfens, Wegwerfens, Verwerfens; Radical von *yrayci:* geworfen, verworfen; Partic. perf. — Infinit. *yrayzte:* werfen, verwerfen. Hier verkürzt wegen des Imperat. *enaçaçula*.

yrequiren, (*irekiren*), C 4. sich öffnen werdend; Partic. futuri von *yrequi:* geöffnet; Partic. perf. — Infinit. *yrequice:* öffnen.

yrestera, (*irestera*), B 8. zum verschlingen hin; Direct. sing. d. b. D. von *yreci:* verschlungen, Partic. perf. — Infinit. *yreste:* verschlingen.

yrexi, (*irezi, irechi*), E 3. verschlungen, verschluckt, hinuntergebracht; Partic. perf. — Infinit. *ireste:* verschlingen. *Yrexi* scheint hier als Radical, als Begriff des Verschlingens, gebraucht zu sein. S. *yraungui*.

yrrigarri, (*irrigarri*), F 2. lachlustig; von *yrri:* Begriff des Lachens und *garri*. S. d.

yrriric, (*irririk*), G 1. Lachen, Gelächter; Partitiv von *yrri:* Begriff des Lachens. S. *irria*.

yrudi, (*irudi*), E 4. F 1. Bild, Bildniss, Erscheinung, Gestalt, Aehnlichkeit, Beispiel, Ebenbild.

yrudia, (*irudia*), E 6. das Bild, das Ebenbild; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *yrudi*. S. d.

yturburuya, (*iturburuia*), C 6. der Urquell, die Hauptquelle, der Ursprung; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *yturburu*, mit eingeschobenem *y* vor dem Artikel. Von *ytur:* Brunnen, Quell, Quelle, und *buru:* Kopf, Haupt. S. d.

yxil, (*ichil*), D 6. schweigsam, verschweigen, schweigend, still, wortlos, stumm, ohne Vorwissen.

yxilic, (*ichilik*), E 7. 7. F 6. verschwiegen, still; Partitiv von *yxil*. S. d.

yxilica, (*ichilika*), D 6. mit Schweigen, schweigsam, still; von *yxilic* (s. d.) und *-ca*. S. b.

yxuya, (*itsuia*), C 6. das blinde; Nomin. pass. sing. d. b. D. von *yxu, ytsu:* blind, geblendet, verblendet.

(yzter), (*yzter*), (G 1.) gehört zu dem nachfolgenden *begui;* s. *yzterbegui*. Sollte *yzter* von *ichi* Partic. perf. geschlossen; — Infinit. *iste:* schliessen, abzuleiten sein? Dann wäre *yzte(r)begui* mit « Auge schliessen », « Auge abwenden » buchstäblich zu übersetzen.

yzterbegui, (*izterbegi*), G 1. Feind, Widersacher, Gegner; von *yzter* und *begui*. S. b.

yzterbeguia, (*yzterbegia*), G 4. der Feind, der Widersacher, der Gegner; Nomin. pass. plur. d. b. D. von *yzterbegui*. S. d.

yzul, (*izul*), E 5. Begriff des Wendens, Umwendens, Rückwärtsgehens, Zurückführens, Zurückbringens, Zurückkehrens, Zurückkommens; Radical des Partic. perf. *yzuli:* zurückgekehrt; — Infinit. *yzulce:* umwenden, zurückkommen. S. *yçul*.

Z

(-z), Endung des Instrumentalis: mit, durch, mittelst; dieser Casus wird auch gebraucht, um etwas Ausschliessliches zu bezeichnen: *ieyncoaz landan:* ausser Gott (D 1.); — *harçaz berce guciac:* alle andern, ausser jener; — *ieynco veraz berceric:* einen andern, ausser Gott selbst (D 4.).

zaquiçat, (*zakizat*), F 5. seid mir! 2 Person. sing. höfl. Form imperat. von *ezan* (s. d.) mit incorp. Dativ « mir ». *Ordu gayçarequi horrat zaquiçat:* zu ungelegener Stunde seid mir hierher (gekommen)! mit dem Sinne eines Indicativ's: Ihr (sing.) (kommt) mit ungelegen hierher. Der Directiv *horrat:* hierher,

ersetzt das Verbum der Bewegung, wie die deutsche Präposition « nach » ; z. B. « du darfst nach Paris » (sc. fahren, gehen, reisen).

(-zat), Endsilbe des Destinativ's d. unb. D. — S. *çat*.

(zayçun), (*zaizun*), (E 7.) dass es Euch (sing.) sei, ... wäre ; 3 Pers. sing. höfl. Form imperf. indic. und subj. von *içan* (s d.), mit incorp. Dativ « Euch » (sing.).

(zayn), (*zain*), (B 4.). Wächter, Hüter, Wärter, Wart.

(zayt), (*zait*), (E 3.). er, sie, es, man ist mir ; 3 Pers. sing. præs. indic. von *içan*, mit incorp. Dativ « mir ».

(-zco), (*-zko*). Endung des Genit. adj. des Instrum. d. unb. D. nach Vocalen.

(zen), (G 6.). er, sie, es, man war ; 3 Pers. sing. imperf. indic. von *içan*.

V. STEMPF.

ERRATA

I. — Im Commentar zu der Widmung

Januarheft 1887

S. 9, Z. 23. Nach **assayatu** ist: (*assaiotu*) einzuschalten.
12, 17. **eceyn** ist die ganze Erklärung zu streichen und dafür zu setzen: (*ezein*), für *edoceyn:* irgend ein, irgend wer, irgend welcher, jeder, jemand.
19. **Reputatione** ist: **Reputacione** zu schreiben.
13, 4. Nach **ecin** sind die Worte: wie *ezeyn*, zu streichen.
15. ist *skriba* mit *c: scriba,* zu schreiben.
27. ist *skribatzen* mit *c: scribatzen,* zu schreiben.
18, 5. lies *jandiçaçum* für *jandeçaçum.*
29. von gutem aus; von (*h*)*on:* gut.
20, 8. ist: *harze* zu streichen.
23. (*jinen direnek*) zu trennen.
21, 2. lies: oben, für: aben.
17. Alle; Nominativ..

II. — In der Uebersetzung

Juliheft 1888

S. 245, Z. 18. lies: dass ihm versammelt werde.

III. — Im allgemeinen Glossar

Bei **adi**, 1. Zeile 1, lies: E 8. F (6.) 7., anstatt E 8. F 6. 7.
ailcha 1, lies: **(ailcha)** mit Klammern.

Bei **(albaiteguin)**, Zeile 1, ist für das **n** ein **c** zu setzen : **(albaiteguic)**, (*albaitegic*), (A 6.) von dir sei möglichst gethan! von *albait* und *eguic*. S. d. — Der Rest des Artikels von : Letzteres bis : lügen! ist zu streichen.

albaiteguinoden, Zeile 1, lies : (*albait eguic non den*) und Zeile 2 : nach « heisst », ist : « von dir sei » einzuschalten.

apart, Zeile 1, sind nach : « fern », die Worte : fort! weg! einzuschalten.

ariçaucu, Zeile 2, ist beizufügen : Hier wahrscheinlich für *ariçauçu :* er ist Euch (sing.) thätig. S. *çautzu*.

bacyaquyat, Zeile 1, ist : « dich » zu streichen und : « Euch (sing.) » dafür zu setzen.

bat, I. Zeile 1, lies B 2. 3. 4. 6. (6.) anstatt B 2. 3. 4. 6. 6.

bat, II. 1, lies B 6. E 3. anstatt E 3.

bethi 1, lies D 2. 2. 3. 7. 7. E 4. (6.) F 3. 4. 8. G 3.

bethia 2, lies *bethe*, anstatt *bethi*.

bide 2, ist beizufügen : Auch Ausdruck des Zweifels, etwa ?

çaquizcula, Zeile 2, ist *edin*, anstatt *ezan*, zu schreiben.

çaquiztan, 2, ist *edin*, anstatt *ezan*, zu schreiben.

(çaucu), 4, ist *çauco*. zu streichen und dafür zu schreiben : çauçu : er ist Euch (sing.) S. *çautzu*.

ciaydaçu, Zeile 1, wird besser durch *zitazu* (Inch. V. B. pag. 27) erklärt und mit : « er ist mir » übersetzt werden.

(cineten), Zeile 1, lies : (C 3. 3.).

(cinite), 3, beizufügen : S. *cinte* (von *edin*?) Inchauspe V. B. pag. 95.

ciradela, Zeile 1, lies zweimal : « sind », anstatt : « wären ». und Zeile 2 lies : imperf. anstatt præs.

ciraden, Zeile 2, lies : (A 6. G 6.), anstatt (G 6.).

daçan, 2, ist beizufügen : E 4. dass er es hat, oh Frau!

daçana, Zeile 2, ist beizufügen : E 3, 24 der, welcher liegt. Von *eçan, eçate :* liegen. Siehe *ecinic* und *ecitian*.

Bei **daçanian**, Zeile 4, ist beizufügen: wenn nicht von *eçan*, *eçate:* liegen, « indem dass sie liegt ». S. *daçana;* auch *ecinic* und *ecitian*.

daquidan, Zeile 9, lies: er, sie, es..., anstatt e, sie, es...

darradala, 3, ist nach *darradac* einzuschalten: *:* du sagst es mir, — Am Schlusse ist: S. d. zu streichen.

darradan, Zeile 1, ist: (E 7.) zu streichen.

dayteyela, 5, ist beizufügen: und pag. 29 *deitaye*.

(denic), 1, ist nach « von »: *den;* einzuschalten.

derrana, 1, übersetze: « der, von welchem es gesprochen ist »; nach üblicher Lesart: « der, welcher es spricht ».

dic, Zeile 1, ist bei (A 6. 7.) die Zahl 7. zu streichen.

diraustaçu, Zeile 1, lies: Ihr (sing.) pflanzt sie mir, prägt sie...

diroçun, Zeile 1, ist (*dirozun*) mit *i* zu schreiben.

dohen, 1, lies: C 2. anstatt G 2.

doluya, 2, ist der Punct nach « und » zu streichen.

dut, (Anmerkung) ist: « vom 24 Decber » zu schreiben.

eguitenduc, Zeile 3, nach *vezticia* ein Comma, statt des Punctes.

ehoqui, Zeile 1, lies: « wenn », anstatt: wen.

ehor, 1, nach: « ein » muss ein Semicolon stehen.

eliçaturen, 1, ist die Cédille zu streichen und (*elikaturen*) daneben zu schreiben. Oihenart, Proverbes hat pag. 71. (1847er Ausgabe pag. 219.) *elicazea:* s'abstenir, se passer de quelque chose, also: verzichten, und *elicaturen* hiesse demnach: verzichten werdend. Die 1847er Ausgabe Dechepare's hat pag. 131 Zeile 8: *eliçaturenyz* und Archu übersetzt, pag. 147, unten: je deviendrai homme d'église.

emaytecoz, Zeile 3, ist: « Destinativ's » zu corrigiren.

emaztea, Zeile 2, lies: *emazte,* anstatt *ematze;* ebenso bei **emazteac**, Zeile 2, **emazteda**, Zeile 1, und **emazteric**, Zeile 2.

emaztetan, Zeile 1, lies: unter den Frauen, anstatt: Frauon.

Bei **enguztaçu**, Zeile 1 u. 3, lies: « mir », anstatt: « uns ». Zeile 4, lies: « *itzadaçu* » und « 92 », anstatt « *itzaguçu* » und « 93 ».

erdiratu, Zeile 1, lies: (C 3.) F 7.

erho I, 2, lies: findet, anstatt: fin et. Zeile 3 ist beizufügen: St-Julien.

errecebice, Zeile 1, fehlen die Klammern, (*errecebice*).

erredimitu, 1, desgleichen, (*erredimitu*).

erretatu, 1, ist die richtige Uebersetzung: Königreich.

eryo, Zeile 2, lies: Tödtens.

euztaçu, 3, streiche: Accus. « mich », und setze dafür Dativ « mir ».

ezpacina, Zeile 1, lies: nicht, anstatt: nich.

eztidaçula, 3, lies: der, anstatt des ersten: des.

guira, 1, lies: D 2. 4. 7., anstatt D 2. 4.

guiro, 1 u. 2, ist der ganze Artikel zu streichen.

Für **haritu**, 1 u. 2, ist wohl *hartu:* genommen, angenommen, erfasst, zu lesen; ebenso bei den drei folgenden Artikeln **haritudic**, **haritudu**, **haritunu**.

Bei **ialguidaguia**, Zeile 6, lies: *vaduc*, anstatt *vad c.*

imeitera, 5, ist vor « Infinitiv » der Punct zu streichen.

lacha, 1, ist bei « B griff » das *e* zu ergänzen. (Begriff.)

minzaceco, Zeile 1, lies (*minzazeko*), anstatt (*miuzazeko*).

mudu, 1, ist das erste *u* mit einen Tilde zu schreiben, (**mũdu**) und « Welt » mit einem l.

munduyaden, ist das *a* mit einem Tilde zu versehen (*ã*).

oroc, Zeile 6, lies: « während » anstatt: wahrend. — Auch ist: Wertheines in: Werth eines, zu trennen.

othoyz, Zeile 2, ist bei « *d*) » ein Punct einzuschalten: *d.*).

paneynde, 2, lies: *neynde*, anstatt *neinde*.

passione, 1, lies: Leidensgeschichte, anstatt: ...geschite.

Bei **pena**, Zeile 6, ist das zweite s bei Peinigenss zu streichen.
penacera, Zeile 1, lies: Züchtigen, anstatt Züchligen.
porogatu, 1, ist ein Punct nach « perf » zu setzen.
preciatu, 2, ist ein Gedankenstrich nach « perf. » zu setzen.
preciatzẽ, Zeile 1, fehlt der Tilde auf dem letzten *e*.
propiara, 2, lies: *propiara*, anstatt *propria*.
samurriç, 1, ist die Cédille zu streichen.
saynduyac, 3, lies: *saynduac*, anstatt *saynduiac*.
sendoturen, 1, lies: geheilt werden werdend.
(sor), 4, lies: Th., anstatt Fh.

V. STEMPF.

BIBLIOGRAPHIE

Notas para un avance de la Bibliografia Antropológica de España, por d. Luis Hoyos y Sainz. 10 p. gr. in-8° (Extrait des *Actes de la Société espagnole d'Histoire naturelle*, série II, tome I, mars 1892).

Cette notice est rédigée sans aucune prétention ; l'auteur en la publiant n'a eu d'autre but que de donner un signal et de provoquer des recherches plus complètes et plus étendues. Il avait dressé pour son usage ou sa satisfaction personnelle une liste des ouvrages ou des articles de journaux qu'il avait été amené à consulter sur l'anthropologie de l'Espagne ; et, en remarquant le petit nombre de ces travaux, il s'était dit que si l'attention des bibliographes était appelée sur la question, il se découvrirait probablement bien d'autres publications inconnues ou oubliées. Une pareille conception du rôle pratique de la bibliographie répond heureusement aux moqueries que certains critiques superficiels réservent à cette science modeste ; elle apparaît ainsi comme l'auxiliaire précieux, le collaborateur indispensable des autres sciences, car elle épargne le temps et les efforts des travailleurs : ce qui n'empêche pas qu'elle soit elle-même un objet d'étude des plus intéres-

sants ; la science du livre, avec les multiples détails qu'elle embrasse, avec les satisfactions sereines et toujours nouvelles qu'elle procure, ne procède-t-elle pas par la méthode des sciences naturelles, n'habitue-t-elle pas à l'exactitude, à la patience, à l'observation minutieuse ? ne tient-elle pas l'esprit toujours éveillé, toujours en haleine ? ne prépare-t-elle pas aux déceptions et aux regrets ? Son objet, enfin, n'est-il pas l'un des plus nobles qui se puissent rencontrer, puisque c'est le livre, c'est-à-dire l'expression pour ainsi dire vivante et toujours animée de la pensée humaine ?

M. Hoyos constate avec tristesse que sur les deux cents ouvrages ou articles dont il a dressé la liste, un nombre presque infiniment petit ont été écrits en Espagne ou par des Espagnols, et encore ce nombre serait-il réduit si la question basque, ce point si important de l'anthropologie de l'Espagne, n'avait depuis longtemps attiré, d'une façon toute particulière, l'attention des travailleurs transpyrénéens.

Certes, les listes de M. Hoyos, réparties sous quatre rubriques différentes (Généralités, Préhistoire, Description, Territoires espagnols), ne sont ni suffisantes (en la forme) ni complètes. Il y aurait d'assez nombreuses erreurs à y relever, de plus nombreuses additions à y faire, et pourtant — même après les vingt ans depuis lesquels je m'occupe de la bibliographie basque — j'y ai trouvé l'indication de quelques articles de *Revue* qui m'avaient échappé. Tant il est vrai qu'aucun livre n'est exempt de défauts, que la perfection n'existe pas plus que l'absolu, et que l'on a toujours à apprendre, quelque compétent et quelque instruit qu'on prétende être.

Julien VINSON.

VARIA

FANTAISIES CARTOGRAPHIQUES.

M. Henry Gauthiers-Villars publie dans le *Musée des familles* un intéressant article sur quelques particularités curieuses relatives à des noms géographiques portés sur la carte de l'état-major. Il s'agit des erreurs commises par beaucoup de cartographes dans la notation des noms de lieux, qu'ils défigurent, transforment ou interprètent bizarrement au gré de leur fantaisie étymologique. Le général Parmentier avait déjà signalé, il y a dix ans, l'erreur qui faisait écrire sur certaines cartes françaises de l'Allemagne les mots *Zieglerei*, *Meyerei*, etc... (qui signifient tuilerie, métairie) comme des noms de villages importants.

On commet encore beaucoup de méprises du même genre ; voici le passage de l'article de M. Henry Gauthiers-Villars où sont cités des exemples bien amusants :

Sur la carte de Bourcet, le hameau piémontais de Millaures (mille vents) devient *Mylord*, et le col de la Buffe (tempête) col du *Buffle*.

— Quel est ce village ? demande à son guide arabe un cartographe, dont il vaut mieux ne pas citer le nom.

— *Ma narf* (je ne sais pas), répond l'indigène.

Et la carte s'enrichit du village de *Manarf*.

Il y a mieux : le petit port d'Alger, en sabir Porto-Poulo, nos soldats l'appelaient naturellement le port aux Poules ; survient un érudit, qui traduit cette fantaisiste appellation en arabe, d'où le nom officiel de *Mers-el-Djejel*.

Sur l'Oise, entre Sallency et Noyron, le *Pont à Couleuvre* est un ancien pont à barrière jadis nommé « pont à qui l'œuvre ».

Calembours géographico-culinaires : dans les vallées vaudoises, un sieur Guigo possédais un *jas*, pâture où se couchent (*jacent*) les troupeaux ; ce jas de Guigo, la carte de l'état-major italien a cru bon de le transformer en *Jus de Gigot*. Celle de l'état-major français

n'a pas été mieux inspirée quand elle affubla, aux environs de Vendôme, le monument gaulois de Pierre-Fitte (fichée en terre) du nom de *Pierre-Frite*, ou baptisa la porte perpignannaise de la Sau (où l'on distribuait le sel) la porte de l'*Assaut*.

Grâce à Cassini, le bois de la Bessée, tout près de Mont-Dauphin, et le plateau de l'Arénier (sablier) sont devenus le *bois de l'A B C* et le *plateau de l'Araignée*. Dans les Hautes-Alpes, près de la Grave, un abreuvoir (abéourou) prend sur les états de section le nom d'*Abbé-Heureux*. Il n'est guère de cartes du Jura qui ne désignent les bois de Ban (mis au ban, en réserve) ainsi : *bois de Banc*. Pour les paysans de la Drôme, un renflement de contrefort est un « piech » du latin *podium*. Un employé du cadastre, qui ne connaissais pas le patois, entendant parler du piech haut, a écrit *Pied-Chaud*.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un » cret », et pourtant ils l'ignoraient ceux qui du « cret haut » firent le « Credo », puis, par tautologie, le *Grand-Credo*.

La carte d'état-major note, dans le Briançonnais, un bourg d'*Eylau*, simple annexe d'un village, dite par les habitants Eilau, l'aigue, parce qu'elle est de l'autre côté de l'eau — d'où l'erreur.

Et le célèbre glacier de l'*Encula*, dans le Pelvoux ! L'officier d'état-major qui a recueilli son nom pour la carte officielle ne savait pas que les paysans appellent « encoule » un contrefort. Dans le Queyras, ils nomment « bric » un rocher pointu, et leur « bric de Ruine », qui s'éboule, vaut bien le *bric d'Urine* porté sur la carte de Bourcet, et par suite sur les cartes officielles.

Près de l'ancienne ville des Baux, en Provence, d'une montagne penchée, « bau baissa », on a fait la *Bobêche*. Au pied du fort de Saint-Eynard, dans l'Isère, un « champ de la Liaura » (champ du Lièvre) est aujourd'hui le *Chandelier*.

Il y a deux ans, une revue étrangère, sans doute à court d'arguments, déclarait que les Français reconnaissaient eux-mêmes ne pas avoir la tête bien saine, puisque l'on trouve, en France, tant de *la Folie !* Remarquons, sans aigreur, que cette nomination n'a rien de vésanique, et vient tout simplement de celle-ci, « la Feuillue », ces localités ayant été dans l'origine entourées de bois.

Dans le Midi, les *Colomb* et les *Pilate* abondent. Le premier terme — augmentatif du mot « colle », dont « colline » est diminutif — n'a rien d'ailé, malgré les descriptions poétiques et inexactes

de certains guides. Quant aux très nombreux *Pilate,* il faut les rattacher à la racine « pile, pilier », au risque de contrister les amateurs de touchantes légendes chrétiennes dont ces hauteurs furent enjolivées par des folkloristes tard venus.

D'un sinistre coupe-gorge entre Arles et Marseille, où l'on ne se hasardait qu'en tremblant, du pas de l'Anxiété (lou pas de l'ancié), la joyeuse Compagnie P.-L.-M. a fait le *pas des Lanciers.*

Il y a plus fort : aux environs de Salins, une grotte précédée d'un balcon naturel (*solarium*), le baume du Solier, ne tarda pas à être nommée par les bons Jurassiens le baume du *Soulier*, jusqu'au jour où un ingénieur, oubliant le nom exact mais non le sens, inscrivit sur la carte du chemin de fer, bravement, le *rocher de la Savate.*

A Paris même, combien de rues dont les noms primitifs, défigurés, ne se retrouvent plus qu'à grand'peine : la rue des Jeûneurs, la rue Gît-le-Cœur, jadis rue des *Jeux-Neufs* et de *Gilles-Queux !*

L'abbé Fabre d'Envieu entendit un jour deux braves gens, appelés en témoignage, se déclarer domiciliés l'un rue de l'*Araignée*, l'autre rue *Charlevé.* Étonnement du juge. Le Bottin de Paris, consulté, resta muet. Il fallut un quart d'heure d'explications pénibles pour arriver à comprendre que le premier témoin habitait rue de la Reynie ; — ce nom n'ayant pour lui aucune signification, il lui avait donné un sens ; — et l'autre, la rue Charles V, qu'il prononçait Charles *vé,* personne ne lui ayant jamais enseigné à lire les chiffres romains.

(*Le Temps,* 21 septembre 1893.)

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXVI.

Pages.

CHARENCEY (H. de). — La langue basque et les idiomes de l'Oural 118, 218

GRASSERIE (Raoul de la). — Essai de rhytmique chinoise. . . . 183

MAGNABAL (J.-G.). — Du latin à l'espagnol. 19, 89

REGNAUD (Paul). — L'empirisme de Bopp et la vraie méthode en linguistique indo-européenne. 58

STEMPF (V.). — Glossar zu Dechepare's Poesien (suite et fin). 42, 136, 238, 333

VINSON (Julien). — Notes de bibliographie basque. 1

— L'évolution du Bouddhisme. 66, 153

— Les manuscrits basques de Pierre d'Urte, de Saint-Jean-de-Luz (vers 1700). 255

— Littérature tamoule ancienne. — Le Silappadigâram. . . 279

— Vocabulaires basques de Pierre d'Urte. 312

BIBLIOGRAPHIE.

HOVELACQUE (Abel). — *Les races et les langues*, par André LEFÈVRE 79

Pages.

VINSON (Julien). — *Bibliography of the Siouan language; Bibliography of the Eskimo language; Bibliography of the Algonquian languages*, par James-Constantine PILLING. . 176

— *The Naladiyar* or four hundred quatrains in Tamil with introduction, translation, and notes, by G. U. POPE. . . . 178

— Les publications sur l'Inde de M. E. Lamairesse 270

— *Notas para un avance de la Bibliografia Antropológica de España*, por d. Luis HOYOS Y SÁINZ. 350

VARIA.

Jeux poétiques anti-révolutionnaires. 85

La langue basque. 86

La nomenclature crâniométrique. 87

La Bibliothèque du prince L.-L. Bonaparte. 180

La versification basque de Bernard d'Echepare. 275

Fantaisies cartographiques 352

Orléans. — Imp. G. JACOB. P. PIGELET, successeur.

BOUND BY
BROWN BROS